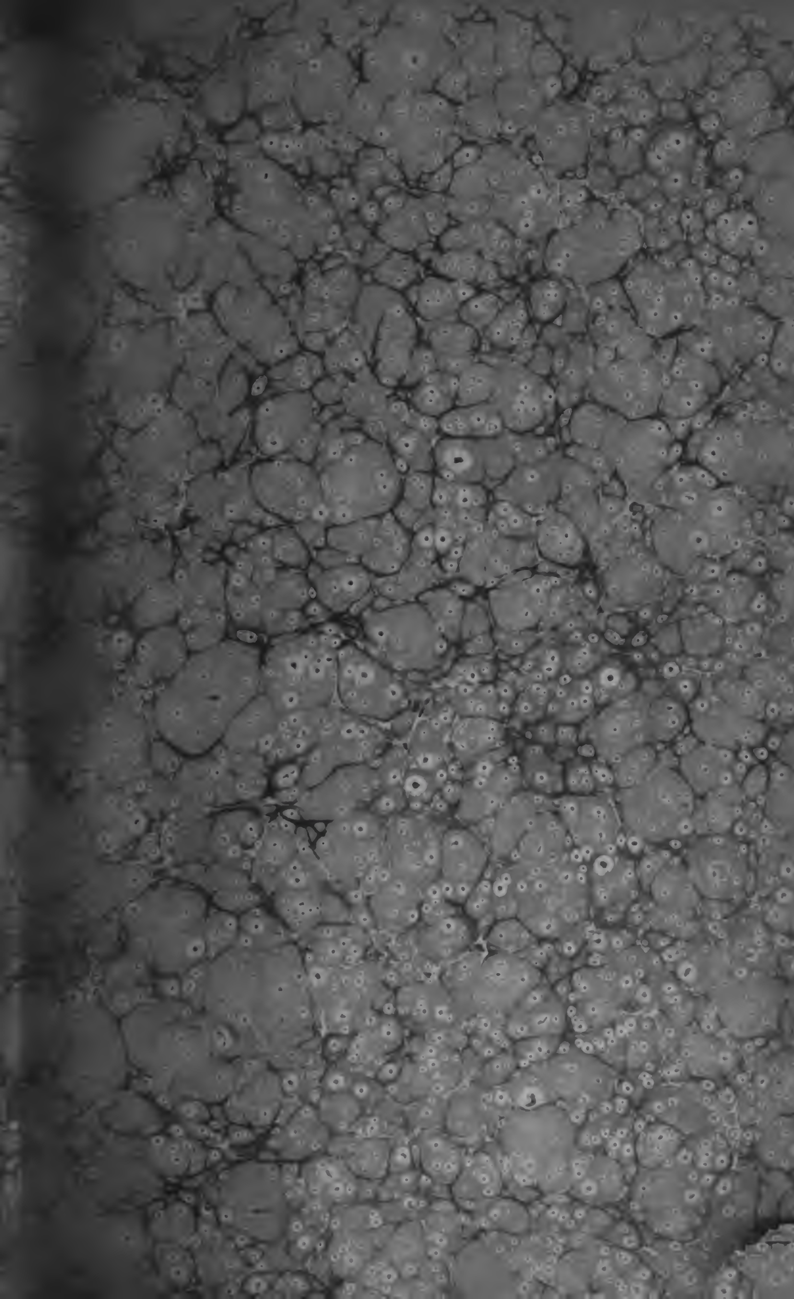
LA LÉGENDE DE L'HOMME ÉTERNEL

Armand Durantin







LA LÉGENDE

DE

L'HOMME ÉTERNEL

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.

LA LÉGENDE

DE

L'HOMME ÉTERNEL

PAR

(Anne Adrien)

M. ARMAND DURANTIN



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17-19, galerie d'Orléans

Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens

1863

LA LÉGENDE

DE

L'HOMME ÉTERNEL

PREMIÈRE PARTIE

LES SPIRITES

I

LE LARMOYEUR

Une scène des plus émouvantes se passait à Paris, la nuit du 10 décembre 182., dans l'un de ces somptueux hôtels qui donnent, d'un côté, sur la rue de Lille, et, de l'autre, sur le quai d'Orsay.

Minuit venait de sonner à une antique horloge posée sur la vaste cheminée d'un salon immense à demi éclairé par la lueur de quelques bougies. Un singulier désordre régnait dans cette pièce ; tout s'y montrait sinistre, presque effrayant.

Auprès d'un lit, placé sur une estrade, se tenaient deux hommes : l'un, grave, le front soucieux et réfléchi ; l'autre, les traits affreusement bouleversés par une affreuse anxiété, tous deux le regard fixement attaché sur le lit.

Et, sur ce lit, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, à la figure belle, énergique, passionnée; mais déjà décomposée par l'approche de la mort.

Dans l'ombre, au fond, quelques valets silencieux; sur les meubles, des vêtements maculés de sang.

Qui n'a vu le tableau d'Ary Scheffer, *le Larmoyeur*, cette sublime page inspirée par la sombre ballade de Goëthe? Le vieux comte, tout bardé de fer au sortir des batailles, pleure à genoux devant le cadavre de son fils étendu sur les trophées ennemis. Des larmes silencieuses coulent sur les joues du vieillard, et vont tomber sur ces yeux éteints, sur ces lèvres muettes à tout jamais.

La chambre où nous nous trouvons présente un aspect semblable: même douleur, mêmes pleurs ; seulement, ici, la mort n'a pas encore frappé. Le mourant laisse échapper de sa poitrine, une respiration faible, courte, saccadée; sa chemise entr'ouverte découvre une blessure au sein droit. A peine s'il s'échappe quelques gouttes de sang de cette plaie; mais l'écume rosée qui apparaît sur la bouche du malade indique que le poumon a été lésé.

La blessure, étroite, fine, a-t-elle faite par une épée ou un poignard? ou a-t-elle été reçue dans un duel loyal? Est-elle le résultat d'un crime? Nous le saurons bientôt.

Des deux hommes debout devant le lit, l'un est le comte de Boursonne, le père du blessé; l'autre, le docteur Désouche, l'ami intime et le médecin du comte.

Pas un mot n'a été échangé entre eux depuis que l'on a déshabillé et couché le jeune homme, qui n'a pas encore recouvré sa connaissance.

Enfin le comte, désespéré, semble avoir pris un violent parti, et il s'adresse au docteur :

— Mon fils est-il donc condamné? demande-t-il d'une voix brisée par l'émotion.

Le médecin le regarde avec avec une douloureuse pitié, mais sans répondre.

M. de Boursonne saisit la main de Désouches.

— Pas d'hésitation, mon ami, s'écrie-t-il à mi-voix ; je veux la vérité !

Le docteur lève les yeux sur le comte, essaie une réponse ; mais il semble que les mots se glacent sur ses lèvres.

— Je vous comprends, reprend le père en essuyant une sueur froide qui perle sur son front, mon fils va mourir.

M. de Boursonne se promena quelques minutes avec une anxiété visible ; puis, il revint vers le docteur qui continuait d'interroger le visage et le pouls du moribond.

— Écoutez, Désouches, fit le comte, j'ai absolument besoin de connaître la vérité... Mon fils est perdu, n'est-ce pas ; votre science est impuissante ?

Un signe de tête affirmatif répondit pour le docteur.

Le père continua :

— Pouvez-vous m'assurer que mon fils vivra encore une heure ?

Le médecin reprit le bras du mourant, interrogea de nouveau le pouls qui s'affaiblissait et fuyait sous la pression de sa main, et laissa tomber ces paroles :

— Une heure, oui... une heure !

— Bien ! s'écria le comte ; ce que la science ne peut faire, mon amour l'accomplira. Je sauverai mon fils !

Tout en parlant, M. de Boursonne boutonnait rapidement son habit, prenait son chapeau, et s'élançait vivement hors du salon, laissant le docteur et les valets dans la stupéfaction.

— Pauvre père ! murmura le médecin qui connaissait la profonde tendresse de ce vieillard pour son fils.

— M. le comte est fou ! murmurèrent entre eux les laquais.

II

LE 113 AU PALAIS-ROYAL

Le désespoir de cet homme était, en effet, immense comme son amour paternel; mais loin d'avoir troublé sa raison, il l'avait, au contraire, rendue plus lucide. Le comte disait vrai : la vie de son fils dépendait à cette heure de lui seul, et il allait concentrer toutes ses facultés sur cette œuvre de salut.

M. de Boursonne avait refusé de prendre sa voiture; il était sorti à pied, il marchait d'un pas rapide, et il eut bientôt franchi la distance qui séparait son hôtel du Palais-Royal.

Sous une des arcades, au numéro 113 de réputation universelle, une porte était ouverte. Des hommes entraient et sortaient : les uns en habit élégant, les autres presque sous les haillons de la misère; ceux-ci riant et chantant; ceux-là jetant une imprécation au dieu du hasard. Parfois aussi quelques femmes franchissaient le seuil de ce lupanar immonde, les épaules demi-nues, couvertes de faux bijoux, jeunes et belles d'impudeur, le regard provoquant, le sourire voluptueux, la parole obscène; elles semblaient les syrènes de ce mystérieux palais où le jeu s'était installé en souverain.

Ce fut au numéro 113 que M. de Boursonne entra, examinant soucieusement chaque visiteur de cette misérable demeure. Il pénétra dans la salle au moment où le croupier lançait aux joueurs son cri fatidique : *Rien ne va plus!*

L'action de ce père était étrange.

Venait-il donc jouer, jouer au moment où son fils se mourait? Venait il demander à la roulette une émotion plus forte que celle de la perte de son enfant, ou l'oubli de cette perte? Espérait-il jouer contre la mort la vie de ce fils adoré; alors il était bien fou, comme l'avaient pensé ses valets, et nous avons dit que M. de Boursonne n'avait jamais eu sa raison plus vi-

goureuse. Pourquoi donc se trouvait-il là, quand son fils se mourait ? C'est ce que ses démarches vont nous apprendre.

Pour ne pas attirer sur sa personne une attention gênante, le comte, en entrant, avait jeté, sur le tapis vert, quelques pièces d'or qu'il avait aussitôt oubliées. Il ne s'était même pas aperçu que le hasard le faisait gagner huit fois de suite, et il ne remarqua pas davantage que le neuvième coup emportait le gain et l'enjeu sous le rateau du croupier.

Isolé par la pensée au milieu de la foule, M. de Boursonne promenait ses regards profondément scrutateurs sur le visage de chaque joueur. Il paraissait étudier leurs impressions, leurs besoins, leurs désirs.

Tout à coup, il tressaillit, et dès ce moment ses yeux ne quittèrent plus un jeune homme au front plissé, à la bouche agitée de frissons convulsifs, et que le démon du jeu se plaisait à dépouiller lambeau par lambeau de l'or qu'il lui sacrifiait.

A un instant donné, ce joueur prit une seule pièce, la plaça devant lui, et attendit. Sa figure était livide, ses yeux injectés de sang; cette pièce était sa dernière, il ferma les yeux, et laissa tomber sa tête dans ses mains. Une minute après, il se releva par un mouvement convulsif, il avait perdu, il était ruiné.

Il quitta sa place, chancelant comme un homme ivre. Machinalement, sa main chercha quelque débris de sa fortune dans son portefeuille, dans sa bourse, bourse et portefeuille étaient vides.

Nul ne songeait à ce malheureux, hommes et femmes ne s'occupaient que du croupier, le prêtre de ce temple; est-ce que chaque nuit ce hideux spectacle, en se représentant sous mille formes, n'avait pas bronzé toutes ces âmes ?

Enfin le joueur sortit, le comte le suivit.

Arrivé sous les arcades, le malheureux perdant parut hésiter quelques instants ; tout à coup sa résolution fut sans doute prise, car il s'enfonça vivement dans les ténèbres de la rue la plus sombre de Paris, la rue de Valois.

Le joueur sortit un pistolet de sa poche, l'arma, et le plaça

devant son front ; en ce moment, une main le toucha, c'était celle du comte.

— Monsieur, fit-il...

Le joueur se retourna.

— Vous allez vous tuer ? continua M. de Boursonne.

— Que vous importe?

— Beaucoup, puisque je vous retiens. Ecoutez, reprit le comte, je ne vous connais pas, et vous m'intéressez d'autant moins que vous venez sans doute de ruiner votre famille avant de la déshonorer. Je ne vous veux donc aucun bien, et cependant je vais vous sauver, sinon de la mort, du moins de la ruine.

— Me sauver! répéta machinalement le joueur, qui ne comprenait rien à cette singulière intervention, mais qui écoutait comme fait tout homme qui se tue par devoir et non par monomanie.

— Combien perdez-vous? demanda le comte.

— Mais, monsieur...

— Combien perdez-vous? reprit M. de Boursonne avec impatience.

— Le jeu vient de me dévorer trois mille francs, répondit le joueur.

— Et vous vous brûlez la cervelle pour si peu?

— Je me tue, s'écria le joueur, d'une voix fiévreuse, parce que si, cette nuit, je n'ai pas gagné, volé, trouvé enfin, par quelque moyen que ce soit, à quelque prix que ce puisse être, cent mille francs, demain matin je serai déshonoré.

Je suis commerçant, homme d'honneur, continua le malheureux avec une animation extraordinaire; j'aurais ouvert mes veines si j'avais pu y puiser la somme qu'il me faut rembourser demain matin. Je ne connais qu'un lieu d'où l'on puisse emporter cent mille francs en une heure, ce lieu, c'est une maison de jeu. J'y suis entré ce soir pour la première fois, j'y suis entré avec trois mille francs dans une poche, et un pistolet dans l'autre. L'argent, c'était pour tenter la bonne fortune; l'arme, c'était pour me soustraire à la mauvaise. Le jeu

m'a dévoré ma dernière pièce, et ma dernière espérance; voici ma seule ressource.

Et il leva son pistolet.

Le comte l'arrêta de nouveau.

— Cent mille francs suffiraient-ils pour sauver votre réputation, demanda-t-il?

— Certes... mais pourquoi cette question?

— Suivez-moi, dit M. de Boursonne, je vais vous les remettre... Oh! ne me remerciez pas; j'attends de vous un service plus grand encore que celui que je vais vous rendre.

Si décidé que soit un homme à se suicider, il n'est jamais fâché d'ajourner à quelques heures sa suprême résolution; aussi le joueur n'hésita-t-il pas longtemps à suivre son mystérieux libérateur. Il pensa qu'il avait devant lui un riche philanthrope; en tout cas, s'il se trompait, ne serait-il pas toujours temps d'avoir recours au pistolet?

Cinquante minutes après sa conversation avec le docteur Désouches, M. de Boursonne reparaissait à l'hôtel, accompagné du joueur.

Le comte fit passer ce dernier dans son cabinet, et entra un instant chez son fils.

Rien n'était changé.

Le docteur veillait; le blessé n'avait pas repris connaissance, il restait immobile, glacé, et même sa pâleur avait tellement augmenté que le père sentit un frisson de terreur courir dans toutes ses veines, et se demanda s'il était encore temps.

M. de Boursonne échangea un regard douloureux avec le médecin.

— Tout espoir est perdu, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Du courage, monsieur le comte, répondit seulement Désouches.

— Connaissez-vous une chance de salut?

— Non, fit le docteur, si bas qu'à peine le père pût l'entendre.

— Bien! dit ce dernier. Allons, plus d'hésitation, ajouta-t-il.

Il rentra dans son cabinet où le joueur l'attendait.

Le comte ouvrit son secrétaire, y prit une liasse de billets

de banque, compta cent mille francs, et regarda le joueur.

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai promis de vous sauver de la ruine en échange d'un grand service. Votre salut, le voici ; le service que j'attends de vous...

M. de Boursonne s'arrêta ; une émotion terrible le saisit à la gorge.

— Achevez, monsieur, s'écria l'inconnu ; en face du déshonneur ou du suicide, il est peu de propositions que je ne sois prêt à accepter.

Le comte hésitait toujours ; une lutte violente s'était engagée dans son esprit : la pensée de son fils mourant pût seule le décider.

— Monsieur, reprit-il, c'est un marché que je vais vous proposer. En échange de cet or, de l'honneur que je vous rends, je vous achète votre existence.

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique. Je ne suis forcé de vous révéler que ceci : mon fils se meurt, j'ai le pouvoir de lui rendre la vie ; mais à une condition, c'est que je la paierai de la vie d'un autre homme.

— Est-ce une plaisanterie, monsieur? fit le joueur fronçant le sourcil.

— Ai-je l'air d'un homme qui raille? répondit le comte. Monsieur, les minutes, en ce moment, sont des siècles. Je vous répète que mon fils n'a peut-être pas une heure, peut-être pas dix minutes à vivre ; je vous dis que vous-même, sans mon intervention, vous seriez à cette heure étendu sur le pavé de la rue ou sur les dalles de la Morgue, avec cette honte qui, chez nous, stigmatise le suicidé. En échange de la mort, c'est la mort que je vous offre ; mais une mort qui échappe au mépris, une mort qui assure le paiement de vos dettes et le salut de votre famille. Si vous acceptez, à l'heure où mon fils doit s'éteindre, vous tomberez foudroyé. Un médecin constatera qu'une attaque d'apoplexie vous a frappé, et le monde ignorera la véritable cause de votre mort.

Tout en parlant, le comte présentait les billets de banque au joueur.

Malgré sa situation désespérée, malgré le doute qui s'élevait

dans son esprit sur la véracité des paroles de M. de Boursonne, l'inconnu hésitait.

— Je vous volerais si j'acceptais, hasarda-t-il timidement. Un pacte semblable est insensé.

— J'ai dit vrai, affirma le père avec une telle assurance qu'un frisson de terreur circula dans les veines de son interlocuteur. Du reste, croyez, ne croyez pas, cela m'importe peu. Je ne suis tenu que de vous avertir. Qu'avez-vous à perdre, du reste, si je mens ou si je me trompe? Une fois sorti de chez moi, mes billets de banque dans votre poche, sais-je qui vous êtes pour vous poursuivre? moi seul je cours un risque. Qui peut donc vous faire hésiter? Rien, si ce n'est la peur de la mort.

— Vous dites vrai, monsieur; d'ailleurs, ma seule ressource, c'est celle que vous m'offrez. J'accepte... Donnez...

Le comte lui tendit la liasse de billets; le joueur les prit et les plaça dans son portefeuille.

— Maintenant, dit M. de Boursonne, si vous désirez embrasser les vôtres, ne perdez pas une minute, courez chez vous sans vous arrêter, sans détourner la tête. Je vous ai prévenu que les minutes de la vie de mon fils étaient comptées. Priez Dieu qu'il vous accorde le temps de dire un suprême adieu à votre famille. Partez! partez!

L'inconnu salua le comte sans répondre, et s'élança vers la porte.

Au moment où il mettait la main sur le bouton, il jeta un cri étouffé, fit un pas en arrière, chancela une seconde, et s'affaissa soudain. Il était mort, mort foudroyé comme venait de le lui prédire le comte.

Celui-ci pâlit et s'appuya contre un fauteuil.

Au bout de quelques instants, plus maître de son émotion, il ouvrit la porte qui communiquait avec la chambre où son fils était couché; puis il appela le médecin.

Désouches accourut.

Le comte lui montra le joueur étendu sur le parquet, et tous deux se hâtèrent de porter le corps sur un divan.

Dans cette position, la lumière des bougies éclaira tout à coup le visage de l'inconnu, et le docteur jeta un cri déchirant.

— Julien !

— Vous connaissez cet homme? demanda M. de Boursonne.

— Cet homme !... Julien Morisset !... mon gendre !... reprit avec douleur le vieux médecin qui s'efforçait de rappeler la vie dans ce cadavre inerte ; mais qui comprit bientôt l'inutilité de ses efforts.

Pendant que Désouches prodiguait ses soins à son gendre, le comte avait couru au lit de son fils ; il avait constaté que la respiration était plus libre, que la connaissance était revenue, et qu'une légère amélioration s'était manifestée.

Plus rassuré, il revint auprès du médecin, et celui-ci lui demanda comment il se faisait que son gendre se trouvait chez lui à une heure de la nuit aussi avancée.

— Il venait me prier, en me parlant de sa situation désespérée, sans s'expliquer complétement, sans s'être encore nommé, mais en se recommandant de mes amis les plus intimes ; il venait me prier de lui remettre sur-le-champ cent mille francs souscrits par moi à un étranger, et dont l'echéance n'était pas encore arrivée. Il m'a remis mon billet ; je l'ai brûlé ; mais vous trouverez dans le portefeuille de votre gendre les cent mille francs que je lui devais et que je viens de lui compter.

— Les émotions de cette journée l'ont tué, murmura le médecin. Julien était l'honneur incarné. Sa femme, ma fille est seule coupable ; c'est elle qui a causé sa ruine, et sa perte. Je vous raconterai cette douloureuse histoire, M. le comte.

Après avoir constaté, avec surprise, que l'état de son malade était plus satisfaisant, le vieux docteur fit transporter Julien Morisset chez sa femme folle de douleur et de de remords.

III

UN MÉDIUM SPIRITE

Avant d'en arriver au récit des événements qui ont amené la mort de Julien, nous devons dire ce qu'était le comte de Bour-

sonne, quel pouvoir mystérieux il exerçait, et comment son fils avait été blessé.

Jacques de Cappendu comte de Boursonne, était l'unique descendant de cette vieille famille des Boursonne qui a donné plusieurs grands maitres des eaux et forêts pendant deux siécles, et des gentilshommes de la vénerie royale. Le dernier grand maître issu de cette maison avait vendu sa charge au fils de Racine, à l'auteur des poèmes de *la Religion et de la Grâce* ne conservant que son grade de capitaine.

La révolution avait passé sur le château de Boursonne, lourde architecture bourgeoise, sans caractère, sans goût, et peut-être à cause même de son apparence vulgaire, l'avait respecté, tandis qu'elle ne laissait pas pierre sur pierre de son voisin le magnifique palais de Betz, construit par un Condé pour une princesse de Monaco, et de sa voisine l'abbaye de Bourgfontaine, le plus somptueux apanage des Templiers.

Seulement, le niveau civil avait détruit le droit de justice des anciens seigneurs de Boursonne; leurs terres avaient été morcelées, vendues pendant l'émigration, et leurs bois défrichés; mais comme ils puisèrent amplement dans le fameux milliard d'indemnité accordé aux émigrés, les sieurs Cappendu de Boursonne se trouvèrent plus riches en 1816 qu'ils ne l'étaient avant 89. Grâce à cette fortune inattendue, Jacques de Cappendu avait épousé la fille unique d'un duc d'Ehrenfeld, avec lequel il s'était lié pendant son émigration en Allemagne, et dont les richesses immenses étaient proverbiales de l'autre côté du Rhin. Sur cette rive du fleuve, Ehrenfeld et Crésus étaient synonymes.

S'il est vrai que la fortune ne constitue pas le bonheur, le comte se chargeait de justifier ce dicton populaire, car il était loin d'être heureux.

Sa femme, créature adorable et qu'il aimait à l'idolâtrie, s'était éteinte après lui avoir donné huit enfants; six étaient morts avant d'avoir atteint leur vingtième année. Il ne restait plus qu'une fille, et un seul garçon, celui que nous avons vu étendu sur son lit comme dans un linceul.

Aussi le comte avait-il voué a cet enfant, futur héritier du

nom de ses ancêtres, de leurs titres, un amour inouï. Il s'était attaché à lui comme au seul être qu'il eût encore à aimer sur cette terre, bien que sa fille, mariée au capitaine Laumière, fût une charmante femme.

Par malheur, ce fils, Maurice, semblait avoir hérité d'un de ses ancêtres le preux Robert, le chevalier le plus fougueux du seizième siècle, de passions indomptables. A vingt-cinq ans gentilhomme brillant, fastueux, brave jusqu'à la témérité, le vicomte Maurice s'était fait le héros de mille aventures dont sa vie était le premier enjeu.

M. de Boursonne avait facilement prévu qu'à la suite d'un duel funeste, ou d'une rencontre nocturne chez un mari trompé, on lui rapporterait quelque matin son fils mort, ou mourant, et cette anxiété avait amené l'étrange découverte qui permit au comte de disputer son enfant à la mort, comme nous venons de le voir.

A l'époque où M. de Boursonne avait perdu sa femme, une doctrine mystique se répandait sourdement, lentement, et se propageait dans l'ombre. Elle comptait encore peu d'apôtres; mais elle n'aspirait à rien moins qu'à se substituer aux différents cultes chrétiens.

Il ne lui manquait, il ne lui manque encore, pour devenir une religion puissante, que la persécution.

Cette religion, c'est celle du *spiritisme*, si éloquemment exposée par M. Allan Kardec dans son remarquable ouvrage *le livre des Esprits*. Un de ses adeptes les plus convaincus, c'était le comte de Boursonne.

Je n'ajouterai plus que quelques mots sur cette doctrine pour faire comprendre aux plus incrédules que le pouvoir mystérieux du comte était tout-à-fait naturel.

Les spirites reconnaissent Dieu et l'immortalité de l'âme.

Ils croient que la terre est, pour cette âme, un lieu de transition et d'épreuves.

Selon eux, l'âme est d'abord placée par Dieu, dans une planète d'un ordre inférieur. Elle y reste, enfermée dans un corps plus ou moins grossier, jusqu'au jour où elle est assez épurée pour émigrer dans un monde supérieur. C'est ainsi qu'après

de longues migrations, de nombreuses épreuves, les âmes arrivent enfin à la perfection, et sont alors admises dans le sein de Dieu.

Il dépend donc de l'homme d'abréger ses pérégrinations, et d'arriver plus promptement auprès du Seigneur, en s'améliorant rapidement.

Les spirites n'admettent ni l'enfer, ni le purgatoire, ridicules épouvantails dont la divinité doit s'appeler Croquemitaine autant que Pluton. C'est déjà bien assez de donner à l'homme un corps matériel pour prison pendant ses épreuves sur la terre, sans créer dans les entrailles du monde un Mazas, ou un Botany-Bay.

La science moderne, qui n'admet, avec raison, aucun miracle, pas même ceux des prophètes, ou des dieux, la science a prouvé que tout s'enchaînait. Ainsi, dans l'ordre matériel, entre l'infusoire, le dernier des animaux, et l'homme, qui en est l'expression la plus élevée, il existe une chaîne de créatures, améliorées successivement, comme le prouvent surabondamment les découvertes des géologues.

Or, les spirites se sont demandé pourquoi la même harmonie n'existerait pas dans le monde spirituel; pourquoi cette chaîne, dont les anneaux innombrables se déroulent dans l'ordre matériel, serait rompue après l'homme. Ils se sont demandé pourquoi une lacune entre Dieu et l'homme, comme M. Leverrier s'est demandé comment il se faisait qu'une planète pût manquer à telle place du ciel, en vertu des lois harmonieuses qui régissent notre monde incompréhensible et encore inconnu.

C'est, guidés par le même raisonnement qui a conduit l'éminent directeur de l'Observatoire de Paris à sa merveilleuse déduction, que les spirites en sont venus à reconnaître des êtres immatériels entre l'homme et Dieu, avant d'en avoir eu la preuve palpable qu'ils ont acquise plus tard.

C'est une croyance du spiritisme, croyance touchante, que les âmes les plus parfaites peuvent s'entretenir avec les esprits. Ainsi, selon les spirites, nous pouvons causer avec les êtres que nous avons aimés et que nous avons perdus, si notre âme est

assez perfectionnée pour les entendre, et savoir s'en faire écouter.

Ce sont donc les âmes améliorées, les hommes les plus parfaits parmi nous, qui peuvent servir d'intermédiaires entre le vulgaire et les esprits; ces agents, tant raillés par le scepticisme, tant admirés et enviés par les croyants, s'appellent, en langage spirite, *médiums.*

Ceci expliqué une fois pour toutes, remarquons en passant que la doctrine spirite compte à cette heure ses adeptes par milliers, surtout dans les grandes villes, et que le comte de Boursonne était un des médiums les plus puissants.

Depuis longtemps, du reste, M. de Boursonne se refusait à montrer son action énergique, dépourvue de tout charlatanisme; mais, paraissant surhumaine aux yeux du vulgaire, qui admet pourtant sans contrôle les miracles les plus... étourdissants, y compris celui de saint Janvier. L'indiscrétion de quelques valets, grands écouteurs de portes, avait seulement fait circuler le bruit que M. de Boursonne évoquait des esprits et conversait avec eux.

Quand on le questionnait sur ce sujet, le comte répondait par un sourire ou un mouvement d'épaules. Il n'avouait ni ne démentait rien.

Tout était vrai.

Le comte possédait, en effet, une puissance d'évocation extraordinaire ; mais cette action, il ne voulait la faire servir qu'à un seul but, celui du salut de son fils.

Pour cela, à qui s'adresser? — A une seule personne, à sa femme morte.

Ce fut en frissonnant qu'une nuit, dans son vieil hôtel du quai d'Orsay, M. de Boursonne fit apparaître l'esprit de la comtesse. A partir de ce moment, il ne se passa plus un jour sans que le comte s'enfermât pour causer avec celle qu'il avait tant regrettée. Immense consolation, car morte pour tout le monde, elle ne l'était pas entièrement pour lui.

Il est un fait acquis à la science spirite, c'est que les esprits, passés dans les régions supérieures, ont des connaissances qui

sont refusées à nos sens grossiers. Le comte, persuadé de cette vérité, interrogea une nuit l'esprit de sa femme.

— Suis-je condamné à voir s'éteindre le dernier rejeton mâle de ma race, demanda-t-il?

— Oui, répondit la comtesse.

— Quand ?

— Bientôt.

— Mon fils peut-il échapper à cette mort, ou bien est-ce une oi fatale ?

— Cette loi n'est pas fatale... L'esprit hésita à continuer.

Le comte reprit en insistant et répétant une seconde fois sa demande. Alors la comtesse répondit :

— Oui, il peut échapper à la mort.

Le père tressaillit de joie.

— Comment puis-je le sauver?

— En achetant à un autre homme sa part d'existence. Chaque fois que notre fils sera en danger de mourir, il pourra payer sa vie de la vie d'un de ses semblables. Alors il vivra autant d'années, de jours, d'heures, qu'en aurait vécu l'homme qui se sera vendu, et cet homme mourra à la minute où notre enfant eût péri.

— Comment saurai-je que Maurice est en danger?

— Trois nuits avant sa fin, je vous apparaîtrai, sans avoir besoin d'être appelée par vous. Mon visage sera voilé, et aucune question ne me forcera de vous répondre. Je reviendrai trois nuits de suite, et le jour qui suivra la troisième, notre fils mourra s'il n'est racheté.

— Puis-je donner ma vie pour la sienne ?

— Non. Mais en demandant à un homme les jours qui lui restent, vous êtes forcé de lui révéler ce à quoi il s'engage.

Ce fut en vain que M. de Boursonne s'efforça de pénétrer plus avant dans ces mystères ; l'âme de la comtesse, quoique plus avancée en connaissances occultes que celle du comte, n'était pas encore suffisamment purifiée. Il y avait au-dessus d'elle des esprits supérieurs qui, approchant Dieu de plus près, étaient aussi plus près de *l'arbre de science ;* mais le comte n'avait pu parvenir encore à évoquer ces âmes perfectionnées

qui, seules, peuvent un jour découvrir à nos sens imparfaits la vérité sur le monde surnaturel.

Plus tranquille désormais, certain d'être averti quand la mort voudrait frapper son fils, convaincu aussi que son immense fortune lui permettrait de payer la vie de Maurice de la vie d'un autre homme, M. de Boursonne attendit l'heure où arriverait le danger prédit par la comtesse.

Cette heure sonna. Un jour, le valet de chambre du comte annonça à son maître que l'on venait de transporter chez lui son fils mourant. Nous avons vu comment Maurice avait été sauvé ; il nous reste à raconter le drame émouvant qui avait amené les événements au milieu desquels le vicomte de Boursonne avait failli périr.

IV

COMME ON PERD SA VIE

Maurice habitait l'aile droite du vaste hôtel de son père. Possesseur d'une fortune considérable, d'une figure charmante, d'un esprit distingué, le jeune vicomte de Boursonne s'était vu, dès son entrée dans le monde, le point de mire des riches héritières et des lorettes.

Les premières le rêvaient pour mari ; les secondes le désiraient comme amant.

Maurice avait le choix ou de s'allier à l'une des premières familles de France, de s'ouvrir les portes de la députation, et plus tard du Luxembourg, ou bien de s'abandonner au torrent qui entraîne tant de jeunes gens, et de perdre sa vie en la livrant à une courtisane. Ce fut cette dernière route que suivit le vicomte.

Pour son malheur, il avait rencontré une jeune fille belle, comme Dieu ne devrait pas permettre aux lorettes d'être belle, et d'autant plus dangereuse pour ses amants qu'elle n'aimait en eux que l'amour. Maurice s'était épris jusqu'à la folie de

cette délicieuse créature aux cheveux d'ébène, aux longs cils voilant chastement la flamme de deux yeux noirs, au visage ovale d'une angélique pureté. Il y avait en cette femme je ne sais quel cachet de distinction et de séduction féline, auquel il était impossible de résister.

Fille d'un ancien officier, Marie de Breteuil avait été élevée aux Loges, cette charmante succursale de la maison de Saint-Denis, sans aucune fortune; mais avec les aspirations au luxe les plus ardentes.

Au sortir de cette institution royale, il fallut vivre; il fallut, en termes crus, mais vrais, que la jeune élève gagnât chaque jour son pain du lendemain, car son père venait de mourir ne lui laissant que des dettes.

Marie avait une admirable voix, elle chercha des leçons; mais elle ne comptait guère que dix-sept ans, et la jeunesse inspire peu de confiance aux parents. Les leçons furent rares, bientôt elles cessèrent tout à fait, quand on eut appris que le jeune professeur avait commis une première faute.

Pour ajouter à son malheur, l'homme à qui elle venait de sacrifier, par amour, son honneur, sa réputation, son avenir, l'abandonna quinze jours après, lui laissant le remords d'une erreur inutile, et la misère en perspective.

Sans une seule élève, sans ressource aucune, Marie ne perdit pas courage. C'était une femme de rare énergie; elle jura de conquérir ce luxe pour lequel elle était née et qu'elle appelait de toutes ses convoitises, et elle se promit aussi que si jamais elle vendait son corps, elle conserverait du moins son cœur.

Cependant le dénuement gagnait insensiblement. A cette époque, Paris ne connaissait pas encore les cafés chantants, sans cela Marie eût pu y trouver des ressources, grâce à sa voix remarquable. Elle avait essayé du théâtre, mais elle y apportait une timidité, une gaucherie qui l'en éloignèrent bientôt.

Un jour vint, jour funeste où mademoiselle de Breteuil, ayant vendu au Temple ses dernières dépouilles, resta, au plein cœur de l'hiver, couverte d'une mauvaise robe d'indienne, et d'un châle d'été. Chassée de logement en logement, après avoir laissé ses meubles en paiement, la pauvre enfant s'était retirée

dans un mauvais hôtel meublé de la rue Montmartre. Là elle avait trouvé, pour dix francs par mois, une chambre, si l'on peut donner ce nom au cabinet où le logeur, un marchand de vins, l'avait reléguée. Cette pièce était située sous les combles. Dans le fond, un lit immuable sur lequel on ne pouvait s'asseoir sans donner du front contre le plafond mansardé; sur le devant, une chaise appuyée d'un côté au lit, de l'autre à la porte même de ce cabinet, puis une petite table. Deux personnes pouvaient à peine s'y tenir. Ce réduit prenait jour, par une seule vitre, sur une cour étranglée, et la porte d'entrée n'était pas même pleine. Un simple rideau de percaline rouge empêchait de voir à l'intérieur, à travers un vitrage dépoli au blanc d'Espagne.

Lorsque Marie se vit dans ce bouge infect, sans ouvrage, sans pain, sans un centime, la faim rongeant ses entrailles, le sang bouillonnant dans son cerveau vide, pour la première fois son énergie l'abandonna, et elle se prit à sangloter. Ah! qu'ils étaient loin ces beaux rêves esquissés sous les ombrages des Loges, au milieu de ses compagnes!

La pensée du suicide se glissa dans son âme; ne valait-il pas mieux se briser la tête sur le pavé de la cour, en franchissant une fenêtre, que de mourir littéralement de faim? Peut-être Marie allait-elle succomber au désespoir, lorsqu'un pas d'homme retentit dans l'escalier. C'était le soir, aucune lumière n'éclairait le sombre couloir, on entendait la personne qui montait se heurter dans l'ombre, et murmurer avec colère contre une pareille obscurité.

Nous avons dit que la porte de la chambre de Marie était vitrée; aussi la lumière douteuse d'une méchante chandelle, à la lueur de laquelle elle essayait de raccommoder sa robe usée, cette lumière semblait un fanal protecteur dans ces épaisses ténèbres.

Quand l'homme qui montait fut arrivé devant la chambre de Marie, il s'arrêta. Il était certain qu'il n'avait pas l'habitude de cette maison, son hésitation l'annonçait; il était probable aussi qu'il ne savait à quelle porte frapper. Enfin il heurta doucement à celle de mademoiselle de Breteuil.

Marie ouvrit, un jeune homme s'approcha respectueusement d'elle, le chapeau à la main, et lui demanda d'avoir l'obligeance de lui indiquer la porte de madame Luc.

— La troisième à gauche, répondit Marie.

Le jeune homme releva la tête, et regarda la pauvre fille avec une extrême surprise. Le timbre de sa voix était si séduisant, son visage était si beau, bien qu'amaigri par les privations!

Pourtant, le visiteur se contenta de remercier, salua et referma la porte.

Un instant après il frappait à la troisième chambre à gauche, mais en vain, pendant cinq minutes. Certain qu'il n'y avait personne, il se retira, et, en passant devant la chambre de Marie, il heurta de nouveau. Celle-ci ouvrit.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai beau frapper, ni madame Luc, ni ses fils n'y sont; autrement ils m'auraient entendu. Je désirerais leur laisser un mot, mais il m'est impossible d'écrire dans l'obscurité, et si ce n'était abuser de votre obligeance, je vous demanderais la permission de tracer quelques lignes à la hâte, ici même.

Marie avait eu, cette fois, tout le temps d'examiner l'homme qui lui parlait, et qui n'était autre que le vicomte de Boursonne; elle avait compris que Dieu, ou le hasard, comme on voudra l'appeler, lui envoyait un moyen de salut, et elle se jura à part elle que cet homme ne sortirait pas sans qu'elle eut rivé sa chaîne à la sienne.

Quand une femme jeune, admirable de beauté, se met en tête de séduire un homme de vingt-trois ans, elle y parvient sans peine. Maurice était venu dans cette maison y chercher la femme et les enfants de son frère de lait, comme nous aurons l'occasion de l'expliquer plus tard, et il en sortit ivre d'amour. La sirène l'avait fasciné.

Elle n'avait eu besoin que de raconter simplement son histoire, ses luttes, ses souffrances pour se montrer intéressante.

Elle était fille d'un officier, et Maurice était sous-lieutenant; elle lui faisait lire les actes qui attestaient sa noblesse, et Maurice était noble; sa misère était au comble, elle n'en déguisait rien, et Maurice, dès le lendemain, la conduisait dans un riche

appartement, lui donnait des valets pour la servir, des diamants pour enchâsser sa beauté, des chevaux et une voiture pour la faire admirer au Bois à ses côtés. En vingt-quatre heures, Marie passait de la plus hideuse misère à l'opulence, du suicide à la crainte de mourir avant d'avoir vécu dans cette atmosphère de luxe qu'elle avait toujours si ardemment convoitée. Un mois après, mademoiselle de Breteuil excitait l'admiration et l'envie de tous les amis de Maurice, et Marie avait rayé de son souvenir le chapitre de sa vie intitulé : *Mes misères.*

Le comte de Boursonne avait eu bien vite connaissance de cette nouvelle passion de son fils ; pourtant il ne s'en était pas plus inquiété que des anciennes, s'attendant d'un jour à l'autre à voir ces liens passagers se rompre d'eux-mêmes.

Mais quand deux ans se furent écoulés, lorsque M. de Boursonne apprit qu'une fille était née de l'intimité de Maurice avec mademoiselle de Breteuil, il comprit que cette liaison pouvait ruiner l'avenir de son fils, et il se résolut à la rompre.

Maurice appartenait à l'armée, et, grâce à la sollicitation secrète de son père, il reçut l'ordre de se rendre en Algérie rejoindre le régiment des chasseurs à cheval. Une expédition en Kabylie se préparait ; Maurice devait partir sur-le-champ.

Le vicomte fut d'abord atterré. Quitter Paris, ce n'était rien ; mais s'éloigner de Marie, c'était impossible. Marie le rassura ; elle lui promit de l'accompagner en secret, elle l'aimait si ardemment ! du moins elle le lui disait.

Mademoiselle de Breteuil se rendit en toute hâte à la préfecture pour y prendre son passeport ; mais là des ordres avaient été donnés, et on lui signifia nettement qu'on ne lui laisserait pas quitter la France.

Maurice et sa maîtresse virent clairement quelle main les frappait.

Dans le même moment, un ami du comte offrit à mademoiselle de Breteuil une pension de douze mille francs pour elle et sa fille, si elle consentait à ne plus voir le vicomte. Marie déchira le contrat avec des airs de reine outragée, protestant de son désintéressement et de son affection sincère pour son amant.

Comme nous l'avons dit, Marie était ambitieuse, et elle espé-

rait mieux qu'une pension. Elle était sûre de la passion de Maurice; elle venait de lui donner une enfant; cette enfant, le vicomte l'adorait, et mademoiselle de Breteuil, qui avait fait broder sur les langes de sa fille les armes de la maison de Boursonne, commençait à penser que la couronne de comtesse ne siérait pas mal à son front. Elle se sentait assez aimée pour n'avoir à redouter que l'absence; aussi se promit-elle de retenir Maurice tant qu'un mariage n'aurait pas rendu leur chaîne indissoluble.

Il est des positions si solidement établies que rien semble ne pouvoir les briser. Celle de Marie était de ce nombre. Mademoiselle de Breteuil s'était promis de ne rien faire qui pût compromettre cette situation; mais si nous pensons avec notre raison, nous agissons avec nos passions, les femmes surtout.

Au nombre des amis que Maurice avait présentés à sa maîtresse, se trouvait son beau-frère, capitaine d'état-major, M. de Laumière.

M. de Laumière avait trente ans, il n'était ni beau, ni brillant comme Maurice, sa figure était même plutôt laide qu'agréable; mais son visage, tant soit peu Rabelaisien, son regard sensuel, tout son être enfin respirait cette ardeur des sens, cette volupté qui trouble les femmes, et que les courtisanes savent trop apprécier pour ne pas céder à la tentation.

Il faut le dire à la louange de Marie, elle résista longtemps; moins par vertu pourtant que par crainte de compromettre ses espérances.

Par malheur pour elle, Maurice lui amenait chaque jour son beau-frère; bien plus, les exigences de la société forçant le vicomte de passer souvent ses soirées dans le monde, il chargeait Laumière de conduire sa maîtresse au théâtre ou dans les concerts. Que de femmes ont ainsi succombé par l'imprudence de leur mari ou de leur amant.

Laumière était devenu ardemment épris de Marie; celle-ci lutta en vain contre cette passion qui la gagnait, l'heure de la défaite sonna pour elle.

Cette intimité durait depuis deux mois sans que Maurice eût aucun soupçon; mais bientôt certaines démarches imprudentes

de Marie, ses sorties plus fréquentes et cachées, une certaine froideur ou des caresses forcées, firent comprendre au vicomte que, s'il n'était pas encore trahi, du moins il était sur le point de l'être.

Maurice était amoureux, jaloux ; il fit épier mademoiselle de Breteuil.

C'est chose difficile et délicate que de trouver un homme dévoué qui consente à remplir le métier d'espion. Maurice savait très-bien que s'il offrait à un agent vulgaire dix mille francs pour surveiller sa maîtresse et lui apporter la preuve de son infidélité, l'honnête agent se ferait payer son silence le double de cette somme par la femme coupable. Aussi Maurice repoussa-t-il l'idée de s'adresser à un étranger ; il chercha autour de lui et confia ses craintes à un brave garçon d'un dévouement éprouvé.

C'était son frère de lait, il s'appelait Luc. Maurice en avait fait son brosseur au régiment, et l'avait amené avec lui pendant son congé.

Ce jour-là, Luc lui glissa cette phrase à l'oreille :

— Madame est sortie hier avec la voiture à deux heures, aussitôt après le départ de monsieur ; elle a fait arrêter rue de Rivoli, devant la grille des Tuileries, a traversé le jardin avec sa femme de chambre, a pris un coupé place de la Concorde, et s'est fait conduire à Auteuil.

— Et tu ne sais rien de plus? demanda Maurice, dont le cœur battait à briser sa poitrine.

— Non, répondit Luc ; mais la femme de chambre me contera tout. Elle est si bavarde. Ah ! quelle perruche, mon lieutenant.

Avant de continuer le récit d'événements qui devaient amener un drame si terrible, nous devons esquisser en deux mots le portrait de Luc, destiné à prendre une part assez large dans notre histoire.

Luc était à peu près du même âge que Maurice ; il était le fils d'un fermier de M. de Boursonne, et aimait son frère de lait jusqu'au fanatisme. C'était un beau garçon aux joues rebondies,

colorées comme des pommes d'apis, au regard doux, aux cheveux blonds, à l'air candide et naïf.

Il avait à peine vingt ans, qu'une petite Normande, aussi éveillée que Luc l'était peu, se fit épouser par lui sous prétexte qu'il l'avait compromise. C'était une faute que le pauvre Luc avait partagée avec beaucoup d'autres; mais la petite, servante au château, pleura si fort, menaça si haut de jeter dans la citerne ses dix-sept printemps et son ravissant minois, que l'amoureux consterné la nomma sa femme par-devant M. le maire et M. le curé. Trois mois après la fameu es journée où Bastienne, c'était le nom de madame Luc, avait ceint son front de la couronne de boutons d'oranger, elle présentait à son mari, plus interdit que joyeux, un gros garçon de la plus belle venue.

Luc se gratta longtemps l'oreille, puis il se souvint qu'il existait au chef-lieu de canton un de ces jurisconsultes de cabaret, qui s'intitulent avocats sur le comptoir du débitant de vin, et qui sont la plaie des campagnes. Luc l'alla trouver, et lui exposa son affaire.

— De quel pays est votre femme, demanda le légiste, qui connaissait de longue date le frère de lait de Maurice.

— De la Normandie, de Trun-en-Trunois, répondit le candide époux.

— Très-bien, fit l'oracle, le fait n'a plus rien d'extraordinaire. Tu sauras, mon garçon, qu'un vieux proverbe normand assure qu'à Trun-en-Trunois, les enfants viennent au bout de trois mois.

— Si c'est l'usage du pays, répondit Luc, consolé et rassuré, je vais retourner chez nous embrasser mon petit.

Un an plus tard, l'égrillarde Normande faisait cadeau à son mari d'un second garçon. Luc, surpris, se rendit encore cette fois au chef-lieu de canton, chez maître Rontonnet, l'avocat sans diplôme qui donnait, selon son habitude, ses consultations chez le débitant de vin. Entre deux petits verres d'alcool de betterave, Luc lui rappela le proverbe normand sur les enfants des filles de Trun-en-Trunois, et lui dit que cette fois l'enfant au lieu d'ar-

river au bout de trois mois, était venu le neuvième, ce qui inquiétait fort le mari.

— Très-bien, fit encore l'oracle, plus triomphant que jamais, et que rien ne déconcerait ; très-bien, mon garçon, j'avais oublié la seconde moitié du proverbe. A Trun-en-Trunois, les enfants naissent au bout de trois mois : mais seulement la première fois.

— Si c'est seulement la première fois, murmura Luc tout à fait rassuré, je vais embrasser mon second.

Il paya l'homme aux proverbes, et courut au berceau de sa progéniture.

Moins d'un an plus tard, Luc était forcé de se rendre sous les drapeaux, et Maurice le faisait entrer dans son régiment. Comme le pauvre Luc ne cessait de se désoler en pensant à sa femme et à ses deux fils, Maurice lui fit obtenir un congé quinze mois après, et le mari de Bastienne reprit le chemin de son pays, la joie au cœur, le sac sur le dos, et pensant à la douce surprise que son retour inattendu allait causer à sa femme.

Il était nuit quand il arriva au village ; la porte de sa maison n'était pas fermée en dedans ; il la poussa, et entra les bras étendus comme pour étreindre plus vite dans ses embrassements cette petite famille qui devait l'appeler de tous ses vœux.

Mais le pauvre soldat faillit tomber à la renverse à la vue du tableau d'intérieur qui s'offrait à ses yeux : sa femme allaitait deux jumeaux nouveau-nés.

Cette fois, ce fut en vain que la rusée Trunoise parla de consulter encore maître Rontonnet. Luc n'avait plus l'oreille aux proverbes ; il n'embrassa aucun de ses quatre garçons, fit grâce à l'état du surplus de son congé, et rentra tristement à son régiment.

Pendant quelque temps, Bastienne laissa son mari tranquille ; mais lorsque l'argent vint à lui manquer, elle s'efforça de reconquérir le cœur et surtout les économies du pauvre Luc, qui avait suivi Maurice à Paris. Ce fut à cette époque que le vicomte de Boursonne, apprenant les obsessions de madame Luc, voulant sauver son fidèle frère de lait des griffes de la petite Normande, et la sachant logée en garni dans l'hôtel où Marie s'é-

tait réfugiée, était venu apporter un soir des secours et un ordre de départ à Bastienne, et avait rencontré mademoiselle de Breteuil. Tant il est vrai qu'ici-bas les événements s'enchaînent inexorablement, et nous entraînent fatalement là où notre destinée veut nous conduire.

Depuis ce moment, Luc n'avait plus entendu parler de sa femme; mais en se laissant consoler par la caméríste de Marie de Breteuil, il avait eu connaissance de tous les secrets de la maîtresse de Maurice, et avait éclairé son maître sur les infidélités que celui-ci soupçonnait. Tout est ricochet dans la vie.

Ce fut par cette fille de chambre que Luc sut que Marie avait eu, la veille, un rendez-vous avec un jeune homme à Auteuil, et que, dans ce rendez-vous, les deux amants avaient échangé un cadeau.

L'homme avait offert à sa maîtresse un bracelet renfermant son portrait dans un médaillon fermé par un secret.

Sûr de la trahison de sa maîtresse, Maurice voulut découvrir le nom de son rival, et il se rendit aussitôt chez mademoiselle de Breteuil. La femme de chambre s'efforça de l'arrêter au passage; il l'écarta brutalement, pénétra dans le boudoir où se tenait Marie, et demeura stupéfait. Son père était assis en face de mademoiselle de Breteuil.

V

DANS LE BOUDOIR D'UNE LORETTE

Il fallait un événement bien grave pour avoir décidé le comte de Boursonne à venir chez la maîtresse de son fils. M. de Boursonne était un de ces hommes austères, indulgent pour les fautes des autres, sévère pour les siennes, mais qui n'eût pas facilement franchi la porte d'une courtisane. Quel motif l'amenait? C'est ce que nous allons expliquer.

Le capitaine Laumière avait épousé, nous l'avons dit, la sœur de Maurice. La jeune femme avait remarqué la froideur inac-

coutumée de son mari, avait observé et surpris une lettre dans laquelle Marie de Breteuil donnait un rendez-vous à Laumière.

Cette lettre se terminait ainsi : « Tu as tort d'être jaloux de » Maurice, car je n'aime que toi. Je donnerais dix ans de ma » vie pour que sa fille fût la tienne; je l'aimerais alors de toute » la passion que tu m'as inspirée... »

Cette lettre, madame de Laumière, au désespoir, était allée la porter à son père.

Le comte calma la jeune femme, lui recommanda le silence, et lui promit d'éloigner sur-le-champ mademoiselle de Breteuil de Paris.

M. de Boursonne se rendit aussitôt chez Marie. La femme de chambre, stupéfaite à sa vue, l'introduisit dans un délicieux boudoir, et se hâta de prévenir sa maîtresse. Pendant ce temps, le comte, malgré sa préoccupation, ne put s'empêcher de promener ses regards sur le luxe qui l'environnait.

Une des rages de la lorette, c'est de dépenser. Il semble que ces malheureuses veulent noyer le souvenir de leur misère passée dans les jouissances les plus capricieuses du luxe moderne. Ce qu'une riche duchesse se refuse, la courtisane se le fait donner. L'argent lui coûte si peu.

M. de Boursonne jeta donc un regard de mépris sur les prodigalités de son fils, et haussa les épaules.

Une minute après, mademoiselle de Breteuil entrait; elle s'inclina respectueusement devant le père de Maurice.

Celui-ci la salua en homme du monde habitué à user de politesse envers toutes les femmes, mais à mettre dans cette même politesse la nuance délicate qui sépare l'honnête femme de l'ange déchu. Puis M. de Boursonne indiqua du geste un siége à mademoiselle de Breteuil, comme il eût fait chez lui, et avança le sien en face d'elle.

Ils restèrent une minute à s'examiner silencieusement.

Malgré son calme apparent, Marie tremblait, et la pâleur de son visage trahissait son émotion.

Quant au comte, il se disait :

— Voilà, sur ma foi, une admirable créature ; tant de séduction explique et même excuse bien des folies.

A notre insu, la beauté physique exerce sur nous un certain empire. M. de Boursonne avait cru rencontrer une jolie lorette à laquelle il imposerait sa volonté, brutalement s'il le fallait : mais en se trouvant en face d'une femme du monde véritablement distinguée il subit le charme que cette singulière fille imposait à tous ceux qui l'approchaient. Ce fut donc avec un ton plus doux et plus poli que le comte entama l'entretien.

— Madame, dit-il, en s'inclinant légèrement, mon nom vous dit assez qui je suis, et suffit aussi pour vous faire comprendre qu'un motif impérieux a pu seul nous mettre en présence, vous et moi ?

Marie leva ses grands yeux sur lui ; M. de Boursonne continua :

— Ce motif, le voici. Mon fils vous aime, madame ; il doit partir demain pour l'Algérie. Son honneur, son avenir exigent qu'il nous quitte ; ce n'est pas en face de l'ennemi qu'un officier français déserte son poste. Cependant Maurice refuse de s'éloigner de vous. Je viens vous prier, Madame, de ne pas perdre mon fils ; je viens vous supplier d'user de votre influence sur lui pour l'engager à obéir aux ordres du Ministre de la guerre, et à ne pas envoyer sa démission. J'attends encore plus de votre affection pour Maurice, c'est de quitter vous-même Paris, et de vous retirer en Italie Voici un passeport à votre nom ; permettez-moi d'y joindre deux cent mille francs. Quant à votre fille, elle est la mienne, je me charge de son sort.

Mademoiselle de Breteuil avait écouté en silence la parole de M. de Boursonne sans témoigner par son attitude autre chose que de la déférence. Lorsqu'il eut cessé de parler, elle lui répondit :

— M. le Comte, soyez persuadé que mon plus cher désir est de faire tout ce qui vous est agréable, et de vous prouver ainsi mon respect et mon dévouement. Je vous remercie de l'argent que vous m'offrez. Je ne m'offense pas d'une pareille proposition ; mais je l'ai déjà repoussée. Vous me priez au nom de mon amour pour votre fils ; eh ! monsieur le comte, c'est au nom même de cet amour que je vous conjure de ne pas nous séparer.

M. de Boursonne se leva vivement.

— Vous aimez Maurice, s'écria-t-il?

— Si je l'aime!... répondit Marie...

— Vous aimez mon fils! répéta plus énergiquement le père; vous aimez mon fils, dites-vous, et vous êtes la maîtresse de M. de Laumière.

Marie jeta un cri d'angoisse et de terreur.

— Tout-à-l'heure, dit le comte, je vous priais, maintenant je vous ordonne, madame. Ce soir même vous partirez pour l'Italie ou j'aurai remis cette lettre à Maurice.

Et M. de Boursonne lui jeta au visage la lettre trouvée par madame de Laumière.

Mademoiselle de Breteuil, éperdue, se taisait.

— Asseyez-vous devant cette table, reprit le comte.

Marie obéit machinalement.

— Ecrivez ceci. — « Maurice, ne cherchez pas à me retrouver. Je quitte Paris avec le prince... »

Mademoiselle de Breteuil se leva.

— Je n'écrirai jamais cela, s'écria-t-elle en jetant la plume loin d'elle.

— Vous l'écrirez, ou je vous démasque ici même devant mon fils.

Mais la courtisane avait eu le temps de recouvrer son audace et son sang-froid habituel.

— Osez-le donc répondit-elle... je vous en défie.

M. de Boursonne pâlit sous cette menace.

— Vous me défiez?

— Oui... Je serais bien folle de trembler. Est-ce que je suis dupe de vos offres brillantes, de votre soudaine affection pour moi, la maîtresse de votre fils? Est-ce que si vous pouviez me chasser, vous ne le feriez pas sur l'heure? Est-ce que cette lettre, vous ne l'auriez pas mise sous les yeux de Maurice, sans pitié pour la coupable si vous l'osiez? Et vous ne l'osez pas, parce que le jour où votre fils aura lu cette lettre, ce jour là il demandera compte à M. de Laumière de sa trahison.

—C'est vrai, madame, votre instinct du mal vous a fait devi-

ner juste... Je me retire... Un mot encore cependant... J'ai promis à ma fille que je lui rendrais son mari ; je me suis juré, à moi-même, que je romprais vos relations avec mon fils. Je vous donne deux heures pour vous décider. Si dans deux heures, vous n'avez pas quitté Paris, quoi qu'il puisse advenir, au prix même d'un duel, au prix même de la vie de mon fils que j'aime mieux savoir mort que déshonnoré, je porterai moi-même votre lettre à Maurice.

— Portez-la lui donc sur le champ, monsieur, car ma résolution est prise : je reste.

Elle prononçait à peine ces paroles, que le vicomte entrait chez elle comme nous l'avons dit, venant chercher l'explication des renseignements fournis par Luc.

A sa vue Marie trembla. Un seul mot de M. de Boursonne, elle était perdue.

Le comte hésita ; mais la prudence l'emporta sur son irritation, il reprit seulement:

— Vous avez deux heures à vous, madame.

Cette fois mademoiselle de Breteuil n'osa répondre ; elle craignit de le pousser à bout.

M. de Boursonne sortit.

— Que signifient ces paroles ? demanda Maurice.

— Cela signifie, mon ami, que votre père veut nous séparer. Il vient à l'instant de me proposer deux cent mille francs si je consentais non seulement à vous fuir ; mais encore à m'avouer coupable...

— Coupable ! fit Maurice à qui ses soupçons revinrent, éveillés par le mot.

— Oui, coupable, et tu sais si je t'aime, s'écria-t-elle en l'attirant sur sa poitrine ; mais elle s'arrêta ; l'altération soudaine du visage de son amant l'avait frappée.

Le vicomte lui prit la main, et, désignant du geste le bracelet qu'elle avait au bras.

— Je ne vous connaissais pas ce bijou, dit-il.

— Cela n'a rien de surprenant, répondit du ton le plus naturel la jeune femme, qui avait prévu cette demande, je l'ai acheté hier.

— Il est du meilleur goût, reprit Maurice qui l'avait détaché du bras de sa maîtresse, et s'efforçait de découvrir le secret dont Luc avait parlé.

— Prenez garde, mon ami, fit Marie, souriant, il n'est pas en acier, et vous le tourmentez de façon à le briser.

— Savez-vous pourquoi, chère amie, demanda le vicomte d'une voix tremblante?

— Sans doute pour chercher à le mieux voir.

— Non, mais pour chercher à trouver le portrait de votre amant.

— Maurice! s'écria Marie, frémissante.

Mais le jeune homme, ne pouvant découvrir le secret, avait déjà brisé le bracelet, les lamelles d'or s'étaient divisées, et le portrait s'en était échappé.

Maurice le saisit.

— Laumière, s'écria-t-il!

Il sembla qu'un écho moqueur s'amusât à répéter le cri de fureur du vicomte, car au même moment la femme de chambre de mademoiselle de Breteuil, ouvrant la porte, annonçait M. de Laumière.

Marie se jeta résolument entre les deux hommes.

— N'entrez pas, s'écria-t-elle... Par pitié, n'entrez pas!

Mais Maurice avait aperçu son rival qui s'était arrêté stupéfait devant cette scène inattendue; Maurice s'élança vers lui, écarta violemment Marie, et plaçant le portrait à demi brisé sous les yeux de Laumière, il lui dit :

— Vous êtes un infâme!

— Maurice!

Un geste outrageant du vicomte, en proie à la plus vive exaltation, arrêta le capitaine.

— Pas d'insulte, fit ce dernier. Rappelons-nous que nous sommes tous deux hommes du monde, et que tous deux nous avons l'honneur de porter l'épaulette. Tuons-nous, mais ne nous salissons pas. Je suis à votre disposition, quand vous le voudrez.

— Sur-le-champ.

— Sans témoins?

— Nous allons en trouver.

Marie voulut intervenir, Maurice la repoussa avec mépris, ferma la porte sur elle, et rejoignit son beau-frère dans le salon.

— Passons chez des amis, lui dit-il, nous les prendrons pour nos témoins.

En traversant l'antichambre, Maurice aperçut Luc, il l'appela.

— Cours chez la nourrice, lui dit-il à voix basse, remets-lui ce mot, elle amènera sur-le-champ ma fille à l'hôtel.

Tout en parlant, le vicomte écrivait sur son carnet; il déchira la feuille et la remit à son frère de lait. Luc partit au plus vite.

Les deux adversaires montèrent dans la voiture de Maurice, qui donna l'ordre de le conduire à son cercle.

Laumière connaissait le caractère de son beau-frère, il savait que ce serait un duel à mort, et qu'aucune justification ne serait admise. Aussi le plus profond silence régna-t-il dans l'intérieur de la voiture.

Laumière se prit alors à songer à sa femme, à son jeune enfant, qu'une misérable querelle pour une fille perdue allait peut-être priver de tout appui.

Une famille honorable lui avait confié une femme charmante, dont il était adoré, que lui-même aimait, bien qu'il l'eût trompée, et voilà que tout ce bonheur s'envolait, voilà qu'il lui fallait tuer son meilleur ami, son frère, ou se laisser tuer par lui, et tout cela pour une courtisane! Pour la première fois, Laumière se repentit de sa faute; mais il n'était plus temps, il n'y avait pas à reculer.

La voiture s'arrêta, les deux adversaires firent appeler quatre de leurs amis, et les entraînèrent dans un salon écarté.

Là, Maurice leur expliqua rapidement ce qui s'était passé, leur annonça qu'aucune réparation, autre que celle des armes, ne serait acceptée par lui, et qu'ils eussent seulement à régler les conditions du combat.

Les témoins se retirèrent à l'écart. Quand ils revinrent, ils annoncèrent que le duel aurait lieu à l'épée, le lendemain matin

à six heures, au bois de Boulogne. Le rendez-vous fut indiqué à la Porte-Maillot, comme c'était l'usage à cette époque.

VI

MATHILDE

Quand Maurice rentra chez lui, Luc l'attendait, et la nourrice lui présenta sa fille. Le vicomte prit la petite Mathilde dans ses bras, fit apporter son berceau dans sa chambre, y coucha l'enfant déjà endormi, et s'enferma seul avec elle.

Maurice traîna son fauteuil jusque auprès du berceau, plaça le portrait en miniature de son père à côté de la petite fille, et, comme avait fait Laumière, se rappela sa famille.

Il pensa à son père qu'il allait laisser seul au moment où la vieillesse arrivait ; il pensa à sa sœur qu'il allait priver de son appui, enfin à cette pauvre petite fille qu'il lui fallait abandonner sans avoir assuré son avenir. Qu'allait-elle devenir, cette bâtarde innocente? Qui la garderait? Sa mère, ou le comte de Boursonne? Le comte! mais cette enfant serait pour lui le souvenir le plus navrant; comment la lui imposer? La mère! mais alors, cette jolie petite fille, ce cher ange allait donc tomber entre les mains de cette femme sans pudeur, sans vertu, qui élèverait Mathilde à continuer son métier honteux, vendant son corps et sa beauté pour de l'or? Sa fille à lui serait un jour une courtisane?

A cette pensée, le sang de Maurice se glaça dans ses veines, et des larmes coulèrent le long de ses joues.

Le vicomte connaissait le noble cœur de son père, ce fut à lui qu'il fit appel. Il lui confia sa petite Mathilde en le suppliant, pour l'amour de lui, de ne jamais remettre à sa mère ce cher trésor, et en lui demandant de reporter sur sa fille la tendresse immense qu'il avait pour lui.

Le jour le surprit comme il terminait sa lettre. Il donna un

dernier baiser à son enfant, la remit à sa nourrice, ordonna à Luc de ne pas perdre des yeux la petite Mathilde, et de ne pas laisser pénétrer chez lui Marie de Breteuil, puis il s'éloigna plus calme. Luc, tout en pleurs, promit de se faire hacher en mille morceaux plutôt que de se voir enlever la jolie petite fille.

Une heure après, Maurice et Laumière étaient placés en face l'un de l'autre par leurs témoins.

La lutte fut courte, d'une minute au plus.

Au moment où Maurice, avec son agilité ordinaire, pressait vivement son adversaire, son pied glissa sur le terrain détrempé par la pluie, et son épée alla s'engager profondément dans la poitrine de Laumière, tandis que le fer de celui-ci traversait le poumon droit du vicomte.

Tous deux tombèrent.

Le chirurgien releva d'abord le capitaine, il était mort. Quant à Maurice, en voyant l'écume rosée qui souillait ses lèvres, le docteur jugea qu'il était perdu.

On ramena chez madame de Laumière, un cadavre; chez M. de Boursonne, un mourant.

Nous avons vu comment Maurice avait été sauvé par son père; sachons maintenant ce qui se passait, pendant ce temps, chez Marie de Breteuil.

Après la provocation échangée entre ses deux amants, la lorette avait recouvré son sang-froid, et elle avait tout d'abord compris que, quelle que fut l'issue de la lutte, les deux hommes étaient perdus pour elle.

Elle avait, en outre, pensé que son séjour à Paris devenait difficile, non pas que ce piédestal sanglant lui fit ni peur ni honte, mais elle craignait qu'un avertissement de la police ne lui fit franchir brutalement la frontière. Elle jugea donc prudent de ne pas l'attendre. Le passeport laissé par le comte était encore sur sa cheminée, elle le prit, et se résolut à tenter un pèlerinage à Rome.

Une fois sa résolution arrêtée, Marie fit venir un tapissier, lui vendit son mobilier, trafiqua également de ses voitures et

de ses chevaux, et après avoir fait argent de tout, congédia ses gens.

Alors elle se rappela qu'elle était mère, et se fit conduire à Antony, chez la nourrice ; mais là, elle apprit que Luc l'avait précédée, et avait emmené la nourrice et l'enfant.

Mademoiselle de Breteuil hésita sur le parti qu'elle avait à prendre. Elle tira sa montre, un chef-d'œuvre de l'art, il était neuf heures du matin, et Marie pensa que le duel devait s'être accompli. Oserait-elle se présenter à l'hôtel de Maurice ; n'allait-elle pas se trouver en face du corps de son amant, en présence même peut être d'un père au désespoir ? Mademoiselle de Breteuil rentra chez elle.

Sa femme de chambre, qu'elle avait conservée seule de ses domestiques, fut envoyée aux renseignements, et rapporta bientôt à sa maîtresse la funeste issue du duel : Laumière mort, Maurice condamné par les médecins. Bien que préparée à tous les événements, Marie frissonna ; deux hommes s'étaient réellement égorgés à cause d'elle. La courtisane eut peur pour la première fois ; qui se chargerait de venger ces deux victimes ?

Un mot, adressé à Luc, lui fit part de son désir d'emmener sa fille avec elle.

Deux heures après, Luc arriva chez Marie. Le comte n'avait pas daigné répondre à l'ancienne maîtresse de son fils ; seulement il signifiait à mademoiselle de Breteuil qu'il gardait la fille de Maurice pour qu'elle ne fût pas un jour perdue par sa mère, et que si celle-ci voulait vendre son enfant comme elle s'était vendue elle-même, M. de Boursonne lui paierait une somme fixe, ou une pension dont elle fixerait le chiffre.

A cette insulte, Marie bondit de fureur. Elle courut vers sa cassette, en tira ses écrins, ses bijoux, ses diamants, détacha de ses doigts et de ses oreilles ses boucles et ses bagues, et les jetant sur la table, dit à Luc :

— Portez tout ceci à votre maître ; dites-lui que mademoiselle de Breteuil lui laisse sa fille, mais ne la lui vend pas ; dites-lui qu'elle n'accepte pas une aumône, mais qu'elle lui envoie ces bijoux pour payer la pension de son enfant jusqu'au jour où elle viendra la lui redemander.

— Madame, répondit simplement Luc, je reconnais tous ces objets, ce sont des cadeaux de mon maître, et mon maître ne reprend jamais ce qu'il a donné.

Et le frère de lait de Maurice, saluant Marie stupéfaite, se retira tranquillement.

Mademoiselle de Breteuil eut bientôt pris son parti. Sa séparation d'avec sa fille ne pouvait l'affliger beaucoup, car en admettant que sa liaison avec Maurice eût continuée, elle avait compté laisser Mathilde en nourrice le plus tard possible, et l'envoyer en pension le plutôt qu'elle eût pu, afin de n'être pas gênée dans ses plaisirs.

De plus, aujourd'hui qu'elle était résolue à voyager, que pouvait-elle faire d'une si jeune enfant ? Mathilde ne serait-elle pas mille fois mieux à l'hôtel de Boursonne, et enfin, si Marie venait à mourir, sa fille n'était-elle pas assurée de trouver de riches protecteurs dans la famille du comte ? En définitive, le sort venait de servir la courtisane après l'avoir cruellement frappée dans ses espérances d'avenir et de mariage.

Mademoiselle de Breteuil se voyait en possession d'une somme d'argent assez considérable, sa voix était toujours belle, sa timidité d'autrefois n'existait plus, elle se résolut à prendre la carrière du théâtre, et à demander aux scènes italiennes la fortune et la renommée.

Le lendemain, Marie de Breteuil courait sur la route d'Italie, et sa fille était installée à l'hôtel de Boursonne.

VII

JULIEN MORISSET

Au bout de quinze jours, Maurice se voyait hors de danger, après avoir défrayé les journaux anecdotiques. Un matin, le comte pria le docteur de tenir sa parole et de lui révéler les événements qui avaient entraîné son gendre à sa perte. Comme ce

récit se relie intimement à l'histoire de notre héros, nous manquerions à notre devoir de narrateur en ne le transmettant pas à nos lecteurs. Julien Morisset n'a-t-il pas payé de sa vie l'existence du vicomte?

Le docteur Désouches approcha son fauteuil de la cheminée, en face de M. de Boursonne, et commença ainsi :

« Vous vous rappelez, M. le comte, que j'ai marié ma fille unique, Hortense, il y a trois ans. Sa mère l'avait élevée sévèrement, avec austérité, un mari devait donc espérer que le luxe, ce démon des ménages modernes, ne troublerait jamais la tête d'Hortense. J'avoue, de bonne foi, que je partageais cette conviction.

» Mais aussitôt mariée, et surtout lorsqu'elle eut perdu sa mère, ma fille sembla vouloir se dédommager de la longue contrainte dans laquelle nous l'avions élevée, et elle s'efforça de rivaliser avec quelques-unes de ses amies, dont les toilettes étaient un objet d'envie pour certaines femmes, et de pitié pour les gens de goût.

» A côté d'Hortense, je dois placer tout de suite deux personnages qui ont exercé sur sa vie une influence désastreuse ; ces deux personnages vous sont, je crois, un peu connus : c'est un neveu à moi, Prosper Houpin, et une cousine de ma femme, Florestine Tricotel.

— Je me rappelle, dit le comte de Boursonne, avoir rencontré chez vous, ce M. Houpin. Ne faisait-il pas des affaires à la Bourse?

— Précisément.

— On le croyait fort riche?

— Cela ne se dit-il pas de tout homme qui mène grand train? Mais il est une réputation que mon neveu mérite plus encore, celle de libertin. Quand il désire une femme, il est difficile qu'elle lui échappe, car il sacrifie tout pour la posséder. Il compte tant de conquêtes faciles parmi les femmes réputées honnêtes, qu'il affirme cyniquement que le mot vertu n'est pas français. Ajoutez qu'il est d'une prodigalité princière avec les femmes du monde. et de la dernière parcimonie envers les simples ouvrières.

J'ignorais tout cela, moi qui ne m'occupais que de mes études, de mes clients et de la science.

Comme les affaires de Julien l'entraînaient toute la journée hors de chez lui, Houpin en profita pour venir visiter souvent sa cousine; il essaya bientôt de lui parler d'amour; mais s'étant aperçu que la porte d'Hortense lui serait vite fermée s'il continuait, il prit le chemin de traverse pour arriver plus sûrement à la séduction qu'il préméditait.

Le côté vulnérable de ma fille, c'était la coquetterie, le désir de briller; Houpin s'en aperçut facilement, et mit tout en usage afin d'exciter les goûts ruineux de sa cousine.

En outre, mon neveu avait remarqué qu'il existait un véritable steeple-chase entre ma fille et sa parente Florestine Tricotel en fait de luxe, et il profita habilement de cette découverte.

Florestine avait vingt-cinq ans; elle était d'une vivacité charmante, jolie, séduisante; mais elle rougissait d'être la femme d'un petit bijoutier du Palais-Royal, et portait envie aux cachemires qui s'arrêtaient devant les carreaux de son magasin.

Houpin fit briller aux yeux de cette fille d'Ève tant de diamants, de dentelles, de thibets, que la femme mariée se vendit comme se vendent les camélias, sans passer par l'hôtel des commissaires-priseurs. Ah! si l'État, qui a mis hier un impôt sur les chiens et les chevaux, qui en créera demain un autre sur les chats et les serins, pouvait en édifier un tout petit sur les femmes qui trompent leurs maris, Paris seul alimenterait ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle le budget.

Une fois Florestine perdue, Houpin jeta de nouveau les yeux sur Hortense. Il stimula la convoitise de ma fille en prodiguant à sa cousine toutes les merveilles de l'art moderne.

Les deux maris, Julien et Tricotel, ne pouvaient s'apercevoir de rien. Tous deux occupés de leur commerce, Tricotel dans sa petite boutique du Palais-Royal; mon gendre sans cesse en voyage, puisqu'il était commissionnaire en marchandises, tous deux n'avaient remarqué ni les assiduités de Houpin, ni l'élégance exagérée de leurs femmes.

Au bout de deux ans, il arriva ce que mon digne neveu avait prévu, Florestine écrasait sa cousine sous un luxe étourdissant et facilement alimenté par les sacrifices de son amant, tandis que ma fille avait des dettes, et que ses créanciers murmuraient.

Un jour, l'un d'eux l'arrêta dans la rue. Il réclamait depuis longtemps le paiement d'un châle magnifique : il était lui-même sous le coup d'une faillite, et, dans son indignation, il arracha brutalement sa marchandise des épaules d'Hortense épouvantée. La foule s'était rassemblée autour de cette querelle, et quand le marchand eut expliqué sa position, cette ceinture de curieux prit parti contre la femme tapageuse qui ne payait pas ses toilettes, et la poursuivit de ses huées implacables jusque chez elle.

Le lendemain toutes les dettes étaient éteintes. Voici comment :

Hortense, rentrée dans sa maison, avait fait appeler Houpin, et, sans lui rien cacher de sa situation, lui avait demandé de l'aider à en sortir.

C'était là que mon neveu l'attendait. Il ouvrit son portefeuille, étala des billets de banque sur la table, et dit simplement :

— Prenez, et remboursez. Si ce n'est pas suffisant, j'en mets dix fois autant à votre service.

L'offre était séduisante dans une pareille circonstance ; par bonheur, ma fille aimait son mari, elle était honnête, elle repoussa les billets.

— Merci, répondit-elle, je ne veux pas emprunter, je veux m'acquitter par moi-même.

Prosper Houpin se mordit les lèvres, et reprit :

— Alors, je ne comprends pas pourquoi vous m'avez fait venir.

— Parce que j'ai un autre service à vous demander. J'ai vingt mille francs de dettes. Mon père et mon mari doivent tout ignorer. Ma seule ressource, c'est de vendre mes diamants, et j'ai compté sur votre obligeance pour les porter en secret à un marchand.

Houpin fit un mouvement; Hortense continua :

— La scène d'hier m'a éclairée; si elle se renouvelait, je mourrais de honte. J'ai dit adieu au luxe, je dis également adieu à mes chers diamants; ce sera ma punition.

Houpin comprit que ses espérances étaient anéanties s'il ne trouvait un autre moyen de compromettre Hortense; il ouvrit les écrins que ma fille ne voulait plus voir, et considéra les bijoux.

La fortune avait fourni à Hortense de très-beaux diamants. Les uns lui venaient de la succession de sa mère, les autres de riches clients qui, comme vous, monsieur le comte, s'étaient plu à parer la fille pour remercier le père.

En face de ces précieux souvenirs, dont elle allait se séparer à tout jamais, le cœur d Hortense déborda, et elle fondit en larmes. Cependant elle eut le courage de supplier son cousin d'emporter les écrins.

— Votre père, votre mari ignorent cette résolution? demanda ce dernier.

— Sans doute.

— Alors, comment pourrez-vous leur cacher la perte de ces bijoux?

— Je répondrai, si l'on m'interroge, que je ne veux plus les porter.

— C'est un enfantillage, observa en souriant l'homme pratique; avant peu votre mari, votre père, tous vos amis auront découvert la vérité.

— Alors, que faire?

— Accepter mes billets.

— Jamais!...

— Je ne vois plus qu'un moyen...

— Lequel?

— Au lieu d'aliéner vos diamants par une vente définitive, vous pourriez les engager. Je me fais fort d'obtenir que l'on vous prête, sur ce nantissement, vingt-cinq à trente mille francs.

Hortense réfléchit un moment.

— Votre conseil est bon, dit-elle, je paie mes créanciers, et il me reste quelque argent à l'aide duquel j'arriverai, tôt ou

tard, à force d'économies, à rembourser ma dette et recouvrer mes écrins.

— Bien mieux, s'écria le boursier d'un air triomphant, confiez-moi le surplus de la somme, et je vous engage ma parole qu'avant un mois vos écrins auront repris leur place dans votre secrétaire.

— Jouer à la Bourse? objecta Hortense, troublée.

— Pas sous votre nom, bien entendu; le mien seul paraîtra.

— Mais si je perdais?

— Impossible. Je suis prudent, les opérations de Bourse me sont familières, je serai votre associé, et je n'ai nulle envie de compromettre ma fortune.

Après quelques instants d'indécision, ma fille, poussée par la nécessité, finit par accepter. Houpin emporta les diamants.

Le lendemain, il remettait vingt mille francs à Hortense, qui se hâtait de solder ses créanciers, et il gardait cinq mille francs pour les faire valoir à la Bourse. Dès ce moment, il tenait sa victime. Elle était à sa merci, et il allait, jour par jour, la faire passer par toutes les angoisses, toutes les espérances et toutes les folies du jeu.

Pendant quelques mois, elle dut subir les alternatives de gain et de perte, cherchant à s'arrêter et fatalement poussée peu à peu par son associé vers une ruine qui devait aboutir au déshonneur.

Un jour je m'étonnai de ne plus voir à ma fille aucun de ses bijoux, je le lui dis; elle me répondit que c'était un caprice, mais qu'il aurait bientôt sa fin. Je n'insistai pas, j'étais sans défiance.

Quelque temps après, je voulus revoir un Saint-Esprit en brillants, que ma femme avait porté longtemps, et je priai Hortense de me l'apporter.

Elle rougit, trouva un prétexte pour ajourner ma demande, et me promit de me le remettre le lendemain. Quinze jours se passèrent, je la pressai plus vivement, avec humeur même, j'étais blessé de ce manque d'égards. Ma fille m'apporta, le len-

demain matin, ce bijou auquel j'attachais tant de prix. J'en fus enchanté, Julien aussi, car il voyait avec chagrin sa femme refuser de se parer de ses diamants.

Le soir, il y avait bal à l'Hôtel-de-Ville; Hortense y suivit son mari; elle portait sa plus belle parure de brillants.

On les admira; seul, je les trouvai sans éclat. Ma fille promit de les donner à Tricotel pour les faire nettoyer. J'étais loin de soupçonner l'affreuse vérité; une épouvantable catastrophe devait bientôt m'ouvrir les yeux.

Mon gendre avait différentes sommes à payer le premier du mois, entre autres soixante mille francs à la Banque de France, et deux mille francs à l'une de ses tantes, mademoiselle Fortineau, vieille fille qui avait élevé Julien, et n'avait d'autres ressources qu'une rente de huit mille francs placée en viager sur la maison Morisset.

Mon gendre, forcé de sortir, monta chez moi; vous savez que je demeure à l'étage supérieur. Il me pria de rembourser sa tante, le garçon de la Banque de France, et les autres clients qui se présenteraient. Il me remit la clé de sa caisse, et sortit.

Cette démarche n'avait rien d'extraordinaire; Julien m'avait donné cent fois cette marque de confiance.

Je descendis aussitôt pour me rendre dans le cabinet de mon gendre, et en traversant le salon, je demandai si ma fille était chez elle. La femme de chambre m'apprit que mon neveu était chez sa maîtresse; j'avais à lui parler, je me dirigeai vers la chambre d'Hortense.

Comme j'allais ouvrir la porte, des sanglots frappèrent mon oreille; je m'arrêtai involontairement, et j'écoutai, car une seule phrase m'apportait une vérité terrible.

— Oui, disait mon neveu, votre perte se montre à quatre-vingt mille francs. Notre dernière liquidation a été désastreuse.

— C'est à devenir folle, répondit ma fille avec désespoir.

Je ne comprenais pas encore. Quelques explications données par mon neveu m'eurent bientôt mis au courant.

Alors je l'entendis proposer un moyen de salut à Hortense. Il perdait, assurait-il, la même somme qu'elle; mais lui n'était pas ruiné. Il osa, d'abord à mots couverts, puis ouvertement enfin, parler de son amour, jurer qu'il était prêt à se compromettre pour sauver Hortense de la ruine et du déshonneur, et offrir de payer à lui seul cette dette énorme, si ma fille consentait à devenir sa maîtresse.

Je n'attendis pas la réponse d'Hortense ; j'entrai.

Hortense resta muette, éperdue devant mon apparition; quant à Houpin, habitué aux surprises des maris, il vint à moi d'un air dégagé, et me tendit la main.

Je le toisai avec mépris, et je me dirigeai vers la caisse. Je comptai soixante-dix-sept mille francs, c'était tout ce qu'elle contenait; je pris, en outre, dans mon portefeuille, trois mille francs destinés à une acquisition de livres, et je tendis le tout à mon neveu interdit.

— Monsieur, lui dis-je froidement, ma fille vous doit quatre-vingt mille francs, comptez.

— Mon oncle, murmura Houpin...

Je lui montrai la porte d'un geste expressif, sans lui répondre; il baissa la tête, et sortit.

Je restai seul avec ma fille qui fondait en larmes. J'essayai de la gronder, mais c'était mon unique amour dans ce monde; je ne réussis qu'à pleurer avec elle.

Tout à coup la femme de chambre entra précipitamment.

— Monsieur, dit-elle, il y a un garçon de la Banque qui demande à parler à monsieur.

La foudre tombant sur la maison m'eût produit moins d'effet que cette simple annonce.

Cet homme allait entrer, me présenter un billet à recouvrer de soixante mille francs, et la caisse était vide. En payant Houpin, j'avais tout oublié; je n'avais eu qu'une pensée, chasser l'homme qui tentait de déshonorer ma fille; à cette heure, j'étais épouvanté, car par quel miracle allais-je pouvoir sortir de cette affreuse situation?

Hortense paraissait surprise de mon trouble; un mot de moi la mit au courant de notre danger; l'honneur commercial de

Julien était perdu, son crédit anéanti, sa ruine, sa honte consommées.

— Faut-il faire entrer, monsieur, demanda la femme de chambre?

— Non, s'écria ma fille épouvantée.

— Oui, sur-le-champ, m'empressai-je de crier.

La domestique sortit.

— Eh! mon enfant, dis-je à Hortense, on ne congédie pas le porteur d'un effet de commerce comme une facture de couturière.

Le garçon de la Banque entra.

Un éblouissement me prit, je n'osais regarder; je ne pensais plus, ma stupeur était complète.

La voix du garçon de recettes me fit tressaillir; cette voix, je l'avais déjà entendue.

Je levai les yeux sur cet homme; j'étouffai un cri de joie. Je le connaissais, c'était Joseph, un brave cœur; depuis dix ans, j'étais son médecin; il me devait la vie d'un de ses enfants.

Je ne réfléchis pas, je me crus sauvé.

Joseph rompit le premier le silence.

— Monsieur Désouches, dit-il, je viens toucher cet effet chez M. Morisset. Ce n'était pas à moi de passer ici, mais j'ai changé avec un de mes camarades, afin de vous prier de venir voir ma femme. Elle a la fièvre depuis deux jours, et ça m'inquiète beaucoup.

— J'irai, mon ami, répondis-je encore tout ému.

— Je vous demande pardon de vous déranger, continua Joseph, mais vous êtes notre Providence. Ma femme dit que quand vous entrez dans notre chambre, il lui semble qu'elle est guérie à moitié.

— Vous avez une brave femme, Joseph, répondis-je en m'efforçant de sourire; je passerai la voir dans la matinée.

— Merci, Monsieur Désouches. On vient de me dire que M. Morisset était sorti; savez-vous s'il tardera à rentrer?

— Non, mon ami, mon gendre sera ici dans deux heures. Il m'avait chargé de vous payer en son absence; mais... mais, balbutiai-je à voix basse... il a oublié... de me laisser... la clé de sa caisse.

Joseph paraissait très-contrarié; il ne pouvait attendre deux heures, il lui fallait courir à l'autre bout de Paris; cependant, à ma prière, il promit de revenir dans l'après-midi.

Une fois seul avec ma fille, elle me dit :

— Mais, dans une heure, dans deux heures, même, mon père, nous n'aurons pas plus cette somme que maintenant.

Je ne le savais que trop; mais l'homme qui se noie s'accroche à tout... une minute de répit lui ouvre un horizon d'espérances.

Ma première pensée, monsieur le comte, fut d'accourir ici... Je connais votre cœur, votre bienveillante amitié pour moi, ce fut donc vers votre hôtel que je me dirigeai tout d'abord. Vous étiez sorti.

— En effet, répondit M. de Boursonne en serrant affectueusement la main du docteur, j'ai trouvé votre carte à mon retour.

— Ce fut alors que je passai chez vous, Maurice, continua Désouches en s'adressant à son malade; mais une fatalité terrible nous poursuivait tous deux, vous n'étiez pas encore revenu de ce duel qui devait vous être si funeste.

Je me présentai chez plusieurs amis; les uns étaient absents comme vous, les autres ne purent me remettre que des sommes insignifiantes. Je rentrai chez moi véritablement désespéré. Là devaient se succéder les scènes les plus pénibles.

La vieille tante de Julien m'attendait. Mon gendre était passé chez elle l'embrasser en se rendant à ses affaires, et lui avait dit que j'étais chargé de lui payer sa rente. Dès mon entrée, la bonne dame me tendit gaiement son reçu.

Je le pris, et demeurai muet; je ne savais que répondre.

— Voyons, docteur, me dit-elle, je suis pressée, chassez-moi vite.

Je tournais et retournais machinalement entre mes mains le maudit papier, sans parler, ni bouger; mademoiselle Fortineau reprit avec une certaine impatience :

— Est-ce que ma quittance n'est pas en règle? j'ai pourtant copié, comme toujours, la formule que m'a donnée Julien?

— Non... non... c'est que...

— C'est que... quoi?... Julien vous a laissé mon argent?

— Sans doute... il l'a laissé... il est là, ajoutai-je vivement, en montrant la caisse...

— Eh bien?

— Eh bien!... eh bien!... la clé... le même mensonge que j'avais employé auprès de Joseph, me servit encore, et je repris : Mon gendre a oublié de me remettre la clé.

— Oh! l'étourdi, fit mademoiselle Fortineau, en riant de tout son cœur, je reviendrai. Vous pensez bien que dans toute autre maison je pourrais être inquiète; mais chez mon neveu... il a tant d'ordre... il ne joue pas à la Bourse, lui. Il me paiera plus tard. Ah! c'est que, voyez-vous, mon ami, cette rente-là perdue, je n'aurais pas seulement un morceau de pain à placer sous ma dent... Et j'en ai encore quelques-unes, malgré mes soixante et dix-sept ans.

Je ne pus m'empêcher de frémir. Des larmes me vinrent aux yeux.

Par bonheur, la pauvre femme ne s'aperçut pas de mon émotion; elle me dit adieu, et se dirigeait déjà vers la porte, quand un violent coup de sonnette me fit tressaillir. Un instant après, la voix de Julien se fit entendre, et mademoiselle Fortineau s'écria :

— Le voici; alors, je reste.

La porte s'ouvrit, Julien entra, suivi de Joseph. J'étais terrifié.

Julien, préoccupé, ne m'aperçut pas tout d'abord.

Un bonjour de mademoiselle Fortineau le rappela à lui; il me regarda.

— Ah! vous voici, me dit-il, tout va s'expliquer. Je ne comprends rien à ce que Joseph me raconte. Il m'affirme qu'il vient ici pour la deuxième fois?

— Sans doute, fit le garçon de recettes.

— Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas remboursé, me demanda Julien?

Mademoiselle Fortineau m'épargna l'embarras d'une réponse, en s'emparant de la parole.

— Je ne suis pas payée non plus, dit-elle.

— Vous avez donc perdu la clé que je vous avais remise, demanda mon gendre ?

Je sentais instinctivement que le dénouement de cette situation très-tendue approchait forcément, et je n'eus pas la force de répondre.

Julien me regarda avec surprise, et continua :

— J'ai, par bonheur, une seconde clé.

Il la prit, alla vers la caisse, l'ouvrit, et fouilla dans les tiroirs; ils étaient vides.

Le malheureux jeta un cri de terreur.

De nouveau sa main et son regard plongèrent avec autant de rapidité que d'angoisses dans le fond de la caisse; mais il n'avait pu se tromper, les tiroirs ne contenaient rien.

— Volé !... je suis volé, s'écria-t-il d'une voix étouffée !

— Volé ! répétèrent Joseph et mademoiselle Fortineau.

— Rien !... rien !... disait Julien, qui s'efforçait de douter encore, et s'épuisait en recherches inutiles... Ce matin encore... avant de sortir... j'ai ouvert ma caisse... j'ai vérifié... Il y avait là soixante-dix-sept mille francs... Ah !... ma femme !... mon beau-père !... appelez-les... où sont-ils ?

Dans son désespoir, le malheureux oubliait que j'étais devant lui.

Il courait éperdu dans la chambre; il se heurta contre moi... Il me regarda... Il voulut parler... impossible... il balbutiait... sa voix était étranglée par l'émotion... enfin il me prit brusquement le bras et m'entraîna vers la caisse ouverte.

— Mon père... voyez, dit-il... on nous a volés... Vous étiez ici... Cherchez... rappelez-vous... Qui est venu ?... qui avez-vous reçu ?... qui soupçonnez-vous ?...

Cette fois encore, je restai muet. Mon gendre continua :

— Joseph attend... Mais dites-moi donc quelque chose... Vous voyez mes angoisses... Répondez, monsieur ! répondez !...

En présence de mon silence obstiné, et de ma contenance embarrassée, Julien s'arrêta. Son regard sembla vouloir pénétrer jusqu'au fond de ma conscience. Malgré moi, je baissai les yeux.

Tout à coup Julien jeta un cri terrible. On eût dit qu'une partie de la vérité venait de se révéler à lui.

— Monsieur, reprit-il d'une voix saccadée, je vous ai confié soixante-dix-sept mille francs renfermés dans cette caisse... Cet homme est venu, vous avez refusé de le solder sous un vain prétexte; ma tante est venue, vous avez ajourné son remboursement... Nul n'est entré ici que vous... Vous seul aviez la clé de ce coffre... Il est solide... il ne porte nulle trace d'effraction... il fallait la clé pour me voler, car, pour me voler, il fallait connaître les chiffres de la serrure, et je n'ai confié ce secret qu'à vous... Cet argent!... cet argent!... c'est vous qui l'avez volé !

Du diapason le plus bas, le plus ému, Julien en était arrivé, par degré, à la plus grande exaspération ; cette violence me rendit tout mon calme. Je me contentai de répondre en deux mots, sans reproches, sans colère :

— Mon fils!

Julien s'arrêta, sa fureur tomba devant mon sang-froid; il reprit vivement :

— Ah! pardon, pardon, mon père, la douleur m'égare!.. Non, je ne vous accuse pas, je ne vous soupçonne pas... Vous ne pouvez être le coupable... mais, par pitié, aidez-moi... cherchons... Voyons, vous serez sorti, n'est-ce pas?... Pendant votre absence, ma femme aura reçu quelques personnes... Ce sont elles... Je vais faire appeler Hortense...

Ce que je voulais et devais éviter à tout prix, c'était une explication entre le mari et la femme, explication qui eût amené une rupture entre eux ; je me hâtai donc de répondre :

— Hortense n'a reçu personne ici ; elle ne sait rien. Je n'ai pas quitté cette pièce.

Mon gendre me regarda de nouveau, ses soupçons l'avaient repris ; cette fois, je soutins le choc de son regard pénétrant.

— Pourquoi ma femme ne saurait-elle rien, et pourquoi voulez-vous m'empêcher de la faire venir?

— Parce que je suis seul coupable !

— Vous?

— C'est impossible, dit le garçon de recettes.

— Cela est pourtant, répondis-je, décidé à sauver ma fille et le repos de son ménage.

— Malheureux!... fit Julien... mais pourquoi?... Ne pouviez-vous me demander de l'argent?... Tout vol a pour mobile un vice... je ne vous en connais aucun... ni les femmes, ni le jeu...

— J'ai joué.

— A la Bourse?

— Oui.

Julien tomba atterré sur son fauteuil.

— Quatre-vingt mille francs engloutis, dit-il en se parlant à lui-même, et que je dois trouver sur l'heure, si je ne veux être deshonoré.

Sa tante s'approcha de lui :

— Mon enfant, lui dit-elle, ne te laisse pas abattre. Tu es ruiné, mais l'honneur te reste. J'ai, chez moi, deux mille francs, je vais te les chercher. Du courage.

Julien serra la main de la brave femme; il voulut lui répondre, mais ses larmes l'en empêchèrent... Enfin il refusa; il ne voulait pas réduire cette malheureuse à la misère. Mais la brave femme s'entêtait dans sa bonne action.

— Tu n'as pas le droit de repousser mon offre, disait-elle avec chaleur; c'est moi qui t'ai élevé, tu es mon enfant, et j'aime mieux manger du pain sec et voir ton nom respecté, que de rouler équipage en te sachant déconsidéré. Est-ce qu'on a besoin d'argent à mon âge?... je tremble toujours qu'on ne me vole. Eh bien! je n'aurai plus peur, ajouta-t-elle presque gaiement.

Julien se tourna vers moi et me dit :

— Vous entendez?

— Oui, et je ne désespère pas de vous sauver, m'écriai-je. Joseph, pouvez-vous attendre à demain?

— Impossible, monsieur Désouches, répondit le garçon de recettes, il faut que je rende mes comptes en rentrant. Si je possédais cette somme, je vous l'avancerais de grand cœur; mais je n'ai rien, et si ce soir je rentre sans le montant de ce billet, c'est moi qui serai accusé.

— Écoutez-moi, lui dis-je, retournez à la Banque, et racontez à vos chefs ce dont vous venez d'être témoin. Je suis connu d'eux. Dites-leur que je vais passer les voir, que je leur donnerai certaines explications qui les toucheront, et que je les prie de suspendre toutes poursuites. Assurez-les que demain soir, au plus tard, j'aurai tout payé, ou que j'y perdrai ma vieille réputation d'honnête homme. Ma parole vaut de l'or.

— Ajoutez ceci, dit alors mon gendre, c'est que si cette nuit je n'ai pu me procurer cette somme, demain matin j'aurai cessé d'exister. Ma parole vaut ma signature.

Je frissonnai tant il y avait de sincérité dans l'accent de Julien.

Tout à coup une pensée de salut se présenta à moi.

— Nous sommes sauvés ! m'écriai-je.

— Sauvés ! Comment ? demanda mademoiselle Fortineau.

— Ma fille n'a-t-elle pas ses diamants ? Ils valent une partie de la somme, et avec ce que mademoiselle Fortineau vous a promis, ce que moi-même je possède en bijoux et argenterie, ne pouvons-nous compléter le remboursement ?

Julien accepta. Je fis demander Hortense ; elle n'était pas rentrée ; elle aussi cherchait de l'argent.

Le temps pressait, Joseph ne pouvait attendre plus longtemps ; je passai dans la chambre de ma fille, et j'emportai ses écrins. Je montai chez moi, et je redescendis bientôt muni de quelques valeurs et de toutes mes ressources personnelles.

Quand je rentrai chez Julien, il avait repris courage. Lui aussi avait sorti son argenterie, et de plus un écrin renfermant plusieurs médailles données à son père à l'époque de nos expositions. M. Morisset était l'un de nos plus habiles fabricants d'armes.

Je voulus m'opposer à ce que mon gendre se séparât de ces médailles ; c'était, je le savais, un douloureux sacrifice ; il refusa.

— J'y tenais, me dit-il, autant qu'à ma vie ; mais je tiens plus encore à ma réputation. Ce sont mes diamants. Ma femme donne les siens, je livre les miens.

Il fut convenu que Joseph accompagnerait Julien chez Tri-

cotel, le bijoutier, pour que l'affaire se passât sans bruit et sans retard par son intermédiaire, et que j'attendrais ma fille afin de tout lui apprendre.

Je demeurai seul; je me croyais sauvé; Hortense rentra bientôt; elle n'avait pu rien se procurer.

Je lui racontai rapidement ce qui venait de se passer pendant son absence. Ma fille voulait tout avouer à son mari; j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher. Pour y arriver, je lui dis.

— Calme-toi, Julien doit à présent avoir complété la somme.

— Comment cela?

— Il est allé vendre tes diamants.

— Mes diamants! fit Hortense; mais il ne les a pas.

— Je les ai pris dans ta chambre.

Jamais je n'ai entendu un cri plus déchirant.

— Mais ces diamants sont faux! s'écria-t-elle dans sa terreur.

— Faux!... Malheureuse!

Hortense se roulait à mes pieds dans un désespoir effrayant à voir. A travers ses sanglots, je découvris son secret.

Lorsque je lui avais réclamé avec instance le petit Saint-Esprit de sa mère, craignant d'éveiller mes soupçons et ceux de son mari, elle avait obtenu, par l'entreprise de Prosper Houpin, que ses diamants fussent imités en strass. On avait fait fabriquer des parures tout à fait semblables, et tous nous en avions été dupes.

J'étais indigné; je la chassai.

Elle se traîna à mes genoux. Soudain elle se releva : elle venait de penser à son mari.

— Vous savez où est Julien, s'écria-t-elle; au nom du ciel, empêchez-le de montrer mes écrins.

Je compris l'importance de cette affaire; j'entrai dans la chambre de Julien; il était sorti. Je me hâtai de courir chez Tricotel; Hortense me suivit.

Avant de vous raconter les scènes navrantes qui eurent lieu à notre arrivée chez le bijoutier, monsieur le comte, permettez-moi de vous dire ce qui s'était passé entre Julien et Tricotel.

Mon gendre, lié intimement avec ce dernier, n'avait pas

hésité à lui confier ses chagrins, et l'avait prié de lui trouver sur-le-champ quatre-vingt mille francs, lui remettant en garantie les bijoux de sa femme et l'argenterie.

Tricotel commença par rembourser le garçon de la banque avec une somme d'argent destinée au solde de diverses factures qu'il avait à payer le lendemain, et Joseph s'éloigna, promettant le secret.

Joseph parti, Tricotel prit les écrins, et se rendit chez un de ses voisins, riche joaillier du Palais-Royal, où il pensait trouver un bon prix des parures d'Hortense.

Julien venait de rester seul, lorsque ma fille et moi nous arrivâmes chez Tricotel.

D'un regard rapide, Hortense parcourut la chambre, et s'aperçut de l'absence du bijoutier.

— Où est Tricotel? demanda-t-elle d'une voix fiévreuse?

— Il vient de me quitter, répondit Julien.

Hortense pâlit affreusement; elle comprit qu'elle arrivait trop tard.

— Mes diamants, fit-elle?... Mon père m'a tout appris... Mes diamants?...

— Tricotel les vend en ce moment.

— Où?

— Je ne sais.

— C'est impossible, s'écria ma fille véritablement folle de terreur et de désespoir, je ne le veux pas... Courez... appelez Tricotel... qu'il me rende mes bijoux!...

Elle m'épouvantait; sa raison se perdait, Julien la regardait sans comprendre.

— Ne sais-tu pas, lui dit-il, que le prix de tes diamants vien de servir à payer la Banque; que sans cette ressource j'étais deshonoré?

— Je sais tout cela; mais je t'en supplie, je t'en supplie à mains jointes, cours vers Tricotel... reprends-lui mes parures. .

— C'est de la démence.

— De la démence, soit; mais ces diamants sont à moi... Rendez-les moi, entendez-vous...je les veux!

— Non, madame, non, répliqua Julien indigné; à mon tour, je suis blessé de ces reproches. Quoi! votre père m'a compromis, et vous refusez de me secourir. J'immole tout à notre réputation, au nom de notre enfant, au vôtre, et vous, vous pleurez de misérables bijoux!... Ah! votre conduite n'est celle ni d'une femme, ni d'une mère!

Hortense tomba en sanglotant sur un fauteuil.

— Oh! Julien, dit-elle, si tu pouvais comprendre ce qui se passe en moi...

— Parle! s'écria son mari... Tu sais combien je t'aime... Je suis prêt à tout oublier... Explique-toi... Tu te tais?... Vous vous taisez aussi, monsieur, reprit-il en me regardant, vous qui avez apporté chez vos enfants le trouble et le deuil? Vous ne trouvez pas même dans votre cœur un conseil pour votre fille, un mot de consolation pour moi.

Je me taisais, en effet, résolu de garder le silence afin de ne pas eclairer Julien sur la faute de sa femme. Mais Hortense s'écria :

— N'accuse pas mon père, Julien, c'est le meilleur, le plus pur des hommes; il n'est pas coupable!

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Tricotel parut.

Je n'oublierai jamais cette apparition.

Le bijoutier était pâle, très-ému; il marcha droit à mon gendre, le regarda bien en face, et lui présentant les écrins, lui dit :

— Savais-tu que ces diamants étaient faux?

— Faux! s'écria Julien.

Hortense était tombée sans connaissance.

— Oui, faux! répéta Tricotel avec fermeté.

— Je ne te comprends pas, fit Julien. Ces diamants ne sont-ils pas ceux de ma femme?

— Non.

— Comment, non? qui te l'a dit?

— C'est moi qui l'affirme. Je viens de porter ces brillants à mon voisin Dalleret, il était sorti, je l'ai attendu... Machinalement, j'ai ouvert ces écrins... De pareils bijoux ne sauraient tromper un homme du métier... C'est du strass... Je t'ai prêté

soixante mille francs... Toute cette verroterie n'en vaut pas douze cents.

— C'est impossible!

— Regarde, continua le bijoutier qui prit une petite lime et la promena sur l'une des pierres qui s'écrasa. Tu le vois... brisée comme du verre. Si c'était du diamant, jamais ma lime n'eût pu mordre dessus.

Julien était atterré; il promenait ses regards anxieux de sa femme à moi. Hortense, revenue à elle, avait tout entendu; elle tomba à genoux devant son mari.

— Grâce, s'écria-t-elle, c'est moi qui suis coupable!

Je voulus arrêter ses aveux, il n'était plus temps; Julien connut bientôt la vérité.

Quand Hortense eut fini, Julien prit les écrins, les broya sous ses pieds, et se tournant vers son ami, lui dit:

— Tu as le droit de publier dans tout Paris que Julien Morisset est venu chez toi comme un misérable escroc te voler soixante mille francs à l'aide de faux diamants!

Nous nous efforçâmes en vain de le retenir, il s'élança hors du magasin.

Connaissant toute l'énergie de son caractère, je rentrai au plus vite; je parvins à pénétrer auprès de mon gendre, et je le suppliai de me confier la résolution qn'il avait prise.

— La voici, me répondit-il, et rien au monde ne me la fera modifier. Je vais employer ma soirée, ma nuit à trouver de l'argent pour rembourser Tricotel, car je ne veux pas le laisser demain dans la situation misérable où je suis aujourd'hui. Si je réunis la somme qu'il me faut, demain je reviendrai; si je ne me la procure pas, on me rapportera. Je ne survivrai pas à la mort de mon honneur.

J'essayai de le fléchir, il ne m'écouta; pas il sortit.

Je ne devais plus le revoir qu'ici, foudroyé par une attaque d'apoplexie.

— Vous m'avez parlé de Tricotel, observa alors le comte de Boursonne, je le connais, c'est mon bijoutier. J'ai envoyé chez lui ce matin, on m'a répondu qu'il avait quitté la France; pouvez-vous m'apprendre le motif de cette brusque détermina-

tion, et ne tient-elle pas, par quelque fil caché, à l'histoire dont vous venez de m'entretenir?

— En effet, répondit le docteur Désouches, et voici comment :

Madame Tricotel était, depuis longtemps, la maîtresse de Prosper Houpin, que son mari, plein de confiance, ne se doutait de rien. Ne pouvant recevoir son amant chez elle aussi souvent qu'elle l'eût voulu, Florestine avait un singulier moyen de correspondre avec lui; je le recommande aux femmes coupables.

Chaque soir, Houpin envoyait à Tricotel le bulletin imprimé de la Bourse, pour qu'il connût le cours des valeurs, et ce bulletin paraissait la pièce la plus innocente du monde commercial. Mais si le hasard eût voulu que cette petite feuille de papier fût tombée dans l'eau, le mari trompé eût vu tout à coup d'étranges caractères apparaître entre les lignes imprimées.

Il n'est pas de chimiste qui ne sache le secret d'une encre sympathique. Comme médecin, j'avais dû m'occuper de chimie, et j'avais, depuis longtemps, indiqué à mon neveu la propriété singulière du jus de cédrat pur, ou mêlé à une substance qui lui donne un peu de consistance.

On prend une plume de fer, et au fur et à mesure que l'on trace des caractères, ils s'effacent; mais ils reparaissent dès que le papier est plongé dans l'eau, et cela indéfiniment.

Grâce à ce mystérieux agent, nos amants correspondaient sous les yeux mêmes du mari sans qu'il pût s'en apercevoir. Houpin donnait ses indications, ses rendez-vous à la jeune femme qui, sous le prétexte de connaître le cours de la Bourse, s'emparait du bulletin, le plongeait dans l'eau, et lisait la lettre tracée mystérieusement à son intention.

Il y a quelques jours, Tricotel était dans son magasin, devant son établi ; il soudait un bracelet; à l'établi de gauche se tenaient deux ouvriers, et Florestine trônait dans le comptoir, achevant un roman nouveau.

Deux jolis enfants se roulaient sur le tapis de l'arrière-boutique, avec un tel tapage, que Tricotel se fâcha. Alors les enfants vinrent prier leur mère de leur faire des cocottes.

Florestine interrompit sa lecture, et bientôt elle eut établi une basse-cour superbe à ses deux bambins.

Mais les enfants sont insatiables. Les cocottes sur pied, ils demandèrent des bateaux.

— Je ne sais pas les faire, dit Florestine, allez embrasser votre papa; promettez-lui d'être sages, et priez-le de vous construire un beau vaisseau.

Les deux gamins sautèrent sur le dossier de la chaise de Tricotel, qui ne vit rien de mieux, pour se débarrasser de ces importuns tant aimés, que d'accéder à leur demande.

— Apportez-moi du papier, dit-il.

Pères de famille, parrains, garçons, femmes, veuves et filles, je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous ne savez pas tirer d'une simple feuille de papier un de ces bâtiments de guerre que les marmots accueillent avec des cris de joie. Je ne vous décrirai donc pas l'opération entreprise par Tricotel pendant que ses deux enfants grimpés, l'un sur ses genoux, l'autre sur la chaise, contemplaient, dans le plus doux ravissement, les métamorphoses diverses du papier.

Quant au père, tout en faisant succéder la nacelle à la cocotte, le miroir au sablier, il fredonnait gaiement ce refrain populaire :

Maman, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau,
Ont-ils des jambes!
Petit bêtat,
S'ils n'en avaient pas
Y n'march'raient pas.

C'était un tableau de famille vraiment touchant, et les deux enfants jetèrent des hurrahs frénétiques lorsque leur père, approchant de lui la cuvette d'eau dans laquelle il plongeait ses outils, y lança ses vaisseaux de papier.

Tout à coup, Tricotel tressaillit; il venait d'apercevoir de singulières révélations lui apparaître sur les flancs d'un navire fabriqué avec un bulletin de la Bourse.

Il avait lu : — Florestine, crois en mon amour... Puis, plus loin... Es-tu satisfaite des dentelles que je t'ai envoyées?...

Tricotel comprit qu'il y avait là un mystère; pour le pénétrer, il écarta les murailles du vaisseau, et il lut encore : — Je t'attendrai jeudi, à deux heures; dis que tu vas chez ta sœur malade.

Or, le pauvre homme se souvint que, le matin même, sa femme avait parlé de cette maladie après avoir reçu ce bulletin. La vérité lui apparut claire et cruelle.

— Comme tu es pâle, mon ami, lui dit en ce moment Florestine, serais-tu malade ?

Ces paroles de sa femme rappelèrent Tricotel au sentiment de sa position, car il avait tout oublié, absorbé qu'il était par sa douleur.

Il allait se lever, éclater en reproches; par bonheur, la voix fraîche et joyeuse de ses enfants l'arrêta. Ils poussaient les vaisseaux l'un contre l'autre, comme un *Monitor* contre un *Merrimac*, en chantant à gorge déployée :

Maman, les p'tits bateaux, etc.

— Chante donc avec nous, père, criaient-ils.

Soudain une idée traversa le cerveau du mari trompé; il chercha parmi les papiers étalés sous ses yeux, découvrit d'autres bulletins abandonnés par la négligence de Florestine, et tout en fredonnant avec ses enfants le refrain des petits bateaux, plongea les feuilles dans l'eau. Il surprit ainsi les secrets des deux complices, et découvrit que cette toilette luxueuse, affichée par sa femme, était fournie par Prosper Houpin.

Tricotel hésitait. Il jeta les yeux sur ses enfants, et il se tut. Il écrivit un billet, le remit à son apprenti, et lui recommanda de se hâter. L'apprenti sortit en courant.

Pendant qu'il écrivait, Florestine monta chez elle, annonçant qu'elle allait sortir; il était une heure et demie.

Bientôt l'apprenti revint amenant un homme petit, obèse, chauve, porteur de superbes lunettes en or, d'une chaîne d'or

au gilet, et de grosses bagues en or à ses doigts; redingote noire, pantalon noir, gilet noir, cravate noire, un homme or et noir. C'était M Crétenet, huissier près le tribunal civil de la Seine.

Tricotel l'emmena à l'écart, lui remit quelques papiers, et lui donna ses ordres à voix basse.

L'huissier s'inclina et se retira.

Florestine reparut. Elle était charmante dans la fraîche toilette qu'elle venait de revêtir, toilette du meilleur goût, et de haute dépense.

— Comme te voici parée, fit son mari, je croyais ta sœur malade?

— Elle l'est, en effet, répondit la jeune femme; mais je profiterai de ma sortie pour faire quelques visites.

— Dans une pareille toilette?

— Ne la trouves-tu pas assez belle?

— C'est-à-dire qu'au contraire elle me paraît beaucoup trop riche pour être portée par la femme d'un modeste bijoutier... Un cachemire... et des Indes, encore... un mouchoir garni de dentelles... un col de Valenciennes... un chef-d'œuvre...

— Ah! çà, qu'as-tu donc? demanda Florestine, étonnée, toi qui ne t'occupes jamais de mes chiffons...

— J'ai tort. Nous ne sommes que de simples marchands, et tu as la mise d'une femme riche, ou d'une fille entretenue.

— C'est ma revendeuse à la toilette, madame Grébert, qui m'a cédé tout ceci à fort bon compte, dit Florestine; quant à ces dentelles, elles sont en imitation.

— Vraiment? Alors je ne souffrirai pas que tu te pares des dépouilles de nos Lorettes, toi, une honnête femme, une mère de famille. Je ne veux pas que le premier gandin, en passant, reconnaisse ce cachemire pour l'avoir donné à Paméla ou Cora. Je ne veux pas que ma femme porte des dentelles fausses... Non, non, au feu les dentelles à quatre sous! Au feu, les châles des marchandes à la toilette! Au feu, ce clinquant, ce faux luxe! Au feu! au feu! Le feu purifie tout!

Et tout frémissant de colère, Tricotel, qui s'animait à l'éclat de ses propres paroles, deshabillait à moitié sa femme stupé-

faite, et jetait dans la cheminée les prodigalités de mon neveu.

Revenue d'un premier saisissement, Florestine s'emporta; elle monta dans sa chambre chercher une autre toilette; Tricotel lui donna l'ordre de ne pas sortir; mais elle jura que rien ne la retiendrait.

Pendant qu'elle plaçait à la hâte un mantelet sur ses épaules, un clerc de l'huissier entra et remit une lettre au bijoutier; celui-ci sourit, et reprit tranquillement son travail.

Florestine rentra bien décidée à braver son mari; à sa grande surprise, il ne parut même pas l'apercevoir, et elle quitta la boutique en jetant d'un air de défi ces deux mots à Tricotel.

— Je sors.

Florestine monta dans le premier remise qu'elle rencontra, et dit au cocher :

— Rue Saint-Georges, 25.

Arrivée devant la porte, Florestine paya généreusement le cocher, afin de n'être pas insultée par lui, ce qui arrive souvent aux femmes seules; elle passa devant la loge du concierge sans s'arrêter, et s'apprêtait à gravir l'escalier, lorsque le cerbère du logis courut après elle en l'appelant.

— Chez M. Houpin, cria Florestine, sans s'arrêter.

— M. Houpin est sorti, madame...

— Ah!

— Ah! si madame savait.

— Quoi donc?

— Il est arrêté.

— Arrêté!

— Depuis une demi-heure... ce cher monsieur... On vient de le conduire à Clichy. Un homme est venu tout à l'heure, l'air très-honnête, et mis comme un notaire ; c'était un huissier.

Et cet huissier, c'était celui de Tricotel, créancier de Prosper Houpin pour une somme assez forte. Le boursier entretenait la femme avec l'argent qu'il empruntait au mari, comme Horace séduisait les valets d'Agnès avec les écus d'Arnolphe. Houpin n'était qu'un plagiaire.

Mon neveu ne reparaîtra jamais à la Bourse; son étoile a

filé. Quant à Florestine, en rentrant chez elle, un valet de son amant lui remit quelques mots tracés à la hâte au crayon; ils disaient :

— Votre mari me fait arrêter. Prenez garde à vous.

Il y a deux jours, Florestine est revenu demeurer chez sa mère, et Tricotel est parti pour l'Amérique, seul avec ses enfants. Il compte s'y établir.

Un mois après le récit de ces événements, Maurice était complétement rétabli. Son duel avait fait trop de bruit pour qu'il pût songer à reparaître encore dans les salons, et il résolut de quitter la France.

De graves événements se préparaient en Europe, en Italie surtout; car nous touchions à 1829, et M. de Boursonne, qui était l'âme des conspirations libérales sous la Restauration, envoya sur-le-champ son fils à Modène. C'est là que nous le retrouverons, si nos lecteurs veulent bien nous accompagner dans les pérégrinations dramatiques de notre héros. Ses aventures ont assez puissamment excité la curiosité et l'intérêt publics, à l'époque où elles eurent lieu, pour que nous soyons encouragé à les raconter.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LA JEUNE ITALIE

I

UNE LOGE DE CARBONARI

Les traités de 1815 n'avaient donné à l'Europe qu'une sécurité apparente ; la révolution était partout, elle minait sourdement l'état de choses que la violence lui avait imposé. N'ayant pas la liberté pour exposer leurs plaintes, les peuples avaient recours aux sociétés secrètes, et on peut hardiment affirmer qu'en 1829 ces mystérieuses associations enveloppaient le vieux monde dans un vaste réseau qui s'étendait sur chaque nation. Aussi, l'Europe entière pressentait-elle une prochaine catastrophe.

En France, la bourgeoisie, riche, puissante, éclairée, ayant goûté du pouvoir pendant un quart de siècle, avait engagé une lutte à mort avec les derniers débris de la noblesse décapitée par 93.

En Espagne, la nation, humiliée sous une royauté inepte,

4

aspirait au régime constitutionnel; les jours du règne de Ferdinand VII étaient comptés.

La Belgique attendait l'heure favorable pour se séparer de la Hollande.

La Pologne, lacérée en trois morceaux, frémissait de honte et de douleur sous le triple joug de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, qui seront forcés un jour de rendre gorge.

L'Italie enfin, la plus splendide et la plus opprimée, secouait ses chaînes plus rudement que ses sœurs d'infortune, et faisait trembler le vieux monde à chacune de ses convulsions.

L'Autriche pesait de tous ses bourreaux sur ce berceau des lettres et de notre civilisation, et les prisons du Spielberg servaient de palais aux plus nobles enfants de l'Italie.

Le soir, à la veillée de la chaumière ou du château, de la gondole et de la villa, les noms de Silvio Pellico, de Pallavicino de Pierre de Maroncelli, de Bachiega, de notre compatriote Andryane, de mille autres martyrs, circulaient à voix basse. Les femmes les prononçaient en tremblant, les jeunes gens en serrant sur leur cœur le manche de leur stylet.

L'Italie entière n'avait qu'une pensée, chasser les Autrichiens, et tout entière aussi, noblesse, clergé, artisans, bourgeoisie, elle s'était affiliée aux sociétés secrètes. L'âme de l'Italie s'était réfugiée dans les ventes des carbonari.

A cette époque, il s'était formé, dans toutes les grandes villes, des loges composées des hommes les plus éminents ou les plus audacieux, et elles recevaient toutes le mot d'ordre de la vente centrale de Paris.

Cette dernière avait pour chef suprême un prince dont nous écarterons, autant que possible, le nom; nous ne sommes pas de ceux qui ajoutent un chagrin aux douleurs de l'exil. M. Charles de La Varenne, dans son admirable ouvrage de *l'Italie centrale,* source excellente à laquelle nous avons puisé beaucoup de nos renseignements, M. Charles de La Varenne a été forcé de divulguer ce nom, car c'était l'histoire d'un grand peuple qu'il écrivait. Plus heureux que lui, nous ne sommes pas condamné à toutes ses révélations; nous ne nous servirons que de celles indispensables à notre action.

Les autres chefs de la haute vente de Paris étaient Casimir Périer, le général Lafayette, Barthe, Benjamin Constant, Dupont (de l'Eure), Manuel, Sébastiani, enfin le comte de Boursonne, le plus actif de tous.

C'était lui qui avait été chargé de visiter les ventes de l'Espagne, de la Pologne et de l'Italie, de s'assurer de l'état des esprits, et de voir à quelle époque il serait possible de faire éclater la révolution sur tous les points à la fois.

Désireux d'éloigner son fils de Paris, après son duel, le comte de Boursonne obtint que Maurice le remplacerait, et qu'il se rendrait à la loge centrale de Modène, afin d'y remettre les instructions du comité dirigeant de France.

Or, ce n'était pas chose facile, ni sans danger, que de pénétrer dans Modène. La police du duc était la mieux servie du monde, et Maurice pouvait être certain que, s'il était découvert, il irait terminer ses jours au *carcere durissimo* du Spielberg.

Il y avait en ce moment à Paris une charmante Italienne, la comtesse Giulia Cavedoni, qui voyageait en apparence pour sa santé, en réalité pour servir d'intermédiaire aux révolutionnaires de sa patrie. Giulia avait vingt-deux ans, elle était fille du gouverneur de François IV, duc de Modène, et elle était veuve du comte Cavedoni, un des beaux noms de l'Italie.

En relation avec la comtesse depuis longtemps, ce fut à elle que M. de Boursonne s'adressa pour que Maurice pût s'introduire dans Modène. Il fut convenu que le vicomte de Boursonne passerait pour le secrétaire de Giulia.

Peu de jours après, Maurice suivit donc la comtesse en Italie. A son grand étonnement, aucune des difficultés prévues ne se présenta. Son passeport fut légèrement lu à la frontière, sa personne à peine examinée : il semblait que le nom seul de la comtesse lui servait de talisman. Le vicomte fut enchanté de voir les obstacles aussi facilement vaincus; mais Giulia s'en inquiéta. Ce n'était point naturel dans un pays où l'espionnage et la défiance étaient à l'ordre du jour.

Cependant les craintes de la comtesse se calmèrent quand, au bout de plusieurs jours, elle n'eut aperçu aucune de ces figures suspectes qui trahissent les familiers de toute police

secrète; Maurice resta enfermé chez Giulia, sortant fort peu et seulement le soir.

La comtesse habitait une charmante villa située dans un des faubourgs de Modène; elle avait auprès d'elle sa jeune sœur, enfant de douze ans, et son père, vieillard de soixante ans. Chaque soir, tout le monde se rassemblait; on faisait la lecture, on causait; mais on ne parlait jamais politique devant le père. En voici le motif :

Le vieux Ricci, bonhomme sans fiel, vrai patriarche de l'époque pastorale, la tête bourrelée de sciences, adorait le duc. Pendant douze ans, il lui avait incrusté dans la tête la grammaire latine, les racines grecques, l'histoire du monde entier, et il s'était pris de l'affection la plus tendre pour son royal élève, qui, du reste, lui témoignait respect et tendresse.

L'ancien gouverneur avait bien élevé sa fille dans des idées de soumission et d'amour pour le trône ducal; mais le comte Cavedoni, que Giulia s'était donné comme mari, avait facilement détruit un culte peu sérieux, et cette désaffection s'était changée en haine violente, quand le duc de Modène avait fait arrêter le comte Cavedoni et l'avait laissé mourir dans ses cachots sur un simple soupçon, et malgré les supplications de Giulia et de son père.

Un soir que Ricci était allé dîner chez un chanoine de ses amis, et qu'il avait fêté, plus que de coutume, les vins d'Italie et d'Espagne, le brave homme prit congé de son hôte à onze heures, et s'efforça de regagner sa demeure.

A côté de la maison occupée par la comtesse Giulia, se dressait un ancien couvent, assez délabré, fort désert, surtout la nuit, et le vieux Ricci, égaré par les fumées du raisin, s'obstina à prendre ce monastère pour la villa de sa fille. Il heurta longtemps à la porte sans que personne vînt lui ouvrir, et, furieux de la négligence qu'il attribuait à ses valets, il se mit à tourner autour du bâtiment, afin de pénétrer par la porte du jardin.

Il aperçut, en effet, des arbres, les murs d'un parc, mais c'étaient ceux du couvent. Toujours persuadé que cette maison était bien la sienne, il longea le mur solitaire, tâtant de ses deux mains pour rencontrer un passage.

Tout à coup, il s'appuya contre une porte qui s'ouvrit violemment sous le poids de son corps, et le pauvre diable, roulant de marche en marche, tomba presque évanoui au milieu d'un massif d'arbres.

Ricci resta étourdi sur le coup. Enfin, la connaissance lui revint; il se releva, constata avec satisfaction qu'aucun de ses membres n'était cassé, et se prit à murmurer contre le chanoine qui l'avait tant fait boire.

En regardant autour de lui, le vieillard ne reconnut pas son jardin, et comme sa chute l'avait à peu près dégrisé, il jugea à propos de sortir de ce logis étranger pour regagner le sien. La nuit était des plus obscures: la porte par laquelle Ricci était entré plus vite qu'il n'eût voulu, se trouvait à droite, et le bonhomme, mal inspiré, prit à gauche. Deux minutes plus tard, il pénétrait sous les voûtes d'une immense chapelle, dont il entrevit à peine les piliers de pierre qui se dressaient devant lui.

Minuit venait de sonner, quand aussitôt, de toutes parts, le vieux précepteur vit poindre des lumières qui se dirigeaient de son côté. Bientôt des ombres apparurent; chacune d'elles portait une de ces petites lanternes sourdes dont la clarté avait trahi leur présence de loin.

Ricci s'aperçut qu'en entrant chacune de ces ombres échangeait un mot de passe avec un homme qui veillait à l'entrée, et qui n'était pas encore à cette place quand le gouverneur du duc s'était introduit dans cette chapelle bien malgré lui.

Ces fantômes sombres, la figure masquée, le corps caché sous un froc de moine, gagnèrent leurs places; quelques-uns vinrent s'asseoir dans la nef, et l'un d'eux se plaça au centre, sur une estrade élevée, de façon à être aperçu de tous.

A ce moment, des lumières apportées de divers côtés répandirent un peu de clarté sous ces voûtes immenses, et sur un geste du président de l'assemblée, tous ces hommes écoutèrent. Ces hommes, c'étaient des carbonari; chacun d'eux savait qu'en assistant à ces conciliabules, il jouait sa liberté, sa fortune et sa tête.

Le président prit la parole :

— Mes frères, dit-il, — car, chose remarquable, que le Christ parle, que ses prêtres prêchent, que les démocrates s'adressent au peuple, tous invoquent d'abord la fraternité ; — mes frères, dit le carbonaro, avant de nous occuper de toute affaire, prions pour notre frère Olivari ; il est mort sous le bâton des Autrichiens.

Un frémissement de colère parcourut l'assemblée.

— Vengeance ! crièrent quelques voix.

— Oui, vengeance, reprit le chef ; malédiction sur l'Autrichien, car il a fait périr un Italien par des mains italiennes.

Aucune voix n'interrompit cette fois ; mais au silence qui accueillit ces paroles, le président comprit qu'on attendait les détails du supplice. C'était chose habituelle du reste. Il reprit donc :

— Vous le savez, mes frères, Olivari avait été incorporé, malgré sa résistance, dans un régiment, il y a deux mois. Hier, sa sœur ayant été insultée grossièrement par un officier autrichien, Olivari a souffleté cet homme, et ce lâche, qui n'avait de courage que pour outrager une femme, n'a pas osé se battre contre notre frère. Deux heures après, Olivari était arrêté, jugé, condamné à être passé par les verges, et le général ordonnait que le supplice serait infligé par un détachement de soldats italiens.

Un cri de douleur s'échappa de toutes les poitrines. Le chef continua :

— Ne se fiant cependant pas à nos compatriotes, le général plaça derrière eux des sous-officiers croates, tout prêts à cingler, avec leur baguette, les miséricordieux qui ne frapperaient pas assez fort. Le condamné, les épaules nues jusqu'à la ceinture, a traversé trois fois les deux rangs de soldats, recevant à chaque tour six cents coups de baguette. Après le troisième tour, il ne pouvait plus se tenir ; on l'a attaché sur un banc, et l'on a continué de le frapper jusqu'à la mort.

Un cri d'horreur s'éleva de toutes les parties de la chapelle.

Quelques nouveaux membres furent présentés.

— Mes frères, vous connaissez quelles obligations vous contractez envers notre patrie ?

— Oui, répondirent les nouveaux venus, dont on avait remis les noms aux membres du comité.

— Amour de l'Italie, haine et guerre à outrance aux Autrichiens.

— Nous sacrifierons notre existence à ces deux causes.

— Il est de mon devoir, continua le président, de vous lire l'article 14 du code pénal que les Autrichiens vous appliqueront si votre affiliation est découverte par eux : « Le condamné au » *carcere durissimo* sera renfermé dans un cachot séparé de » toute communication, n'ayant de lumière et d'espace que ce » qu'il en faut pour vivre. Il sera constamment chargé de fers » pesants aux pieds et aux mains, et toujours tenu, excepté le » temps du travail, par une chaîne attachée à un cercle de fer » qui entoure son corps. Il aura pour tout aliment du pain et de » l'eau, une soupe chaude tous les deux jours et jamais de » viande. Son lit sera formé de planches nues, et il lui sera dé- » fendu de voir qui que ce soit, ainsi que de parler avec per- » sonne, sans exception. » Sachez encore, mes frères, que le code pénal de nos ennemis dit aussi : « La femme doit dénoncer » son mari, le frère son frère, le fils son père, sous peine de » complicité. » (*Textuel.*)

— Nous avons juré de mourir pour l'Italie, répondirent simplement les nouveaux membres.

Le président prononça leur admission, puis il reprit la parole :

— N'avons-nous pas, ce soir, parmi nous un de nos frères venus d'Espagne?

— Oui, moi, répondit un homme en s'avançant.

— Quand nos frères d'Espagne seront-ils prêts à se soulever?

— Au printemps prochain.

— Bien. Notre envoyé de Pologne doit être de retour?

— Notre frère de Pologne ne reparaîtra jamais parmi nous, fit une voix, il est mort assassiné. Un traître l'a dénoncé; il a été arrêté, attaché sur son lit avec des chaînes de fer, et brûlé vif.

— Ce traître est-il un des nôtres?

— Oui, et je le nomme hautement; c'est Marco Luigi.

— Demandes-tu sa mort?

— Je la demande.

— Te charges-tu de l'exécution?

— Oui, si personne n'offre son poignard.

— Moi! moi! s'écrièrent cent voix.

— Le sort en décidera.

Une urne fut apportée. Le président y plaça autant de boules qu'il y avait de membres présents; toutes ces boules étaient blanches, une seule était rouge.

Chaque carbonaro vint plonger sa main dans l'urne et prendre une des boules, jusqu'à l'instant où sortit la rouge. Celui qui l'avait amenée se pencha à l'oreille du président, et lui confia son nom. Le chef lui remit un poignard, et lui dit:

— Va et frappe. L'Italie a jugé, l'Italie a condamné; ce n'est pas toi, c'est elle qui tue. Va.

Le président reprit presque aussitôt:

— On m'a annoncé un frère de France?

— Me voici, fit Maurice en se montrant.

— Le secrétaire de ma fille, cria une voix qui appela l'attention de toute l'assemblée. Cette voix était celle de Ricci. Le pauvre homme avait cru jusqu'alors être le jouet d'un cauchemar ou des fumées du vin; il n'avait pas l'ésprit complétement sain en ce moment, et l'apparition du jeune homme que sa fille lui avait présenté comme son secrétaire, et qu'il retrouvait mêlé à la plus terrible des conspirations, bouleversant toutes ses idées, le malheureux n'avait pu retenir une exclamation involontaire.

Cent poignards furent levés sur lui, et il fut poussé jusqu'au pied de l'estrade où siégeaient les membres du comité.

— C'est l'ancien gouverneur du duc, firent quelques carbonari: A mort le traître!

Maurice avait reconnu le vieillard, il se plaça résolûment entre lui et les conjurés, et les supplia d'attendre avant de frapper.

Ricci expliqua sa présence. Il n'y avait de sa part ni espionnage ni trahison. Maurice répondit de lui; il rappela le dé-

vouement de Giulia à la cause de l'Italie, et demanda la grâce du père de la comtesse.

Après s'être consulté avec les membres du comité, le président dit à Ricci :

— En faveur de ta fille, nous te faisons grâce de la vie ; mais à deux conditions. La première, tu vas jurer de ne jamais rien révéler de ce que tu as vu et entendu.

— Oh ! je le jure, s'écria Ricci.

— La seconde, tu vas signer ce pacte qui nous lie tous les uns aux autres ; tu seras désormais un des nôtres.

— Jamais, fit courageusement le vieillard.

— Jamais ? répéta le président surpris.

— Ce pacte, c'est l'arrêt de mort de mon élève, du duc de Modène. Il est votre ennemi, très-bien ; mais il est mon enfant à moi ; c'est moi qui l'ai instruit, ce n'est pas moi qui le tuerai. Frappez-moi si vous le voulez ; mais je me couperais la main plutôt que de placer mon nom sur ce parchemin maudit.

Quelques stylets se levèrent, Ricci ne baissa point la tête ; il montra sa poitrine, et dit : Frappez !

Rien n'inspire plus d'admiration que le courage sans forfanterie, surtout quand celui qui lutte est un vieillard. Maurice obtint que Ricci serait épargné. Le comité mit cependant à son pardon ces deux conditions : Ricci quitterait sous trois jours l'Italie, puis, pendant ce temps, il ne communiquerait ni avec le duc de Modène, ni avec aucun homme de sa cour ou de sa police. Ricci s'engagea par serment à respecter ces deux arrêts.

— Si tu y manques, fit le président, n'espère ni grâce, ni pitié ! Notre frère de France, à demain.

Aussitôt les lumières s'éteignirent, et Maurice entraîna le père de la comtesse loin du couvent.

Pendant que se passaient les scènes que nous venons de décrire, Giulia attendait son père, et elle avait fait rester auprès d'elle sa jeune sœur Téresa. Jamais Ricci ne rentrait après minuit ; aussi les deux femmes furent-elles très-inquiètes lorsqu'une heure du matin se fit entendre à l'horloge du couvent voisin. La comtesse envoya chez le chanoine où son père avait dîné ; là on répondit que Ricci était parti vers onze heures ;

Giulia fit courir des valets de tous côtés, aucun d'eux ne put lui rapporter des nouvelles de son père.

Comme trois heures sonnaient, un violent coup de marteau retentit à la porte extérieure, et presque aussitôt Maurice entra donnant le bras à Ricci. Tous deux étaient pâles, émus. A peine dans la maison, le vieillard fit fermer soigneusement toutes les issues ; son agitation était excessive. La comtesse comprit qu'un grave événement avait eu lieu, elle éloigna les valets, et pria sa petite Térésita d'aller reposer, ce dont elle devait avoir grand besoin, lui dit-elle. Téréса ne fit aucune objection, elle embrassa son père, sa sœur et se retira ; mais au lieu de passer dans sa chambre, elle se cacha dans la pièce voisine et prêta l'oreille, car elle aussi soupçonnait que de singuliers événements devaient s'être accomplis.

Une fois seule avec son père et Maurice, la comtesse les pria de lui expliquer le motif de la longue absence de Ricci, de leur retour ensemble, et de leur agitation. Alors Maurice lui revéla ce qui venait de se passer dans la loge des carbonari. Giulia resta épouvantée; elle supplia son père de quitter Modène, et il fut convenu que le surlendemain Ricci partirait pour la France.

La journée suivante fut donc consacrée aux préparatifs du voyage, et l'ancien gouverneur du prince évita de sortir de chez lui. Le soir venu, Maurice descendit et lui remit une lettre pour son père; la comtesse Cavedoni et sa sœur étaient présentes.

Tout à coup, sans être annoncé par aucun valet, un homme parut sur le seuil de la porte.

Cet homme était jeune encore, grand, ses cheveux étaient châtains, sa barbe un peu rousse, son visage tout à la fois hautain et amical; cet homme, c'était François IV, duc de Modène, il lui arrivait souvent de venir passer une heure avec son ancien précepteur qu'il aimait beaucoup, surtout quand il savait trouver auprès de lui Giulia qu'il aimait encore plus. Jadis le duc avait fait tous ses efforts pour séduire la belle comtesse; mais ni ses protestations, ni la puissance ducale qu'il mettait à ses pieds n'avaient pu lui conquérir la plus légère faveur.

Lorsque le duc arrivait chez son vieux gouverneur, c'était

toujours seul, incognito, et aucun valet ne l'annonçait jamais; c'était fête chez Ricci les jours où le duc lui faisait cet honneur. Mais ce soir-là, le pauvre homme, en voyant apparaître le duc se rappela soudain la menace terrible suspendue sur sa tête, et ne put s'empêcher de frémir. Il en fut de même de la comtesse et de Maurice. Tous devaient se taire pourtant; mais chacun avait la conscience d'un grand danger.

— J'ai appris ton départ, dit le duc à Ricci; c'est mal à toi de nous quitter, plus mal encore de te sauver sans me faire un dernier adieu; je suis le plus jeune, je suis l'élève, toi le maître, et je viens, avant ton départ, serrer encore une fois ta main loyale dans la mienne.

Le vieillard s'inclina; son émotion l'empêcha de répondre, une larme d'attendrissement tomba de ses yeux.

— Vous n'êtes pas seuls, ce soir? fit le duc en jetant un regard distrait sur Maurice.

— Mon secrétaire, se hâta de répondre la comtesse.

— Vous n'êtes pas Italien, mon ami? dit le duc.

— Je suis Français.

— Ah!... Et vous vous nommez?

— Maurice...

— Maurice?... Maurice qui?...

— Maurice tout court... Plairait-il à Votre Altesse de consulter mon passeport? répondit le vicomte avec plus d'impatience et de hauteur que de prudence.

— Fi donc! riposta le duc en riant, c'est l'affaire de mon ministre de la police, Riccini. Vous ne savez pas encore votre monde. Et vous venez chercher fortune à Modène, monsieur... monsieur Maurice?...

— Je viens l'y faire moi-même, monseigneur.

— Grâce à la protection de madame?

Le vicomte, blessé de la persistance de cet interrogatoire, ne répondit qu'en inclinant la tête en signe d'assentiment.

Le duc continua.

— Et aussi à celle de Ricci, n'est-ce pas, mon cher gouverneur?

Celui-ci balbutia une réponse inintelligible. Le pauvre

homme se rappelait la scène de la nuit précédente, et il se trouvait placé dans une situation délicate. Il ne pouvait trahir son hôte, qui lui avait sauvé la vie en l'arrachant aux stylets des carbonari ; il n'osait non plus se déclarer l'appui d'un conspirateur.

— Qu'as-tu donc, lui demanda le duc, je ne t'ai jamais vu aussi troublé ?

— Je n'ai rien, soyez-en persuadé, répondit avec vivacité le vieillard tremblant.

— Si fait. C'est sans doute ton voyage qui t'agite ; tu regrettes déjà Modène ?

— C'est vrai.

— Alors, pourquoi le quittes-tu ?

— Des intérêts de famille, fit le bonhomme encore plus bouleversé.

— Toi ! des intérêts de famille à l'étranger ? Tu m'étonnes... Sais-tu que je ne permettrais pas à beaucoup de mes sujets de me quitter ainsi ? Sais-tu qu'il heureux pour toi que je te sache dévoué à ma cause, à ma personne ? Mais je suis tranquille, tu n'es pas un homme à colporter la trahison au dehors.

Et en disant cela, le duc promenait ses regards de Maurice à Giulia. Il continua :

— Je suis même certain que si tu découvrais un complot contre moi, tu me le révélerais... fût-ce au péril de ta vie.

Et en parlant ainsi, François IV semblait plonger dans l'âme du malheureux Ricci, resté muet, haletant, et suant sang et eau devant son auguste élève. Quant à Maurice, il soupçonnait vaguement un danger ; il entrevoyait la possibilité que le duc eût connaissance de ce qui s'était passé la nuit dernière ; aussi sa main s'assura-t-elle, par un mouvement rapide, que son poignard pouvait glisser facilement dans sa gaîne.

Les dernières paroles prononcées par le duc paraissant être une interrogation ; il attendit quelques instants, et reprit, en voyant le silence prolongé de Ricci :

— Tu te rappelles notre loi : « La femme doit dénoncer son » mari, le frère son frère, le fils son père, sous peine de com- » plicité. »

La ténacité déployée par son élève dans ses questions, prouvait qu'elles ne lui étaient pas adressées par hasard, Ricci comprit que s'il se taisait il était perdu, que le duc savait tout et qu'il le châtierait; mais le malheureux vieillard, placé ainsi entre deux menaces de mort se rappela son serment, et continua de garder le silence..

— Mais tu ne sais rien, rien, n'est-ce pas, Ricci?

— Rien, murmura le gouverneur.

— Tu n'as pas besoin de me parler seul à seul?

— Non.

— Bien.

Le duc s'approcha de la fenêtre, écarta les rideaux et dit :

— Il se fait tard, adieu .. Thérésa, approchez donc une de ces lumières de la croisée, et dites-moi si vous ne voyez pas une voiture arrêtée au coin de la place?

La jeune fille exécuta l'ordre, et répondit affirmativement. En même temps, elle s'écria :

— La place est pleine de soldats.

— Oh! fit le duc.

Maurice et Giulia, par un même sentiment instinctif de crainte, se précipitèrent vers la fenêtre, Ricci resta seul.

Tout à coup le bruit d'une porte qui se referme se fit entendre, un cri terrible retentit, Maurice, Giulia et sa sœur se retournèrent, et virent avec effroi Ricci debout encore; mais chancelant comme un homme ivre, et retirant de sa poitrine un poignard ensanglanté. Au même instant le vieillard tomba. Le duc était à l'autre extrémité de la pièce.

Giulia prit son père dans ses bras; celui-ci essaya de parler; mais le sang s'échappait de sa bouche, ses yeux se voilèrent, et il expira presqu'aussitôt.

Maurice examina le poignard. Sur la lame, il y avait gravé : la jeune Italie. Mais dans les arsenaux du duc de Modène, combien de ces stylets n'avaient-il pas été fabriqués? que de crimes avaient été commis par les sicaires du prince au nom des sociétés secrètes? Aussi Maurice se demanda-t-il quelle volonté avait armé l'assassin. Seulement il resta glacé d'horreur devant

ce crime accompli presque sous ses yeux, dans une chambre fermée, et probablement par un valet de la maison.

Au même instant, Maurice entendit un bruit assez violent au dehors; les chevaux hennissaient dans la rue, les armes résonnaient entre les mains des soldats; plus de doute, la maison était cernée, et l'audace seule pouvait sauver le vicomte.

Il se plaça vivement entre la porte et le duc, et lui dit, en lui barrant le passage.

— Monseigneur, vous êtes mon prisonnier.

— Vous croyez, monsieur Maurice, répondit François IV d'un ton railleur? Et il marcha vers la porte.

— Vous ne sortirez pas, s'écria Maurice tirant son poignard, et en menaçant le duc.

Celui-ci s'arrêta, sembla chercher une arme; mais le jeune vicomte, ne lui laissant pas le temps de la prendre, s'élança sur lui. Le duc avait pu sortir un stylet, il essaya de frapper Maurice; mais celui-ci, lui saisissant le bras de sa main gauche, planta résolument son poignard dans la poitrine de son altesse.

La lame se brisa contre une cotte de maille très-fine et très-souple que François IV portait habituellement, comme on le sait; Maurice jeta un cri de rage, son bras levé une seconde fois allait frapper avec les tronçons de l'arme, lorsqu'il se sentit enlacé dans un cercle de fer, jeté à terre violemment et garrotté en moins d'une minute, sans pouvoir tenter aucune résistance.

Il tourna les yeux vers ses assaillants; le salon avait été envahi par les gardes du duc. Il aperçut Giulia et Thérésa, toujours agenouillées devant le cadavre de leur père, et priant, sans même s'apercevoir qu'elles étaient prisonnières.

Le duc donna un ordre à voix basse à l'officier qui commandait les soldats; celui-ci fit retirer tout le monde, transporter le corps de Ricci, et bientôt Maurice se trouva seul avec son royal adversaire.

— Monsieur, dit le duc au vicomte resté couché à terre et lié très-étroitement, vous reconnaîtrez, je pense, que vous êtes en mon pouvoir; que comme vous avez levé votre poignard

sur notre personne sacrée, je puis vous faire pendre sans que votre ambassadeur vous réclame, et il vous réclamera d'autant moins que je lui fournirai la preuve de votre affiliation à une secte qui veut renverser mon frère de France? Ai-je dit vrai?

— Oui, fit Maurice.

— Ce serait fâcheux, monsieur Maurice, car en vous s'éteindrait une des plus anciennes familles de France.

Le jeune homme le regarda avec surprise.

— Me suis-je trompé, monsieur le vicomte de Boursonne?

— Vous savez?...

— Que vous êtes le fils unique du comte de Boursonne; que vous êtes venu apporter à la loge des carbonari, mes sujets, les résolutions de la haute vente de Paris, que cette nuit vous avez retardé la mort de ce pauvre Ricci de quelques heures; oui, sans doute. A quoi me servirait de payer ma police plus cher qu'aucun souverain d'Europe, si elle ne m'apprenait rien? Si vous avez obtenu votre passeport aussi facilement; si nul agent ne s'est opposé à votre séjour dans mes états; si vous êtes ici enfin, c'est que j'avais intérêt à vous voir, à causer avec vous... Eh bien! causons.

Maurice était stupéfait, anéanti, d'abord de se voir aussi facilement démasqué, raillé; puis du ton léger de François IV en face d'événements aussi graves. Le duc reprit :

— Vous êtes mal à l'aise pour m'écouter et me répondre, cher monsieur.

Il se pencha vers le vicomte, coupa ses liens, et lui tendant son propre poignard :

— Le vôtre, lui dit-il, vient de se briser, permettez que je vous offre celui-ci; la lame est de meilleure trempe. Et maintenant, je vous le répète, causons. Votre père est l'un des chefs influents de la plus vaste conspiration qui ait jamais étendu ses bras sur l'Europe, et l'un des buts de cette conspiration, c'est de me détrôner, n'est-il pas vrai?

— Oui.

— Vous voulez chasser tous les rois absolus?

— Oui.

— Faire de l'Italie un royaume unique?

— Oui.

— A la tête de ce nouveau royaume, qui placerez-vous?

— Le prince qui nous offrira le plus de garanties.

— Et si je vous les offrais, moi ?

— Vous ?... vous!...

Il y avait dans ce *vous* une telle stupéfaction, un tel cri d'impossibilité que le duc fronça les sourcils et se mordit les lèvres.

Aussi, avant de continuer cette scène, nous devons exposer à nos lecteurs, aussi brièvement que possible, les événements qui paraissaient devoir élever une éternelle barrière entre le duc de Modène et les libéraux. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les pages suivantes à la magnifique histoire de l'*Italie centrale*, de M. Charles de La Varennes, le remarquable auteur de *Les Autrichiens en Italie*. *Victor-Emmanuel et le Piémont en* 1848, et autres ouvrages armés de documents irréfragables.

« François de Lorraine-Autriche-Este avait environ trente ans au moment de son intronisation à Modène (en 1814). Né en Italie, et élevé en Allemagne, au sein de la cour de Vienne, par une mère ambitieuse et hautaine, imbue des traditions des petits états absolutistes d'autrefois, il joignait à un rare esprit, à une volonté de fer, une soif de puissance, un mépris de l'humanité, qui lui faisait trouver bons tous les moyens pour arriver à un but. Quant à la conscience, à l'honnêteté politique, de même que tous les gens qui outrent les pratiques religieuses et mêlent Dieu à leurs desseins les plus ténébreux, il n'en possédait pas l'ombre. Arrivé presque inespérément à la souveraineté, il voulut monter plus haut encore, et jusqu'à ses derniers jours, il poursuivit le fantôme brillant d'une couronne de roi, sans que ses déceptions successives le décourageassent. Sur un théâtre plus vaste, il eût été, suivant les circonstances, un Charles-Quint ou un Tibère. Le destin moqueur condamna ce grand politique à faire un mesquin tyran à la Borgia. François IV tenta tour à tour d'être roi de Lombardie de 1814 à 1820; -- roi de Sardaigne, de 1821 à 1828; — *roi de toute l'Italie de* 1828 *à* 1831; — puis roi de Grèce; puis encore roi de l'Italie centrale. »

Chose étrange! aujourd'hui le fils de cet homme qui essaya de renverser du trône Charles-Albert, son fils est à cette heure exilé, et c'est Victor-Emmanuel II, le roi loyal, le roi galant homme, comme l'appellent avec raison ses sujets, c'est le fils de Charles-Albert qui gouverne les États de Modène.

Nous ajouterons au portrait si fidèlement peint par M. Charles de La Varennes, que les trésors immenses de la famille d'Este, avaient fait de François IV, l'un des princes les plus riches de l'Europe, ce qui lui permettait de se créer des partisans et des espions, même auprès de l'empereur d'Autriche. Comme on le voit, les moyens d'actions du duc de Modène avaient une grande valeur.

Voici maintenant ce qui l'avait rendu odieux aux libéraux.

En 1815, François IV s'était allié secrétement au pape, par l'intermédiaire des jésuites, au roi de Sardaigne Victor-Emmanuel I[er], et au roi de Naples, le vieux Ferdinand. La part attribuée au duc de Modène, en cas de succès, devait être Parme, Plaisance, la Vénétie et la province lombarde de Brescia, avec le titre de roi.

Pour arriver à ce but, une secte nouvelle, dite la *Société du Consistoire*, devait soulever contre les Autrichiens le clergé, la noblesse et les campagnes. Le duc de Modène fournissait son argent, et il était l'âme du complot; l'empereur Alexandre de Russie avait promis une formidable diversion, sur le Danube, qui réduirait l'Autriche à l'impuissance, en échange de Constantinople et d'Ancône ou Civita-Vecchia, pour y créer un établissement maritime.

L'habileté de M. de Metternich sauva l'Autriche. Il lâcha, contre les princes conjurés, toutes les loges démagogiques de l'Italie, gouvernées, sans le savoir, par des agents de l'Autriche, de même qu'en France, sous le règne de Louis-Philippe, les sociétés secrètes avaient pour chefs des agents de police travestis en républicains.

Il s'en suivit une épouvantable catastrophe qui faillit briser la couronne du roi de Naples et celle du pape. Quant au duc de Modène, menacé par l'Autriche de se voir confisquer son trône

il lui fallut donner des garanties de sa fidélité. Il fit au plus tôt volte-face. Par ses ordres, ses complices furent saisis, jetés dans les cachots, condamnés et exécutés. Modène nagea dans le sang des patriotes.

A ce prix, l'Autriche pardonna à son archiduc ; mais les libéraux jurèrent une guerre à outrance à celui qui venait de les trahir avec tant de perfidie, et de livrer leurs amis à ses bourreaux.

On comprend maintenant la surprise de Maurice, lorsqu'il avait entendu le duc se proposer pour être mis à la tête du mouvement. François IV avait intérêt à persuader le vicomte ; aussi reprit-il :

— Mon passé vous fait peur, n'est-ce pas ? C'est à tort. Vous ne pouvez rien sans moi; sans vous, je ne puis rien, nous avons donc tout intérêt à nous unir.

— Je ne suis pas chargé de traiter avec Votre Altesse, objecta Maurice.

— Je le sais; je vous prie seulement d'exposer mes propositions au comité italien d'abord, à celui de France ensuite. Vous croyez peut-être, ajouta le duc en souriant que les noms des chefs de vos ventes ne me sont pas connus ? Voyez si je suis bien instruit : Borso di Carminati, Saffi, Buonarotti, Forsati, Cyrus Menotti, Linnati, Maroncelli, Misley, et pour la France, écoutez ce seul nom.

Il se pencha à l'oreille du jeune homme, lui dit un mot, et celui-ci pâlit un instant.

— Vous voyez que ma police ne me vole pas, continua le duc ! Maintenant, je n'ai qu'une simple révélation à envoyer à la cour d'Autriche, et avant huit jours, tous vos complices, vous-même, vous serez pendus ou fusillés.

— J'en conviens, répondit le vicomte de Boursonne ; mais Votre Altesse nous eût déjà fait arrêter, si elle n'avait un intérêt secret à se taire.

— C'est vrai, et cet intérêt le voici. Je veux comme vous, avec vous ou sans vous, chasser les Autrichiens de l'Italie ; je veux, enfin, devenir roi d'Italie. Si les carbonari acceptent, je mets à leur disposition mes trésors, mes émissaires qui soulè-

veront les populations, et des armes fabriquées dans mes arsenaux. Que vous faut-il de plus?

— Un engagement formel, monseigneur.

Le duc réfléchit et dit :

— Qu'a fait le personnage de France que je vous ai nommé tout à l'heure?

— Son nom est le premier sur la liste.

— Le mien suivra le sien. Envoyez en France la belle Giulia, votre émissaire habituel, avec ces propositions.

Maurice tressaillit, et le duc qui s'en aperçut, reprit :

— Pensiez-vous donc que je n'étais pas au courant de toutes ses démarches? j'aurais pu cent fois la fois la faire arrêter; mais à quoi bon? une autre l'eût remplacée, et ma police eût perdu, à découvrir cette nouvelle intrigue, un temps que je lui fesais mieux employer. Que la comtesse se charge de cette négociation ; elle doit réussir.

Le duc tendit la main à Maurice en signe d'alliance et comme pour clore l'entretien.

Une heure après, le vicomte se faisait annoncer chez un riche propriétaire modénais, Cyrus Menotti, qui était l'âme du complot dans le duché.

La nuit venue, Maurice et Menotti furent introduits auprès de François IV, et rédigèrent un programme de concert avec lui. Le duc le signa. Cette signature, c'était la perte de son trône, de sa liberté, de sa vie peut-être s'il échouait.

Cette nuit-là, le duc, Menotti et Maurice se garantirent réciproquement la vie sauve, François IV remit à ses deux complices un engagement écrit et signé de sa main qui assurait leur existence, quoiqu'il pût arriver.

Huit jours plus tard, Giulia, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, portait à la vente centrale de Paris les bases de l'accord conclu entre le duc de Modène et les loges italiennes.

III

UNE CHASSE AUX CRÉANCIERS

Par une brillante matinée de l'été de 1830, il semblait que tous les fournisseurs de la ville de Modène se fussent donné rendez-vous dans une des salles d'un somptueux palais. C'était une véritable émeute tant le tumulte était grand, ou une assemblée de créanciers à en juger par les réclamations furieuses sorties du sein de cette foule.

Au milieu de ce tohu-bohu, s'agitait un gros homme, gras comme un chanoine, l'air patelin, le ton mielleux, et repoussant, de sa voix la plus chatoyante, les attaques dirigées contre lui et contre son maître.

Ce palais, c'était celui de Maurice de Boursonne, cet homme, à la mine béate, c'était son intendant, et cette tourbe, c'étaient ses créanciers faisant le siége irrégulier de maître Brabantino, directeur de la maison du vicomte.

— Payez-nous ! criait le chœur des fournisseurs.

— Monseigneur est sorti.

— Payez-nous! payez-nous! hurlait la meute.

— Son Excellence, tout le monde est excellence en Italie, chasse avec Son Altesse, repassez demain.

— Non, non, asseyons-nous.

Et toute cette foule se rua sur les siéges, se plongea dans les fauteuils, ou s'accroupit par terre faute de place sur les canapés.

Au même instant les portes du fond s'ouvrirent, et Maurice apparut. Il était en costume de chasse, le fouet à la main ; on voyait qu'il descendait de cheval.

Le vicomte s'arrêta, surpris, devant ces gens attroupés dans son salon, et qui s'étaient levés respectueusement à son entrée, puis se tournant vers son intendant :

— Qu'est-ce que tout ce bruit, demanda-t-il? Quels sont ces oiseaux-là?

— Les fournisseurs de Son Excellence, répondit il signor Brabantino en s'inclinant jusqu'à terre.

— Que veulent-ils? fit Maurice en s'examinant dans la glace?

— De l'argent, cria une voix.

— Je fais des dettes, répondit le vicomte avec négligence, mon intendant les paie... le reste ne me regarde pas.

— Au fait, dit un des créanciers, Hercule Porro, il a raison, ça ne le regarde pas.

Devant cette observation et la contenance du vicomte, les fournisseurs hésitaient, et la bataille semblait perdue pour eux, l'orsqu'un renfort inattendu vint changer la face des choses.

Une jeune fille entra, l'œil vif, décidée, la mine éveillée, la bouche mutine, elle avait entendu l'observation d'Hercule Porro, et, faisant pirouetter ce dernier sur ses talons, elle lui dit :

— Hercule, vous n'êtes qu'un sot... Monsieur le vicomte, votre servante; quand on n'a pas d'argent, on n'achète pas.

— Eh! parbleu, s'écria Maurice gaiment, c'est la jolie Marietta. Bonjour, ma belle tigresse. Nous avons des ongles bien roses pour égratigner, et il s'efforça de lui baiser les mains.

— Prenez garde, fit Marietta en riant, ils ne font patte de velours qu'avec ceux qui les dorent.

— Eh! Monseigneur, dit Hercule tirant Maurice par son habit, ne vous échauffez pas autant; c'est ma fiancée.

— Va-t-en au diable, cria Maurice en embrassant la charmante modénaise.

Hercule se fâcha; Marietta lui imposa silence.

— Tais-toi donc, lui souffla-t-elle à l'oreille, quand il pleut des baisers, je récolte des ducats.

— Oui, mais moi, qu'est-ce que je récolterai? observa judicieusement le futur mari.

— Qu'ordonne Monseigneur, demanda l'intendant?

— Eh! vrai Dieu, que vous payiez ces bonnes gens.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements, et chacun présenta sa note.

— Mais, Excellence, hasarda Brabantino, ma caisse est vide.

— Vraiment?... Eh bien! répondit en riant le vicomte, vendez-la au profit de mes créanciers.

Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts.

— Nous ne sortirons d'ici qu'après notre paiement, s'écria la petite marchande de dentelles, la signora Marietta.

— Oui, oui, hurlèrent les autres.

— Ah! vous le prenez ainsi, faquins, dit le vicomte? eh bien. nous allons voir.

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit et cria :

— Holà! hé! Peblo, Fortino, Macri! qu'on lâche ma meute... Brabantino, amenez mes chiens... En chasse!... En chasse!... sonnez le lancer!... Tayaut!... tayaut, mes beaux!

On voit que le jeune vicomte avait respiré à pleins poumons l'air despotique de la cour de Modène.

Alors ce fut un spectacle curieux et comique.

Brabantino avait détaché une trompe de chasse de l'un des trophées et sonnait le lancer ainsi que deux piqueurs qui étaient venus s'embusquer dans l'embrasure de la fenêtre du fond. Puis les portes avaient livré passage à une centaine de chiens courants, qui se ruaient à travers les meubles et les jambes des fournisseurs éperdus

Pendant ce temps, Maurice avait pris son fouet et il poursuivait impitoyablement, en les cinglant aux mollets, avec ses valets, ceux que ses chiens avaient renversés.

Cette course effrénée durait depuis quelques minutes quand une femme se présenta; elle, aussi, revenait d'une promenade à cheval et, de sa houssine légère, elle épousseta le dos de quelques fuyards attardés.

IV

L'ÉVENTAIL DE MARIETTA

Maurice et Giulia, car c'était elle qui venait de faire son apparition au milieu de la chasse du vicomte, Maurice et la com-

tesse tombèrent en riant sur deux fauteuils pendant que les valets de chiens couplaient leurs bêtes et que les laquais remettaient un peu d'ordre dans le salon.

— Vous êtes venue à temps, comtesse, fit Maurice; vous avez pu prendre votre part du lancer.

— Quel singulier gibier vous aviez-là? Qui donc vous a indiqué cette manière de courir vos semblables?

— Eh! qui serait-ce, sinon ce cher duc?

Un nuage de tristesse et de répulsion passa sur le front de la comtesse Cavedoni.

— Vous haïssez donc toujours le duc? demanda Maurice.

— Je le hais, répondit la comtesse, parce qu'il a fait tuer mon père.

— Il m'a juré le contraire... sur le Christ, observa gravement le vicomte.

— Ne savez-vous pas qu'un parjure ne lui coûte rien. Écoutez, mon ami, prenez garde à vous. Votre position auprès de Son Altesse m'inquiète. J'ai, depuis mon enfance, étudié François IV; il vous flatte, parce qu'il a besoin de vous; il vous brisera sans pitié le jour où vous lui ferez obstacle.

— Ma chère comtesse, permettez-moi de douter. Son Altesse me traite comme un frère, ne peut plus se passer de moi, m'admet à toutes ses parties, et...

— Qu'avez-vous donc, vicomte? demanda Giulia, en voyant Maurice s'interrompre et se lever.

— J'ai, chère madame, que, si je ne me trompe, j'aperçois là-bas des jambes de créanciers.

Et, en disant cela, le vicomte de Boursonne avait soulevé un rideau et fait sortir le pauvre Hercule Porro, encore pâle de frayeur.

— Grâce, cria-t-il sous la cravache levée du vicomte, grâce!

— Grâce, répéta une autre voix sortant d'une armoire.

Maurice se retourna et vit Marietta s'élancer légèrement de sa cachette et venir se placer entre son débiteur et son fiancé.

— Ne lui donnez pas le fouet, dit-elle avec une jolie petite moue d'enfant, il sera bien sage.

— Eh! mais, c'est ma marchande de dentelles, fit Giulia et,

si je ne m'abuse, ce garçon est le cordonnier en faveur à la cour.

— Hercule Porro, ajouta ce dernier en saluant, et je me vante que toutes les duchesses sont fières d'être chaussées par moi. Mais aussi, il faut voir mes formes; c'est moulé.

— Oh! nous ferons une bonne maison quand nous serons mariés, reprit Marietta en montrant deux rangées de perles sous le plus frais sourire. Hercule a vingt-cinq ans, moi vingt; une bonne boutique, la mienne est sans rivale; de l'amour plein le cœur, j'en ai à revendre...

— Et les chalands ne manquent pas? fit Maurice.

— Non monseigneur, répondit le cordonnier des dames avec un air naïf; Marietta a tant d'esprit... et de l'éducation donc... Elle touche du clavecin... et elle chante en mesure... ça n'est pas commun.

— De l'éducation, petite? observa la comtesse.

— Oui, madame, une personne dont j'ignore le nom, m'a fait élever au couvent, et elle a payé ma pension jusqu'à mes quinze ans. Alors...

La jeune marchande s'arrêta après avoir jeté un regard sur son fiancé.

— Alors, interrogea Maurice?

— Hercule? fit Marietta.

— Signora?

— Allez dans l'antichambre me chercher mes cartons à dentelles.

— J'y vole, s'écria le brave garçon en sortant.

Dès qu'il eut fermé la porte, Marietta reprit avec son délicieux sourire.

— Il est de ces détails qu'un mari doit ignorer pour son repos.

— Diable, fit le vicomte, est-ce qu'à quinze ans?

— A quinze ans, comme les verrous du couvent ne s'ouvraient pas assez vite, une nuit je me précipitai par la fenêtre...

— Ah! mon Dieu, dit la comtesse...

— Rassurez-vous, je tombai dans les bras de mon maître de chant... Ce fut lui qui m'acheta mon premier magasin.

— Et tu as sans doute souvent changé de... magasin, mon enfant? demanda Maurice... Jouez de l'éventail, comtesse.

— Que vous êtes bête, vicomte, je n'ai que cette houssine... Et ton fiancé, ajouta Giulia en voyant rentrer Hercule, fier de porter les cartons de Marietta.

— Lui!... Il fera le meilleur mari... il n'est pas curieux.

— A quoi bon? répondit le brave cordonnier avec sa bonhomie sympathique, Marietta a de la vertu.

— Ne parlez pas de cela ici, observa finement la petite marchande, madame la comtesse n'a pas son éventail, et monsieur le vicomte en aurait souvent grand besoin.

— Alors, apporte-m'en un, s'écria Maurice, je l'accepte de ta main et je te le paie son pesant d'or.

— Vrai, repartit la marchande de dentelles; eh bien! le voici. En un tour de main, Marietta tira de sa poche un papier, le transforma en éventail, le fit jouer devant le visage du vicomte et le lui présenta avec une belle révérence.

— Qu'est ceci? demanda Maurice.

— Un éventail, d'abord... puis...

— Puis?

— Ma facture et celle de mon futur. Pour se marier, il faut de l'argent.

— Et tu veux que je paie les violons?

— Marietta a raison, observa Giulia. Allons! faites avancer la réserve.

— A combien se montent ces chiffons?

— A deux mille ducats, monseigneur.

— Tiens, dit Maurice en fouillant dans un tiroir, et marie-toi vite.

— Votre vœu sera exaucé dans huit jours, répondit la jeune fille.

— Et si Son Excellence voulait honorer notre noce de sa présence, fit le cordonnier... et même devenir le parrain de notre premier...

— Hercule! cria sa fiancée... vous allez trop loin.

— Marietta, tu m'apporteras des guipures à choisir.

— Je serai exacte, répondit Marietta en s'emparant du bras

de son fiancé à qui elle dit tout bas : Tu le vois, je t'ai fait payer.

— Tu es un démon, répondit celui-ci.

V

UNE QUESTION ET UNE CONFIDENCE

Les deux fournisseurs partis, Maurice resta seul avec Giulia

La physionomie du vicomte avait complétement changé. Il était devenu sombre, préoccupé, et se promenait avec agitation dans le salon.

La situation était délicate, en effet. Après la mort de Ricci, Maurice s'était trouvé forcément en relations suivies avec la comtesse Cavedoni, restée seule, sans appui, et Maurice avait fait la cour à Giulia.

A son tour, celle-ci s'était prise du plus violent amour pour le jeune Français ; c'est en vain qu'elle s'était efforcée de lutter contre sa passion ; un jour, elle avait cédé, et, ce jour-là, nul doute qu'elle ne se fût tuée, tant son désespoir fut grand, si Maurice ne lui eût promis de l'épouser. Par malheur, l'amour du vicomte n'avait ni la même force ni la même pureté que celui de la comtesse, et, bientôt, la satiété avait remplacé la tendresse dans le cœur de l'amant. Giulia s'était bien aperçue d'un certain refroidissement ; cependant elle était loin de soupçonner la vérité.

Depuis plusieurs jours, Maurice hésitait à lui parler à cœur ouvert ; il tenta cette fois d'aborder ce sujet délicat en prenant le chemin de traverse.

— C'est insupportable d'être ainsi la pâture des créanciers, dit-il.

— Je vous ai offert ma fortune, répondit la jeune femme, je vous l'offre encore.

— Merci, dit Maurice, c'est chose impossible.

— Pourquoi? Un mari ne peut-il tout accepter de celle qui sera sa femme?

— Sans doute; mais tant que ce ne sera pas un fait accompli, je dois refuser. Du reste, il me faut vous l'avouer, votre fortune serait engloutie que mes dettes ne seraient pas encore éteintes. Il est donc de mon honneur de ne pas vous ruiner.

— Savez-vous, fit Giulia en pâlissant, que c'est presque reconnaître que notre mariage est impossible?

— Voyons, venez vous asseoir là, près de moi, dit le vicomte évitant de répondre directement à sa maîtresse; j'ai à vous faire une question et une confidence.

— Commençons par la onfidence.

— Non pas, vous n'écouteriez plus la question. Je débute par celle-ci : avez-vous conservé la dépêche que le comité secret de Modène vous avait chargée de montrer aux membres de la haute vente de Paris?

— Je vous ai déjà répondu que cette pièce avait été détruite dans l'incendie de mon appartement.

— C'est que le duc m'a, encore une fois, pressé de lui remettre ce précieux papier.

— Transmettez-lui ma réponse, et maintenant arrivons à la confidence.

— Elle est fort difficile, murmura le vicomte.

— Voulez-vous que je vous aide?

— Je ne crois pas que vous y parveniez.

— Peut-être.

— Voyons.

— On veut vous marier.

— Êtes-vous donc sorcière?

— Non, mais je vous aime, je suis jalouse, et je lis dans vos yeux... Et qui veut-on vous faire épouser?

— Huit à dix millions.

— Qui s'appellent?

— Salomon.

— C'est un de vos créanciers qui vous propose le veau d'or?

— C'est le duc.

— La jeune fille est belle?

— Je n'ai pas pris la peine de m'en informer.

— Vous n'avez pas accepté ?

— Non. J'avais même refusé tout à fait ce matin, quand la vue de mes créanciers...

— Adressez-vous à votre père.

— Vous savez bien que nous sommes tout à fait brouillés. Il ne peut me pardonner mon intimité avec le duc. Il a tort, car François est le plus charmant prince de la terre, et son amitié pour moi est telle que s'il n'avait pas d'enfant, je crois qu'il m'eût couronné duc de Modène à sa mort.

— Vous êtes dupe de ses protestations ?

— Elles partent du cœur.

— Priez Dieu, vicomte, que le destin ne vous fasse jamais repentir de votre confiance ; priez Dieu aussi, ajouta-t-elle avec énergie, qu'il ne vous fasse pas oublier que vous m'avez juré de m'épouser.

— Une menace ?

— Oui, répondit fièrement la comtesse.

Maurice allait répliquer, un valet entra précipitamment.

— Son Altesse le duc, dit-il.

— Adieu, fit Giulia.

— Restez.

— Je hais cet homme, adieu... et souvenez-vous.

VI

DEUX AMIS DE LA VEILLE

Il y a un an, lors de la première entrevue de Maurice avec le duc, ce que le vicomte redoutait le plus, c'était François IV ; ce qu'il souhaitait le plus, c'était de le renverser du trône.

Aujourd'hui, le même duc vient visiter son ami le vicomte de Boursonne tout comme deux dandys du Jokey-Club se reçoivent, et il lui choisit une riche héritière. Le sort a des bizarreries inouïes.

— Je viens chercher votre réponse, mon cher Maurice, dit le duc en s'asseyant.

— J'hésite toujours, monseigneur.

— Vous avez tort. Je ne vous parle pas de vos dettes, encore moins des millions de madame Salomon; mais, sur ma parole, sa fille est la plus ravissante créature de mon duché.

— Votre Altesse la connaît?

— D'hier seulement. Madame Salomon m'a fait demander la permission de me présenter sa fille, et sa beauté surpasse tout ce que l'imagination peut se créer de plus séduisant.

— Quelle chaleur! Je vais vous croire amoureux.

— Je le serais, vicomte... sans l'estime particulière que j'ai pour vous.

— L'estime est une faible barrière, monseigneur.

— Seriez-vous jaloux?

— Moi, fit Maurice, il ne me manquerait plus que ce ridicule. Si j'épouse mademoiselle Salomon, c'est pour payer mes dettes. C'est ce que j'ai écrit à mon père.

— Il vous a envoyé son consentement?

— Sur-le-champ, avec un monceau de protestations. Il se plaint que mademoiselle Suzanne Salomon soit de roture, qu'elle soit fille d'un simple joaillier de la couronne; aussi, puisque je consens à m'encanailler, comme eût dit un de mes ancêtres, je donnerai à cette enfant mon nom, mon titre; en échange, elle me laissera mes maîtresses, et je lui demanderai, pour toute grâce, d'oublier que je suis son mari.

— Prenez garde, on pourrait lui faire la cour.

— Je l'ignorerai, monseigneur.

— Je me souviendrai de ceci, mon cher vicomte. Alors c'est un mariage décidé?

— Sans doute, puisque mon père refuse de payer mes dernières folies, et que je suis trop honnête homme pour vouloir voler mes créanciers.

— Je vais faire porter cette bonne parole à madame Salomon.

— Recommandez-lui, en même temps, la plus grande discrétion; sinon, j'ai dans l'idée que la cérémonie sera troublée.

— Ah!... quelque maîtresse?

— Pas autre chose, monseigneur.

— Bien. On sera prudent... Adieu.

VII

L'OMBRE D'UNE TÊTE COURONNÉE

En traversant le vestibule, le duc et Maurice aperçurent un jeune homme, vêtu avec la plus grande élégance, couvert de décorations étrangères, au menton fraîchement rasé, aux cheveux d'un noir de jais, et qui les salua profondément.

A sa vue, François IV fit un geste d'impatience.

— Encore vous, monsieur, dit-il.

L'inconnu s'inclina sans répondre.

— Qu'est-ce? demanda Maurice.

Le duc répondit à voix basse.

— C'est mon ombre. Je ne puis faire un pas sans avoir cet homme devant moi, derrière moi, ou à mes côtés. Partout où je suis, ce spectre se dresse sous mille figures.

François se tourna vers l'étranger et lui dit :

— Quand cesseras-tu de me garder?

— Quand l'un de nous deux sera dans la tombe, répondit froidement l'homme.

— Tâche de commencer. Comment t'appelle-t-on?

— La police secrète.

— Ce n'est pas un nom de chrétien.

— C'est le mien partout où j'ai l'honneur de veiller sur Votre altesse.

— Et si je te défendais de me suivre?

— Je ne pourrais obéir.

— Si je te chassais?

— Un autre me remplacerait.

— Ne suis-je donc pas libre?

— Pas de vous faire tuer. Raison d'État.

— Et si je mourais?

— Je veillerais sur notre jeune duc François V.

— Qui place cet homme auprès de Votre Altesse? demanda Maurice au duc à voix basse; est-ce votre ministre de la police?

— Peut-être... peut-être aussi l'Autriche... qui peut savoir?

Et le duc sortit tout soucieux.

VIII

SUZANNE SALOMON

La famille Salomon était l'une des plus riches de la ville de Modène. Feu M. Salomon, juif d'origine, était un artiste éminent; mais il avait mené une vie tant soit peu orageuse. Sur la fin de sa jeunesse, il était devenu très-amoureux de la plus jolie de ses ouvrières, il l'avait épousée, et de cette union était née Mademoiselle Suzanne, celle-là même dont le duc offre la main et les millions au vicomte de Boursonne.

Mais avant son mariage, Madame Salomon, la petite ouvrière avait éprouvé bien des vicissitudes; elle avait eu à lutter contre la misère et la séduction. Elle avait résisté à la misère, logé dans un grenier, dormi sur un grabat, souffert de la faim sans se plaindre; mais elle avait succombé quand l'amour l'avait attaquée, et un an avant son mariage avec M. Salomon, elle avait donné le jour à une jolie petite fille qu'elle avait fait élever en secret, et qui n'est autre que Marietta, la fiancée d'Hercule Porro. Devenue riche, Madame Salomon a continué de veiller sur Marietta; mais sans oser la reconnaître comme sa fille, même après la mort de M. Salomon.

Par une bizarrerie de la nature, qui n'est pas rare, les deux filles de Madame Salomon, Marietta et Suzanne, offraient entre elles une telle ressemblance que l'œil d'une mère pouvait seul les distinguer; Marietta avait deux ans de plus que sa sœur, toutes deux connaissaient les liens secrets qui les unissaient.

L'ambition de Madame Salomon avait toujours été de s'allier à une famille noble, aussi accueillit-elle avec la plus extrême joie l'idée d'unir sa fille légitime au vicomte de Boursonne, tandis qu'elle dotait richement sa fille naturelle et lui faisait épouser le cordonnier de la cour. Les dettes énormes et les prodigalités fastueuses de Maurice ne l'épouvantèrent pas ; elle se prépara à les payer, mais en véritable femme de commerçant juif, elle voulut les réduire au plus bas chiffre possible.

Elle assembla donc un soir, chez elle, les créanciers de son futur gendre, et les plaça en face de ce dilemme, ou réduire leurs créances de moitié, ou n'être pas payés du tout. En effet, s'ils consentaient à donner quittance définitive tout en ne recevant que la moitié de la somme, Madame Salomon mariait sa fille ; si, au contraire, les fournisseurs refusaient, le mariage était rompu, alors Dieu seul savait quand les dettes s'éteindraient.

Comme la plupart de ces marchands gagnaient sur leurs fournitures bien au-delà de la moitié de la somme portée sur leurs mémoires, tous acceptèrent sans trop se faire prier, et le vicomte de Boursonne fut officiellement présenté à mademoiselle Suzanne Salomon, comme son futur époux.

Deux choses frappèrent Maurice à cette première entrevue, d'abord l'étrange ressemblance existant entre sa fiancée et Marietta, puis la merveilleuse beauté de Suzanne. Quant à cette dernière, la surprise de sa famille fut des plus grande, lorsqu'on l'entendit prier le vicomte de vouloir bien lui accorder un entretien de quelques instants. Il fallut céder à ce désir, ou à cette volonté, comme on voudra l'appeler, et Maurice fort intrigué, demeura seul avec sa belle fiancée.

Le vicomte avança un fauteuil, y fit asseoir la jeune fille et se tint respectueusement devant elle, en se disant à part lui :

— Elle va me refuser, ma foi c'est dommage ; elle est adorable; puis il reprit à haute voix :

— Mademoiselle, avant de vous écouter, permettez-moi de dire franchement ce qu'il va vous être si pénible de m'avouer tout à l'heure, et que j'ai deviné.

— J'écoute, monsieur, répondit Suzanne en levant sur lui ses beaux yeux.

— Votre situation, la voici. Vous aimez quelqu'un, votre mère vous force à m'épouser, et vous attendez de ma loyauté que je renonce à cette union ?

— Monsieur...

— Vous m'avez bien jugé, mademoiselle, j'aurai certainement quelque mérite à céder ma place à un rival, maintenant que je vous ai vue ; je le ferai pourtant. Ne voyez plus en moi un fiancé importun ; mais un ami qui va se faire refuser par votre mère.

Maurice fit un pas vers la porte ; la voix de Suzanne l'arrêta.

— Vous avez mal deviné, monsieur, lui disait-elle.

— Vraiment !... oh ! mais alors, fit le vicomte en revenant tout joyeux, et attirant un siége auprès de celui de la jeune fille.

— Je me suis mal fait comprendre, continua celle-ci ; mais je suis heureuse de cette explication qui me prouve votre loyauté. Vous m'avez parlé à cœur ouvert ; je veux agir de même.

Maurice écouta avec curiosité.

— Ma mère, lui dit Suzanne, a désiré ce mariage, d'abord pour mon bonheur, puis un peu... par orgueil ; moi, au contraire...

Elle s'arrêta.

— Vous, mademoiselle ?

— L'aveu que je vais vous faire, monsieur, ce n'est pas à Suzanne qu'il échappe, mais à votre femme ; je le cacherais comme une faute, si je ne devais bientôt porter votre nom... moi, continua-t-elle en rougissant, c'est par amour.

Le vicomte s'attendait à une révélation ; mais pas à celle-ci ; aussi s'écria-t-il avec la plus grande surprise :

— Par amour !... vous ne me connaissiez pas?

— Si fait. Il y a trois mois, j'étais chez une de mes amies d'enfance que ma mère aime beaucoup, parce qu'elle me ressemble, chez Marietta.

— Marietta !

— Nous avons été élevées dans le même couvent. J'étais donc un jour chez Marietta, lorsqu'un incendie éclata dans la maison voisine. Les habitants avaient pu s'enfuir, à l'exception d'une pauvre mère qui apparut soudain à sa fenêtre, portant un jeune enfant dans ses bras. Les flammes l'environnaient déjà, personne n'osait s'aventurer dans ce gouffre de feu et de fumée, lorsqu'un jeune homme se précipita au milieu de cette fournaise, et reparut emportant dans ses bras la femme et son enfant. La foule se précipita vers ce sauveur inconnu pour le bénir...

— Assez, mademoiselle, je vous supplie... épargnez-moi, dit le vicomte avec embarras.

— Vous étiez tombé sans connaissance, vous étiez blessé, et l'on vous transporta chez Marietta.

— J'y restai quinze jours, admirablement veillé par un ange...

— A votre tour, monsieur, épargnez-moi ; je ne suis pas un ange.

— Quoi ! c'était vous ?.. vous ?... et Marietta m'a laissé croire que c'était elle.

— Je l'en avais priée... nous nous ressemblons tellement qu'il vous était bien permis de vous tromper. J'avais espéré vous oublier, je m'étais trompée... j'osai alors confier mon secret à ma mère ; grâce à elle, un mariage va combler tous mes vœux, je devrais être heureuse, et cependant...

— Cependant ?

Suzanne hésitait, cette fois, plus que jamais à continuer ; elle dut cependant céder devant l'insistance de Maurice, et elle reprit :

— Je me suis informée et j'ai su... je n'ai pas le droit d'être jalouse du passé ; mais l'avenir m'effraie... Aussi, je fais appel à votre loyauté...

— Achevez, mademoiselle.

— On m'a dit ce que, dans mon ignorance de jeune fille, je ne pouvais soupçonner... On m'a dit qu'une femme ne pouvait se flatter de fixer votre cœur ; qu'à l'idole du jour succédait le

lendemain un nouvel attachement... S'il en devait être ainsi, monsieur, oh! dites-le moi, je pleurerais sur des espérances perdues; mais je n'aurais pas, du moins, à vous accuser d'avoir détruit mon bonheur.

Un homme, si blasé qu'il soit, n'entend jamais l'aveu de l'amour d'une femme sans émotion, surtout si cette femme est jolie, et si elle vous apporte les prémices de son cœur. Maurice était jeune aussi, ardent; les passions débordaient dans sa nature violente; il ne vit, devant ses yeux, qu'une délicieuse enfant qu'il se crut certain de toujours aimer, et il lui répondit:

— Si toute autre que vous me parlait ainsi, je n'hésiterais pas, je refuserais... j'accepte, c'est assez vous dire qu'en vous épousant, je dis un éternel adieu au passé.

— Et vous ne me tromperez jamais?

Maurice pensa, à part lui, que les petites filles, à peine échappées au couvent, avaient de singulières prétentions, et il rassura sa fiancée.

— Cependant, fit celle-ci, je sais qu'une femme, que je ne veux pas nommer, exerce une grande influence sur vous; me promettez-vous que je n'aurai jamais à me montrer jalouse d'elle?

Le vicomte comprit qu'il s'agissait de la comtesse Cavedoni, et répondit:

— Jamais!

— J'ai foi en votre parole, monsieur, fit alors Suzanne; mais rappelez-vous que vous venez de me donner le droit de me venger si vous me trompez?

— Je réponds de moi... en vous regardant.

Suzanne rentra alors dans le salon, et annonça à sa mère qu'elle était prête à épouser le vicomte.

IX

VOLTE-FACE

Huit jours avant le mariage, l'intendant du vicomte de Bour-

sonne voyait entrer, avec terreur, à l'hôtel, la nuée des créanciers de son maitre.

— Nous sommes perdus! pensa-t-il, et il les reçut humblement et chapeau bas.

Comme Maurice était absent, il les introduisit dans un des salons, et leur tint ce langage :

— Illustrissimes seigneurs, prenez patience; avant peu, mon maître pourra vous solder.

— Fi donc! dit l'un d'eux, fort marchand de chevaux, fi! seigneur Brabantino, ne parlons pas d'argent.

— Hein, fit l'intendant étonné?

— Cher ami, s'écria le joaillier, nous ne venons pas nous faire payer, au contraire.

— Bah!

— Nous venons offrir nos services à Son Excellence, s'empressa de dire le tapissier. Mon ami, obtenez que votre maître me fasse meubler son hôtel, et je vous fournis gratuitement le plus beau mobilier pour votre jolie villa.

— Eh! eh! fit Brabantino.

— Si monseigneur prend la parure de noces chez moi, ajouta le joaillier, il y aura pour vous un diamant de mille ducats.

— Oh! oh! fit l'intendant.

— Faites-moi fournir les voitures, cria le carrossier, et je vous envoie une calèche de prince.

— Hum! fit l'intendant.

— Livrez-moi la cave de l'hôtel, dit le marchand de vins, et je vous fais conduire quelques pièces des meilleurs crûs de France. Vous êtes amateur.

— Oui dà, fit Brabantino.

— C'est convenu ? demandèrent les fournisseurs.

— C'est accepté... dans l'intérêt de mon maître... d'abord, parce que vous le fournirez mieux... ensuite parce vous ne pourrez plus empêcher son mariage.

Les créanciers ravis se groupèrent autour du factotum pour lui serrer les mains; mais celui-ci repoussa ces familiarités avec hauteur. Il sentait qu'il les tenait par leur intérêt et qu'il n'a-

vait plus à les craindre ; aussi peu s'en fallut qu'il ne leur donnât la chasse à l'exemple de son maître.

— Le voici redevenu insolent, murmura un fournisseur.

— Tant mieux, répondit un autre en sortant, c'est un signe certain que la fortune revient.

X

UNE ÉCHÉANCE

Quelques jours après l'explication qui avait eu lieu entre Maurice et Giulia, celle-ci avait été forcée de partir pour Paris afin de porter au Comité français des nouvelles résolutions émanées de la loge de Modène et du duc. Pendant ce temps, Maurice, plus libre, avait hâté son mariage.

La comtesse était donc à Paris lorsqu'une lettre d'une amie lui apprit que son amant épousait prochainement Suzanne et l'avertissait de hâter son retour. Giulia partit en toute hâte pour Modène.

Elle ne rentra pas chez elle ; ce fut à l'hôtel même de Maurice qu'elle descendit, et la première personne qu'elle rencontra sous le péristyle, ce fut le vicomte qui rentrait.

Maurice, à sa vue, parut anéanti.

— Vous! s'écria-t-il.

— Oui, moi, moi qui, depuis que j'ai quitté Paris, n'ai pas pris une minute de repos ; moi qui viens vous empêcher de commettre une lâcheté en m'abandonnant, en me déshonorant ; moi, Maurice, qui vous supplie de ne pas vous marier.

Et Giulia tomba aux genoux de son amant en pleurant et sanglotant.

Le vicomte ému, la releva vivement et la fit entrer dans l'hôtel.

Elle lui remit une lettre de son père. Il était malade, alité ; elle n'avait pu le voir.

Maurice s'efforça de la calmer, mais il tremblait. Depuis deux

heures seulement, il était l'époux de Suzanne, et Suzanne allait venir.

Il fallut enfin avouer la vérité. A cette nouvelle, la comtesse tomba sans connaissance, et Maurice la fit difficilement revenir à elle.

Quand elle se fut calmée, elle dit à Maurice :

— Écoutez-moi, je me rappelle qu'avant mon départ, vous m'avez avoué que vous ne demandiez à cette femme que sa dot... Jetez l'or à vos créanciers... renvoyez la fille à sa mère... et je vous pardonnerai... J'aurais été fière de porter ce nom que vous m'aviez promis... qu'elle le garde... je lui préfère votre amour... Abandonnez-lui ce palais et partons pour votre maison de campagne.

Le vicomte avait loué une délicieuse villa aux portes mêmes de Modène.

— C'est une plaisanterie, répondit Maurice.

Mais ce fut en vain qu'il essaya de détourner son ancienne maîtresse de cette résolution ; elle le pria d'abord et exigea ensuite qu'il l'accompagnât. Enfin, Maurice refusa nettement.

— Vous êtes bien décidé, demanda-t-elle ?

— Parfaitement.

— Vous en êtes le maître ; mais écoutez-moi. Si, dans cinq minutes, vous ne me suivez pas ; dans un quart d'heure, j'aurai mis la police autrichienne sur les traces de votre complot. J'ai entre les mains cette pièce signée par les chefs de la loge centrale, et par le duc François ; cette pièce, remise à M. de Metternich, c'est la perte de vos amis, de votre père lui-même, car le roi Charles X n'épargnera pas un sujet qui veut renverser son trône.

Ce fut au tour du vicomte de supplier ; mais Giulia resta inflexible.

— Qu'exigez-vous, enfin, demanda Maurice au désespoir ?

— Que vous restiez avec moi seulement vingt-quatre heures ; je vous rendrai ensuite à votre femme... si alors elle veut encore de vous.

La comtesse espérait que Suzanne, exaspérée par l'abandon de son mari, se séparerait de lui.

Maurice le comprit; cependant il lui fallut céder, et il suivit Giulia; mais auparavant il écrivit rapidement à Suzanne, l'avertissant qu'une affaire grave le forçait de s'absenter.

Ce billet, il le laissa tomber, espérant qu'il serait porté par un de ses valets à sa femme; par malheur, la comtesse avait aperçu son mouvement et elle s'empara du papier sans qu'il le vît.

Comme Maurice montait dans la voiture de Giulia, un homme de la police écrivit à la hâte une note qu'il porta au palais ducal, et confia à l'un des aides de camp. Celui-ci la remit sur le champ au duc qui sourit.

— Très-bien! fit-il, gardez votre maîtresse, mon cher vicomte; mais alors, à moi votre femme!

XI

LE LENDEMAIN D'UNE NUIT DE NOCES

Au point du jour suivant, nous retrouvons le vicomte dans sa maison de campagne, seul avec Giulia.

La chambre où tous deux sont assis est ornée avec un goût exquis. Aucun meuble ne jure de se rencontrer avec un autre, tout est splendide; rien n'affiche ce clinquant qui, chez nous, déshonore nos plus riches appartements et les transforme trop souvent en une salle de l'hôtel des commissaires-priseurs.

Maurice dort sur un fauteuil, sous le regard assombri de la comtesse Cavedoni, et à la lueur incertaine de deux bougies à demi consumées, ce qui annonce qu'elles ont longtemps veillé.

En voyant le jour pénétrer à travers les rideaux de la fenêtre, Giulia regarda tristement au dehors. Cette nuit avait été cruelle pour la pauvre femme. La jalousie l'avait mordue au cœur et déchirée; les larmes avaient brûlé ses yeux, et l'auteur de tant de douleurs dormait tranquillement, oh! les hommes! quand ils n'aiment plus!

Giulia avait roulé mille projets sinistres dans sa tête durant

cette longue nuit; elle avait été cent fois sur le point de frapper Maurice de son poignard; aussi sa colère s'était-elle émoussée considérablement, et elle déposa, sur le front de l'infidèle, un dernier baiser. Le vicomte tressaillit et s'éveilla.

— Giulia, murmura-t-il.

— Êtes-vous fâché de me voir? et elle lui tendit sa joue.

Mais le souvenir était revenu au dormeur, et il répondit durement :

— Je suis marié; je ne porte plus de baisers en ville.

La comtesse se tut et cacha ses larmes dans son mouchoir encadré de la plus belle maline. Les femmes ne devraient jamais pleurer dans ces jolis essuie-larmes; cela donne trop le désir de les voir répandre et sécher leurs pleurs.

Maurice eut la cruauté de le lui dire entre deux bâillements.

— Vous vous ennuyez? lui demanda la comtesse.

— Si vous croyez qu'il est amusant de passer une nuit... et une nuit de noces tout habillé, dans un fauteuil.

— C'est votre faute.

— Merci! fit avec autant d'humeur que d'impatience le mari de Suzanne, je n'aurais pas fait honneur à votre hospitalité.

— Monsieur, vous m'outragez.

— Ouvrez la porte de ma cage, et je ne fais plus la moue.

— Non pas; vous avez les ailes trop longues.

— Suis-je donc condamné à votre *carcere durissimo* à perpétuité?

— Vous serez libre à midi.

— Pourquoi midi?

— Un caprice... Voulez-vous que j'appelle... nous déjeûnerons?

— Volontiers... Vous ne me ferez pas boire du vin des Borgia?

— Nous ne sommes pas à Rome... je préfère vous convertir.

— A votre amour?

— Sans doute. Cela rentre dans mon plan.

— Vous avez donc un plan? Contez-moi cela, fit-il tout en s'asseyant à table vis-à-vis de la comtesse.

— Soit, répondit celle-ci. Vous savez bien que je n'ai rien de caché pour vous ?

— C'est une justice à vous rendre, chère amie. Peut-être même est-ce à cause de cela que je n'ai plus rien à vous demander.

Le dépit du vicomte le rendait brutal.

— Eh bien ! ce plan ? demanda-t-il en servant le macaroni.

— Il est bien simple. Vous savez que j'ai toujours eu la conviction que je vous épouserais ?

— Vous vous croyez donc en Turquie ?

— Vous divorcerez.

— Nos lois s'y opposent maintenant.

— Nous trouverons quelque nullité dans la forme. Nous ne sommes pas en France, mais en Italie. On a bien bâti le Vatican avec la vente des indulgences, on démolira tout aussi bien votre union avec de l'or. Vous savez qu'à Rome, si tout ne se vend pas, du moins tout s'achète, même la permission de faire gras en carême, et les ordres de chevalerie.

— Mais, en supposant que je consente, ma femme refusera.

— Elle acceptera, car, à cette heure, elle vous hait et vous méprise.

— Suzanne !

— Elle vous hait, car elle sait que vous avez passé la nuit auprès de votre maîtresse, et ce sont de ces trahisons qu'une femme ne pardonne pas. Elle vous méprise de tout le dédain dont vous venez de l'humilier. Proposez-lui la rupture de son mariage aujourd'hui, sinon c'est elle qui l'exigera demain.

— Ma chère comtesse, ma femme ne me hait ni ne me méprise, parce qu'elle sait qu'une affaire imprévue et de la dernière gravité a nécessité mon absence.

— Et qui le lui a dit ?

— Ceci est mon secret.

— Et le mien. Êtes-vous bien sûr que votre billet est parvenu à son adresse ?

— Que me dites-vous ?... Vous savez qu'un billet ?...

— Le voici.

Et la comtesse fit passer sous ses yeux la lettre qu'il avait écrite la veille, à la dérobée, en quittant son hôtel.

Maurice se leva de table avec colère; il sonna, un valet parut.

— Attelez une voiture, je sors.

— Attelez-en deux, cria la comtesse, je sors aussi.

Le laquais referma la porte.

— Vous voulez me suivre? dit le vicomte avec irritation.

— Moi?... oh! je n'y pense pas. Je vais porter la liste et les plans de votre conspiration au général Gorzowski, le chef de la police autrichienne.

— Vous ne commettrez pas une telle infâmie.

— Je sacrifierai tout à ma vengeance.

Le valet rentra, annonçant que les voitures étaient prêtes.

— Partons! s'écria Giulia.

— Je reste, fit Maurice. Faites dételer, je ne sors plus.

— Alors, je vous tiendrai compagnie.

Elle allait congédier le valet lorsque celui-ci lui annonça que Marietta la demandait pour lui apporter des dentelles, et qu'elle était venue avec son fiancé. La comtesse donna l'ordre de les introduire dans le boudoir et quitta Maurice.

XII

UNE NOCE SUR LES BRAS

La surprise de Suzanne et son chagrin avaient été grands la veille en ne voyant pas revenir le vicomte. Elle avait attendu longtemps; elle s'était décidée à passer, accompagnée de sa mère, à l'hôtel de Maurice; là, les valets lui avaient répondu que leur maître était sorti, mais sans oser ajouter qu'il accompagnait son ancienne maîtresse. A minuit, tous les amis invités par madame Salomon s'étaient retirés tristement et fort intrigués. Qu'était devenu le marié? L'avait-on enlevé? Était-il mort? Était-il prisonnier d'une grande dame ou de l'Autriche? Le champ était ouvert aux conjectures. Le duc seul savait la

vérité ou à peu près. Il attendait, certain qu'avant peu madame Salomon aurait recours à lui pour lui faire retrouver son gendre.

Ce fut, en effet, ce qui arriva, et le duc fit dire à Suzanne qu'avant une heure, il aurait découvert la retraite de Maurice, et qu'elle eût à passer au palais ducal.

Madame Salomon et sa fille s'empressèrent d'obéir à cet ordre, et, quand elles eurent été introduites auprès de François IV, celui-ci leur annonça que le vicomte était à sa maison de campagne, qu'une affaire, sans doute inquiétante, l'avait forcé de se réfugier dans cette villa déserte, et que, pour prouver à Maurice l'affection qu'il lui avait vouée, il accompagnerait Suzanne jusqu'auprès de son mari.

Suzanne remercia, accepta avec hésitation ; mais exigea que sa mère fût du voyage, malgré les instances du duc François. Le dessein de celui-ci était de prouver à la jeune femme l'infidélité de son mari et d'obtenir de son dépit ce que l'amour lui eût refusé. Il partit donc avec Suzanne et sa mère ; puis, sans les prévenir, il fit avertir secrètement tous les invités de la veille que le vicomte et madame Salomon les attendaient à la villa de Maurice. Le duc était certain que personne ne manquerait au rendez-vous, chacun devant être curieux de savoir pour quel motif le vicomte n'avait pu passer la première nuit de ses noces avec sa femme.

Ce fut avec une surprise mêlée de terreur que Maurice vit arriver le duc, Suzanne et madame Salomon. Par bonheur, Giulia était encore avec la petite Marietta.

Aux questions pressantes qui pleuvaient de trois côtés, le vicomte ne savait que répondre ; il n'avait pas prévu cette brusque explication, il n'y était pas préparé, et il restait, bouche béante, balbutiant péniblement quelques mauvaises excuses, lorsque sa belle-mère vint à son secours, sans le vouloir.

— J'ai gagé, mon gendre, qu'il s'agissait encore d'une grosse dette, dit-elle, et Dieu sait pourtant si j'en ai payé, depuis huit jours.

— Justement, s'empressa de répondre le vicomte, une dette.

— Ancienne ou nouvelle, demanda le duc d'un air railleur, car il savait à quoi s'en tenir sur la portée de la réponse de Maurice?

— Ancienne, répondit ce dernier.

— Ce sont les plus tenaces, fit madame Salomon.

— Celle-ci surtout, ajouta Maurice.

— Il fallait demander du temps, mon gendre.

— On n'a pas voulu m'en accorder.

— Que ne vous êtes-vous adressé à moi, monsieur? j'aurais été heureuse de vous délivrer de ce fâcheux créancier, dit Suzanne de sa plus douce voix.

— A propos, cher vicomte, est-ce un créancier ou une créancière? demanda François IV.

— Les créanciers n'ont pas de sexe, balbutia Maurice.

— Vous l'avez donc fait déjeuner avec vous, observa madame Salomon en trempant un biscuit dans un verre de Malaga?... Voici deux couverts?

— Qu'on a eu tort de ne pas enlever, s'écria Maurice avec colère; mais vos valets italiens sont d'une paresse... holà! Brabantino, faites desservir...

— Au contraire, fit le duc en s'interposant, laissez ce couvert; nous déjeunerons chez vous, vicomte, si voulez bien nous recevoir?

— C'est un honneur, Altesse, répondit Maurice, tremblant toujours de voir apparaître Giulia; mais ici, ma maison n'est pas montée, tandis qu'à Modène...

— Qu'importe?... J'aime les parties improvisées... Il nous arrive si rarement d'échapper à l'étiquette... Allons, cher vicomte, c'est convenu, nous déjeunons chez vous.

— De grâce, je suis confus...

— Du reste, nous attendons vos nombreux invités. Ils n'ont pu vous faire leur compliment hier; ils brûlent de vous l'adresser ce matin.

— Ah! grand Dieu! s'écria le vicomte éperdu.

Cette fois, Maurice perdait véritablement la tête; il voulut s'échapper sous le prétexte de donner des ordres, mais en réalité pour emmener la comtesse hors de cette maison ou prévenir

la tempête qu'il prévoyait, impossible. Les incidents succédaient aux incidents.

D'abord, ce fut Hercule Porro qui entra pour chercher des cartons que Marietta avait déposés dans un des salons. Le pauvre garçon était le voisin de Madame Salomon à Modène, un peu son parent; il s'excusa de n'avoir pu se rendre au mariage. Il annonça en même temps que Marietta était dans la salle voisine avec...

Maurice se hâta de lui couper la parole.

Suzanne, qui aimait beaucoup sa sœur naturelle, fut enchantée d'apprendre sa présence dans la maison, et le vicomte eut beaucoup de mal à la retenir. Pour comble de disgrâce, les invités accoururent avec des éclats de voix, de rires, de félicitations tels que ce que prévoyait Maurice arriva; Giulia se présenta.

Suzanne pâlit à sa vue. Un silence glacial succéda aux clameurs. Quant à la comtesse, son expérience du monde l'eut bientôt mise au fait de ce qui se passait.

Elle toisa sa rivale de la tête aux pieds avec une rare impertinence, et elle dit au vicomte:

— N'est-ce pas là votre femme, Maurice, mademoiselle Salomon?... Je la reconnais... je l'ai vue dans le comptoir de ses parents... Elle n'est pas mal, cette petite.

— Madame, dit la vicomtesse de Boursonne, avec dignité, je veux ignorer comment il se fait que je vous trouve chez mon mari, chez moi... J'attends que vous sortiez.

— Eh bien! attendez, ma belle, répondit froidement Giulia en s'asseyant avec tranquillité. Et elle ajouta avec un sourire infernal:

— Cela doit vous arriver souvent chez vos pratiques.

Suzanne dédaigna de répondre à cette sanglante injure, elle s'adressa au vicomte.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez entendu, et vous ne chassez pas cette femme?

Elle attendit; Maurice courba la tête et se tut.

— C'est donc à moi de donner l'ordre? reprit Suzanne en sonnant vivement. Quelques valets entrèrent.

— Madame, ajouta Suzanne, épargnez-moi la peine de vous faire chasser de cette maison ; épargnez-vous cette humiliation.

Giulia se mit à rire.

— Elle est charmante, votre femme, dit-elle au vicomte ; mais je déteste la compagnie des laquais. Donnez l'ordre aux vôtres de sortir.

Maurice hésitait, la comtesse répéta cette prière d'un ton plus impérieux ; Maurice eut peur, non de la maîtresse, mais de la complice ; il fit signe à ses valets de se retirer.

Les femmes ont, dans ces occasions dramatiques, les unes, l'audace la plus agressive, comme Giulia ; les autres, la dignité la plus touchante.

Suzanne avait cherché un appui auprès de son mari sans le trouver ; cette fois, ce fut à sa mère qu'elle le demanda.

Elle lui prit le bras et, sans menaces, sans colère, sans même tourner la tête, elle sortit en reine de ce salon d'où la chassait la maîtresse de son époux. A peine dans la pièce voisine, son calme apparent disparut et elle s'évanouit. Marietta, appelée par madame Salomon, vint lui prodiguer ses soins.

XIII

AMANT ET MAITRESSE

Après la scène scandaleuse qui venait d'avoir lieu, le vide se fit autour de Maurice et de Giulia.

Celle-ci comprit que sa conduite avait été blâmée et que sa rivale avait intéressé.

Elle examina son amant à la dérobée ; elle ne put lire sur son visage qu'un profond mépris pour elle.

Alors elle se sentit accablée par ce dédain et cet abandon. Elle comprit que l'amour de Maurice était mort, tué par une nouvelle passion, et elle voulut du moins ne pas perdre de son estime. Elle provoqua sur l'heure une explication.

— Monsieur, lui dit-elle, il y a un an, abusant de l'hospitalité que je vous avais offerte, de ma douleur après la mort de mon père, vous m'avez dit de me fier à votre honneur, à votre amour, et vous avez juré de me donner un jour votre nom, est-ce vrai ?

— C'est vrai, murmura le vicomte.

— En échange de ce serment, vous n'avez exigé qu'une chose, ma fidélité; ai-je tenu ma parole, moi ?

— Oui.

— Le marquis Litta m'a offert sa fortune; je n'ai répondu à cette insolente proposition que par mon mépris ;... vous le rappelez-vous ?

— Certes, car j'ai ajouté un coup d'épée à votre réponse.

— Le duc François IV a mis à mes pieds son pouvoir; ai-je hésité entre vous et la puissance ducale ?

— Non.

— Le prince Porcia m'a proposé sa main, son titre, ses richesses, et j'ai refusé, refusé pour vous seul, pour votre seul amour, car je vous aime, oh! oui, je vous aime de toutes les folies de mon âme!... Et maintenant, monsieur, je vous le demande à mains jointes, qu'avez-vous à me reprocher ?

— Rien, répondit Maurice en baissant la tête.

— Vous aimez cette jeune fille... et vous ne m'aimez plus... j'ai eu tort de soutenir la lutte; car vous êtes prêt à me haïr... et je ne veux pas de votre haine, Maurice... je cède... je ne suis plus une rivale... je vous rends à votre femme... Vous n'entendrez plus parler de moi... je vous pardonne....

— Giulia !

— Un mot encore... ces papiers dont je vous ai menacé, les voici... et elle les lui remit... Si jamais la police de l'Autriche se saisissait de ma personne, rappelez-vous que, ni les tortures, ni le *carcere duro* du Spielberg ne m'arracheront un aveu... adieu... adieu...

La comtesse allait sortir, quand un incident imprévu vint la retenir.

XIV

UN ORDRE A LA TURQUE

Retournons maintenant auprès de Suzanne que nous avons laissée évanouie.

Revenue à elle, mille projets de vengeance se présentèrent à son esprit ; madame Salomon approuvait tout. Seule, Marietta se taisait.

Lorsque le calme fut rentré dans la tête de Suzanne et que les larmes eurent remplacé la colère, Marietta fit part à sa sœur d'un projet qui devait punir son mari et le ramener à elle en excitant son amour et sa jalousie.

Nous avons dit que la ressemblance entre les deux sœurs était des plus grandes, et Marietta proposa à Suzanne de prendre ses habits tandis que Suzanne lui céderait les siens.

La nouvelle vicomtesse de Boursonne accepta. Elle écrivit à Maurice : — « Monsieur, je vous ai prévenu que je me venge- « rais si jamais vous me trompiez ; je pars. N'accusez que vous « seul de ma perte. »

Un quart d'heure après, Suzanne avait revêtu le costume très-coquet de Marietta, et cette dernière abritait sa vivacité habituelle sous la toilette de mariée de sa sœur. La transformation était telle que madame Salomon elle-même ne savait plus comment les distinguer ; par bonheur, en les embrassant, elle était certaine de s'adresser à ses deux filles.

Marietta, transformée en nouvelle mariée, reparut donc au bras de madame Salomon. Le duc vint à elle, lui proposa de la reconduire à Modène, et l'espiègle fiancée d'Hercule Porro accepta, non sans s'être fait beaucoup prier. Le duc partit radieux.

Quant à Suzanne, revêtue des habits de Marietta, elle entra dans la pièce où son mari venait d'avoir son dernier entretien avec la comtesse Cavedoni, et elle lui remit les quelques lignes qu'elle venait d'écrire.

Dès que Maurice eut lu cette lettre, il s'élança au dehors, interrogea, et les valets lui répondirent, comme ils le croyaient, que la vicomtesse de Boursonne était partie pour Modène avec le duc François.

Maurice rentra furieux, Giulia lui dit alors :

— Vous m'avez cent fois trompée, je me suis contentée de pleurer. Votre femme vous croit perfide un seul jour, et elle part avec son amant. Laquelle de nous deux vous aimait le plus? Maintenant, je lutterai contre elle pour conserver votre amour.

— J'accepte la lutte, se dit Suzanne.

Cependant le bruit de l'enlèvement de la vicomtesse par le duc s'était répandu parmi les amis de Maurice et de la famille Salomon, et les salons furent bientôt pleins de gentilhommes italiens et de bourgeois. La rage du vicomte était à son comble. Il se voyait l'objet de la risée publique.

— Messieurs, s'écria-t-il, on ne m'outrage pas impunément. Je vous donne rendez-vous à Modène. Mon épée me fera justice du duc François. A Modène!

— A Modène! répétèrent deux cents voix.

Les portes du fond s'ouvrirent et un officier des gardes du prince parut, suivi d'une nombreuse escorte; il salua.

— Messieurs, dit-il, vous êtes mes prisonniers.

Maurice s'avança.

— Cet ordre ne saurait me concerner, monsieur, je suis sujet du roi de France.

— Il se peut, monsieur, répondit l'officier ; mais je n'ai rien à examiner, je n'ai qu'une consigne à exécuter.

— Et votre consigne vous commande-t-elle aussi de retenir les femmes, demanda Giulia?

— Toutes les personnes qui sont ici... Messieurs, vos épées.

— Messieurs, s'écria Maurice avec énergie, j'aurai ma revanche. En attendant, permettez-moi de vous offrir l'hospitalité.

L'officier plaça des sentinelles à toutes les issues, et la plus grande liberté fut laissée aux prisonniers, excepté celle de sortir.

XV

LA VÉRITÉ, C'EST LE MENSONGE ; LE MENSONGE, C'EST LA VÉRITÉ.

Une semaine s'écoula sans amener aucun changement dans la situation des prisonniers. Personne n'avait pu ni entrer ni sortir; mais tout le monde s'ennuyait et se montrait exaspéré.

Un jour, le vicomte prit à l'écart quelques gentilshommes affiliés aux carbonari, et il leur dit :

— Ce soir, nous serons libres.

— Vous avez reçu un message du duc, lui demanda-t-on?

— Non; mais je lui ai écrit ceci : — « Monseigneur, Votre » Altesse s'est trompée ; elle a pris le cuivre pour l'or. Ce n'est » pas Suzanne qui fait la joie de vos petits soupers, c'est Ma- » rietta. Ma femme est auprès de moi, et nous vous baisons les » mains. »

Maurice ne savait pas dire si vrai.

— Comment cette lettre nous rendra-t-elle notre liberté, hasarda l'un des jeunes gens?

— Je connais François IV. Piqué de se croire ma dupe, avant ce soir, il sera ici.

— Eh bien !

— Il n'en sortira plus.

— Qui le frappera?

— Moi !

— Un meurtre?

— Peut-être bien.

— Et si tu ne réussis pas?

— Ma tête paiera la partie perdue.

— Les nôtres aussi.

— C'est probable. Aussi m'aiderez-vous ?

— Que faut-il faire?

— Silence, répondit vivement Maurice en leur montrant un

homme vêtu du costume des jardiniers et labourant une plate-bande.

— Eh bien ! c'est un de tes gens.

— C'est l'homme de la police, c'est l'ombre du Duc ; je l'ai assez vu pour le reconnaître, même sous ce déguisement. Séparons-nous. La visite de cet espion nous annonce celle de François IV.

Convaincu que François IV allait arriver, le vicomte fit appeler celle qu'il croyait être Marietta.

— Ecoute, lui dit-il, le duc va venir, je lui ai écrit que tu étais Suzanne. il faut donc t'apprêter à jouer ce rôle auprès de lui.

— Cela ne sera pas difficile, répondit Suzanne en riant.

— Au contraire, répliqua Maurice. Sans doute tu ressembles à Suzanne, mais si tu ne t'observes pas, le duc ne s'y méprendra pas longtemps.

Le vicomte disait vrai tout en se trompant. En effet, Suzanne s'était attachée, depuis huit jours, à prendre les airs évaporés et coquets de sa sœur, afin de dépister les soupçons de son mari. Comme on le voit, elle avait réussi.

Maurice l'examina plus attentivement.

— On prétend que tu ressembles à Suzanne, lui dit-il d'une voix émue; ah! pas assez encore. Que de charme dans toute sa personne, d'harmonie dans son beau visage...

Suzanne voulut répondre.

— Oh ! tais-toi, tais-toi, fit Maurice, reste sans parler, et je croirai que c'est elle que je revois... Oui, voilà bien ses traits... sa taille... ses yeux... Suzanne!... chère Suzanne!..

Et il la serra contre son cœur.

— Je suis Marietta, monseigneur.

— Ne me dis pas cela... Laisse-moi cette douce illusion... laisse-moi te regarder, t'admirer... je sens ta main frémir dans la mienne... ton regard se trouble sous le mien... Suzanne !.. je t'aime !

Elle se dégagea de ses bras. Tout à coup, elle jette un cri de

douleur, une épingle venait de l'égratigner fortement au bras, le sang coulait.

Maurice déchira son mouchoir, et il enveloppa le bras de celle qu'il croyait être Marietta.

— Pardonne-moi, lui dit-il.

— Voici pour vous punir, répondit-elle en lui tendant le front.

Maurice y déposa un baiser comme Hercule Porro entrait. Le pauvre garçon poussa une longue exclamation de désespoir.

— Au diable l'importun, dit Maurice.

— Importun!.. Vous êtes charmant, vous, s'écria le fiancé de Marietta, vous embrassez ma future, et vous trouvez mauvais que je vous dérange... Et vous, mademoiselle, vous ne criez point du tout au secours ?

— A quoi bon crier, on ne me faisait aucun mal?

— Oh! fit Hercule furieux, et se retournant vers le vicomte comme pour lui faire un mauvais parti. Mais Maurice était sorti. Suzanne voulut s'échapper aussi, Hercule se plaça résolument devant celle qu'il prenait pour sa fiancée.

— Vous n'irez pas le rejoindre, lui dit-il.

— Qui m'en empêchera?

— Moi!

— Vous!... Ah! mais, mon ami, vous m'ennuyez; retirez-vous.

— Son ami!.. son ami! s'écria le cordonnier des dames. Quel ton!.. je ne sais ce que vous avez depuis huit jours, mademoiselle; mais vous êtes toute changée à mon égard... Si cela continue, je romps notre mariage.

Suzanne comprit qu'elle avait été trop loin, que sa supercherie pouvait se découvrir si elle ne jouait pas mieux le rôle de Marietta, et elle reprit avec douceur :

— Voyons, Hercule, ne vous fâchez pas, je vous jure que jamais le vicomte de Boursonne n'a pensé à la petite Marietta. La paix. Et elle lui tendit la main.

— Je le veux bien; mais pas comme çà.

— Comment donc?

— Tu le sais bien.

— Ne me tutoyez pas.

— Tu oublies donc que tu me permets de te tutoyer dans les raccommodements, répondit l'amoureux de sa voix la plus caline.

— Je vous le défends.

— Tu sais bien que c'est plus tendre. Tiens, je vais t'embrasser.

— Laissez-moi !

— Il n'y a personne, n'aie pas peur. Un baiser.

— Jamais!

— Eh bien! alors, ce soir laisse ta porte entr'ouverte.

— Du tout.

— Depuis que nous sommes ici, j'ai pris deux rhumes de cerveau à monter la garde devant ta chambre. Ah! tu es bien plus gentille à Modène.

— Ma porte est barricadée, et je vous défends d'y venir frapper la nuit.

— Vrai. Alors je vais prendre mon baiser.

— Au secours ! cria Suzanne.

Par bonheur pour elle, le duc François parut, donnant le bras à la fausse Suzanne. Hercule et celle qu'il pensait être sa fiancée se sauvèrent.

XVI

UN ORAGE ENTRE GENTILSHOMMES

François IV n'était pas un vil débauché comme Charles III de Parme, ce misérable fou qui périt assassiné à la suite d'une de ses orgies habituelles; Francois n'affichait pas ses aventures galantes, mais il ne les fuyait pas non plus.

Il lui avait semblé fort amusant de supplanter le vicomte, qu'il avait vu très-dédaigneux à l'égard de mademoiselle Salomon; il avait compté sur le dépit de la jeune femme pour réus-

sir, et il était loin de se douter de toute la haine qu'il avait amassé dans le cœur de Maurice.

Si le duc eût emmené avec lui la véritable Suzanne, il est probable que son amour eût été repoussé ; mais Marietta, habituée à la vie légère, aux mœurs faciles, n'avait pas offert une résistance désespérée. Elle avait trouvé fort réjouissant de s'élever jusqu'au lit ducal; elle qui avait parcouru tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le marchand jusqu'au gentilhomme.

Plusieurs des nobles placés auprès de François IV avaient bien cru reconnaître, dans cette fausse vicomtesse, la petite Marietta, la reine de leurs soupers ; mais aucun d'eux n'avait eu garde de hasarder, même un soupçon, devant le maître le plus despote de l'Italie. Le désabuser, c'était peut-être se faire ouvrir la porte du cachot.

Aussi, lorsqu'arriva la lettre de Maurice, tombant au milieu de la sécurité du duc comme une bombe au milieu d'un festin, celui-ci se refusa à croire la vérité. Il ne vit qu'un mensonge grossier dicté par le dépit.

Cependant, malgré lui, François IV observa sa nouvelle conquête plus attentivement, et alors il fut surpris de ses allures trop dégagées, de certaines expressions fort singulières dans une bouche naïve, et il douta.

Il craignit le ridicule, et, comme l'avait prévu le vicomte, il se fit conduire à la villa de Maurice.

Celui-ci, de son côté, avait pris toutes ses mesures pour que le duc restât son prisonnier. Les carbonari du dehors avaient pu être avertis par un soldat acheté à prix d'or, et avaient répondu qu'à un signal donné, la maison serait envahie par eux.

Enfin, le duc et Maurice se trouvèrent en face l'un de l'autre.

François IV tenait à la main la lettre de son rival, et il lui dit en souriant :

— Eh bien! cher vicomte, j'avais donc pris du strass pour un diamant, Marietta pour Suzanne?

— Oui, monseigneur.

— Et depuis une semaine je suis berné, joué, dupé comme un tuteur de comédie? continua le duc toujours sur le ton de la plaisanterie.

— Hélas !

— Bravo, mon maître, voilà de l'habileté... Ainsi, votre femme ne vous a quitté ni jour, ni nuit ?

— Ni nuit. Votre Altesse avait pris elle-même la précaution de mettre à ma porte des verroux incorruptibles.

— Alors vous avez raison, vicomte, je me suis trompé ; c'était bien Marietta.

— C'était Marietta.

— En sorte que je me croyais en noble compagnie, et que j'étais tout bonnement le rival de M. Hercule Porro.

— Un excellent cordonnier, monseigneur.

— J'en suis enchanté.

— Vraiment... Puis-je savoir pourquoi ?

— Parce que cette jeune... Marietta est ravissante.

— Ah !

— Elle a fait les délices de mes soupers fins.

— Oh ! Votre Altesse est indulgente. Elle a dû paraître gauche, embarrassée ?

— Du tout... un entrain, une gaîté folle...

Maurice se mordit les lèvres jusqu'au sang, car il était persuadé que c'était sa femme qui avait trôné dans ces fêtes de la galanterie.

Le duc s'en aperçut, et, s'appuyant familièrement sur l'épaule du vicomte, il reprit d'une voix plus basse :

— J'aurais juré, sur votre assurance, qu'une petite ouvrière ne pouvait avoir ce charme, cette aisance, cet esprit fin...

— Votre Altesse ignore sans doute que Marietta a été élevée dans le même couvent que Suzanne?

Le front du prince se rembrunit.

— En effet, dit-il, si j'en crois la chronique scandaleuse, cette brillante Marietta compte ses amants par bataillons !

— Et par escadrons.

— Alors, vicomte, là, vrai, ce n'était pas Marietta.

— Votre jugement lui fait honneur, Altesse, voilà tout.

— Vous y tenez? Ecoutez, Maurice, j'ai amené ici celle que vous prétendez être Marietta et que j'appelle Suzanne, je vais la mettre en votre présence, vous déciderez ensuite de quel côté est l'erreur.

— Soit, répondit le vicomte; je vais de mon côté faire prévenir ma femme.

Pendant que Maurice écrivait, le duc ouvrit une croisée au fond, et il aperçut au pied du balcon un petit abbé coquet, pimpant, comme il n'en existe plus que dans les États romains. Il fallait l'œil accoutumé de François IV pour reconnaître, dans cet *abatto* fringant, l'homme de la police secrète. Il fit signe d'approcher à ce protée qui, un instant auparavant, semblait être un pauvre garçon jardinier.

— Quelle est la femme qui m'a suivi au palais? lui demanda-t-il à voix basse.

— Marietta.

— C'est impossible.

— Cela est.

— Quelle femme est donc restée auprès du vicomte?

— La sienne.

— Tu en es sûr?

— Oui.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti?

— Je ne réponds que quand on m'interroge.

— C'est bien. Prévenez mon capitaine des gardes d'être ici, avec toutes mes compagnies, à huit heures ; que cette maison soit cernée. Allez.

Maurice avait fini sa lettre, il sonna; il la fit porter à sa femme, et il se retrouva encore seul avec le duc.

Cette fois la scène allait changer de physionomie.

— Monseigneur, dit Maurice, maintenant que j'ai pu écrire à ma femme, je n'ai plus aucun intérêt à dissimuler. Je le dis hardiment, j'ai hasardé un mensonge pour attirer ici Votre Altesse; ce n'est pas Marietta qui vous a suivi, c'est Suzanne.

Le duc prit fort mal un aveu qui lui sembla une raillerie après ce que venait de lui révéler l'homme de la police.

— Trève à cette plaisanterie, monsieur, je ne suis plus votre dupe. Gardez votre femme qui m'a méprisé, et Marietta que je dédaigne.

— Fort bien, monseigneur, vous êtes las de vos amours, et vous les renvoyez au mari.

— Monsieur !

Les regards des deux hommes se croisèrent comme le fer de deux épées. En ce moment, Suzanne et Marietta passèrent au fond, et derrière elles, la foule des gentilshommes et des autres prisonniers se précipita de tous côtés. Chacun connaissait la lettre envoyée au duc par le vicomte de Boursonne, et tous étaient curieux de voir cette étrange affaire se dénouer.

XVII

UN DIVORCE EN TROIS POINTS

Suzanne et Marietta s'étaient empressées de changer de rôle et de costumes. Chacune d'elles avait repris son véritable nom.

— Monsieur, dit la vicomtesse de Boursonne en s'approchant de son mari, cette lettre est-elle de vous ?

— Oui.

— Vous me demandez mon consentement à notre divorce?

— Oui.

— Je refuse. Vous n'avez vu, dans notre union, qu'un marché, puisque vous m'avez délaissée pour votre maîtresse. Vous m'avez vendu votre nom, votre titre ; je vous ai payé tout cela de mon or. Je garde ce nom, ce titre, et, en échange, je vous laisse ma fortune.

Maurice se redressa sous cet outrage tombé dédaigneusement des lèvres de sa femme ; il bondit comme il eût fait au soufflet d'un homme.

— Madame, lui dit-il d'une voix altérée par la colère, vous venez de placer entre nous deux une barrière insurmontable.

Quoiqu'il advienne, jamais je ne vous pardonnerai cette injure. Gardez donc ce titre, gardez ce nom ; mais, souvenez-vous que ce nom est celui de ma mère, et que si, par malheur, vous le déshonorez...

— Eh bien ?

— Je vous tue!

— Ah! vous m'aimez encore, s'écria Suzanne.

— Moi!.. je vous hais!.. je n'aime qu'une femme... c'est Giulia!.. Et Maurice entoura de son bras le col de sa maîtresse qui s'était approchée.

— Et moi, monsieur, répliqua la jeune femme indignée, je n'aime qu'un homme... Et ses regards semblèrent désigner le duc.

Ce dernier pensa que l'homme de sa police avait dû s'abuser; quelle est la police qui ne se trompe pas, ou qu'on ne peut tromper?

Quant à Maurice, il avait suivi le regard de Suzanne ; il l'avait vu s'arrêter sur son rival; il saisit le bras de la vicomtesse, et l'étreignit avec colère. Celle-ci jeta un cri de douleur.

— Une pareille violence est inexcusable, fit le duc en s'avançant.

Mais Maurice n'entendait plus rien. La jalousie, la colère l'aveuglaient, et il s'écria :

— Cette femme ne vous appartient pas, monseigneur, cette femme est la mienne. Je n'ai pas de respect à garder pour la maîtresse du prince.

— Vous vous oubliez, monsieur, dit François IV.

— Et pourquoi ?... Quand le souverain se fait le rival d'un gentilhomme, il s'abaisse jusqu'à lui, ou l'élève jusqu'à son rang. Il n'y a plus de souverain ici. Il ne reste que deux hommes, dont l'un a outragé l'autre.

L'exaspération du vicomte de Boursonne était arrivée à un véritable délire. Il leva la main comme pour frapper; ses amis le retinrent.

La foule les entourait, attendant avec anxiété le dénouement de cette scène. Le duc semblait impassible ; mais il était facile

de juger, à la pâleur de son visage, quelle émotion violente l'agitait. Quant à Suzanne, elle pleurait dans les bras de sa mère.

Tout à coup, un mot glissé par un ami dans l'oreille de Maurice, fit tomber sa fureur; on lui annonçait qu'avant une demi-heure leurs complices auraient cerné la maison, et qu'il devait s'efforcer de retenir le duc jusqu'à ce moment.

Le vicomte reprit peu à peu son sang-froid, et après quelques banales excuses adressées à François IV, il lui dit :

— Monseigneur, vous venez de vous poser en champion de madame; soyez-le donc jusqu'au bout. Je vous propose un marché.

Le duc de Modène s'inclina sans répondre, et attendit. Maurice continua.

— Je souhaite un divorce, et je suis sûr de l'obtenir si Votre Altesse daigne me prêter son appui auprès du Saint-Père. Madame se refuse à cette séparation volontaire; eh bien! je vous joue son consentement ou ma renonciation à ce divorce.

— Expliquez-vous mieux, dit le prince.

— Nous sommes tous deux de même force aux armes, reprit Maurice, voici des fleurets, jouons en partie liée. Nous ferons trois passes. Si je suis touché deux fois, je laisse Suzanne maîtresse de ses actions; si, au contraire, j'ai l'honneur de vous toucher à deux reprises, vous vous chargerez d'obtenir notre divorce.

Tout en parlant, le vicomte avait detaché deux fleurets d'un trophée d'armes, et il les présenta à son rival.

— Par Dieu, répondit celui-ci, je ne puis vous refuser, vicomte. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé. J'accepte, si madame me veut bien pour son chevalier?

— J'y consens, fit Suzanne.

— Alors, prenez garde, Maurice, je ne vous épargnerai pas.

— Oh! ni moi, monseigneur.

Les spectateurs se groupèrent autour de cette arène improvisée. Ce n'était pas un duel; mais une simple joûte avec des armes courtoises.

Les deux combattants étaient de première force, et ils échangèrent plusieurs passes inutiles.

Comme nos lecteurs le savent, François IV était une des meilleures lames de l'Italie. Son jeu était simple, calme, serré, il ne donnait rien au hasard; seulement, lorsqu'il entrevoyait l'instant décisif, ce jeu réglé, presque académique, arrivait à une soudaineté d'imprévu, de vigueur et d'audace, qui le rendait extrêmement redoutable.

Maurice avait lutté cent fois contre le duc; il savait quel adversaire dangereux il lui fallait vaincre; mais il se confiait à son agilité, à sa *furia* toute française. Avec lui, le fer tourbillonnait sans cesse, menaçant de toutes parts, et livrant cependant le moins possible aux chances du destin.

Au bout de quelques minutes, l'assaut fut un instant suspendu, et Maurice dit alors au duc :

— Votre Altesse a-t-elle su, par sa police, qu'il s'organisait une conspiration contre sa personne?

— Peut-être, répondit François IV.

— Vous a-t-on dit que cette fois, il s'agissait, non plus de vous placer sur le trône d'Italie, mais de vous chasser de Modène, reprit Maurice en recommençant d'attaquer son adversaire?

— Oui, dit le duc; mais comment savez-vous ceci?

— Parce que je suis l'âme de ce complot.

— Vous, s'écria François IV?

— Touché, répliqua Maurice qui venait d'envoyer un coup dans la poitrine de son rival troublé; à moi la première manche.

Ils s'arrêtèrent de nouveau.

— Alors, demanda le duc, vous vous déclarez mon ennemi?

— Votre ennemi implacable, monseigneur, riposta vivement Maurice avec audace. Votre Altesse n'ose-t-elle jouer la seconde manche?

— Sur-le-champ, monsieur, répondit François IV soucieux.

Les fers furent croisés; mais il fut facile de voir, que cette

fois, les adversaires apportaient, dans ce combat, un acharnement extrême. Il eût semblé que la vie de chacun d'eux était l'enjeu de la lutte.

Ce fut encore le vicomte qui rompit le silence en demandant, d'un ton railleur, si la police ducale avait promis à son maître la liste des conjurés.

— Précisément, répondit François IV ; un de vos amis nous la vendra demain dix mille florins.

— Le voleur ! fit Maurice, quand vous pouvez l'avoir pour rien.

— Et comment ?

— En venant la chercher ici.

Et Maurice montra de la main gauche cette liste qu'il défendait de la main droite.

Aussitôt, un des conjurés présents se jeta sur le vicomte, et s'efforça de la lui prendre en criant :

— Trahison !

Au même instant, le fleuret de François IV vint boutonner la poitrine de Maurice, qui s'écria :

— Vous ne m'auriez jamais touché si l'on n'eût retenu mon bras, et celui qui l'a retenu, l'a fait par peur ; car son nom figure sur cette même liste que voici, et que je vous remets, monseigneur, car le mien est en tête.

Un cri de terreur et de rage retentit parmi la foule. Le vicomte l'apaisa du geste.

— Un instant, dit-il, laissez lire tranquillement Son Altesse. Oui, lisez, lisez, monseigneur, et regardez bien autour de vous. Tous ceux qui sont ici, ont signé ce papier. De quelque côté que vous tourniez vos yeux, ils ne rencontreront que des ennemis.

Le duc releva la tête. Il comprit, aux regards lancés sur lui de tous côtés, que son adversaire lui disait vrai ; il comprit aussi qu'il était à la merci des conspirateurs, car aucun de ses officiers ne se montrait. Maurice ajouta :

— Les loges des carbonari sont prévenues ; dans quelques minutes vos gardes seront nos prisonniers, et, dans une heure, le tocsin annoncera votre déchéance au peuple.

— Vous comptez sans l'Autriche, monsieur, murmura François IV, pâle de colère.

— Non, monseigneur, car si vous osez revenir sous la protection des baïonnettes allemandes, je remettrai moi-même à l'Empereur, votre maître, l'acte qui vous constitue en état de haute trahison envers lui.

Le duc de Modène se sentit perdu. Rien ne pouvait le délivrer de cette cruelle situation. Il fit un pas, comme pour sortir; mais alors de toutes parts retentit ce cri :

— Mort au tyran !

Et les épées sortirent du fourreau ; et le cercle se rétrécit autour de François IV comme une ceinture de fer.

Maurice se jeta entre ses amis et le duc.

— La vie de cet homme m'appartient, s'écria-t-il ; son sang peut seul laver mon outrage. En lui livrant vos noms, j'ai voulu m'ôter toute possibilité de l'épargner. Monseigneur, nous avons encore une manche à jouer, la dernière ; mais cette fois la mort décidera entre nous. Faites comme moi, d'un fleuret une épée, et en garde !

Maurice avait brisé la pointe de son arme, et il attendait.

Mais le duc avait repris toute sa fierté naturelle et son sang-froid.

— Je ne me battrai pas, dit-il.

— Vous vous battrez, car vous n'êtes pas un lâche. Tenez, monsieur le duc, habit bas ; nos épées trouveront mieux le chemin du cœur.

Et le jeune français jeta bas son habit, et ainsi vêtu, chemise entr'ouverte, laissant apercevoir sa poitrine, l'œil en feu, la tête haute, il défia son rival.

— Je ne me battrai pas, reprit François IV avec dédain. On accepte le duel d'un gentilhomme; on ne salit pas son épée contre le fer d'un assassin.

Le duc fit encore un pas vers la porte ; Maurice le retint du geste.

— Vous ne sortirez pas. Entre vous et cette porte, vous trouverez mon épée !

— Vous voulez dire votre poignard... Eh bien ! soit, mon-

sieur, tuez-moi... je ne me défendrai pas.. Un roi ne demande pas grâce... Frappez, monsieur, frappez!.. N'avez-vous pas même le courage de votre crime ?

Le vicomte eut un mouvement de désespoir en face de cette résolution qu'il n'avait pu prévoir. Il voulait un duel ; on lui offrait un assassinat, et pourtant impossible de laisser le prince s'échapper sans livrer ses amis, ses complices à sa vengeance. Il hésita ; mais sa résolution fut bientôt prise. Il connaissait le caractère de son ennemi, ses emportements, la violence de ses passions ; ce fut sur elles qu'il compta. Il s'avança vers le duc, et lui dit :

— Vous refusez un combat loyal, c'est votre droit ; maintenant voici le mien. Ce n'est pas un conspirateur vulgaire qui vous outrage, c'est un mari qui vous demande compte de son honneur. Demain, ce mari publiera que François de Modène ne sait se battre qu'avec des fleurets boutonnés, même après avoir été châtié comme un laquais. Celui qui a peur d'un coup d'épée, monseigneur, ne mérite que des coups de canne.

Maurice saisit promptement le stick d'un de ses amis, et le leva sur le prince. Celui-ci se jeta rapidement en arrière, et brisant à son tour le bouton de son fleuret :

— Misérable ! cria-t-il, défends ta vie.

— Allons donc, répondit Maurice, et que Dieu prononce entre nous, car l'un de nous deux va mourir !

Un incident inattendu vint changer la face des choses.

La comtesse Cavedoni avait suivi cette scène de provocation avec une anxiété visible. Elle aimait sincèrement le vicomte; elle comprit qu'il était perdu, soit qu'il tuât le duc, soit qu'il fût frappé par celui-ci. Poussée par un sentiment instinctif, involontaire, elle courut vers Suzanne.

— Madame, lui dit-elle, j'ai amené tous ces dangers, peut-être est-il encore temps de les conjurer. Vous avez cru votre mari coupable, vous vous êtes trompée. S'il m'a suivie ici, c'est que je l'ai menacé de livrer à l'Autriche un traité secret qui eût perdu ses amis et son père. C'est seulement à l'aide de cette menace que j'ai obtenu cette trahison apparente.

Suzanne, éperdue, se tourna vers Maurice, au moment où

celui-ci allait croiser le fer avec le duc qui s'arrêta un instant aux paroles prononcées par Giulia.

— Tout ceci est-il vrai, monsieur, demanda-t-elle?

— Sur mon honneur, oui, répondit Maurice.

— Mais je ne suis pas coupable non plus, s'écria la jeune femme, je ne vous ai pas quitté, Marietta seule a suivi Son Altesse.

Ce fut au tour du vicomte de se demander si ce qu'on lui affirmait était mensonge ou vérité. La parole de Suzanne ne pouvait lui suffire; il lui fallait une preuve palpable, le hasard se chargea de la lui fournir.

Il se rappela tout à coup la légère blessure faite par lui au bras de Suzanne, ou de Marietta, par une épingle, au moment où il la pressait sur son cœur; il courut vers la fiancée d'Hercule Porro, écarta sa manche, examina, et n'aperçut aucune trace d'égratignure.

Il revint vers Suzanne, lui prit le bras en tremblant, releva sa manchette, et trouva le mouchoir attaché par lui. Par un mouvement rapide, il arracha le mouchoir, et découvrit la légère déchirure produite par l'épingle. Il n'y avait plus à douter, c'était bien Marietta qui avait accompagné le duc.

Celui-ci, qui avait suivi avec attention toutes les confrontations faites par le vicomte, sentit que la mystification était complète; mais en même temps il entrevit une espérance de salut, car désormais à quel titre Maurice continuerait-il d'être son ennemi implacable? Le duc attendit donc, dans le plus grand silence, pendant que le jeune de Boursonne, ivre de joie, implorait son pardon aux genoux de Suzanne.

En ce moment, un bruit confus arriva du dehors qui ramena le vicomte au sentiment réel de sa situation. Ce bruit, c'était celui de l'Océan au début d'une tempête; ou celui du peuple au matin d'une révolution. L'Océan était loin; mais l'orage populaire grondait en effet.

Les sociétés secrètes, averties par des émissaires, avaient cerné la maison, désarmé les quelques gardes amenés par le duc, et tout était en leur pouvoir. Bientôt les cris :

— A mort le duc, se firent entendre, l'émeute se montrait sanguinaire, et les hurlements approchaient.

François IV resta calme devant ces menaces qui montaient jusqu'à lui; mais Maurice pâlit. Il courut aux portes et ferma les verroux.

— Nous ne sommes pas des assassins, s'écria-t-il, nous vous défendrons contre ces insensés, monseigneur, n'est-ce pas, messieurs?

Un silence glacial accueillit ces paroles. Les regards menacèrent le duc et son nouveau défenseur.

Quant à François IV, ses yeux n'avaient pas quitté la pendule. Quand il entendit sonner huit heures, moment désigné par lui à son capitaine des gardes pour lui amener son régiment, il eut un sourire haineux qui eût fait frissonner ses ennemis, s'ils en eussent deviné le motif.

Maurice s'était placé entre la porte du fond et le duc, comme pour le protéger de sa personne; on heurta du dehors.

— Ouvrez, monsieur de Boursonne, fit le duc tranquillement.

— Mais, monseigneur, n'entendez-vous pas ce tumulte, ces cris de mort... ces coups de feu?...

— Ouvrez, vous dis-je... Vous n'osez? Alors je me chargerai moi-même de ce soin.

François IV traversa la masse des gentilshommes qui l'entouraient, et qui l'eussent frappé de leurs poignards s'ils n'eussent eu la certitude intime que le peuple du dehors se chargerait de cette hideuse besogne. Le duc était leur ennemi, leur prisonnier, il était sans défense. et c'est ce qui le protégeait. S'il eût résisté, cent épées l'eussent abattu; son sang-froid le sauva.

Il tira les verroux de la porte qui commençait à céder sous les efforts des gens qui cherchaient à l'enfoncer, il ouvrit; mais au lieu de se trouver en face des carbonari, comme s'y attendaient Maurice et ses amis, le prince se vit aussitôt entouré par ses troupes déployées dans les salles, les corridors et les jardins.

C'était une lutte à engager; lutte incertaine, chacun le comprenait, le duc tout le premier. Les gentilshommes avaient l'é-

pée à la main ; au dehors, les coups de feu retentissant, annonçaient un combat dont nul ne pouvait prévoir l'issue; François IV, en présence de ces conspirateurs énergiques, et forcés de se battre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, comprit qu'il était plus prudent de feindre une générosité dont sa nature ne fut jamais capable.

En homme qui connaît le caractère humain, il s'avança résolûment au devant de ses ennemis, semblant se confier à eux, et fit signe à ses gardes de ne pas le suivre.

— Messieurs, dit-il aux chefs des loges, vous êtes témoins que je n'ai rien fait contre vous, ni contre le traité secret que j'ai signé avec vous. Allez-vous, pour une misérable querelle d'amour, frapper en moi le plus ferme soutien de l'unité italienne et l'ennemi le plus dangereux de l'Autriche? Allons-nous, pour toujours, séparer nos causes unies, aux risques qu'elles ne réussissent jamais? Oublions ce qui s'est passé. J'ai contre vous cette arme, et il montra la liste que Maurice lui avait remise; vous, messieurs, vous avez mon nom, mon adhésion au pacte secret qui nous unit contre notre ennemi commun, l'Autriche. Conservez cet otage qui vous garantit ma fidélité; quant à moi, ajouta-t-il en riant, comme je ne veux pas que ma police découvre que je conspire avec vous, ne parlons jamais de cette liste.

Et il détruisit à la flamme d'un flambeau le papier que le vicomte avait mis imprudemment entre ses mains.

— Monseigneur, s'écria Maurice, Votre Altesse vient de brûler notre conspiration. Aujourd'hui nous disons vive François IV ! demain nous crierons : vive le roi d'Italie !

— J'accepte ce titre. Messieurs, au revoir.

Et le duc de Modène, saluant avec la plus grande affabilité les seigneurs pressés respectueusement autour de lui, s'éloigna tranquillement de cette maison qui avait failli devenir son tombeau.

XVIII

LE DERNIER ACTE D'UNE CONSPIRATION

Peu de jours après, les ordonnances de Charles X étaient apportées par les journaux de France; puis la nouvelle de la révolution de juillet; enfin, l'avènement des Bourbons de la branche cadette.

L'anxiété du duc de Modène et des patriotes italiens fut extrême. Les hommes du nouveau gouvernement tiendraient-ils leurs promesses envers les nationalités étrangères? Aideraient-ils de leur pouvoir d'hier la révolution qui venait de leur livrer la couronne de France? Tendraient-ils la main à leurs anciens complices ou aux royautés absolues? Telles furent les questions que se posèrent les patriotes italiens.

Au premier abord, la cause du peuple sembla gagnée; le nouveau ministère français ne venait-il pas de publier cette déclaration de principes : « *A l'intérieur, un trône entouré* » *d'institutions républicaines; au dehors, résolution de sou-* » *tenir en tous lieux la liberté, et de venger la France des* » *honteux traités de* 1815. »

Le sort de la révolution était dans les mains de deux princes : du duc de Modène, de la loyauté de qui Cyrus Menotti répondait corps pour corps, et d'une tête nouvellement couronnée. Henri Misley garantissait la fidélité de celle-ci.

Jusqu'alors, l'Autriche avait tout ignoré; mais un jour vint où M. de Metternich entrevit l'abîme profond où l'empire allemand allait s'engloutir, perdant tout à la fois sa plus riche province et sa suprématie en Italie. Un seul moyen d'arrêter la révolution existait, c'était de se concilier le trône de juillet. L'Autriche; et bientôt la Russie, entraînée par la crainte de perdre la Pologne, s'offrirent à reconnaître la nouvelle dynastie de la France, si celle-ci se séparait des révolutionnaires. Une lettre de lord Wellington à M. Molé ouvrit l'intrigue, dit M. Charles

de la Varenne dans sa magnifique histoire de l'Italie centrale, et bientôt « *le marquis d'Appony, ambassadeur d'Autriche à » Paris, reçut, de la bouche même du roi des Français, le dé- » tail exact du projet du comité cosmopolite.* »

Dès ce jour, la rupture était consommée entre les patriotes et leur ancien chef en France. Mais si cette rupture était facile vis-à-vis de gens sans consistance, même vis-à-vis d'hommes tels que Lafayette, Laffitte et autres, elle devenait délicate alors qu'il s'agissait d'abandonner le duc de Modène.

Ce dernier, plus inquiet que jamais, avait adressé au roi Louis-Phillippe un de ses émissaires vers la fin de 1830; cet agent fut reçu au Palais-Royal, que le nouveau souverain n'avait pas encore quitté, et y trouva une réception cordiale.

Il nous répugne tellement de raconter ces faits, indispensables cependant à notre histoire, que nous laissons la parole à Gualterio :

« Louis-Philippe, dit l'écrivain italien, l'assura qu'il persis- » tait dans ses desseins, et lui montra une lettre originale qui » allait être portée au duc de Modène par le duc de Praslin, » gendre du maréchal Sébastiani. Le messager vole à Modène » et au Cattajo, où se trouvait le duc en ce moment.

» Celui-ci venait justement de recevoir de Vienne un com- » mencement de plaintes et de menaces, et il se croyait trahi » par les libéraux; mais il put se convaincre, peu après, que » ses trames avaient été dénoncées par Louis-Philippe lui- » même à l'ambassadeur Appony.

» Il décida d'attendre la lettre de Louis-Philippe, et le duc » de Praslin ne tarda pas à arriver à Modène. Le ministre des » affaires étrangères, comte Molza, se rendit auprès de lui » en visite officieuse, et lui demanda la copie des lettres de » créance qu'il avait pour le duc, ce qui se pratique en pareille » circonstance. M. de Praslin répondit qu'il ne possédait point » de copie; qu'il devait remettre sa lettre au duc en main » propre.

» Le ministre modénais sortit alors pour se rendre auprès du » duc, afin de se concerter avec lui sur l'heure et les détails » de l'audience à accorder à l'envoyé extraordinaire du nou-

» veau roi des Français ; mais M. de Praslin, sans attendre au-
» cunement la réponse, fit sur-le-champ atteler sa chaise de
» poste, et quitta Modène. Le duc eut ainsi l'apparence de n'a-
» voir point voulu reconnaître Louis-Philippe, et celui-ci en
» retira le profit de pouvoir rompre toute relation et toute pro-
» messe antérieure.

» François le comprit parfaitement, et chercha aussitôt à
» persuader les libéraux qui agissaient en son nom de cesser
» leurs pratiques ; ceux-ci, au contraire (qui ne savaient pas
» le fond des choses), s'employèrent à le convaincre que les
» choses étaient désormais trop avancées, la révolution trop
» bien préparée et immanquable, l'exhortant au moins à se te-
» nir neutre, et à ne pas tremper ses mains dans le sang des
» patriotes. Ce furent des paroles inutiles ; aucun des deux
» côtés ne se persuada. »

Il est d'usage que tous les souverains civilisés entretiennent un certain nombre d'espions auprès de chaque cour étrangère ; François de Modène gageait beaucoup de ces rapporteurs titrés jusque dans la chancellerie aulique ; aussi fut-il rapidement averti qu'il avait été vendu au gouvernement autrichien.

L'affaire était grave. Il y avait récidive. Il y allait, pour François IV, de son trône, de sa liberté peut-être. Un honnête homme eût été embarrassé ; le duc François ne pouvait l'être.

Il se hâta d'écrire à son cousin l'empereur d'Autriche qu'il eût à se mettre en garde contre le nouveau roi des Français ; il l'avertissait, en fidèle parent, que depuis longtemps il épiait les relations suspectes des révolutionnaires, et qu'il s'était même associé à eux pour les pouvoir plus facilement dénoncer au jour du danger.

La cour de Vienne feignit de croire ; mais le duc sentit que son intérêt exigeait qu'il se réhabilitât dans l'esprit de son maître en versant le sang de ses anciens amis.

Cependant l'heure où la conjuration italienne devait éclater arrivait. Le général Sébastiani, ministre de la guerre, avait affirmé la résolution du cabinet français de maintenir *à tout prix le principe de non intervention,* dans la séance de la chambre des députés du 15 janvier 1831. Il avait été répondu

en haut lieu, au général Lafayette, au comte de Boursonne et à Henri Misley, que la France s'opposerait, *par les armes*, à toute intervention de l'Autriche contre un mouvement libéral en Italie. Or, si la France ne permettait pas à l'Autriche de peser dans la balance italienne avec ses soldats et ses canons, la révolution était faite.

Aussi, les comités de l'Italie centrale, sur l'invitation du comité de Paris, adressée par le comte de Boursonne à son fils, et transmise à toutes les ventes de l'Italie, fixèrent-ils l'insurrection générale au 3 février. A l'heure dite, on devait arborer le drapeau national dans toutes les villes. Mais le duc veillait, désireux de rentrer en grâce auprès de la cour d'Autriche.

La nuit du 2 au 3 février, alors que les principaux conjurés de Modène étaient réunis chez Menotti pour se distribuer les rôles dans le combat du lendemain, une forte colonne de troupes ducales, avec de l'artillerie, cerna la maison. Les conspirateurs se défendirent bravement; mais la lutte était trop inégale, la maison se montrait criblée de boulets et de balles, et ses défenseurs étaient morts ou blessés.

Menotti et Maurice furent transportés mourants au palais de François. Celui-ci écrivit, de sa main, ce curieux autographe, expédié sur-le-champ au gouverneur de Reggio, et retrouvé lors de la révolution de 1848 : « *Modène*, 3 *février* 1831. — » *Cette nuit, un complot terrible a éclaté contre moi. Les conspirateurs sont entre mes mains.* ENVOYEZ-MOI LE BOURREAU. » — FRANÇOIS. »

Cette même nuit, la maison habitée par le vicomte de Boursonne et celle de madame Salomon avaient été envahies par une escouade de sbires, et fouillées de la cave au grenier sans qu'on pût découvrir ni Suzanne, ni sa mère. Toutes deux avaient été averties en secret par leur ancienne ennemie, la comtesse Giulia, prévenue par son confesseur, qui tenait la nouvelle de l'arrestation des deux dames d'un de ses pénitents. Ce fut chez la comtesse que se réfugièrent les deux femmes, et le duc les fit chercher partout, excepté chez leur ancienne ennemie.

Quelques jours après, l'annonce de la révolution de Parme et de Bologne forçait François IV à s'enfuir de Modène, et à

chercher un asile sur le territoire autrichien, dans la puissante forteresse de Mantoue, et Suzanne, recouvrant sa liberté, se hâtait de partir pour la France, espérant y susciter des protecteurs à son mari.

En effet, Maurice et Menotti restaient toujours prisonniers du duc fugitif. Celui-ci, jugeant dangereux de rendre ses deux complices les plus intimes à la liberté, les avait emmenés dans son exil, sachant, par ses espions, que cet exil ne serait pas long, puisque la France était, en secret, l'alliée de la cour de Vienne.

Hélas ! les peuples ne voient que la superficie des événements qui décident de leur sort, et l'histoire seule les met à nu devant la génération suivante, juge sévère qui donne une larme de pitié aux victimes, et stigmatise les rois-bourreaux.

Pendant que l'Italie entière s'insurgeait aux cris de vive la France, se croyant protégée par le principe proclamé bien haut de la non-intervention. M. de Metternich, d'accord avec le cabinet des Tuileries, tenait à l'ambassadeur de France ces insolentes paroles, destinées à masquer la manœuvre secrète : — « Jusqu'ici, nous avons toléré que la France mît en avant le » principe de non-intervention ; mais il est temps qu'elle sache » que nous ne le reconnaissons en rien pour tout ce qui con- » cerne l'Italie. Nous porterons nos armes partout où s'étendra » l'insurrection. Si cela doit nous amener la guerre, eh bien ! » vienne la guerre ! nous aimons mieux en courir les risques » que de nous trouver exposés à périr au milieu des soulève- » ments. »

Et les gouvernements s'étonnent de tomber. Ils ont oublié; mais, autour d'eux, la nation humiliée s'est souvenue. La France subit le soufflet de M. de Metternich ; mais ne le pardonna jamais à ceux qui le lui avaient laissé donner.

Comprend-on maintenant pourquoi Charles-Albert repoussa la coopération française de 1848, et répondit : « *L'Italia fara da se ?* »

Louis-Philippe n'avait-il pas répondu à l'envoyé de ce champion valeureux des libertés italiennes : « *Je ne me mêle pas aux politiques d'aventure.* »

Après la sanglante affaire de Rimini, l'Autriche installa de nouveau ses archiducs et ses bourreaux dans toute l'Italie, et François de Modène, après avoir envoyé à l'échafaud les chefs des principales familles de son duché, songea au supplice des deux prisonniers qu'il avait fait voyager avec lui.

L'un, Cyrus Menotti, sortit de son cachot le 26 mai 1831 pour s'acheminer vers le gibet. Avant de mourir, il fit ses adieux à sa chère patrie, à laquelle il sacrifiait sa vie et les plus tendres affections, et il ajouta : « La tromperie (la delusione) » dont je meurs victime, fera détester pour toujours aux Ita- » liens toute ingérence étrangère dans leurs affaires, et les » avertira de ne prendre confiance que dans le secours de » leurs propres bras. »

N'est-ce pas là aussi la conviction du héros d'Italie, de Garibaldi? Après ce que nous savons, qui serait assez insensé pour le blâmer?

La seconde victime restée à la merci du duc François était Maurice.

Le vicomte et Menotti avaient, nous l'avons dit, échangé avec le duc, lorsqu'ils conspiraient de compagnie, un sauf-conduit destiné à garantir leur existence, quoi qu'il pût arriver. Jamais le prince n'avait oublié son autographe ducal; aussi fut-il saisi sur les deux prisonniers lors de leur arrestation, et détruit.

Le supplice réservé à Maurice devait être plus cruel que celui de l'infortuné Menotti; le duc n'avait-il pas à se venger des outrages du vicomte et des dédains de Suzanne?

Le jour même où Cyrus Menotti fut traîné à l'ignoble gibet, un prêtre vint avertir Maurice que sa dernière heure était arrivée, et lui apprit la fin de son compagnon d'infortune.

Le vicomte de Boursonne s'attendait, depuis longtemps, à cette nouvelle; il la reçut sans trouble. Depuis son arrestation, rien n'avait transpiré du dehors dans sa prison; on ne lui avait remis aucune lettre, on ne lui avait pas permis d'écrire soit à son père, soit à sa femme. Il ignorait absolument le sort de Suzanne.

Après avoir reçu les dernières consolations du prêtre, Maurice eut la visite d'un capitaine des gardes du duc. Celui-ci le

prévint qu'à cause de sa qualité d'ancien officier français, le duc avait ordonné qu'au lieu d'être pendu, il serait fusillé. La sentence devait être exécutée dans l'intérieur de la prison.

Un piquet de soldats fut introduit dans le cachot, Maurice le suivit, et arriva dans une cour spacieuse. On lui banda les yeux, un homme lui lut la sentence, puis on le fit mettre à genoux.

L'officier commanda le feu ; douze coups retentirent.

Maurice se releva avec surprise, aucune balle ne l'avait atteint.

L'officier s'approcha.

— Vos hommes m'ont manqué, lui dit le prisonnier fort ému. Allons, monsieur, recommencez, et finissons-en.

— Cela ne m'est pas possible, répondit l'officier ; je dois auparavant en référer à mes chefs.

Maurice fut réinstallé dans son cachot. Devait-il placer quelque espérance de salut dans ce hasard qu'il croyait providentiel? Involontairement, après le doute, l'anxiété du premier moment, il se laissa entraîner, à son insu, vers la possibilité de revoir Suzanne, son père, la France, et, la nuit venue, le sommeil lui apporta, pour la première fois depuis de longs mois, quelques songes de bonheur.

Le lendemain matin, à peine le soleil paraissait-il, que le même officier, qui avait commandé le feu la veille, entra dans le cachot de Maurice, suivi du gouverneur et d'un prêtre.

L'homme de Dieu raffermit le moral chancelant du prisonnier ; l'officier lui fit bander les yeux, et, à un signal donné, douze coups de feu retentirent. Maurice encore n'était pas touché.

Il se releva ; cette fois, il y avait de l'égarement dans toute sa personne. Il regagna sa cellule souterraine, chancelant comme un homme ivre.

Huit jours se passèrent, et chaque matin cette lugubre tragédie fut jouée dans l'intérieur de la prison. Maurice comprit enfin. Le duc ne voulait pas le tuer ; il voulait le rendre fou. Le duc avait sans doute promis de respecter sa vie sur les instances de son père et de l'ambassadeur de France, et le souverain

tenait parole ; il n'avait pas juré de respecter la raison de sa victime.

Maurice sentit le délire s'emparer de son cerveau. Ce prêtre qui, chaque matin, venait lui répéter avec des variations : Frère, il faut mourir! cette toilette du supplicié que les geôliers étaient chargés de lui faire ; ces soldats abaissant, devant lui, leurs fusils veufs de balles hier, mais peut-être bien chargés aujourd'hui ; cette lecture de la sentence; ce supplice quotidien, tout cela, c'en était trop. On meurt bravement une fois, on ne meurt pas cinquante jours de suite, et cette scène se renouvelait depuis près de deux mois, lorsque le vicomte sentit son intelligence prête à défaillir. Qui pouvait le sauver? la mort seule. Il l'implora; ce fut peut-être pour cela qu'elle lui envoya sa délivrance.

XIX

L'EMBOLIE

Nous avons dit que Suzanne, sauvée par les soins de la comtesse Giulia Cavedoni, avait pu se réfugier en France avec sa mère ; elle avait été accueillie comme une fille par le comte de Boursonne, qui avait mis à sa disposition l'appartement jadis occupé par son fils. Le comte s'était adressé au ministre des affaires étrangères, et celui-ci avait reçu la promesse du duc de Modène que la vie de son prisonnier serait respectée; nous avons vu comment.

Fatigué de ne pouvoir obtenir davantage, le comte de Boursonne avait eu recours à la puissance de l'or. Il comptait de nombreux amis à Modène, il y fit parvenir une somme importante destinée à acheter le concours de quelques geôliers.

Chaque matin, Suzanne descendait déjeuner chez M. de Boursonne. Un jour, à sa grande surprise, elle apprit qu'il était sorti. Il ne rentra que dans la matinée ; il était pâle, défait, préoccupé ; il refusa de rien laisser pénétrer de ses inquié-

tudes à sa belle-fille. Celle-ci interrogea le valet de chambre du comte, s'informant si son maître avait reçu des lettres d'Italie; aucune dépêche n'avait été apportée à l'hôtel.

Le lendemain matin, avant le jour, un violent coup de sonnette retentit chez M .de Boursonne. Suzanne, qui n'avait pu reposer, se hâta de se lever, et lorsqu'elle entra dans l'appartement du comte, celui-ci sortait tellement troublé, tellement changé, qu'elle recula involontairement et le laissa passer sans oser lui adresser une parole, sans être même aperçue par lui.

Il ne parut ni au déjeuner, ni au dîner..

Minuit sonnait comme il rentrait.

Celui qui aurait vu ce beau vieillard six mois auparavant lui eût donné cinquante ans ; celui-là qui l'aurait rencontré le soir dont nous parlons, eût affirmé que le comte était octogénaire. En vingt-quatre heures, ses cheveux s'étaient argentés, sa taille s'était courbée, ses traits s'étaient affaissés. Seuls, ses yeux brillaient de cet éclat qui annonce une fièvre intense.

Au lieu de rentrer dans sa chambre, le comte s'arrêta dans le salon, et comme s'il n'eût pas eu la force d'aller plus loin, il se laissa lourdement tomber dans un fauteuil placé auprès de la cheminée. Sa tête glissa entre ses mains, et il resta longtemps absorbé dans ses pensées sans s'apercevoir que Suzanne s'était placée à côté de lui, n'osant l'interroger.

Il la vit enfin, lui prit la main, et serra cette main dans la sienne sans pouvoir prononcer une parole.

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-elle avec sa douce voix d'ange.

— Oui. Oh ! oui.

— Maurice ?...

— Oui.

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Oui.

— Mauvaises ?

— Affreuses.

— Ciel !

— Écoutez, Suzanne, reprit M. de Boursonne avec cet accent

saccadé que donne une violente surexcitation, écoutez, du courage... Mon enfant, demain, demain, ils l'auront tué !...

— Qui ! Maurice?

— Oui, mon fils !... votre époux !... mort !... mort !... mon seul amour en ce monde. Oh! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le comte avec un cri de désespoir tellement déchirant que la jeune femme trouva ses douleurs effacées par les angoisses de ce père.

— N'est-il plus d'espérance? hasarda-t-elle.

— Laquelle? Voici deux jours que je cours, que je cherche... Personne... je n'ai pu trouver personne.. J'ai offert mon or, ma fortune... personne n'a voulu sauver mon fils.

— Mais comment cela eût-il été possible, demanda Suzanne, surprise et inquiète des paroles du comte, et craignant pour sa raison?

Celui-ci comprit la pensée de sa belle-fille, et lui dit :

— Je ne suis pas fou. C'est un secret de famille, un secret que Maurice doit toujours ignorer.

Alors le comte lui révéla comment il pouvait sauver son fils en lui substituant un étranger, en achetant à cet étranger les jours qui lui restaient à vivre.

Il lui apprit que l'âme de la comtesse de Boursonne lui avait apparu, les deux dernières nuits, sans qu'il l'eût appelée ; qu'elle s'était refusée à toute réponse et qu'elle lui avait ainsi annoncé la fin prochaine de leur fils.

— Cette nuit même, dans une heure, dans un instant peut-être, la comtesse trépassée va se montrer à moi une troisième fois, et demain tout sera fini, Maurice sera mort !

De tout ce que venait de lui confier son beau-père, Suzanne n'avait retenu qu'un fait, c'est que l'on pouvait donner sa vie pour celle du vicomte. Elle fit répéter cela à M. de Boursonne, et sûre de ne pas se tromper, elle lui dit simplement :

— Pourquoi chercher au loin ce dévouement que vous deviez être sûr de rencontrer ici ? Ce n'est pas à un indifférent de sauver mon mari, c'est à moi !

Le comte refusa ce sacrifice, sacrifice odieux, que Maurice maudirait.

La jeune femme supplia ; son mari ignorerait toujours ce dévouement.

— Non, non, répétait le comte, il ne sera pas dit que tant de jeunesse, de beauté, de vertus périront pour conserver un fils à un vieillard égoïste, et qui tremble pour sa race. J'aime mon fils, et s'il ne fallait que s'ouvrir les veines pour l'arracher à la mort, je disputerais à l'univers entier le bonheur de me sacrifier à mon enfant ; mais vous ?... Oh ! jamais ! jamais !

— Vous n'avez pas le droit de me refuser, mon père. La mère de Maurice a révélé à quelles conditions son fils serait sauvé ; eh bien ! ces conditions, je les accepte. Oui, continua-t-elle, non plus en s'adressant à M. de Boursonne, mais comme si elle parlait à un être invisible : oui, je donne ma vie pour celle de Maurice ! Le pacte est maintenant conclu, conclu malgré vous, mon père. A cette heure, si ce pouvoir extraordinaire est réel, votre enfant est près de sa délivrance, et moi... moi, je prie seulement Dieu de me le laisser embrasser une dernière fois.

M. de Boursonne baisa la main de cette jeune femme qui se dévouait avec tant de simplicité, comme si elle eût rempli la tâche la plus douce et la moins difficile. Elle sacrifiait, à vingt ans, une vie toute d'amour, de plaisir, d'espérances et d'illusions, et elle souriait au vieillard qui pleurait.

La nuit se passa ainsi ; l'esprit de feu la comtesse de Boursonne ne parut point.

— Cachez bien à Maurice la cause de ma mort, répéta Suzanne, qu'il ne se la reproche jamais. Je ne veux pas que ma pensée soit pour son souvenir un remords, même un reproche. Quand je ne serai plus, qu'il ne se souvienne de moi que comme de la femme qui l'a le plus aimé, si Dieu ne me laisse pas attendre son retour.

M. de Boursonne demeurait saisi d'admiration en présence de tant d'abnégation et de calme. La voyant fraîche et rose, ses longues paupières à peine bleuies par la veille, et la figure pleine de santé, le vieillard doutait. Il se prenait à espérer que son fils pourrait échapper au bourreau de Modène sans que le sacrifice fût nécessaire.

Vers le matin de cette nuit terrible, la jeune femme ne put

résister à la fatigue; elle s'endormit d'un si doux et si tranquille sommeil que le comte se garda bien de le troubler.

M. de Boursonne se prit à considérer cette belle jeune fille la tête renversée en arrière sur son fauteuil, et la bouche demi-souriante.

Tout à coup, le front de Suzanne se rembrunit, une pensée pénible s'y reflétait comme dans un miroir. Elle parut apercevoir, dans un songe, un effrayant spectacle, et elle murmura d'une voix entrecoupée.

— Une prison... Ah!... des soldats... Ils chargent leurs fusils... Voici la poudre... des balles... M. de Boursonne tressaillit à ce dernier mot. Suzanne continua:

— Un prêtre... Maurice se lève... Le prêtre... Ciel!... cette femme!... cette femme avec lui... Il la serre dans ses bras... Ah!... cette femme!... Ah!... ah!...

La vicomtesse se débattait contre cet affreux cauchemar, avec des cris convulsifs tellement douloureux que M. de Boursonne lui prit la main et l'éveilla.

Suzanne r'ouvrit les yeux, sourit au comte, et lui dit seulement :

— Ah! c'est vous, mon père... quel doux sommeil.

Ses yeux se fermèrent de nouveau, sa tête retomba sur le fauteuil, elle parut endormie; elle était morte.

M. de Boursonne n'eut d'abord aucun soupçon de cette fin si subite et si inattendue; mais n'entendant plus la respiration de sa belle-fille, se rappelant la mort foudroyante de Julien Morisset, il prit le bras de Suzanne... le pouls avait cessé de battre... il plaça sa main sur son cœur... le cœur était muet; Suzanne était bien morte.

Le comte appela, envoya chercher son médecin, et le docteur Désouches ne put que constater l'impuissance de sa science.

— C'est sans doute un anévrisme, demanda la femme de chambre qui sanglottait au pied du lit de sa maîtresse?

— Non, répondit Désouches, non; madame la vicomtesse de Boursonne a été frappée par ce coup de tonnerre que la médecine nomme embolie.

Cette terrible maladie n'est véritablement étudiée, connue et bien définie que depuis peu d'années. Un curieux mémoire, lu par M. Velpeau, notre célèbre chirurgien, à l'Académie des sciences, a prouvé qu'un caillot de sang entrait souvent dans la circulation. Tant que ce caillot parcourt des vaisseaux plus larges qu'il n'est gros, il apporte peu de trouble dans l'économie de notre corps, tout au plus un malaise que la médecine est encore impuissante à diagnostiquer, et plus impuissante encore à guérir. Mais le jour où ce petit amas sanguin, entraîné dans le torrent de la circulation s'engage dans un conduit plus étroit que lui, et qu'il l'obstrue, le malade tombe foudroyé, comme s'il eût bu quelques gouttes d'acide prussique ou de curare. J'ai connu plusieurs personnes frappées par l'embolie, la mort la plus désirable de toutes les morts ; on ne souffre pas.

XX

UN CAPUCIN

Nous avons laissé Maurice sous la menace incessante d'un supplice vraiment infernal, et nous avons vu sa raison prête à l'abandonner. Cette torture morale durait depuis six semaines, lorsqu'un jour la cour d'Autriche fit réclamer le captif pour l'envoyer au Spielberg.

Le duc de Modène ne fut pas la dupe de cette attention allemande, il comprit que M. de Metternich voulait interroger le vicomte de Boursonne sur les détails de la conspiration dans laquelle l'archiduc François IV avait trempé, et il jugea prudent de faire charger à balle les fusils de ses soldats, dès le lendemain matin.

Le soir même, le duc manda son ministre de la police, il signor Riccini. Nous ne pouvons citer ce nom sans y accoler la peinture de ce singulier ministre, faite par M. Bianchi, l'un des membres de l'administration des duchés en 1848 :

« Le ministre de la police, écrit M. Bianchi au sujet de Ric-

» cini, quand la cour ducale, au mois de mai, allait habiter
» Reggio, avait coutume d'amener avec lui sa maîtresse, qu'il
» logeait dans un hôtel hors la ville, l'*Hôtel de l'Ange*, et il
» exigeait que la police et la gendarmerie fissent bonne garde
» autour, et empêchassent d'entrer chez elle les galants. Le di-
» recteur de la police, assez mécontent de cette besogne, en
» écrivit au duc dans un de ses rapports, et au dos de ce rap-
» port, le duc traça de sa main cette réponse que j'ai lue, et
» que je transcris ici : — *Si conosce pur troppo chè Riccini è
» un porco; ma per carità si guardi di fare che egli dia il
» minore scandalo possibile.* — Nous ne savons que trop que
» Riccini est un porc; mais, par charité, qu'on s'arrange de
» façon à ce qu'il fasse le moins de scandale possible. »

Le duc fit donc appeler auprès de sa personne ce ministre *porco*, et il lui donna l'ordre de cesser toute dissimulation dans l'exécution prochaine de Maurice, et de lui faire envoyer douze balles dans le crâne.

A l'aurore, comme cela se pratiquait depuis cinquante jours, les préparatifs de l'exécution furent commencés, et un capucin fut introduit auprès du condamné. Selon l'habitude, le geôlier laissa seuls le prêtre et le prisonnier.

Comme le confesseur était changé presque chaque jour, Maurice examina celui-ci, et le vit, avec une certaine surprise, s'assurer du regard si personne n'écoutait. Satisfait probablement de son muet examen, le capucin fit signe à son pénitent de s'agenouiller devant lui; puis il lui dit le plus bas possible :

— Pas un cri, pas un mot, pas un geste qui puisse nous trahir; je viens vous sauver.

Maurice tressaillit; son cœur battit à rompre sa poitrine; pourtant il se contint.

— Qui donc êtes-vous? demanda-t-il.

Le prêtre écarta, sans répondre, le capuchon qui enveloppait sa tête, et le vicomte reconnut Giulia.

Celle-ci lui dit :

— Grâce à l'or envoyé par votre père, j'ai acheté deux de vos guichetiers. Vous allez revêtir le costume que je porte; le

geôlier qui va venir est payé, il vous conduira hors de la ville ; vous trouverez des chevaux, de l'argent, et vous gagnerez la frontière.

— Mais vous ?

— Je resterai. Nous ne pouvons sortir deux de cette prison.

— Je ne vous abandonnerai pas à la vengeance du duc.

— Je n'ai rien à craindre, répondit généreusement la comtesse qui savait le contraire.

Maurice hésitait; mais enfin Giulia parvint à lui persuader qu'elle ne courait aucun danger. Le vicomte se laissa convaincre ; il remercia la comtesse dans un long embrassement, revêtit son costume, et suivit le guichetier qui vint le chercher.

Un quart d'heure après il était libre et courait vers la frontière, tandis que la cômtesse était arrêtée. Ce sont ces diverses scènes que Suzanne avait entrevues dans son sommeil.

Le duc entra dans une fureur indicible lorsqu'il apprit la fuite de son ennemi ; il dicta deux ordres : le premier concernait la poursuite du fugitif; le second ordonnait le châtiment de sa complice.

Si Maurice eût pu deviner quel serait ce supplice, il eût fait le sacrifice de sa vie mille fois avant de le laisser endurer par la pauvre femme qui s'immolait pour son salut.

Un des articles du code pénal en usage à Modène portait ceci : — « *Le châtiment corporel consiste en coups de verges* » *pour les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans et pour les* » *femmes; en coups de bâton pour les hommes adultes, et ne* » *peut aller à moins de cinq coups, ni à plus de vingt.* »

A vingt coups, un homme de force ordinaire meurt presque toujours.

Nous regrettons de ne pouvoir transcrire une partie de ce code hideux, l'une des hontes de l'Autriche et de ses archiducs ; nos lecteurs y puiseraient, non pas la haine du peuple autrichien, brave nation écrasée sous le poids des impôts, mais le mépris et l'horreur de son gouvernement. Par malheur, ce récit nous conduirait trop loin.

Revenons donc à la comtesse Giulia. Elle fut condamnée,

comme tant de nobles Italiennes et Hongroises, à être battue de verges.

Portée sur la place publique, dépouillée de ses habits en présence des officiers allemands, qui riaient, et de leurs soldats, la comtesse ne pleura, ni ne supplia. Sa pâleur seule témoignait de son effroi.

Quand la main du bourreau arracha le dernier vêtement qui voilait sa poitrine, Giulia, par un geste de pudeur, chercha vainement à briser les liens qui retenaient ses bras captifs; mais les cordes s'enfoncèrent plus profondément dans les chairs, et le sang jaillit sur ses mains frêles et délicates.

Les bourreaux l'étendirent sur une planche, et l'y fixèrent à l'aide de liens, puis le supplice commença. La pauvre femme, à demi-nue, était livrée en spectacle aux moqueries des sbires et des soldats autrichiens qui l'entouraient. Pas un Italien ne se montra.

Aux premiers coups, la victime laissa entendre de sourds gémissements; au huitième, le sang ruisselait, et le dos ne formait déjà plus qu'une plaie; elle cria. Au douzième, les cris devinrent des hurlements. Lorsqu'après le vingtième, le bourreau détacha la jeune femme et voulut la relever, elle était morte.

Ce jour-là, Maurice arrivait à Paris, se jetait dans les bras de son père, et apprenait que Suzanne n'était plus.

Deux femmes l'avaient aimé, s'étaient dévouées pour lui, et toutes deux avaient payé leur amour de leur existence.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

LA DUCHESSE D'EHRENFELD

I

VOYAGES ET VOYAGEURS

Je confesse franchement mon antipathie pour les voyages; je ne connais rien de plus niais que de passer ses journées dans une boîte de chemin de fer, ses nuits dans la cabine goudronnée d'un steamer, et toute cette fatigue sous le prétexte de voir un paysage, ou d'admirer l'Océan. Un pareil aveu ne peut oser se produire qu'après de longues pérégrinations ; un dégoût aussi accentué des voyages ne peut se justifier que quand on a parcouru le monde plus longtemps encore que Joconde. On ressemble alors à ces vieux libertins qui dédaignent les femmes, parce qu'ils ne peuvent plus s'en faire aimer.

C'est, en effet, ce qui m'arrive. J'ai tant de fois accompli le tour de l'univers que j'en suis las. Tour à tour j'ai visité l'Italie et la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, l'Amérique à esclaves et l'Amérique libre, l'Asie et l'Afrique, depuis Alger jusqu'au Sahara ; je m'arrête, dans la crainte seulement d'humilier mon lecteur.

Ai-je assez vu? oui, n'est-ce pas? Eh bien! je vais vous dire comment j'ai voyagé. Comme Buffon écrivait son histoire des animaux, au coin du feu, pantoufles aux pieds, et robe de chambre en guise de caoutchouc, c'est la vraie manière de tout voir. Autrement, le temps s'use à chercher un wagon, un bateau à vapeur, une patache, une carriole ou un mulet.

J'ai demandé aux magnifiques photographies des frères Bisson de me laisser faire, en leur compagnie, l'ascension de tous les monts blancs de la Suisse, et la neige ne m'a gelé aucun orteil; j'ai prié le fils de mon ami Lockroy de m'ouvrir le merveilleux album qu'il vient de rapporter de la Syrie, et grâce à cet intrépide voyageur, j'ai visité, sans être cuit par le soleil ou croqué par un crocodile, les splendeurs du Liban aux cèdres millénaires, les rives désolées de la mer Morte, les rues ensanglantées d'Ab-el-Kamar, les bords du Nil et le désert aux longues caravanes se déployant sur le sable brûlant comme le serpent des savanes de l'Amérique.

En un jour, j'ai vu plus de pays, plus de peuplades variées, plus de monuments que cent touristes en auraient pu contempler dans un siècle. J'ai fait le voyage des égoïstes, c'est le bon; j'ai laissé accomplir l'autre aux malheureux qui portent, à l'instar des hirondelles, la bosse qui caractérise le Juif-Errant.

Ceci posé, il est bien convenu que je suis un vieux voyageur, un forcené touriste, et c'est en cette qualité que j'introduis mon lecteur dans la jolie ville d'Almeria, un charmant port de mer de la Méditerranée, que j'ai visité.. comme le reste de l'univers. Je prie encore mon lecteur de me suivre jusqu'au fond de la vaste baie, d'où l'on jouit de la plus belle vue du monde, et de s'installer avec moi dans une hôtellerie demi coquette et demi sale.

A la porte, se tient un petit homme rougeaud de figure, rougeaud des mains, rougeaud des cheveux, tellement vif et pétulant, qu'il est facile de ne pas le reconnaître pour un Espagnol, mais tout simplement pour un aubergiste de sang fort mêlé. En ce moment, ce tyran du logis gourmande ses valets et ses servantes.

— Vous n'êtes que des fainéants, des coquins! crie-t-il,

qui soit entrée dans la port de toute l'année, et quand je loge ici des Anglais, des Français, des Italiens, et jusqu'à des Turcs, pas un de vous n'a eu l'esprit de m'amener les voyageurs allemands de ce navire !

Quand cette marée montante de paroles fut un peu apaisée, un des garçons répondit :

— Il n'y avait qu'une femme comme passager.

— Une margrave, peut-être?

— Je ne sais ; elle est entrée chez le riche correspondant du banquier de Francfort, M. Turheim, notre voisin.

Eh! tenez, la voici.

En effet, une dame entrait. L'hôte salua jusqu'à terre.

— Que demande Votre Altesse ? s'empressa-t-il de dire.

— Je ne suis pas Altesse, répondit l'étrangère avec un accent allemand très-prononcé. — Dites moi, logez-vous ici un jeune homme... un peintre ?

— Un peintre ? fit l'aubergiste d'un ton assez dédaigneux.

— Oui, trente ans, taille élancée, figure ouverte, riche et certainement généreux, qui s'appelle Maurice ?

— Maurice, tout court?

— Oui.

— Je n'ai pas ça chez moi.

— Bien. Pouvez-vous me donner une chambre ?

— Assurément, princesse. Notre hôte tenait aux titres.

— Je ne suis pas princesse... Montrez-moi une chambre d'où je puisse voir la mer.

— Celle de la terrasse... vue superbe sur le port... appartement rare... Je ne le donne qu'aux princes. Il est fort cher.

— Vous ai-je demandé le prix, interrompit l'Allemande d'un ton sévère ? Hâtez-vous !

— Le temps d'ouvrir les fenêtres, de renouveler l'air, d'épousseter les meubles.

Elle ne marchande pas, pensa l'hôtelier tout en courant préparer l'appartement ; c'est quelque femme de banquier allemand. Quelle belle addition je lui ferai !

L'étrangère resta seule. C'était une femme d'environ cinquante ans ; elle avait dû être fort belle, et ses traits annon-

çaient un caractère des plus énergique. Sa mise était simple, presque austère.

En ce moment elle réfléchissait.

— Pourquoi, se disait-elle, Maurice n'est-il pas encore arrivé à Almeria, comme il me l'écrivait? Pourquoi ne s'être pas tenu prêt à traverser la mer après avoir reçu mon premier avertissement? Il sait cependant que son sort, sa fortune, tout enfin dépend d'une minute de retard.

L'hôtellier rentra, et annonça que la chambre était prête; l'Allemande le suivit en lui recommandant de l'avertir dès que le jeune peintre français, M. Maurice, arriverait.

— Maintenant, ajouta-t-elle, servez-moi vite à dîner.

— Quel nom inscrirai-je sur mon registre? demanda l'aubergiste?

— Madame Acker.

Et elle suivit l'un des valets.

— Madame Acker!... une bourgeoise!... L'aubergiste fit la grimace... Elle paiera comme une tête couronnée.

Le bavard n'avait pas encore achevé ses réflexions que deux personnages nouveaux se présentèrent, un homme déjà âgé, et une toute jeune fille. Ils descendaient d'une fort belle voiture, bien attelée, et lestement conduite.

La vue des chevaux, des laquais et du carrosse produisit un effet magique sur l'hôtellier, qui salua plus bas que jamais en roulant son bonnet entre ses mains.

La jeune fille fut s'asseoir d'un air boudeur, et celui qui l'accompagnait plongea son regard aussi loin que possible sur la route, avant d'entrer dans la salle. Après cet examen rapide, il demanda un logement isolé pour lui et sa nièce.

— Ce pavillon convient-il à Votre Excellence? fit le maître de l'établissement.

— Oui. Faites-y porter nos malles, répondit le voyageur avec un accent tudesque aussi accentué que celui de madame Acker.

— Allons, l'Allemand donne aujourd'hui, pensa l'aubergiste, qui demanda le nom de ses hôtes.

— M. Karl et sa nièce.

C'était un vigoureux vieillard que ce voyageur à la tête expressive, aux cheveux jadis blonds et légèrement teintés de blanc à cette heure, à la bouche demi-railleuse, aux yeux pleins de feu. L'ensemble était celui d'un bon bourgeois allemand, retiré du commerce, et voyageant, avec sa nièce, pour oublier les longues années passées dans son comptoir immobile.

Cette nièce pouvait avoir tout au plus dix-sept à dix-huit ans. Elle, aussi, avait les cheveux blonds d'une enfant de la Germanie; mais le temps ne les avait pas encore grisonnés, et ils se développaient autour de sa jolie tête comme un diadême rayonnant plutôt que comme une simple chevelure. Ses yeux auraient défié l'azur du ciel, et ses lèvres encadraient, dans leur cercle vermeil, les plus belles perles de Golconde. Ajoutez à cette esquisse un je ne sais quoi de piquant, de mutin, de romanesque, et vous aurez le portrait, sinon d'une très-jolie femme, du moins d'une jeune fille tout à fait séduisante.

Ce fut elle qui rompit le silence tout en sortant d'une petite valise divers objets de voyage.

— Où sommes-nous donc ici, mon oncle?

— A Almeria, mon enfant.

— Ah!... Et pourquoi revenir sur nos pas? Pourquoi ne pas visiter toute la province, et même le royaume de Grenade, ainsi que nous nous l'étions proposé?

— Excusez-moi, ma chère Christiane; mais après un voyage si long, je me sentais fatigué.

— Fatigué!... vous, un chasseur sans pareil; oh! je n'en crois rien. Tenez, mon oncle, vous n'êtes pas franc. Quelque chose vous aura contrarié en route, et de là ce changement à notre itinéraire.

— Mais non, répondit l'oncle du ton le plus naturel.

— Oh! par exemple.

— Eh! quoi donc? dites, chère nièce?

— N'en parlons plus, répondit la jeune fille en frappant de son petit pied le parquet avec impatience.

— Parlons-en, au contraire. Je ne veux pas qu'une ombre obscurcisse ce beau front. Ne me suis-je pas dévoué à votre bonheur, et depuis que vous êtes orpheline, depuis que vous

êtes ma fille, aurais-je eu le malheur de vous paraître un mauvais père ?

— Oh ! vous m'avez tout sacrifié, s'écria Christiane en couvrant son front de baisers, les honneurs : car vous pouviez prétendre à de hautes dignités, tandis que vous avez passé votre vie auprès de moi, à me garder dans notre paisible domaine. Là même, vous m'avez fait le sacrifice de vos plaisirs favoris : la chasse, qui vous eût éloigné de moi; les réunions de la noblesse, où le respect de tous vous environnait... Vous m'avez sacrifié jusqu'à notre patrie, votre chère Allemagne, aussitôt que ce mal étrange a menacé ma santé. Au premier mot du médecin, il y a six mois, nous sommes partis, et jamais guide plus complaisant, ami plus délicat, gardien plus tendre n'a donné ses soins à une frêle voyageuse, à une pauvre enfant maussade. Ah ! mon cher oncle, Dieu me préserve de ne pas vous appeler le meilleur des pères ; Dieu me préserve de ne point payer tout le dévouement de votre généreux cœur avec toute la reconnaissance du mien.

— Allons, allons, Christiane ! fit l'oncle attendri plus qu'il ne voulait le paraître, les émotions vous sont défendues, les émotions de tous genres... L'enthousiasme, quand on voit un beau paysage, émotion... l'ardeur d'une course rapide à cheval, émotion... l'entraînement d'une conversation agréable avec certains interlocuteurs, émotion ! émotion !... Et voilà pourquoi, Christiane...

— Voilà pourquoi nous sommes à Almeria au lieu de continuer notre chemin.

— Vous croyez ?

— Voilà aussi pourquoi vous étiez si souvent contrarié pendant notre voyage ?

— En compagnie de ce jeune homme qui s'est si adroitement lié avec nous... Le fait est, Christiane, que vous étiez alors beaucoup trop impressionnable... Je parle de l'émotion de paysage, reprit l'oncle en riant... Ah ! c'était un aimable garçon, il faut en convenir.

— N'est-ce pas ?

— Un charmant compagnon.

— Pour vous, surtout, mon oncle. Il était si bon chasseur... Ah! les belles parties que vous eussiez faites en Allemagne avec M. Maurice...

— Tiens, ma foi, c'est vrai, il s'appelle Maurice.

— En vérité, monsieur, répliqua Christiane avec une vivacité qui prouvait l'intérêt qu'elle prenait à cette phase de la conversation, en vérité, vous parlez de ce jeune homme comme vous parleriez d'un mort.

— Oh ! fit l'oncle, un camarade de grand chemin est un mortel éphémère :

« Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. »

— Est-ce un Allemand qui a dit ceci, ou un Italien ?

— C'est un Français, un compatriote de M. Maurice.

— Ah ! c'est juste, ce monsieur est Français.

— Ainsi, mon oncle, M. Maurice est entièrement mort pour vous?

— Mort et enterré, ma nièce... Et pour vous?

— J'ai plus de mémoire... je n'oublierai pas si vite...

— Quoi donc?

— Son obligeance si délicate, ses prévenances pour vous, l'esprit et le feu de ses explications, souvent très-savantes, son enthousiasme sincère et de bon goût... en un mot, les quinze jours qu'il a passés à visiter les mêmes endroits que nous, et pendant lesquels il vous a comblé, vous particulièrement, de politesses recherchées... D'abord, moi, je ne suis pas ingrate, quand il s'agit de mon oncle... et voilà pourquoi je n'ai pas trouvé poli de perdre ainsi ce jeune homme sans un mot d'adieu, comme on perd un pauvre chien suspect.

— Allons, le petit cœur déborde, j'aime mieux cela, pensa M. Karl, qui s'empressa de répondre, d'un air moitié railleur, moitié sérieux.

— Ma chère Christiane, je vous ressemble de tout point, et je n'oublierai jamais la bonne grâce avec laquelle ce jeune homme vous offrait la main pour escalader une montagne... l'obligeance qu'il mettait à vous cueillir les plus belles fleurs sur le bord des précipices au risque de se rompre le col... les explications passablement savantes et certainement spirituelles qu'il

vous donnait toujours à cinquante pas en avant ou en arrière de moi... Oh ! non, je n'oublierai jamais tout cela, et je lui en garde ce qu'on appelle une solide reconnaissance... Mais je n'oublie pas non plus que vous vous appelez Christiane d'Ehrenfeld, que vous êtes comtesse à cette heure, et que si Dieu appelait à lui votre oncle, comme il a si prématurément appelé mes autres frères, c'est à vous que reviendraient ses domaines, et le titre de duchesse... Or, pourquoi voyageons-nous, Christiane ? Parce que je trouve qu'on meurt trop à Ehrenfeld... j'ai là-dessus mes idées... Or, comment voyageons-nous ?... incognito... je ne suis plus le duc Maximilien d'Ehrenfeld... je m'appelle monsieur Karl... et vous Christiane tout court... Il me paraît donc raisonnable d'éloigner quiconque cherche à s'approcher plus que nous ne voulons de nos petits mystères... Et comme ce M. Maurice n'eût pas manqué de nous reconnaître au premier hasard, le plus court parti, je pense, était de le quitter brusquement et de lui faire perdre nos traces. C'est fait, je m'en réjouis. Vous vous ennuierez sans doute à Almeria ; mais vous prendrez patience en vous rappelant ce que nous sommes, et la gravité des intérêts que nous avons à ménager. D'ailleurs, vous m'aimez, Christiane, et vous aurez de l'indulgence pour moi, même si je radote. Suis-je franc, cette fois, et m'avez-vous compris ?

— Embrassez-moi, monsieur, et pardonnez-moi mes étourderies. Tenez, tout cela est effacé, et je veux m'amuser considérablement à Almeria.

— Je vais tâcher qu'il en soit ainsi... D'ailleurs, je ne tiens à cette ville qu'à cause du chevalier d'Asfeld qui doit nous y rejoindre, s'il a de sérieuses nouvelles à nous apporter d'Ehrenfeld. Je vais donc surveiller notre installation.

— Et moi, je vais vous attendre tout en prenant quelques croquis sur mon album.

Dès que son oncle fut sorti, la jeune fille ouvrit, en effet, son album, moins pour y placer quelques coups de crayon que pour y chercher une distraction à ses pensées, pensées qui s'adressaient au compagnon de voyage qu'elle avait regretté, à ce jeune Français, un peintre, un artiste, sans nom,

sans famille peut-être, car il ne s'était fait connaître que sous le prénom de Maurice.

Par une sorte de fatalité, le premier feuillet qui s'ouvrit sous les yeux de Christiane fut une jolie esquisse de paysage due au crayon de ce même monsieur Maurice; c'était jouer de malheur. La petite comtesse l'examina longtemps, si longtemps même, qu'elle oublia de retourner la page.

Tout à coup, une main s'appuya familièrement sur son bras, et une douce voix lui dit :

— Merci. Vous ne m'avez donc pas tout à fait oublié?

La jeune fille jeta un cri et leva les yeux sur l'indiscret, qui regardait par-dessus son épaule en souriant.

— Monsieur Maurice! fit-elle.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce monsieur Maurice n'est autre que le vicomte de Boursonne, que nous laisserons adressant de vifs reproches à sa jeune compagne de voyage sur la manière peu polie avec laquelle on lui a faussé compagnie, puis nous retournerons quelque peu sur nos pas afin d'expliquer la présence de Maurice à Almeria, et sa nouvelle qualité d'artiste peintre.

A son retour en France, le vicomte avait appris la mort de Suzanne et en avait conçu le plus vif chagrin; bientôt la nouvelle du supplice atroce souffert pour lui par la malheureuse Giulia, l'avait plongé dans une mélancolie tellement profonde, que le docteur Désouches avait jugé prudent de le faire voyager. Le corps et l'esprit avaient tant souffert qu'il était urgent de leur donner de l'exercice et de la distraction. Il avait donc été convenu que Maurice voyagerait. Seulement, comme son nom avait retenti dans les journaux, et qu'il eût été très-pénible de se voir l'objet d'une attention fatigante, que d'ailleurs il pouvait craindre le poignard d'un des émissaires de son ancien ami de Modène, il fit porter le seul nom de Maurice sur son passeport. Puis, pour écarter encore mieux les indiscrétions, mettant à profit son talent fort agréable de dessinateur, il remplaça son titre de noblesse par un titre d'artiste. Avant même son départ, son père avait jugé prudent de répandre partout, même dans les feuilles publiques, le bruit de sa mort,

afin de rassurer le duc de Modène, et de lui laisser oublier son complice et sa victime.

Deux ans se passèrent donc pendant lesquels Maurice voyagea en Suisse, en Angleterre, en Écosse, enfin en Portugal et en Espagne, où le hasard lui fit rencontrer Christiane et son oncle.

Sa profonde tristesse avait frappé ces deux vogageurs et les avait intéressés. Ils avaient soupçonné une douleur cachée ; ils ne s'étaient pas trompés. Rien n'inspire plus d'intérêt qu'un chagrin sincère dont on entrevoit la cause sans pouvoir l'approfondir; ce fut de ce sentiment que naquit ce commencement d'intimité qui eût troublé le repos de Christiane, si son oncle n'y eût apporté le plus prompt remède en prenant la fuite.

De son côté, Maurice avait senti quelqu'affection pour ce brave homme de monsieur Karl, si bon, si simple, et cependant si savant et si distingué; il l'avait pris pour un négociant retiré des affaires, et croyait, ma foi, lui faire quelqu'honneur en voyageant dans sa compagnie.

Il y avait longtemps que Maurice s'était promis de ne plus aimer; le souvenir de Suzanne, de Giulia, se présentait encore sanglant à sa pensée; il se croyait fort contre toute passion nouvelle, et il n'eut peur d'adorer Christiane que le jour même où il la crut perdue à tout jamais pour lui. Ce jour-là, il pensa devenir fou, comme s'il eût encore habité les sombres cachots de Modène.

Il existe des natures ardentes qui ont autant besoin d'amour que d'autres ont soif de calme et de repos; il faut aux uns que le cœur soit sans cesse occupé, aux autres que la tête travaille sans relâche, affaire de tempérament. Maurice n'aurait pu vivre longtemps sans qu'un sentiment intime occupât sa pensée ; il fallait à cette nature généreuse et pleine d'effervescense, que les dangers avaient mûrie sans l'affaiblir, il lui fallait autre chose que des souvenirs. *Les morts vont vite,* dit la ballade de Bürger; oui, bien vite dans la mémoire des vivants. D'ailleurs, Maurice n'aimait déjà plus Giulia, et n'aimait pas encore Suzanne, lorsqu'elles lui avaient fait le sacrifice de leur exis-

tence! Ah! si la mort n'est pas le néant; si les vaincus de la vie, ensevelis dans le sein de la terre ou immatérialisés dans l'immensité de l'univers ; si ces pauvres âmes errantes ont conservé des yeux qui voient, des cœurs qui souffrent, un cerveau qui comprend, comme nos trahisons terrestres doivent les rendre jalouses.... non pas à en mourir, mais à leur donner l'envie de revivre. Oh! veuves consolées, maris remariés, amantes oublieuses, amoureux de tout sexe, de tout âge, de tout rang, si le défunt à qui vous avez juré fidélité à perpétuité, venait placer entre vos baisers voluptueux son spectre sans chair, son crâne dénudé, ses dents privées de lèvres, ses orbites évidées, son sternum sous la plaque osseuse duquel ne bat plus cette horloge qui s'appelle le cœur; oh! traîtres des premières amours, comme vos bouches se détourneraient avec dégoût, comme vos yeux fuiraient cette cavité du fond de laquelle jaillissait autrefois un éclair qui consumait tout votre être, comme votre main repousserait avec horreur cette poitrine sèche, sur laquelle vous chercheriez en vain ce sein splendide, orgueil de la vie, où vous avez épuisé jadis toutes les ivresses de la passion.

Mais les morts sont bien morts, foin du néant; vive la vie! Il n'y a que deux temps sur la terre : le passé et le présent, hier et aujourd'hui, demain n'existe pas; qui est sûr de demain? Jouissons donc de l'heure actuelle, sans trop pleurer sur l'heure écoulée; c'est là ce que s'était dit Maurice, et voilà pourquoi il aimait tant Christiane qui vivait, et comment il n'aimait plus tant ses amours au tombeau.

Quand M. Karl rentra, le digne homme trouva sa nièce et son ancien compagnon de route tout à fait d'accord, et causant comme de vieux amis qui ne se sont jamais quittés.

II

LA PAIX OU LA GUERRE

Le principal soin du duc Maximilien fut d'éloigner sa nièce sous le premier prétexte venu ; le second, de ne pas accepter la main que le vicomte lui tendait de l'air le plus cordial. Quand M. Karl se fut assuré qu'il était seul avec le jeune Français, il lui dit :

— Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas, votre retour ici ?

— Comment cela ?

— Je veux dire que vous n'avez pas l'intention de rester dans cette maison ?

— Mais si fait, répondit Maurice surpris et blessé. Je vous gêne peut-être ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas poli.

– Vous m'y forcez.

— Moi ?... Cette maison est à tout le monde.

— C'est vrai ; mais ma nièce s'y trouve, et comme vous pouvez l'y rencontrer...

— Monsieur, je n'ai pas de mauvaises intentions...

— Il vaudrait mieux, continua l'oncle, sans vouloir le comprendre.

— Savez-vous que vous êtes aigre, monsieur Karl ?

— Je fais tout ce que je peux pour cela.

— Monsieur, puisque vous me répondez sur ce ton, je vais changer de note. J'avais résolu d'être respectueux avec vous...

— Et vous ne le serez plus ?... A votre aise... faites comme moi.

— Bon. Alors, je m'installe. Holà ! hé ! une chambre.

Le duc l'interrompit froidement.

— Vous ne logerez pas ici.

— Qui m'en empêchera?

— Moi.

— C'est ce que nous allons voir; je n'obéis jamais à l'ordre d'un homme.

— Appelez celà une prière, si vous voulez.

— Inutile de vous adoucir, je reste.

— Ah! c'est ainsi. Très-bien, fit M. Karl qui sonna, et donna un ordre à voix basse à l'un de ses valets qui sortit aussitôt... Vous n'êtes pas gentilhomme, n'importe?

— Je suis gentilhomme, répondit Maurice étonné.

— Ah!... je vous crois... Du reste, j'en ai pris mon parti...

— Que voulez-vous donc?

— Vous allez le voir.

Le valet entra, il portait deux épées. Le duc Maximilien les prit, les mesura, et fit choisir au jeune artiste, qui comprit enfin, et qui se mit à rire.

— Un duel!... et avec vous? s'écria-t-il en regardant le vieillard.

— J'en ai peur, riposta son adversaire.

— Vous voulez me tuer?

— Vous m'y forcez.

— Mais vous ne pourrez pas.

— Vous en jugerez bientôt, et, en disant ces mots, le duc tomba en garde.

Mais Maurice ne pouvait considérer cette lutte comme sérieuse; il conservait son épée sous son bras et continuait de railler son ennemi, jusqu'au moment où celui-ci, présentant le fer au visage, le força de se défendre.

— Là, là, dit le vicomte riant toujours, il va m'éborgner... On ne devrait pas laisser d'armes aux mains des enfants... Je vais vous désarmer, mon brave monsieur Karl.

— Oui, désarmez-moi.

Maurice engagea vivement le fer; mais il trouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre.

— Eh! mais, pas mal, dit-il, pas mal.

— Oh! vous allez voir mieux, riposta le duc attaquant sérieusement.

— Oh ! oh ! fit Maurice surpris d'une pareille habileté.

— Ah ! défiez-vous, murmura le vieillard le forçant de rompre jusqu'au pied du mur.

— Diable ! vous tirez bien.

— N'est-ce pas ? répondit le duc en s'effaçant par un mouvement rapide. Puis, passant son épée dans sa main gauche, il dit :

— Croyez-moi, partez.

— Tout à l'heure, j'aurais dû le faire... je vous croyais un vieillard sans défense... maintenant, vous m'avez montré un adversaire dangereux, je ne peux plus reculer.

— Je vous tiens pour galant homme ; partez.

— Non pas. Je suis, comme je vous l'ai dit, gentilhomme, et devant une épée, pas de concessions.

— Gentil garçon, pensa le duc malgré sa mauvaise humeur ; puis il reprit : me voici embarrassé, car je ne voudrais pourtant pas vous tuer.

— Bah ! pourquoi non ? Vous me rendriez service. Un seul amour pouvait me rattacher à la vie : cet amour, vous cherchez à me l'enlever avec une opiniâtreté inconcevable ; mieux vaut me tuer. Ne me ménagez donc plus, morbleu ! ou je me fâche. Et, tenez, je vous en donne l'exemple, je ne plaisante plus.

Le duel recommença plus violent que jamais ; mais Maurice, si habile qu'il fût, n'était pas un joûteur de la taille du bonhomme, et il reçut bientôt un coup d'épée.

Le duc s'arrêta.

— Vous êtes touché ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Maurice pâlissant.

— Au secours ! cria son adversaire désolé.

— Pas de bruit.

— Je ne puis vous laisser dans cet état.

— Si. De grâce.

— Un chirurgien !...

Le blessé glissa de ses bras et tomba sur le parquet, complétement évanoui. Le duc lui fit respirer un flacon de sels, entr'ouvrit sa redingote, écarta la chemise ensanglantée, et vit

que le fer avait glissé sur la côte. Le coup était douloureux, mais sans danger.

— Pauvre jeune homme ! murmura le vieillard ému.

Le portefeuille de Maurice tomba de sa poche ; le duc voulut l'y replacer, une idée le saisit.

— Pardieu ! pensa-t-il, je ne serais pas fâché de savoir à qui je viens d'avoir affaire. Mon indiscrétion ne saurait être grave... Voyons... un portrait... Ciel ! la comtesse de Boursonne ! ma sœur !

Le duc parcourut avidement quelques lettres qu'il trouva, et se convainquit facilement que celui qu'il venait de frapper était son neveu, le vicomte de Boursonne, qu'il croyait mort.

Il ne put s'empêcher de frémir, se demandant ce que l'on penserait de ce duel, quand on saurait que le blessé était en droit de disputer à Christiane la succession du dernier duc d'Ehrenfeld.

La voix fraîche et pure de la jeune fille se fit entendre comme le duc Maximilien se hâtait de replacer les lettres dans le portefeuille, et son charmant visage passa entre les deux battants de la porte.

— Vous ne venez pas dîner ? demanda-t-elle.

Elle s'arrêta ; elle venait d'apercevoir Maurice étendu à terre ; elle courut à lui. La vue du sang et des épées lui apprit la vérité.

— Ah ! mon oncle, s'écria-t-elle en sanglotant.

— Ce ne sera rien ; j'en réponds, murmura celui-ci ne sachant quel parti prendre.

— Il faut appeler, mon oncle.

Au même moment, l'hôtellier entra conduisant un étranger, et lui disant :

— Voyez, monsieur, si ce sont les deux voyageurs que vous cherchez.

Le duc tourna la tête de ce côté.

— D'Asfeld ! s'écria-t-il.

— Monsieur... monsieur Karl, fit celui que Maximilien venait d'appeler d'Asfeld ; et il s'inclina.

— Attendez, dit le duc.

Pendant ce temps, Maurice avait repris un peu de connaissance, grâce aux soins de Christiane.

— Monsieur Karl, murmura-t-il, votre main en signe de pardon; j'ai eu tort, je suis seul coupable. Je ne veux pas vous laisser de moi un souvenir importun; je vais m'éloigner...

Il fit un effort pour se relever; mais il retomba.

— Demeurez, dit le duc avec un empressement et une bonté qui surprirent et charmèrent le blessé, je vous y autorise; je vous confie aux soins de ma nièce, entendez-vous, et je vous ordonne de ne la quitter qu'après entière guérison. Christiane, mettez votre pharmacie de voyage au service de notre ami.

— Maudite blessure! fit la jeune fille.

— Ah! je la bénis, murmura Maurice à son oreille.

— Le vicomte de Boursonne au bras de la comtesse Christiane, pensa le duc, étrange destinée! Au revoir, monsieur Maurice, lui dit-il en souriant.

— Maurice, fit l'hôtellier, c'est le nom que la voyageuse allemande m'a signalé; courons la prévenir.

III

LA MAISON D'EHRENFELD

Le duc Maximilien sortit avec le nouveau personnage qui venait d'arriver, homme grand, un peu sec, au visage austère, au maintien grave.

— Eh bien! mon vieil ami, nous apporteriez-vous de fatales nouvelles d'Ehrenfeld?

— Oui, monseigneur, répondit d'Asfeld.

— Mon frère!

— Mort.

— Oh! notre maison est maudite.

— Le baron Frédéric m'a fait charger de prévenir Votre Al-

tesse en toute hâte, avant que le bruit de cette mort ne fut répandu ; car, maintenant, c'est à la comtesse Christiane que reviennent les domaines de la maison d'Ehrenfeld.

— Où elle ne fera qu'apparaître, n'est-ce pas, comme mon dernier frère, comme nos deux frères aînés, ses prédécesseurs; tandis que ce démon de Frédéric reste seul debout sur leurs tombes où il les a précipités? Sacrifier Christiane, jamais. Il la tuerait, comme il a tué son père.

— Non, monseigneur, il ne la tuera pas, fit d'Asfeld d'un ton singulier.

— Pourquoi?... Sais-tu quelque chose? parle.

— Je ne sais rien, monseigneur.

— Tu me caches ta pensée.

— Non; croyez le bien.

— Tu me conseilles donc d'aller jeter ma chère fille, cette enfant que sa mère m'a confiée, dans le gouffre où s'engloutit un à un chaque membre de notre famille, sombre châtiment de l'origine de notre puissance? Non, d'Asfeld, cette succession porterait aussi malheur à Christiane; elle ne lui appartient pas. J'y ai renoncé volontairement; pourquoi ma nièce ne ferait-elle pas ce que j'ai fait?

— Monseigneur, répondit d'Asfeld, un testament a privé votre sœur, madame la comtesse de Boursonne, de tous droits à la succession de son père; ses enfants ne sauraient donc aujourd'hui contester à votre nièce l'héritage que la mort de son oncle lui abandonne. Quant au danger que vous semblez redouter, il n'existe pas à mes yeux. Le baron Frédéric a tout intérêt à laisser vivre la duchesse, et elle le sait parfaitement.

— Quel intérêt? que sait-elle de cet homme? Elle l'abhore?

— Le croyez-vous, monseigneur?

— Encore une fois, explique-toi.

Le chevalier hésita.

— Il faudra qu'un jour ou l'autre il sache tout, se dit-il; et pourtant, puisqu'elle n'a rien avoué, de quel droit trahirai-je sa confiance?

— Parle, s'écria le duc Maximilien, je t'en supplie, parle.

Je sens un secret terrible sur la tête de Christiane. S'il lui arrivait malheur, ton silence serait une complicité.

D'Asfeld allait peut-être tout révéler, quand Christiane entra.

— Mon enfant, salue notre vieil ami d'Asfeld. Il vient nous chercher... de la part du baron Frédéric.

— De la part de cet homme... oh ! alors, un malheur nous menace.

— Tu vois? fit le duc en se tournant vers d'Asfeld.

— Je n'y comprends rien, pensa ce dernier.

Christiane reprit.

— Vous ne me dites pas, chevalier, pourquoi ce misérable nous mande à Ehrenfeld?

— Elle sait dissimuler, se dit d'Asfeld...

— Mon frère, le duc d'Ehrenfeld n'est plus, chère enfant.

Des larmes s'échappèrent des yeux de la jeune fille.

— Je voulais retarder notre départ; mais d'Asfeld nous presse. Le baron Frédéric nous attend avec impatience.

— Qu'ai-je affaire à cet homme?

Au ton de mépris avec lequel Christiane prononça ces paroles, le chevalier leva sur elle ses regards étonnés.

— Si j'eusse parlé, pensa-t-il, j'étais perdu dans son esprit, et peut-être je la trahissais.

— Vous oubliez, ma nièce, que le baron est notre parent.

— Éloigné.

— C'est vrai; mais depuis un quart de siècle, il est à la tête des domaines d'Ehrenfeld en qualité d'intendant.

— Il ne sera pas le mien.

— Est-ce clair? demanda le duc à d'Asfeld.

— Moins que jamais, se dit celui-ci.

— Partons, fit l'oncle.

— Sans prévenir ce jeune homme?

— Duchesse, observa le chevalier, pas un mot à qui que ce soit. Le baron vous recommande le secret le plus absolu. Il se peut que les ennemis de votre famille cherchent à vous disputer cette riche succession; il importe donc que vous arriviez à Ehrenfeld avant même qu'on sache votre voyage.

— Ces ennemis, cette famille rivale, dépouillée, seront-ils d'éternels fantômes?

— Non, répondit le duc, je sais un moyen de contenter tout le monde. Partons. Puis il pensa que si Maurice le suivait encore cette fois, il ne le chasserait plus :

— Mon oncle... ce jeune homme... vous lui devez bien au la politesse...

— Je paierai ce que je dois... et largement. Soyez sûre que le mode de remboursement satisfera le créancier.

— Vous me le promettez?

— J'engage ma parole... Venez, Christiane.

Comme ils sortaient, la voyageuse allemande, madame Acker entrait avec l'hôtellier, qui la conduisait vers Maurice.

A la vue du duc Maximilien et de sa nièce, elle tressaillit, et sa figure trahit une suprême inquiétude.

Quant à l'aubergiste, voyant ses voyageurs partir, il courut leur présenter sa note à payer.

IV

RÊVES D'AMOUREUX

Dès que le duc Maximilien fut sorti, madame Acker courut à la fenêtre; elle en fut arrachée par l'entrée de Maurice qui se jeta dans ses bras.

— Ma bonne Marguerite, s'écria-t-il, quelle joie, quel bonheur de te revoir!

Après quelques instants donnés à la plus tendre effusion, la voyageuse dit au vicomte :

— Écoutez-moi, mon enfant : le duc d'Ehrenfeld vient de mourir. J'ai promis à votre père de vous avertir si l'événement arrivait... me voici... j'ai juré à votre mère mourante que vous et votre sœur vous rentreriez dans l'héritage de vos ancêtres... et me voici... Depuis quinze ans, j'ai usé ma vie, ma fortune à découvrir des preuves, à trouver des témoins; ces

preuves, je les tiens; ces témoins, ils sont prêts à se lever à mon signal pour faire jaillir la vérité. Vous serez duc d'Ehrenfeld, je le jure sur la reconnaissance que j'ai vouée à votre famille. Je lui dois mes richesses ; je lui ferai rendre les siennes. Venez.

— Ma chère Marguerite, ne cherche ni preuves, ni témoins ; ne chassons personne. Je ne suis plus de ce monde à cette heure, et si jamais je ressuscite, ce ne sera pas pour plaider, s'agirait-il d'une couronne... Quant à ma sœur, dont je viens d'apprendre la mort, ne sais-tu pas qu'en épousant M. de Laumière elle avait renoncé à la succession d'Ehrenfeld, pour elle et sa descendance, en échange d'autres droits que je lui cédais. Cet héritage est donc à moi seul, et je l'abandonne. Dieu m'a créé sans fiel et sans ambition.

— Oubliez-vous votre mère chassée du château d'Ehrenfeld, grâce aux intrigues de vos oncles?

— Le mal qu'on m'a fait, je ne le rendrai à personne.

— Oubliez-vous que le baron Frédéric s'est uni au duc de Modène pour vous livrer aux bourreaux?

— C'est le vicomte de Boursonne que l'on a persécuté ; Maurice le peintre n'en sait rien. Il est heureux, et l'artiste ne veut pas venger les injures du vicomte.

— Et le titre de duc ?

— Peuh ! fit l'artiste.

— Les trésors d'Ehrenfeld ?

— Pouah ! je les dévorerais en folies comme j'ai dévoré le patrimoine de ma mère. Je ne suis sage que quand je suis pauvre, pauvre comme à cette heure, forcé la plupart du temps de voyager à pied, et n'ayant pas même une dot à m'offrir pour mon nouveau mariage.

— Vous vous mariez ?

— Je l'espère... une charmante jeune fille... elle était là tout à l'heure... un brave homme d'oncle, quelqu'ancien négociant... un compatriote à toi, bonne Marguerite... Je ne comprends pas comment ils ne sont pas ici. Tu as dû les rencontrer : un vieillard, cheveux grisonnants, redingote marron ; la jeune fille, un ange, couverte d'une mante blanche.

Madame Acker avait gagné la fenêtre. Elle appela Maurice auprès d'elle.

— Ne serait-ce pas, lui dit-elle, les deux personnes qui se hâtent de gagner le rivage où une chaloupe les attend?

— En effet, répondit Maurice.

— Et vous ignorez le nom de ces personnages?

— M. Karl, sa nièce Christiane...

— Christiane, duchesse d'Erhenfeld à cette heure, si vous ne vous y opposez pas; le duc Maximilien, son tuteur, le frère de ceux qui ont dépouillé votre mère de son héritage... Et maintenant, que Maurice, le peintre, aille quêter la main de la belle duchesse d'Ehrenfeld!

— Christiane!.. duchesse!.. ah! si cela était!..

— Vous n'aimeriez plus autant ce bel ange, ce digne homme?..

— Christiane avait quatre ans, lorsque ces débats de famille ont eu lieu, je ne puis, en conscience l'accuser... Mais si je n'ai plus affaire à un simple négociant, comme je le supposais...

— Alors vous trouvez que votre fortune est bien minime auprès de la sienne?

— J'en ai peur... Où vont-ils?

— A Ehrenfeld, prendre possession de votre héritage.

— Et tu es venue me chercher?

— Une goëlette nous attend.

— Et tu as rassemblé des preuves, des témoins?

— Oui, et nous chasserons ces étrangers de vos domaines.

— Les chasser!... Si Christiane s'en empare, je me figure qu'elle m'en offrira la moitié.

— Insensé!

— Alors, c'est donc moi qui les prendrai, mais pour lui en offrir sa part. Tu ne m'apportais qu'une espérance de bonheur; maintenant j'en ai deux. Partons, partons!

V

LA NUIT DU 3 FÉVRIER

Le château d'Ehrenfeld, vieux nid de Burgraves, enchâssé dans l'une des plus sombres forêts de l'Allemagne, placé sur le faîte d'un immense rocher, comme une sentinelle destinée à surveiller d'un côté les brigands des bois, de l'autre les pirates de la mer qui baigne une de ses tourelles, le vénérable manoir d'Ehrenfeld a vu les siècles passer sur ses créneaux sans pouvoir mordre à ses murailles de granit. Ce géant des monuments féodaux est aussi triste à l'intérieur que sévère au dehors.

Dans une de ses salles, celle qui donne sur le bord de la mer, nous retrouvons le chevalier d'Asfeld assis et écrivant. Un personnage nouveau se présente à la porte et ordonne au valet d'annoncer le majordome Fridolinn. C'est un gros homme, à l'abdomen proéminant, aux jambes courtes, à la poitrine développée, au menton plus développé encore. aux yeux petits, et à l'air tout à fait nul. Il salue à terre et attend respectueusement. Le chevalier l'aperçoit, et lui dit :

— Bonjour, Fridolinn, vous avez fait demander la permission de présenter vos respects à Leurs Altesses ?

— Oui, monsieur le chevalier, je leur suis si attaché. La religion des souvenirs. Nous sommes majordomes de père en fils depuis l'origine de la maison d'Ehrenfeld. Mon aïeul, Conraddin-le-Roux, reçut le titre de majordome, en 1173, de...

— Je sais, je sais, répondit d'Asfeld qui s'était approché de la fenêtre, et qui, appelant le vieux Fridolinn, lui désigna un objet au loin :

— Pardon, j'ai la vue un peu basse, dit le chevalier, n'est-ce pas une goëlette qui arrive ?

— Oui, une goëlette, et sous pavillon allemand.

— Et là-bas, il me semble apercevoir ?..

— M. le baron Frédéric, répondit le majordome en baisant la voix.

— Avec qui donc se promène-t-il?

— Oh! faut-il vous le dire? en baissant de plus en plus le diapason de son organe sonore.

— Comme il vous plaira.

— C'est que si le baron apprenait que j'ai parlé... mais je sais combien vous êtes discret, monsieur le chevalier, vous êtes l'ami de mes maîtres, et vous êtes incapable de nuire à un pauvre homme comme moi.

— Certes...

— Eh bien! vous le voyez, deux personnes sont à côté du baron Frédéric, un homme et une femme voilée?

— Oui.

— L'homme est le mari de la femme.

— Il s'appelle?

— Il s'appelle en Suède, le comte de Haga; en Orient, Acharat; en Allemagne, le comte de Fénix; en France, autrefois, le comte de Cagliostro, et aujourd'hui, en France comme en Amérique, M. Hu.... Le majordome acheva si bas le nom de l'homme que nous n'avons pu l'entendre.

— Voilà bien des noms. Qu'en fait-il?

— De l'or!

— De l'or!

— Oui... Et regardez la femme... c'est une voyante.

— Vous avez dit?

— Une voyante!... c'est-à-dire une créature qui voit.

— Elle a cela de commun avec presque tout le monde... Avec vous par exemple.

— Oui; mais moi, je ne vois pas dans les entrailles de la terre, dans la profondeur des nuages, dans le gouffre des eaux; tandis que cette femme...

— Vous prétendez qu'elle a ce pouvoir?

— Parfaitement. Elle lit même l'avenir... pendant son sommeil, continua le majordome demi-tremblant.

— Pendant son sommeil?

— Oui; mais elle ne dort pas comme vous, comme moi, pen-

dant la nuit ; elle dort sur un geste, sur un mot, sur un regard de l'homme que je vous ai montré... Il parle... elle s'endort.

D'Asfeld sourit et haussa les épaules.

— Et ces gens-là, dit-il, sont amis du baron ?

— Ils viennent, chaque année, passer quelque temps avec lui, et quand ils sont ici, il semble que le diable y soit. Alors le baron Frédéric devine les moindres de nos actions ; rien ne lui échappe, pas même nos pensées. C'est effrayant ! Ah ! voici la voyante et son mari qui s'embarquent... Ma foi, tant mieux, je tremble toujours quand ces gens-là sont au château ; et cependant ils ne sont guère gênants, jamais ils ne sortent, on les sert dans leur chambre.

— Les voilà partis, fit le chevalier qui suivait des yeux les voyageurs avec plus d'intérêt qu'il ne voulait en laisser paraître, et le baron revient. Il s'empresse sans doute de présenter ses respects à ses maîtres.

— Vous ne l'attendez pas ? demanda Fridolinn, le voyant sortir.

— J'aurai toujours le temps de le voir.

— Comme vous en parlez, monsieur le chevalier, cet homme-là peut pourtant vous faire beaucoup de mal... Je ne sais quel pouvoir mystérieux il exerce, mais rien que son regard fixé sur moi, je me sens tout troublé. Sa volonté paralyse la mienne. N'avez-vous jamais subi cette influence, monsieur d'Asfeld ?

— Peut-être... oui, il y a, pensa ce dernier, dans les yeux de ce démon, une étrange puissance de fascination.

L'homme dont on parlait entra ; une pensée unique semblait l'absorber.

— Impossible, se disait-il, de savoir quel est ce jeune homme qui accompagne Christiane avec l'opiniâtreté d'un amant ou d'un espion ; impossible d'arracher ce secret au sommeil de...

Il aperçut le chevalier et s'arrêta.

— Ah ! c'est vous, monsieur d'Asfeld ; la duchesse est-elle visible ?

— Elle dort.

Avant de continuer notre récit, donnons rapidement le portrait du baron Frédéric, qui va se faire la part la plus large dans cette histoire.

A l'époque où nous l'introduisons dans notre action, le baron doit avoir environ cinquante ans; nous disons: doit avoir, car nul ne sait son âge, et s'il fallait fixer son extrait de naissance d'après la conservation de sa personne, on lui assignerait tout au plus trente-cinq ans.

Le baron est grand, ses cheveux sont du plus beau noir; sa figure, mâle, est d'une rare beauté; son œil est fauve, et caché sous d'épais sourcils.

L'ensemble du corps est harmonieux, la voix vibrante; les manières distinguées et hautaines. C'est un homme taillé pour plaire et épouvanter.

Comme a fait d'Asfeld, le baron s'approche de la fenêtre, et demande au majordome; s'il sait ce qu'est cette goëlette allemande qui vient de mouiller dans la rade.

— Il l'a vue comme moi, pensa d'Asfeld, c'est fâcheux.

— J'ignore absolument, murmure Fridolinn.

— Allez sur le port, informez-vous, tachez de savoir quels sont les passagers, voyez le capitaine, et revenez me dire ce que vous aurez appris.

— J'y cours, répondit le majordome en se hâtant autant que l'âge et l'embonpoint le lui permettaient.

D'Asfeld allait sortir, Frédéric le retint du geste.

— Veuillez rester, je vous prie; j'ai à vous parler. Depuis six mois, je n'ai pas eu l'honneur de vous voir, n'est-ce pas, monsieur?

— C'est vrai.

— Les circonstances de notre dernière entrevue ont été assez remarquables pour que vous vous en souveniez... C'était, je crois, dans la nuit du 3 février.

— Vous devez être sûr de la date, répliqua le chevalier avec amertume.

— L'événement très-grave qui s'est accompli, sous vos yeux, cette nuit-là, continna Frédéric de ce ton calme et froid qui l'a-

bandonnait rarement, vous aura suggéré, sans doute, bien des réflexions ?

— Beaucoup.

— Et comme le secret ne vous a pas été commandé, vous avez dû communiquer ces réflexions à quelqu'un... au duc Maximilien, par exemple?

— Non.

— Ah !.. Vous avez préféré vous en entretenir avec la duchesse Christiane, alors ?

— Pas davantage, répondit le chevalier toujours bref.

— Comment, monsieur, de l'acte solennel dont vous avez été témoin, vous n'avez rien dit ni au duc, ni à sa nièce... Vous n'espérez pas me le faire croire?

— Je n'espère rien, monsieur, et si vous ne croyez pas ma réponse, il était inutile de me faire la question.

— Avouez, au moins, que votre silence a quelque chose d'étrange, si l'on considère la familiarité dans laquelle vous vivez avec Leurs Altesses, toutes deux si intéressées dans le secret de ce mariage.

— Ce sont des souvenirs que je n'aime pas à évoquer. J'ai assisté, il est vrai, à l'accomplissement de ce mariage ; mais il m'en est resté une impression sinistre... et je ne sais pourquoi je ne pourrais me décider à en parler, même à la duchesse, qui pourtant... mais non je n'en parlerai pas... que si j'y étais contraint.

— Vous avez eu tort, monsieur, et quand je vous ai prié de porter à la duchesse la nouvelle de la mort de son oncle, c'était pour que le duc fût instruit de la vérité. Peut-être sa nièce a-t-elle jugé à propos de lui en faire un mystère, et il est cependant indispensable qu'il apprenne ce qui s'est passé... Le moment est venu... je dois lui en parler... mais auparavant je désire qu'il soit éclairé par vous.

— Non, monsieur le baron, Son Altesse n'apprendra rien par moi.

— Mais, monsieur...

— N'y comptez pas, je vous le répète, il me répugne trop de déchirer le voile qui couvre cette nuit à jamais maudite... et

comme nous n'en avons déjà que trop dit, vous et moi, je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

— Monsieur d'Asfeld !..

— Pardon... Son Altesse le duc m'attend.

Le chevalier salua froidement et sortit.

— Allons, se dit Frédéric avec dépit, je n'obtiendrai rien de cet homme. Il me hait tellement que, s'il n'a pu me deviner, sa haine a la puissance d'un soupçon !.. Ainsi, Christiane ne sait rien encore... Maître désormais de sa destinée, je vais courber sous ma volonté ce front insolent. Richesses, honneurs, il faut qu'elle partage tout avec moi. Elle ne s'appartient plus, elle m'appartient.

Comme on le voit, l'ambition de cet homme était immense. Parent éloigné de la famille d'Ehrenfeld, laissé dans un état voisin de la misère par un père joueur et prodigue, il avait dû son éducation fort brillante à l'affection du vieux duc d'Ehrenfeld, aïeul de Christiane.

Souple, insinuant, il ne connaissait qu'un but, le succès; il ne faisait qu'un rêve, la fortune. Dédaignant les plaisirs de son âge, quand il était jeune, il avait consumé sa jeunesse courbé sur les livres et sur toutes les sciences, et, lorsqu'après plusieurs années à l'étranger, il était revenu auprès de son protecteur, le baron pouvait passer pour un homme des plus instruits. Aussi ce lui fut une humiliation fort pénible quand le vieux duc lui annonça que, voulant utiliser son mérite, il le plaçait sous les ordres de son intendant Spackman, avec douze cents livres d'appointement et sa chambre dans les communs.

L'intendant était un bon vieillard, connaissant fort bien les limites des immenses domaines de la famille, ses chartes, ses droits, ses titres, et pouvant, de cette façon, rendre de grands services à ses maîtres; mais là s'arrêtait sa science. Frédéric, avec sa haute intelligence, et la bonne volonté de son chef, n'eut pas de peine à s'initier rapidement aux intérêts de la maison d'Ehrenfeld, à débrouiller les frontières de ces vastes domaines si mal définis, si mal bornés alors en Allemagne, ce qui était une source continuelle de procès, et quand il fut parfaitement au courant des affaires, il arriva qu'un matin on

trouva l'intendant Spackman mort dans son lit, mort d'une attaque d'apoplexie, après avoir vidé un inoffensif verre d'eau sucrée placé sur sa table de nuit.

Le duc regretta beaucoup ce fidèle serviteur ; mais personne ne manifesta plus de douleur que le jeune baron Frédéric, à qui l'on fut forcé de confier l'intendance générale des biens de la maison d'Ehrenfeld. Lui seul, en effet, se trouvait en état de démêler les procès entamés, et toutes les paperasses entassées dans les greniers du vieux manoir. Ses maîtres s'aperçurent promptement de sa capacité, et deux ans plus tard, rien ne se faisait plus au château sans qu'on eût consulté le nouvel intendant.

Mais qu'était cette position subalterne aux yeux d'un homme dont l'ambition était sans bornes? Le vieux duc avait, pour enfants, une fille, l'aînée de la famille, et plusieurs fils. Le baron Frédéric osa porter ses vues jusques sur la fille ; il tenta de se faire aimer en simulant une passion qu'il n'éprouvait pas ; mais il fut outrageusement dédaigné par la jeune comtesse d'Ehrenfeld qui ne craignit pas de le traiter comme un laquais.

Cette jeune fille, c'était la mère de Maurice, c'était la femme du comte de Boursonne, qu'elle épousa quelques mois après avoir méprisé l'amour du baron Frédéric. Celui-ci avait renfermé l'injure dans son cœur, laissant au temps le soin d'assurer sa vengeance.

Un jour vint où le duc d'Ehrenfeld, arrivé aux dernières limites de la vieillesse, se trouva dans l'isolement le plus absolu : sa fille, la comtesse de Boursonne, habitait la France, et ses fils voyageaient.

Frédéric s'était complétement emparé de l'esprit du vieillard; il avait éloigné les enfants, bien plus ; il avait irrité à ce point l'esprit de son maître contre la comtesse de Boursonne, qu'il put espérer la priver de l'héritage qui devait lui revenir comme aînée de la famille.

Parmi les fils du vieux duc, s'en trouvait un, François-Joseph, fort avide d'argent et peu scrupuleux sur les moyens de se le procurer. Il avait deviné les désirs ambitieux de son pa-

rent Frédéric, et il résolut de l'associer à ses projets. Le pacte fut bientôt conclu entre les deux complices. Il fut convenu que le baron Frédéric obtiendrait du vieux duc que la comtesse serait déshéritée par un testament que l'intendant se chargea de dicter, que François-Joseph, qui venait après sa sœur dans l'ordre de succession, la remplacerait dans tous ses droits, et qu'en échange de ses bons procédés, Frédéric recevrait une terre magnifique dépendant des domaines d'Ehrenfeld.

Le vieux duc signa tout ce qu'on voulut en présence de témoins payés ou intimidés ; mais qui avouèrent tout bas que le pauvre seigneur n'avait plus sa raison quand on lui fit déshériter sa fille. Peu de jours après, le duc mourait ; la comtesse de Boursonne, ne pouvant parvenir à prouver l'état de démence de son père, perdait ses droits à la succession paternelle, François-Joseph prenait le titre de duc avec la possession des trésors de la famille, et le baron Frédéric, enrichi subitement, conservait sa position d'intendant, d'après sa propre volonté. Son but était marqué d'avance et les crânes épais des seigneurs allemands ne purent le pénétrer.

Le baron avait la vue longue. Dédaigné par la fille du défunt duc d'Ehrenfeld, ne pouvait-il s'unir à une autre, issue de la même origine ? Le duc François-Joseph n'avait pas d'enfants ; mais son frère Ferdinand élevait une jolie petite fille qui s'appelait Christiane. Le duc François-Joseph, quoique jeune encore, disparut de ce monde, emporté par une maladie que son médecin ne put jamais parfaitement caractériser, et le père de Christiane reçut ce titre de duc, si fatal à ses prédécesseurs.

Dix-huit mois plus tard, on descendait le très-haut et très-puissant seigneur dans les caveaux de sa famille, peu de jours après une scène violente dans laquelle il avait chassé Frédéric, lui faisant l'ouverture d'une alliance possible avec Christiane. Cette fois, le mot d'empoisonnement circula dans la contrée, et le baron fut contraint, par la rumeur publique, de prévenir la justice. Plusieurs docteurs firent l'autopsie, et se trouvèrent d'accord pour constater qu'aucune trace de poison n'avait été retrouvée, et que le défunt avait succombé à une congestion pulmonaire. Dans l'ordre de succession, c'était à Maximilien

de recueillir l'héritage de ses frères; il s'excusa sur sa santé, sur son amour de la chasse, sur son désir de se consacrer à l'éducation de sa nièce Christiane; il prit le titre de duc, et refusa le dangereux honneur de régner sur les domaines et le château d'Ehrenfeld.

Nous avons vu mourir le dernier de ses frères, et l'avénement de Christiane à cette funèbre succession ?

Rien ne séparait donc plus Frédéric de Christiane, rien que la haine de celle-ci, la distance des fortunes, des positions, et la répulsion de l'oncle Maximilien pour le baron. Celui-ci ne se dissimulait pas les difficultés à vaincre pour arriver à partager les dépouilles de la famille d'Ehrenfeld avec Christiane; mais il était décidé à lutter contre tous plutôt que d'abandonner la partie.

D'un autre côté, nous avons vu madame Acker, profitant de ce que la fortune passe entre les mains d'une jeune fille pour ranimer le procès de la succession, retrouver les témoins, et produire les preuves de l'insanité d'esprit du vieux duc au moment où il déshéritait la mère de Maurice. De toutes parts, chacun est prêt à la lutte, jusqu'au duc Maximilien qui vient de faire appeler Frédéric, et se demande comment il pénétrera les desseins mystérieux de ce démon, et comment il lui arrachera la vie de sa nièce.

— Monseigneur, dit le baron dès son entrée, me voici prêt à vous rendre compte de ma gestion.

— Oh! mon cher monsieur, répondit le duc, laissons cela. J'ai horreur des affaires; je n'aime que la chasse et les voyages.

— Alors c'est à madame la duchesse que je porterais mon travail.

— Encore moins, Christiane ne s'occupe que de toilette, de fleurs, de spectacles, de lecture. Préparez-lui des fêtes, soit; mais jamais de chiffres.

— Il est cependant nécessaire, monseigneur, que quelqu'un songe ici aux intérêts de Son Altesse?

— Eh bien! n'êtes-vous pas là? Puisque mes frères ont eu confiance en vous, pour quel motif ma nièce se priverait-elle de vos lumières? Nous voulons vivre doucement : Christiane

au milieu des plaisirs de son âge; moi, dans le repos qui convient au mien.

— Cependant, puisque vous devez habiter Ehrenfeld...

— Nous!... Eh! cher monsieur, qui vous dit que nous ayons cette intention? qui vous dit que ma nièce ne suivra pas mon exemple, en répudiant ce fatal héritage?

— Comment!...

— Il se trouble, et cela ne semble pas lui plaire, se dit le duc.

Frédéric reprit :

— Vous ne faites pas attention, monseigneur, que si la duchesse refusait, les domaines de cette maison passeraient à l'État.

— Bah! n'y a-t-il pas quelqu'enfant de ma sœur aînée?

— Un fils, il est mort dans les prisons du duc de Modène; une fille, elle a renoncé à ses droits.

— Vous vous en êtes assuré?

— Dans votre intérêt, monsieur le duc, je me suis informé, et j'ai cette certitude.

— Je ne l'ai peut-être pas au même degré que vous, monsieur; cependant, si vous ne vous trompez pas, eh bien! n'êtes-vous pas de notre famille, Christiane vous fera l'abandon de ses droits.

Le baron tressaillit; il hésita; mais il devina un piége, et il s'empressa de dire :

— Je refuse, monseigneur. J'ai passé toute ma vie à défendre les intérêts de votre famille, je suis la créature, l'obligé de la maison d'Ehrenfeld, je ne puis en être l'héritier, le spoliateur.

Frédéric sentait que s'il était livré à lui-même, il serait facilement dépossédé par le comte de Boursonne; il ne pouvait espérer arriver au degré de puissance et de fortune qu'il ambitionnait qu'en partageant avec Christiane.

Les deux adversaires se séparèrent après avoir mutuellement cherché à pénétrer leurs projets, et sans s'être laissé deviner.

VI

LE NEVEU DE MADAME ACKER

Comme le baron allait sortir, le majordome rentra. Il venait apporter des nouvelles de la goëlette mouillée dans la rade.

— Pas la moindre importance, dit-il, un navire de commerce expédié par la veuve de ce riche armateur...

— Madame Acker ?

— Précisément.

— Quels étaient les passagers ?

— Madame Acker, et son neveu, le fils d'une de ses sœurs mariée en France... un artiste, un peintre...

Le majordome terminait à peine sa phrase que Maurice entrait introduit par un valet du château.

— Connaissez-vous ce jeune homme ? demanda le baron.

— Eh ! mais c'est le passager de la goëlette.

— Sachez ce qu'il veut.

Le majordome salua Maurice.

— Monsieur, lui dit-il, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— A moi, monsieur, répondit Maurice d'un ton railleur.

— Je suis le majordome du château, monsieur, fit le bonhomme blessé de cet accueil.

— Peste ! gros personnage.

— Et je me fais l'honneur de vous demander ce que vous attendez ici ?

— J'attends M. Karl.

— M. Karl !... Qu'est-ce que M. Karl ?

— J'allais vous prier de me le dire.

— Plaisantez-vous, monsieur ?

— Avec un majordome ?... Oh ! jamais !

— Alors, expliquez-moi...

— Volontiers... J'arrive d'Espagne.

— Ah ! fit le baron.

— D'Espagne, répéta Maurice... En débarquant, j'ai trouvé le valet qui vient de m'amener ici, et qui m'a demandé si je ne m'appelais pas Maurice? Sur ma réponse affirmative, il m'a prié de venir rejoindre M. Karl... Je n'en sais pas davantage... Et vous?

— Moi non plus, balbutia le majordome interdit. Qu'en pensez-vous, monsieur le baron, fit-il à voix basse?

— Je pense qu'on se moque de vous.

— Oh!

Frédéric s'approcha du vicomte.

— Monsieur arrive d'Espagne?

— Monsieur appartient à la police du pays?

— Vous parlez, jeune homme, s'écria Fridolinn, à M. le baron Frédéric, l'intendant des domaines d'Ehrenfeld.

— Ah! pensa Maurice, voila donc l'homme dont la curiosité publique se préoccupe si fort.

— Je m'étonne, monsieur, que vous vous rendiez aussi vite à l'appel de quelqu'un qui n'existe pas ici; car nous ne connaissons personne qui se nomme M. Karl... Ne vous en doutiez-vous pas un peu?

— Pas du tout, car s'il n'y avait pas de M. Karl, comment aurait-il pu me faire mander auprès de lui?

— C'est juste, fit niaisement le majordome.

— Vous avez vu ce M. Karl, demanda le baron; expliquez-nous quel homme c'est.

— Ah! ça, mais, monsieur le baron me questionne trop s'il me prend pour un honnête homme... Est-ce moi qui ai inventé M. Karl?... Interrogez le valet qui m'a conduit ici, ce sera plus convenable et plus productif.

Frédéric fronça le sourcil, et se dit:

— Voilà un jeune coq qui chante bien haut; il me déplait.

— Il ne me revient pas, pensa de lui Maurice.

— Demandez-lui ses papiers, glissa le baron à l'oreille de Frédolinn.

— Pour venir d'Espagne, dit le majordome, espérant prendre sa revanche, il faut des papiers, un passeport.

— Il paraît que non, car j'arrive d'Espagne, et je n'en ai pas.

— Vous avez bien, du moins, quelqu'un qui puisse vous réclamer, insinua le baron ?

— Assurément.

— Et c'est ?

— C'est M. Karl.

— Il a dit vrai, affirma le duc Maximilien qui entra.

Maurice courut lui serrer la main.

— Bonjour, cher monsieur Karl, lui dit-il, par Dieu, sans vous, je crois qu'on m'allait jeter dans les oubliettes de ce vénérable donjon... Ah! que je suis heureux de vous revoir... Souffrez que je vous embrasse...

— Y pensez-vous, dit le majordome l'arrêtant, embrasser M. le duc...

— Quel duc ? demanda Maurice, jouant la surprise.

— Hélas! mon jeune ami, répondit le faux M. Karl, je suis duc, en effet...

— Ah ! quel malheur !... Mais, alors...

— Oui... ma nièce, n'est-ce pas ?...

— Elle est comtesse tout au moins ?

— Duchesse, mon cher enfant, duchesse... Ah! c'est fini. Disons un éternel adieu à nos belles promenades, à nos joyeuses conversations ; notre voyage n'est plus qu'un doux rêve ; mais il vous reste une cordiale affection, la mienne...

— Ah ! pensa Frédéric, c'est là ce jeune homme qui accompagnait Christiane... Je saurai son nom.

Un valet annonça madame Acker. La brave femme entra brusquement. Elle avait appris que Maurice avait été emmené au château ; elle arrivait dans la plus grande inquiétude.

— Que vient faire ici madame Acker, l'ennemie jurée de la famille d'Ehrenfeld ? demanda le baron.

Avant qu'elle eût répondu, le duc s'écria :

— Madame Acker !... Vous, madame ?

— Oui.

— C'est vous, madame, qui avez protégé l'enfance du vicomte de Boursonne lorsque sa mère l'amena ici à l'âge de trois ans ; c'est vous qui l'avez abrité de votre corps contre les assassins ?

— Oui, c'est moi, moi qui le défendrais encore au besoin.

— Quelle que soit la main qui commit le crime, sachez, madame, que nous la maudissons ; oui, nous la maudissons, autant que j'admire et bénis votre action courageuse... Je suis un vieux gentilhomme qui parle simplement et la main sur le cœur. Si j'eusse été le père de l'enfant sauvé par vous, je n'aurais pas pour vous plus de reconnaissance et de respect que je n'ai... Croyez-le, si vous le voulez; Dieu sait que je ne mens pas.

— Oh! brave cœur ! se dit Maurice, moi, je te crois.

Madame Acker s'inclina sans répondre; elle ne pouvait oublier un quart de siècle de haine.

— Monseigneur est vraiment trop généreux, dit le baron; ne pourrait-il pas demander à madame Acker quel est ce jeune homme à qui elle porte de l'intérêt?

— C'est mon neveu.

— Que ne nous le disiez-vous tout à l'heure, demanda Frédéric à Maurice ?

Celui-ci allait riposter, le duc Maximilien le retint.

— En effet, vous aviez plusieurs sœurs, madame, dit-il, ce jeune homme est l'un de leurs enfants; Dieu vous bénira de l'aider à se créer une position.

— Si madame Acker a douze neveux, observa le baron, elle peut doter chacun d'eux d'un million.

— Je n'ai que Maurice, répondit la veuve.

— Beau parti pour les jeunes filles, dit le duc en souriant.

— A quel homme ai-je affaire ? se demanda Frédéric.

VII

DORMEZ !

Autant que Maximilien s'était efforcé d'éloigner de sa nièce le peintre Maurice, autant il cherchait maintenant à retenir auprès de lui le vicomte de Boursonne. Il lui proposa de cet

air de bonhomie qui lui allait si bien, de prendre la place de secrétaire de Christiane, et Maurice accepta sur-le-champ, s'amusant fort de se voir le pauvre employé d'une femme qu'il espérait épouser, et à laquelle il venait disputer ses domaines et son château. Madame Acker, effrayée, s'efforça de le dissuader, mais sans pouvoir le convaincre, surtout quand elle voulut lui persuader que le duc et sa nièce le feraient assassiner.

En attendant ce grand péril, Maurice en bravait un autre auquel il se livrait corps et âme. Il aimait plus que jamais Christiane, et ce fut avec autant d'ivresse que de crainte qu'il se vit enfin seul avec elle. Il avait lu dans les yeux de la jeune fille l'intérêt qu'il lui inspirait; et avant de lui découvrir son véritable nom, il voulut la forcer à lui avouer son amour.

Quant à Christiane, elle aussi avait facilement compris que Maurice l'aimait; seulement, à cette heure, elle espérait que sa nouvelle dignité la protégerait contre les aveux et la témérité de celui qu'elle prenait toujours pour un pauvre artiste.

Ce fut le vicomte qui entama l'entretien.

— Mademoiselle, dit-il, je vous remercie de m'avoir nommé votre secrétaire. Vous avez compris combien je serais heureux d'une charge qui me rapprocherait de vous.

— Ce n'est pas à moi, monsieur, c'est à mon oncle qu'il vous faut adresser votre reconnaissance, répondit Christiane le plus froidement qu'elle put.

— A tous deux, alors, car tous deux vous me prouvez que vous n'avez pas oublié votre compagnon de voyage. Ce sont des souvenirs que je me plairai toujours à évoquer.

— Pardon, monsieur, nous ne sommes plus sur la grande route, et...

— Oui; mais je parle toujours à Christiane.

— Vous parlez à la duchesse d'Ehrenfeld.

— Sans doute; mais qu'importe?

— Comment, qu'importe?... Voilà qui est fort!

— Non pas; car une couronne, c'est pour la tête, ce n'est pas pour le cœur.

Christiane s'aperçut que la conversation s'égarait dans les sentiers amoureux où elle la laissait volontiers s'aventurer au-

trefois ; elle voulut essayer de la ramener dans le droit chemin; mais il n'était plus temps, et Maurice continua :

— Les gens qui ont quelque sympathie l'un pour l'autre partagent volontiers.

— Partager !

— Mademoiselle... pardon... Votre Altesse... depuis que vous êtes duchesse, je vous jure que je ne vous aime pas moins qu'il y a deux mois, simple voyageuse dans nos excursions à travers le royaume de Grenade.

— Il ne s'agit pas de l'Espagne, monsieur.

— Je vous jure encore, Christiane, continua Maurice avec feu, que si, au lieu d'être un humble artiste, je fusse né sur les marches d'un trône... Écoutez donc, cela pouvait m'arriver, comme à vous de naître bourgeoise... Oh! oui, je vous le jure, qu'il vous eût suffi de me dire : Prince Maurice, la moitié de votre couronne!... Dieu m'est témoin qu'elle serait déjà sur votre front.

— Il est plus facile d'offrir un tout qu'on n'a pas qu'une moitié de ce qu'on possède, balbutia la jeune fille troublée.

— C'est vrai, vous êtes duchesse ; mais il vous reste une ressource....

— Laquelle?

— Vous n'avez qu'à me toucher ainsi la main...

— Monsieur !

— Et à me dire : Pauvre artiste, je vous aimerai si vous devenez riche, noble, puissant, et aussitôt...

— Aussitôt, coup de baguette, conte de fées...

— Oui, madame, car s'il est encore des fées, ce sont les femmes qu'on aime ; pour les posséder, nous faisons des miracles. Christiane, enfermez ma main dans la vôtre, exigez de moi l'un de ces miracles, et je jure Dieu que le nom que je placerai à côté du vôtre ne fera pas tache à votre blason. J'ai, dans le cœur, un amour capable de dévorer le monde, si le monde faisait obstacle au plus frivole désir que je lirais dans vos yeux.

— Ce n'est pas à moi, je suppose, s'écria Christiane éperdue, que monsieur Maurice ose tenir un tel langage?

— Vous me repoussez ?

— Il en est temps... Nous nous méconnaissons l'un et l'autre... Je sais ce que vous m'allez dire... J'ai, dans ma liberté de jeune fille, de voyageuse étourdie, accepté la compagnie d'un voyageur comme moi, d'un honnête homme courtois et loyal, qui n'a pu se méprendre au sens de notre mutuelle politesse... Continuer à Ehrenfeld les promenades de l'Espagne, dans ce palais, la distraction de la grand'route ; duchesse, la touriste, vous ne vous y attendez pas... Nos relations n'auraient peut-être jamais dû se nouer; elles sont, en tous cas, dénouées... Faites-moi la grâce de m'en assurer vous-même.

— Ah ! vous ne m'aimez pas, et j'ai pu croire...

— Un mot de plus, vous m'offensez.

A la vue de la douleur sincère de Maurice, Christiane fut sur le point de se jeter dans ses bras en lui criant : Je t'aime ! Elle se contint; elle ajouta seulement :

— Ne croyez pas, toutefois, que j'hésite à vous servir si vous faites jamais appel à mon amitié.

— Un mot de plus, répondit fièrement Maurice, et Votre Altesse m'offenserait à son tour. Restez duchesse, madame, et oubliez ma folie pour ne vous rappeler que mon respect, le seul hommage que vous exigiez. Je m'incline et je pars. En me voyant dans ce château, vous ne pourriez vous empêcher de reconnaître l'artiste Maurice sous la livrée du secrétaire. Effacez jusqu'à la moindre trace de mon souvenir...

— Monsieur...

— Ainsi, je n'ai pas oublié qu'un jour, sur le chemin, vous avez poussé un cri de convoitise à l'aspect d'une touffe de violettes s'épanouissant au bord d'un précipice... J'ai couru... je vous ai offert ces fleurs... Ah ! si vous les retrouvez jamais, dédaigneusement égarées au milieu de chiffons plus précieux, rejetez-les, madame, car en vous les remettant, j'ai cru sentir trembler votre main, j'ai cru qu'elle prenait la mienne, et votre trouble est allé jusqu'à mon âme.. Jetez ces fleurs... ou rendez-les-moi... car elles vous reprocheraient peut-être de m'avoir aimé quelques instants.

A cette évocation d'un souvenir que son cœur n'avait cessé

de caresser, la volonté de Christiane fut moins forte que son amour. Elle oublia tout, titre, famille, orgueil, pour ne plus voir devant elle qu'un homme qu'elle aimait et qui l'abandonnait.

Elle fondit en larmes, et, par un mouvement involontaire, elle retira de son sein quelques violettes fanées qu'elle tendit à Maurice en détournant la tête.

Mais celui-ci avait compris la lutte qui se passait dans le cœur de cette jeune fille, tout ce qu'il y avait de passion dans cette fleur gardée comme une religion, et sans pouvoir parler, il tomba aux genoux de Christiane, couvrant de ses baisers ardents cette main qui lui présentait les violettes et qu'on ne pensait plus à lui retirer.

Une porte de côté s'ouvrit, le baron Frédéric parut, la duchesse jeta un cri de terreur. Maurice, un moment interdit, retrouva promptement sa présence d'esprit, et se releva en disant respectueusement :

— Votre Altesse me pardonnera l'expression trop libre de ma reconnaissance pour la place qu'elle m'offre auprès d'elle.

Puis, s'inclinant devant Christiane, il sortit.

— Ce n'est pas le neveu de madame Acker, s'était dit le baron, il faut que je sache à l'instant quel est cet homme.

Frédéric s'avança vers la duchesse, la couvrant de son regard sinistre et brûlant, mais sans lui parler.

Ils étaient seuls ; la jeune fille eut peur.

Elle voulut s'éloigner, elle ne put marcher ; appeler, sa langue semblait paralysée. A peine si elle put prononcer ces paroles :

— Que voulez-vous ?

— Savoir le nom de la personne qui vous quitte, répondit Frédéric sans cesser de fixer sur elle son regard étrange.

— Vous me questionnez ?

— Oui... son nom ?

— Mais, monsieur, je ne vous comprends pas... Je vous hais... balbutia Christiane ne pouvant détacher ses yeux de dessus les yeux de cet homme, et en proie à un trouble effrayant... sortez, sortez.

Cependant le baron s'était rapproché d'elle peu à peu ; Christiane, terrifiée, s'efforça de secouer la torpeur qui paralysait ses membres, elle voulut fuir; mais une volonté plus forte que la sienne l'arrêta. Le baron Frédéric étendit la main vers elle, et dit :

— Dormez!

La jeune duchesse tenta quelques instants de se soustraire à cette puissance magnétique, sa résistance s'épuisa, le calme reparut sur ses traits, et elle resta debout devant le fauteuil, comme si elle eût causé avec son intendant le plus tranquillement possible.

Alors Frédéric renouvela sa question :

— Le nom de cet homme?

— Jamais! fit Christiane endormie.

— Je le veux.

— Vous me torturez, s'écria la jeune fille avec douleur... je souffre!

— Son nom?

— Il s'appelle... non... non, je ne le dirai pas.

— Vous avez raison, ne le dites pas... écrivez-le.

Il la conduisit vers la table, devant laquelle il la contraignit de s'asseoir. Elle prit la plume, et, sous le regard impérieux du baron, elle écrivit :

— Maurice, vicomte de Boursonne.

— Quoi! murmura Frédéric qui lisait au fur et à mesure qu'elle traçait les lettres, quoi! celui...

— Celui que vous avez fait assassiner.

— Et vous l'aimez?

— Oh! oui.

— Le duc Maximilien sait-il quel est ce jeune homme?

— Oui.

— Bien. Je comprends. Il veut unir Christiane au vicomte... Ah! duc, il est trop tard. Votre nièce m'appartient; sa fortune aussi, pensa le baron.

— Oh! ce que je vois dans votre âme est affreux!

— On vient, dit Frédéric, éveillez-vous.

Et s'inclinant devant elle, comme le duc entrait, l'intendant

se retira respectueusement, pendant que Christiane revenait graduellement à la vie réelle.

Le duc avait aperçu sortir le baron sans y faire attention; mais le trouble dans lequel il vit sa nièce plongée le surprit au plus haut degré. Il essaya de l'interroger; mais elle tomba sans connaissance entre ses bras.

— Que s'est-il donc passé? se demanda le duc pendant que les femmes de Christiane la portaient sur son lit... évanouie.. encore... comme il y a six mois.

VIII

LA CONSCIENCE D'UN MAJORDOME

Pendant que Maurice s'assurait de l'amour de Christiane, madame Acker organisait son attaque judiciaire contre les propriétaires du domaine. Elle entassait preuves sur preuves, témoignages sur témoignages. Un témoin lui manquait, témoin de la plus grande importance; car il avait assisté à toutes les scènes de captation, il connaissait l'état de démence du testateur, et s'il y avait eu quelque pièce fausse produite par le baron, lui seul peut-être pouvait la faire découvrir. Ce témoin, c'était Fridolinn, le majordome.

Un soir, madame Acker entra chez cet homme; elle alla droit au but. Elle lui apprit que le vicomte de Boursonne existait, sans lui révéler qu'il était à Ehrenfeld; elle lui apprit qu'il allait venir redemander l'héritage de sa famille; qu'il châtierait les misérables qui l'avaient dépouillé, et qu'il récompenserait les bons serviteurs; enfin elle lui offrit, à mots couverts, un demi-million, non pour mentir à la justice quand elle l'interrogerait, mais pour dire la vérité, toute la vérité.

Fridolinn était terrifié. Il tremblait à l'idée de perdre sa place; le demi-million le décida tout à fait; il engagea sa parole de divulguer tout ce qu'il savait, et il savait tout.

Le majordome reconduisit madame Acker jusqu'à la porte extérieure avec ce respect qui s'attache toujours à la puissance, même à celle de l'or, ce vil métal dont chacun dit beaucoup de mal et pense beaucoup de bien.

En rentrant dans sa chambre, Fridolinn faillit tomber à la renverse; le baron était assis au coin de son feu, et tisonnait tranquillement tout en se chauffant.

— Êtes-vous malade, cher ami, lui demanda Frédéric d'un ton légèrement ironique; vous voici pâle comme un condamné ?

— C'est que... c'est que... balbutia le majordome.

— Ah ! c'est à cause de votre conversation avec cette brave madame Acker, n'est-ce pas ?

Fridolinn fit un bond de terreur.

— Savez-vous, reprit le baron jouant avec l'épouvante du vieillard comme l'émouchet avec l'oiseau qu'il étreint entre ses puissantes serres sans terminer son agonie, savez-vous que vous êtes un politique consommé ?

— Vous avez entendu ?

— Tout.

Les dents claquaient au malheureux majordome. Il osa demander :

— Même ce que madame Acker a proposé ?

— Oui, oui, même cela.

— Et ce que j'ai répondu ?

— Parfaitement.

Fridolinn tomba presqu'évanoui sur un escabeau de bois.

— Je vous ai trouvé sublime, mon cher majordome. Un autre eût fait du puritanisme, menacé de chasser cette intrigante, vous, trempé comme un ressort, vous avez eu la souplesse de vous prêter à toutes ses fantaisies, et de lui arracher ainsi le secret de ses intrigues... pour me les dévoiler plus tard... c'est très-fort, ce que vous avez fait là, très-fort.

Fridolinn se demanda s'il se moquait de lui, ou s'il voulait l'éprouver.

— Il n'est pas jusqu'au demi-million, continua l'intendant, que vous n'ayez accepté avec une physionomie tellement naïve

que, moi-même, si je ne vous connaissais de longue date, je m'y fusse trompé.

— Certes, murmura le majordome, monsieur le baron est sûr de mon attachement, de mon dévouement...

— Parbleu! Est-ce que je ne sais pas aussi que vous n'êtes pas un imbécile; que vous comprenez très-bien que notre sort est intimement lié; que si j'ai la tête tranchée, en ma qualité de noble, pour avoir produit une fausse pièce, vous, en votre qualité de manant, vous serez pendu pour m'avoir aidé à la présenter, pour en avoir affirmé la véracité, après avoir reçu de moi une assez jolie cassette de florins? Et, une fois pendu, cher Fridolinn, je vous demande un peu ce que vous feriez du demi-million de madame Acker?

Tout ceci était débité avec un sang-froid imperturbable, comme s'il se fût agi de causer sur une fourniture de comestibles ou de lingerie, entre intendant et majordome.

Quant à Fridolinn, il lui semblait avoir déjà le chanvre au col. Il essaya de ramener le baron à de meilleurs sentiments, à s'amender; il osa, le malheureux, parler morale à ce mécréant.

Frédéric se prit à rire de bon cœur à ce mot.

— La morale, dit-il, où la prenez-vous? La croyez-vous donc une vertu absolue? Ici-bas, rien n'est moral ni immoral; ce n'est qu'une convention de société. En Corse, il est moral de tuer qui a frappé un membre de votre famille; chez nous, c'est immoral. Il est moral chez les belles filles de la Polynésie de se montrer dans le costume aérien d'Ève, après la chûte des feuilles; chez nous, la plus jolie femme du monde qui se promènerait sous ce vêtement océanien, serait conduite dans une maison d'aliénés, pour le moins. Aux îles Marquises, les jeunes vierges invitent, sans rougir, les plus beaux garçons à ne pas souffrir que la terre se dépeuple, et le plus doux mystère de la création s'accomplit, chez cette nation primitive, en plein air, ni plus ni moins que si les Taïtiennes étaient de petits oiseaux; en Europe, quand le garde-champêtre saisit, dans les blés, un couple qui n'est ni une pariade de perdrix, ni un bouquinage de lièvres, il arrête les délinquants, et le tribunal correctionnel

les condamne... en huis-clos. Il est moral qu'un homme, porteur d'un uniforme et d'épaulettes, tue un autre homme, même plusieurs hommes, le plus possible d'hommes enfin à un signal donné; mais si cet homme, quittant l'habit militaire, endosse le costume bourgeois, et qu'il frappe un de ses semblables, au lieu d'une distribution d'honneurs, de croix, de pensions, la morale le jette en prison. En France, il était moral jadis de donner un coup d'épée à l'homme qui vous avait insulté, et l'on prenait, pour parrains, quatre honorables témoins; aujourd'hui la chose est trouvée immorale, et la morale est de se constituer un avocat pour parrain. Vous le voyez, mon cher Fridolinn, la morale n'est qu'un mot, qu'une mode qu'on trouve admirable tant qu'elle existe, et ridicule dès qu'elle a fait son temps.

Le majordome eut l'air convaincu, et se leva pour aller prévenir madame Acker; mais, son ami, le baron Frédéric, lui fit comprendre, avec une certaine expression qui n'admettait pas de réplique, qu'il eût à ne pas le quitter. Le pauvre Fridolinn suivit donc son bourreau d'un air aussi éploré que s'il eût entendu déjà sa condamnation.

IX

IL MATRIMONIO SEGRETO

Dans une autre partie du château, le duc Maximilien interrogeait le médecin sans pouvoir découvrir la cause de l'évanouissement de sa nièce. Il se promenait avec agitation, suppliant d'Asfeld de se rappeler tous les détails du premier évanouissement de Christiane, il y avait six mois. Alors, le duc était malade, retenu dans son lit, à quelques lieues d'Ehrenfeld, où sa nièce était venue embrasser son dernier oncle; alors, d'Asfeld avait transporté Christiane sans connaissance jusqu'à son appartement, et Maximilien faisait répéter cette scène au chevalier pour la centième fois. Il ne pouvait

découvrir rien de plus, si ce n'est qu'à cette époque, comme aujourd'hui, la jeune fille avait perdu l'usage de ses sens après une conversation avec le baron.

— La cause est là, s'écria le duc, cet homme veut tuer Christiane pour s'emparer de sa fortune.

— Non, répondit d'Asfeld, il a trop d'intérêt à ce que la duchesse vive.

— Quel intérêt? repartit le duc... Tu secoues la tête... tu ne réponds rien, parce qu'il n'y a rien à répondre... Tu ne vois rien, toi; mais moi, je veille, je veille sur mon enfant, je la défendrai, je la sauverai; car sa vie, c'est la mienne!.. Je l'arracherai à ce démon. Je n'ai pas le choix des moyens; on ne fait pas de diplomatie avec la mort. Le danger est là, pas ailleurs... je vais chasser cet homme!..

— Monseigneur! fit le chevalier l'arrêtant, vous ne ferez pas cela, sans avoir demandé à la duchesse si elle aussi souhaite l'éloignement du baron.

— Par exemple...

Puis, frappé d'une idée soudaine, le duc revint à d'Asfeld :

— Pourquoi me dis-tu cela?

Christiane entra; son oncle courut à elle, et l'assit dans un fauteuil.

— Comment te trouves-tu? lui demanda-t-il.

— Mieux, merci; faible seulement.

— Voyons, maintenant que tu peux me répondre... explique-moi... quand ce malaise t'a prise, tu venais de causer avec...

— Avec M. Maurice, mon oncle, et, à ce sujet, j'aurai de graves reproches à vous adresser.

— Vraiment.

— Je vous prierai de mander ici ce jeune homme une dernière fois.

— Une dernière fois, fit le duc en souriant.

— Oui. Il ne peut rester mon secrétaire.

— Soit.

Le duc sonna, et donna l'ordre de faire venir Maurice; puis il questionna de nouveau sa nièce.

— Après M. Maurice, lui dit-il, n'avez-vous vu personne?

— Le baron Frédéric... et... je me rappelle... il a osé m'interroger...

— Lui?

— Me demander le nom de ce jeune homme.

— Par exemple... Et vous avez répondu?

— Je l'ai chassé... C'est alors que je me serai évanouie. Mais, tenez, mon oncle, ce baron Frédéric me déplaît, je vous l'ai dit souvent, je ne veux plus le voir, offrez-lui une pension; qu'il rende ses comptes et qu'il s'éloigne.

— C'est facile, répondit le duc en regardant d'Asfeld qui ne comprenait rien à la conduite de la duchesse.

Le valet revint, annonçant que Maurice attendait dans la galerie voisine; le duc donna l'ordre de l'introduire et emmena d'Asfeld, malgré les efforts de sa nièce, surprise au plus haut degré de voir son oncle la laisser ainsi seule, avec un jeune homme, qu'il fuyait un mois auparavant.

Maurice entra et courut vivement à elle.

— Ah! madame, quoi! vous avez souffert loin de moi... j'ai failli en mourir d'inquiétude. Que vous êtes bonne et généreuse de m'avoir appelé auprès de vous.

— Ne me remerciez pas si chaleureusement, monsieur. Si je vous ai fait prier de passer au château, c'est que je voulais vous dire avec franchise... avec loyauté, que...

— Que?...

— Que vous ne devez plus y revenir. Je n'ai pas voulu vous faire prévenir par des étrangers; mais, cette fois, ma volonté est irrévocable, ajouta-t-elle d'une voie émue et tremblante.

— Est-ce votre oncle qui vous a dicté cette résolution?

— Non, monsieur. Je n'ai besoin d'être conseillée par personne, quand il s'agit de mon repos, de ma réputation.

— Votre repos!... En quoi puis-je le troubler?... Vous vous taisez?... Alors je vais vous le dire... Votre oncle s'est aperçu que je vous aimais...

— Tout le monde s'en apercevra, monsieur, si je ne mets un terme à vos extravagances, si je ne vous éloigne, si vous vous refusez à comprendre la distance qui nous sépare.

— M'éloigner !

— Oui.

— Je vous en défie...

— C'est inouï... je vais appeler.

— Vous ne le ferez pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous m'aimez, et que c'est écrit dans vos beaux yeux irrités.

— Oh !

— Parce que vous avez un cœur qui lutte contre l'orgueil, et que le cœur l'emportera.

— Vous êtes d'une telle audace et d'une telle indélicatesse, s'écria Christiane pleurant de dépit, que je m'arracherais le cœur si j'avais été assez lâche pour y laisser pénétrer un pareil amour. Sortez ou je vous fais chasser.

— Me chasser ! s'écria Maurice en riant, ne me chassez-vous pas de ce château ?

— Oui, monsieur, de ce château.

— Mais, dans ce château, êtes-vous bien chez vous ?

— Voilà qui est nouveau ; ce château n'est-il pas le mien ?

— C'est justement la question... Est-il le vôtre !...

— Monsieur !

— Ou n'appartient-il pas plutôt à un pauvre deshérité que jadis on a tenté d'assassiner en votre nom ?

— Infamie !

— Mais si cette victime, que l'on dit morte, sortait de son tombeau, et vous criait : Spoliateur, me voici !

— Mon Dieu !

— Christiane, j'apporte la preuve que ce domaine est à moi ; je le reprends, je t'en dépouille...

— Monsieur Maurice !

— Je ne suis pas Maurice, Maurice l'artiste ; je m'appelle le vicomte de Boursonne !

— Il est fou !

— Il a dit vrai, affirma le duc Maximilien, qui avait tout écouté.

— C'est un rêve.

— Montrez à ma nièce le portrait de votre mère, les lettres de M. le comte de Boursonne qui m'ont révélé votre secret, le jour où j'ai pansé votre blessure.

— Quoi! monsieur, vous aviez découvert?...

— Vous ne supposez pas, mon cher neveu, que j'eusse pris tant de peine pour faire aimer un peintre à Christiane?

— Ah! mon oncle!.. et vous ne m'aviez rien dit, s'écria la jeune fille en riant, et en menaçant le duc Maximilien du doigt.

Il fut convenu que Maurice conserverait encore son incognito. Le duc redoutait le baron; aussi se promit-on de se délivrer de ce fantôme odieux le plus promptement possible.

Séance tenante, Maximilien écrivit à l'intendant une lettre de remerciement et de congé, lui annonçant que la duchesse se voyait forcée de se priver de ses services, et lui assurait une forte pension.

Moins d'un quart d'heure après cette lettre envoyée, Frédéric faisait demander une audience à Christiane; elle donna l'ordre de l'introduire. Qu'avait-elle à craindre en présence de son oncle et de son fiancé?

Il y avait longtemps que le baron avait prévu cette situation préparée par son audace. Il l'attendait, la désirait et la redoutait; car elle allait décider de son sort.

Il savait qu'il ne sortirait de là que pour être le mari d'une duchesse, ou prisonnier sans espoir de salut.

Le baron se présenta tenant à la main la lettre par laquelle le duc lui offrait sa retraite et une pension de dix mille florins.

— Ai-je assez mal servi votre maison, madame, pour m'être attiré ce châtiment? demanda-t-il.

Et comme personne ne lui répondait :

—Je vois que ma disgrâce est arrêtée; je courbe la tête. Seulement, j'ai des comptes, des papiers importants, des explications à donner, et si madame la duchesse veut me faire l'honneur de m'écouter quelques minutes...

— Seule, non... Devant mon oncle, devant monsieur, oui, parlez.

— Vous pouvez tout dire ici, baron, monsieur est de nos amis.

— Très-bien ! reprit Frédéric, on veut de la publicité... je désirais l'éviter, non pour moi...

— Et pour qui donc ?

— Pour vous, madame.

— Qu'est-ce à dire? demanda Maximilien.

— Madame me comprend.

— Pas du tout, dit la jeune duchesse, et je vous prie de vous expliquer très-haut, très-net et très-vite.

— A la bonne heure, pensa Maurice.

— Allons, monsieur, expliquez-vous, dit le duc.

Mais au lieu de parler haut comme on le lui ordonnait, le baron reprit à mi-voix :

— Est-ce sérieux, Christiane ?

— Que dites-vous, et pourquoi me parler bas?

— Je vais donc m'expliquer à haute voix, répondit Frédéric en homme contraint de faire une chose qui lui déplaît... Je vous jure que ce n'était pas mon intention.

— Voilà un reptile qui fait bien des replis, se dit Maurice inquiet.

— L'envie me prend de tuer ce coquin, pensa le duc.

— Nous attendons, monsieur, dit Christiane.

— Je voulais avoir l'honneur de vous demander si j'aurai le droit d'emmener ma femme avec moi ?

— Vous êtes marié ? fit le duc.

— J'ai longtemps espéré que madame la duchesse vous en instruirait, répartit le baron.

— Moi !... Eh ! le savais-je seulement ?

— Oh ! vous deviez le savoir, reprit Frédéric avec un sourire équivoque... Tenez, le moment est venu, ne cherchons plus à feindre, avouons tout à monsieur le duc.

— Avouer, quoi ?

— Mais... notre union secrète.

— Notre union?...

— Êtes-vous fou ? s'écria le duc.

— Vous êtes témoins, messieurs, que j'ai fait tous mes efforts pour conserver le secret à madame ?

— Misérable! s'écria celle-ci indignée... Vous ne le croyez pas, au moins? ajouta-t-elle en regardant Maurice.

Le vicomte était atterré. Deux mois auprès de Christiane avaient suffi pour la lui faire aimer, mais non pas pour la lui faire connaître et lui garantir le passé. L'assurance du baron le troublait.

Mais à côté de lui, se trouvait un homme qui n'avait aucun doute, lui, c'était le duc. Il s'approcha de l'intendant, les dents serrées par l'émotion, la voix étranglée.

— J'ai hésité tout à l'heure si je ne vous tuerais pas, lui dit-il; j'aurais eu tort, car un homme tel que vous doit périr par la main du bourreau.

— Si j'ai menti, observa Frédéric froidement.

— Soit. Quand on avance de telles énormités, on a des preuves?

— Assurément, et je les fournis. J'ai épousé madame il y a six mois... Voici notre contrat.

Christiane se jeta sur l'acte, le parcourut rapidement, et le rejeta loin d'elle avec un rire convulsif.

— Mon oncle!... monsieur Maurice!... Voyez... de fausses signatures!... C'est grossier!

— Elles sont fausses, certainement, fit le baron...

— Vous comprenez que je n'aurais pas été assez insensé pour exposer votre précieuse signature à un premier mouvement de colère ou de regret, si vous en avez conçu. Or, comme le faisait pressentir à l'instant monseigneur, je joue ma liberté, ma tête même, si mes preuves ne sont pas en règle. Rassurez-vous donc, le contrat original est enfermé sous enveloppe dans une cassette cachetée à mes armes, et placée en lieu sûr. S'il m'arrivait malheur, le dépôt en serait fait par un ami.

— Suis-je bien vivante? s'écria Christine. Est-ce un songe?

Le duc et Maurice lisaient l'acte ainsi conçu :

« Par devant le chapelain du château... »

— On l'aura gagné, dit Maurice.

« Étaient présents la nourrice de madame la comtesse
» Christiane d'Ehrenfeld. »

— Morte il y a cinq mois, fit le duc.

— Il y a d'autres noms, répliqua Frédéric.

— En effet, je lis celui du chevalier d'Asfeld.

— C'est un de vos amis, dit le baron, un homme sans tache, un type de loyauté; récuserez-vous aussi ce témoignage?

— Je vous défie de l'invoquer, s'écria la duchesse.

— Et moi aussi, fit Maximilien.

— M. d'Asfeld traversait le parc il n'y a qu'un moment...

— Le voici là-bas, au pied du grand escalier, observa Maurice troublé par le calme du baron.

On appela le chevalier, et dès qu'il entra, ce fut Frédéric qui lui adressa la parole.

— Monsieur, je vous tiens pour homme d'honneur, et je vous demande seulement de répondre la vérité. Je viens d'affirmer ici que, le 3 février dernier, dans la nuit, j'ai été uni en mariage à madame la duchesse Christiane. Ai-je menti, monsieur?

— Répondez hardiment, monsieur d'Asfeld, lui dit Christiane.

— Eh bien! madame, puisque vous l'exigez, monsieur a dit vrai.

Un cri douloureux sortit de toutes les poitrines.

— C'est impossible!... vous avez été le jouet d'un rêve. Comment auriez-vous assisté à ce mariage? qui vous y aurait appelé?

— Un billet de votre main, madame.

— De ma main?

— Le voici.

Le duc le prit, le lut, et le laissa tomber avec douleur. Christiane le parcourut aussi; elle recula épouvantée, cette écriture était la sienne, cette signature n'était pas l'œuvre d'un faussaire. Elle d meura terrifiée.

Quant à Maximilien, il reprit en s'adressant à d'Asfeld :

— Et tu n'as rien dit, tu n'as pas empêché cet acte infâme? tu n'as pas tué cette femme au moment où sa main se donnait à ce misérable?

— Quand j'ai vu s'avancer la duchesse, blanche, froide, ré-

pondit le chevalier, j'ai été saisi de terreur comme à l'apparition d'une ombre... Je l'ai entendue dire : oui... et j'ai respecté la volonté de mes maîtres.

— Et tu ne m'as pas averti ?

— Ce n'était pas mon secret.

Le duc, accablé sous cette accumulation de preuves, n'eut plus la force de répondre ; il tomba accablé sur un fauteuil.

Quant à Christiane, elle se débattait vainement contre ces accusations qui confondaient sa raison.

— Non, s'écria-t-elle enfin ; non, le baron a menti ! M. d'Asfeld a menti !... tout cela est un indigne complot !... Je ne suis pas folle, je me rappellerais ; je ne suis pas lâche, j'avouerais ! Vous savez tous que je hais cet homme !

— Aujourd'hui, peut-être, madame, repartit Frédéric ; mais le 3 février, vous avez dit : oui.

— Jamais ! jamais ! Mon cœur n'a pu s'égarer ainsi... Maurice, vous savez bien que je vous aime !

— Ceci n'empêcherait pas que vous m'eussiez aimé, il y a six mois, madame.

— Cette parole est d'un misérable, monsieur, fit le vicomte.

— Qui êtes-vous pour me parler ainsi ? demanda le baron avec hauteur.

— Je suis...

— Le vicomte Maurice de Boursonne... pardon, je l'oubliais.

— Qui donc vous a révélé mon nom ? s'écria le jeune homme surpris.

— Ma femme !

— Votre...

— Ma femme, madame la duchesse elle-même.., Est-ce que mes intérêts ne sont pas les siens ? Est-ce que, si vous héritez jamais, je ne serais pas dépouillé de tout comme Christiane ?

— Calomnie ! mensonge !

— Si vous ne m'en croyez pas, peut-être aurez-vous plus de confiance dans l'écriture de madame. Et il fit passer sous les

yeux le papier sur lequel il avait forcé Christiane de placer le nom de Maurice, vicomte de Boursonne.

Maurice, ému de cette révélation inattendue, parut céder à l'évidence. Christiane, au désespoir, se jeta dans les bras de son oncle, en protestant de son innocence, et le suppliant de la défendre.

Le duc l'entraîna hors du salon en jetant ce dernier adieu au baron :

— Monsieur, ma nièce vous a chassé. Que je ne vous trouve pas au château demain matin ; sinon, c'est à moi seul que vous aurez affaire.

— Monsieur, fit d'Asfeld à voix basse, avant de suivre son maître, si le duc vous manque, comptez sur moi pour ne pas vous épargner. Et il sortit.

Maurice s'approcha de Frédéric.

— Monsieur, lui dit-il, on vient de vous promettre votre châtiment pour demain ; c'est vous donner un jour de trop. C'est sur l'heure que, moi, je vais vous tuer.

— Nous n'avons pas d'épées, pas de témoins.

— Des témoins, tant pis, nous nous en passerons. Quant à l'arme, qu'importe? Vous n'êtes pas sans porter un poignard... Moi, le mien ne me quitte pas en voyage... Allons, monsieur, dépêchons, un de nous ne sortira de cette salle que mort.

Le baron pâlit, et fit un pas en arrière.

Maurice s'élança sur lui.

— Si tu quittes, je te tue comme un chien, misérable! s'écria-t-il.

Frédéric le regarda. La réalisation de cette menace était écrite dans les yeux de son ennemi; il s'arrêta.

Il y eut un moment de silence, d'anxiété pour ces deux hommes. Tout à coup, à travers la porte qu'il venait d'entre-ouvrir, le baron aperçut passer le majordome et quelques valets; il s'élança résolument vers Maurice, qui ne s'attendait pas à ce mouvement, lui saisit le bras, et cria : Au secours! au meurtre!

A sa voix, les valets se précipitèrent dans le salon, s'élancèrent sur le vicomte, et, quelques minutes plus tard, Maurice

était jeté, par l'ordre du baron, dans une salle basse parfaitement garnie de verroux et de barreaux de fer, et qui, jadis, servait de prison aux seigneurs d'Ehrenfeld.

X

LE COFFRET D'ÉBÈNE

Maurice, resté seul, comprit son imprudence et la gravité de sa position. Quelque fausse que soit une accusation d'assassinat, cependant elle offre toujours un danger. On l'avait vu le poignard levé sur le baron, et le vicomte de Boursonne devait craindre tout au moins des poursuites, et un jugement, peut-être même une condamnation infamante.

Un jour se passa pendant lequel Maurice ne vit personne. La veille il doutait encore de la complicité de Christiane avec le baron ; mais quand vingt-quatre heures se furent écoulées sans que ni la duchesse, ni Maximilien ne fussent venus le délivrer, il en vint à se persuader que tous deux s'étaient ligués avec Frédéric pour le perdre, et conserver les richesses de la maison d'Ehrenfeld.

En s'éveillant, le lendemain, le vicomte remarqua un coffret d'ébène, fort coquet, posé sur une table. Il chercha dans ses souvenirs, et il fut convaincu que ce coffret n'était pas à cette place la veille. Quelqu'un était donc entré pendant son sommeil ; quelqu'un avait donc apporté ce nouveau meuble.

Maurice l'ouvrit ; il n'y trouva que deux objets, un flacon et un papier.

Le flacon, artistement ciselé, contenait une eau très-limpide.

Le papier renfermait ces seuls mots :

« Dernier présent d'une amitié fidèle. »

— Ce doit être du poison alors, se dit Maurice, et ce ne peut être que madame Acker qui me l'aura adressé. Bonne Marguerite ! elle n'a pas voulu que le nom de mon père fût traîné devant un tribunal et flétri par une accusation. Elle aura gagné

quelque gardien, et obtenu de lui d'introduire ce poison libérateur. Elle n'a pas compté vainement sur mon courage. Je ne donnerai pas à mes ennemis la joie de me déshonorer; je leur échapperai. Dés ce moment, je sais maître de mon sort.

Une clé grinça dans la serrure rouillée, Maurice serra le flacon dans son sein; Christiane parut.

— Vous? s'écria-t-il.

— Ne m'attendiez-vous pas?

— Pourquoi vous aurais-je attendue?

— Parce que l'on m'a accusée devant vous et que je ne suis pas encore justifiée à vos yeux.

— Que m'importent les comédies qui se jouent à Ehrenfe'd entre maîtresse et valet, entre femme et mari.

— Vous croyez donc?...

— Que c'est une comédie... Votre intendant ne l'a-t-il pas dit?

— Ce misérable!

— Prenez garde... c'est votre époux, madame... M. d'Asfeld, lui-même n'en est-il pas convenu?

— Oh! si vous m'insultez sans m'entendre...

— J'écoute, au contraire.... Parlez.... ce n'est pas sans curiosité que j'attends.... Certes, ce front est taillé pour la pensée.... cet œil brille d'un feu intelligent.... cette bouche est éloquente; mais je suis impatient de savoir comment vous me prouverez que cette enveloppe céleste ne cache pas un abominable démon.

— Voici une nouvelle torture que je n'avais pu prévoir, dit Christiane qui éclata en sanglots.

— Eh bien! madame, j'écoute.

— Je n'ai plus rien à répondre.

— Quoi! pas même une banale explication de ce mariage que vous m'aviez caché?

— Je l'ignorais.

— Et ignoriez-vous aussi que votre signature fût au bas du contrat?... et le billet écrit au baron Frédéric pour révéler mon nom, connu de vous et de votre oncle seuls?...

— Je ne sais rien... je ne me souviens de rien. Mais sur

l'honneur, sur le Dieu vivant, sur le salut de mon âme, je suis innocente!

— A merveille... Vous ignorez peut-être aussi le motif qui vous a conduite ici? Me réservez-vous une nouvelle trahison?

— Ayez pitié de moi, Maurice! Ne m'accablez pas!... croyez-moi!... Tenez, je ne me défends pas; je ne m'explique pas; mon passé cache un abîme au fond duquel ma raison s'arrête, prise de vertige.

— En vérité!

— Si je suis ici, c'est pour vous sauver. L'homme qui a conduit tous les fils de cette infernale machination, cet homme doit vouloir votre perte, et moi, je veux vous arracher à sa haine qui tue, qui tue par le poison, par le poignard, par la calomnie. Reprenez votre liberté, et ensuite, croyez-moi, doutez de moi, je vous ai pardonné à l'avance. Seulement, rappelez-vous que vous m'avez dit que vous m'aimiez, et que cependant vous m'avez crue coupable. Mon oncle aussi m'aime, d'Asfeld m'aime comme lui, eh bien! quoiqu'ils aient toutes ces preuves, bien que d'Asfeld m'ait vue épouser le baron, oui, vue, entendez-vous, cependant aucun d'eux ne soupçonne ma sincérité; tous deux sont attachés aux pas du génie ténébreux qui s'acharne à ma poursuite, et ils lui arracheront le secret de nos malheurs. Et maintenant, monsieur, venez, suivez-moi, mon honneur est engagé à ce que vous sortiez sain et sauf d'ici, venez.

— Non, ma destinée l'emporte. Ce n'est pas la mort que je crains, c'est vous! Je vous crois coupable des plus noires perfidies, et je vous écoute. J'oublie ma haine pour vous regarder. Je me sens de nouveau entraîné par l'attrait irrésistible qui m'a perdu. Christiane, esprit infernal, vous me glacez d'épouvante! Partez, partez seule, je refuse cette liberté que vous m'offrez sans vous! partez, car je sens que je vous tuerais si je me reprenais à vous aimer.

— Si vous demeurez, je ne réponds de rien. Celui qui a pu prouver que j'étais sa femme a tous les pouvoirs, même celui de faire dresser votre échafaud.

— L'échafaud! je le brave!... toutes ces perfidies, toutes ces

trahisons, je les dédaigne... Je suis maître de mon avenir... Cette liberté que vous m'apportez, une amie me l'avait envoyée avant vous, madame Acker !

— Se peut-il?

— Vous m'offrez la vie, vous, c'est-à-dire votre souvenir, la souffrance, la honte ; j'ai mieux que cela, j'ai l'oubli, le repos; j'ai la mort !

Et Maurice sortit de son sein le flacon qu'il y tenait caché.

— Malheureux! s'écria la jeune fille... du poison?

— Oui.

— Donné par un ami !... un ami qui assassine !

— Il y a bien des ennemis qui sauvent.

— Au nom du ciel, Maurice, réfléchissez... Madame Acker n'a pu vous procurer ce poison... Je vous dis que c'est un nouveau piége... un nouveau crime du baron Frédéric... Eh! tenez, tenez, ce coffret, je le connais, il m'a été pris dans ma chambre...

— Dans votre chambre!... ce poison... sur votre toilette... parmi vos parfums?.... Voyons si vos armes, si votre chiffre sont gravés sur ce cristal... En buvant la mort, je baiserai une dernière fois ce nom que j'ai tant aimé.

— Vous êtes un cruel, un impie!... Non, vous ne mourrez pas, s'écria Christiane en lui enlevant le flacon.

— Christiane! à quoi me sert de vivre, puisque vous ne m'aimez pas ?

— Si je ne vous aimais pas, serais-je ici ?

— Vous m'aimez...

— Il en doute!...

— Eh bien! fit Maurice s'élançant vers elle ; mais tout à coup le souvenir du passé traversa le cerveau du vicomte, qui s'élança dans la pièce voisine, en disant :

— Démon! non, non, tu ne me tenteras plus!

A peine Maurice était-il sorti, que Christiane, en se retournant, se trouva face à face avec Frédéric. Elle jeta un cri de terreur.

— Eh quoi! madame, dit-il, on vous cherche partout, et vous êtes à visiter le prisonnier.

— Je ne viens pas le visiter, monsieur, répondit la jeune duchesse avec fermeté, je viens le sauver.

— Et de quel droit ?

— Je crois, monsieur, que vous vous oubliez jusqu'à m'interroger.

— Madame...

— Je vous donne des ordres, vous les exécutez, voici notre rôle. Je veux que ce jeune homme soit libre, je le veux, vous m'entendez ?

— Son sort n'est plus entre mes mains, madame, son crime est dénoncé aux magistrats.

— J'en dénoncerai donc un autre, monsieur ; vous direz à ces mêmes magistrats le motif qui vous a fait envoyer ce poison à votre prisonnier.

— Oh !

— Réfléchissez, monsieur. Adieu.

— Madame...

— Eh bien ! voulez-vous m'aider à sauver votre victime ?

— Je n'hésiterai jamais à vous plaire. Qu'exigez-vous ?

— Une lettre de vous, dans laquelle vous déclarerez que M. Maurice ne voulait pas attenter à vos jours, et qu'il y a eu erreur de votre part.

— Désirez-vous, madame, que je l'écrive ici même, à l'instant ?

— Ici, oui.

Le baron s'assit, et se mit à écrire en se disant :

— Je joue le tout pour le tout ; mais je n'ai pas d'autre parti à prendre.

Il tendit la lettre à la duchesse ; celle-ci la lut sous les regards perçants de Frédéric, puis elle se dirigea vers la porte.

Arrivée là, il étendit la main vers elle, et dit :

— Dormez !

Christiane tenta vainement de lutter contre cette volonté supérieure ; elle dut céder.

Elle revint vers la table, attirée par le baron, et elle y jeta la lettre qu'il venait de lui donner.

Il était facile de voir qu'un violent combat se livrait dans son

âme. Enfin elle tira de son sein le flacon de poison qu'elle avait enlevé à Maurice.

— Non, non, murmurait-elle, je ne veux pas.

Frédéric réitéra son geste impérieux.

— Jamais !... grâce pour lui !

Sa main essaya de rejeter le flacon ; mais le pouvoir occulte qui la dominait la contraignit de le conserver.

Alors elle s'approcha du verre où Maurice avait déjà bu, et qu'il n'avait pas entièrement vidé, et elle y versa le poison au moment où le vicomte, venant de rentrer, restait épouvanté devant ce nouveau crime.

XI

LES TROIS SUICIDES

PREMIER SUICIDE — UN MARIÉ A L'EAU

Nous prions nos lecteurs de revenir avec nous, pendant quelques instants, dans l'hôtel du comte de Boursonne. Tout dort, excepté le maître, que nous retrouvons assis devant une table surchargée de livres, d'instruments et de notes.

Tout à coup M. de Boursonne tressaille, il lève la tête, sa prunelle se dilate, et il fixe, avec une terreur croissante, un objet invisible pour tous, et que ses seuls regards peuvent sans doute percevoir dans l'espace.

Le comte a devant lui le spectre de sa femme.

Celle-ci se tait, son visage est voilé; la mort menace donc Maurice pour la troisième fois?

M. de Boursonne s'efforce d'obtenir une réponse du fantôme, c'est en vain. Médium puissant, il use de toute sa force pour contraindre l'esprit à lui révéler son secret; il n'obtient rien.

Au point du jour l'ombre s'évanouit, laissant le comte au désespoir. Quel danger attend son fils? nul ne peut le lui apprendre; comment le sauver? M. de Boursonne l'ignore encore, mais il s'apprête à lutter contre la mort.

Depuis 1832, les maisons de jeu ayant cessé d'exister, il ne fallait plus compter sur leurs habitués; la Bourse les avait bien remplacées, mais ses victimes ne se faisaient plus sauter le crâne sur la voie publique, elles se suicidaient mystérieusement dans leur chambre à coucher. Où les découvrir? C'est ce que se demandait le père de Maurice, ce qu'il cherchait?

A cette époque, il existait une délicieuse promenade sur les bords de la Seine, entre le château de Bercy et les premières maisons de Charenton. Le rivage était solitaire, et, chose rare de ce côté, il offrait un charmant bouquet de bois, inondé l'hiver et chatoyant de verdure au printemps, après la retraite des eaux.

C'était une sorte de nid d'amoureux; il invitait à voler des baisers. Eh bien! ce bouquet était trompeur.

La renommée voisine ne l'avait pas surnommé le berceau des amours; mais le bois des suicidés, tant chaque année il plongeait dans la Seine, à cette même place, de pauvres diables heureux d'engloutir leurs chagrins dans le lit du fleuve.

L'endroit était coquet et merveilleusement choisi. Qui songe à se noyer dans la Bièvre aux eaux troubles et nauséabondes? Pouah! Mais ici, la Seine appelait les passants avec de si doux murmures qu'elle semblait leur offrir, comme une ondine, les plus étranges voluptés. Ce n'était pas un suaire qu'elle leur montrait, c'était un nid d'algues vertes et de sable fin. Le cadavre, la Morgue, le corbillard noir, tous ces oripeaux de la vieille faucheuse étaient si discrètement voilés par l'onde, que nul n'avait peur d'aller demander à la mort le secret de la vie.

C'est vers ce lieu de délices et de fatalité que s'achemina le comte. Il savait, comme tout Paris, que sur dix noyés apportés à la morgue, huit au moins avaient choisi cette place pour embarcadère à leur dernier voyage.

M. de Boursonne se cacha derrière un massif d'arbustes après

s'être fait un siége d'un ample manteau et de vêtements de rechange qu'il avait apportés, puis il attendit.

Vers les trois heures de l'après-midi, il aperçut un paysan, accourant avec rapidité, et qui se précipita dans la Seine.

Le flot s'entr'ouvrit, un rond superbe se dessina, puis tout fut dit.

M. de Boursonne avait prévu un pareil incident; il se débarrassa vivement de son habit et plongea.

Une minute après, il reparaissait, poussant devant lui une masse inerte; c'était le paysan qu'il venait de repêcher.

Le comte étendit l'homme sur la berge, lui fit respirer un flacon de sels, frotta la poitrine avec de la flanelle tout en forçant les poumons à jouer et leur insufflant un peu d'air, et parvint enfin à rappeler le suicidé à l'existence.

Le noyé rouvrit des yeux qu'il promena autour de lui d'un air tout effaré, et rassembla ses souvenirs. La vue du fleuve, l'eau qui dégouttait encore de ses habits et de ses cheveux, lui rappelèrent sans doute le bain qu'il venait de prendre, car il s'écria :

— Sacrebleu ! j'vois c'que c'est, j'ons fait le l'saut d'carpe. Et c'est vous, mon brave homme, qui v'nez d'gagner la prime.

Le paysan était un gros garçon joufflu, d'environ vingt-deux ans, avec un facies sans expression, un habit bleu aux boutons de cuivre, un pantalon assez court découvrant des bas lilas rayés de blanc, et l'une de ces cravates blanches qui ne s'épanouissent que sous le menton des dandys de la banlieue parisienne. Nous n'avons pu parler du chapeau ; car il se promenait probablement au caprice de l'eau.

Notre homme jeta un regard de compassion sur son costume.

— Oh ! j'ai t'y taché mon habit... Qué qu'va dire ma tante Brulard ?... Et ma cravate brodée... ça n'est plus qu'une peau d'anguille... Et pas d'chapeau... Oh ! j'ons-t-y fait une crâne bêtise !

— Sans doute, dit le comte, pourquoi vous jeter à l'eau ?

— Ah ! v'là. C'est parce que je m'suis marié c'matin avec Françoise .. Vous savez bien, la fille à Drelon ?

C'est une manie de tous les paysans de croire que l'on doit connaître le plus mince habitant de leur petite commune. Il continua.

— Après qu'monsieur l'curé nous eut mariés, j'ons retourné cheu nous, à Charenton, pour y faire la noce. Les violons n'étaient pas encore arrivés; v'là un cousin de ma femme, l'grand Turpin... Vous connaissez ben l'grand Turpin?

— Oui, continuez.

— V'là donc l'cousin Turpin qui propose d'jouer à cache-cache. On accepte, et nous-nous ensauvons tous. Moi, je m'cache derrière des vieilles futailles, et j'attends. Un quart d'heure se passe, une heure se passe, deux heures se passent; je riais; j'me disais, y m'cherchent, y n'me trouv'ront pas. Enfin, au bout d'trois heures, j'entends Françoise qui vient s'cacher tout près d'moi. Bon, qu'je m'dis, n'bougeons point, j'allons rire. L'grand Turpin arrive aussi, bravo qu'je m'dis, n'respirons point haut, j'allons encore plus rire. Mais quéqu'minutes après j'avais entendu d'ces choses que j'ne riais plus du tout. Alors, je m'montre, j'crie, et v'la toute la noce qui accourt en riant et en criant à mes oreilles : Coucou ! coucou !... Ça m'fait perdre la tête!... J'prends mon chapeau, j'prends mes jambes à mon cou, j'prends l'chemin de la rivière, j'saute dedans, vous me r'pêchez, et v'là la chose.

M. de Boursonne avait écouté ce récit sans l'interrompre; il ne pensait qu'à son fils, et voyait la possibilité d'acheter facilement la vie de cet homme qui venait d'en disposer pour si peu de chose. Si tous les maris trompés se tuaient, que de veuves!

Le comte offrit donc vingt mille francs au paysan tout ébahi, en lui expliquant ce dont il s'agissait.

La somme tentait fort le pauvre diable; mais quand il sut qu'il faudrait bientôt mourir, il refusa.

— Mais puisque vous vouliez périr tout à l'heure.

— Tout à l'heure, c'est possible; mais maintenant, je ne veux plus. Françoise peut me planter plus de cornes que sur la tête d'un bélier, que saint Joseph, mon patron, m'abandonne si je me jette encore à l'eau pour elle.

— Pourtant...

— Laissez-moi !... gardez votre argent... Je veux vivre !... laissez-moi !... laissez-moi !...

Et le paysan épouvanté, rassemblant toutes ses forces, s'enfuit vers Charenton encore plus vite qu'il n'était venu, sans rien vouloir écouter.

— Allons ! se dit le comte, c'est jouer de malheur. Attendons.

DEUXIÈME SUICIDE — LORD SPLEEN

Peu de temps après cet événement, M. de Boursonne aperçut un homme qui se promenait paisiblement. Arrivé devant le bouquet d'arbres, le promeneur s'assit, tira un livre de sa poche, et lut pendant une demi-heure environ.

Cette lecture faite, l'homme prit une corde fine et l'examina soigneusement. Il fit un nœud coulant, grimpa sur un arbre, et attacha la corde.

Une fois redescendu à terre, il passa son bras dans le nœud coulant, et sembla prendre grand plaisir à se balancer. Après quelques instants de cette gymnastique, l'inconnu retira son bras du nœud coulant, y substitua sa tête, releva les pieds afin de ne pas toucher le sol, et se lança dans l'éternité.

M. de Boursonne s'attendait si peu à ce dénoûment qu'il resta interdit; il était venu en quête de noyés, mais non de pendus. Il courut enfin vers celui-ci, qui s'agitait dans l'air avec ces contorsions moitié hideuses, moitié grotesques qui accompagnent ce genre de mort; puis il coupa la corde, et l'homme tomba lourdement à terre.

Peu d'instants après, il reprenait ses sens, se tâtait le cou qui devait être douloureux, aspirait l'air de son mieux, et cherchait à recomposer ses idées. Celles-ci étant revenues, le pendu regarda M. de Boursonne de travers et lui lança ces paroles avec un accent britannique des plus prononcés :

— Qui a permis à vous de dépendre moa?

— Monsieur, répondit le comte, si ce sont des chagrins qui vous ont poussé à cet acte de désespoir, ouvrez-moi votre cœur, peut-être parviendrai-je à vous consoler; si ce sont des peines, d'argent, je suis riche, ma bourse vous sera ouverte.

— Vous êtes un impertinent, dit l'insulaire avec flegme. Je suis un homme très-heureux, je n'ai donc pas besoin de vos consolations; je suis pair des trois royaumes, baron, comte, marquis et veuf; j'ai un revenu de cent mille livres sterling, je n'ai donc que faire de votre argent.

— Puisque vous êtes si heureux, mylord, pourquoi diable vous pendez-vous?

— Parce que le bonheur m'ennuie. Mais vous, pourquoi avez-vous dépendu moa?

— Par humanité.

— Stupide! fit l'Anglais ramassant sa corde avec son calme imperturbable, renouant les deux bouts et formant un nouveau nœud coulant.

— Milord, est-ce que par hasard Votre Seigneurie voudrait recommencer l'opération que j'ai interrompue?

— Puisque je étais venu ici pour pendre moa, il faut bien que je pende moa...

— C'est que j'aurais une grâce à vous demander.

— Faites vite, dit l'Anglais en essayant son nœud coulant, comme il avait déjà fait, et se balançant à la force du poignet.

M. de Boursonne, pensant avec raison que l'argent ne séduirait pas un homme aussi riche, s'efforça de toucher son cœur. Il lui peignit sa tendresse pour Maurice, la fin prochaine de celui-ci, et ajouta que, puisque Sa Seigneurie voulait mourir, il valait mieux qu'elle se tuât au profit d'un autre que de périr sans utilité pour personne.

L'insulaire l'écouta très-attentivement; puis, quand le comte eut terminé, au lieu de lui répondre, il passa de nouveau sa tête dans le nœud coulant.

— Ne m'avez-vous pas entendu, milord, dit M. de Boursonne; ne vous laisserez-vous pas toucher par mes prières?

— Je pendais moa pour le plaisir de moa, et pas pour le plaisir à vous, répondit l'Anglais.

Ce fut en vain que le comte essaya de tirer une autre réponse de cet égoïste; furieux, exaspéré par ces refus, M. de Boursonne s'éloigna de quelques pas et laissa l'entêté fils d'Albion se lancer, pour la deuxième fois, dans l'espace avec son imperturbable sang-froid.

TROISIÈME SUICIDE — UN AMANT EMBARRASSANT

La nuit vint sans que le comte eût rencontré l'homme qui devait sauver son fils: sans qu'il voulût s'éloigner. Vers onze heures, comme M. de Boursonne, fatigué, avait peine à chasser le sommeil, il aperçut, venant à lui, une ombre singulière, fantastique. Quand cette ombre ne fut plus qu'à peu de pas du comte, elle se sépara en deux; une partie roula sur le sol, l'autre se redressa.

Cette dernière était une femme à demi-échevelée; l'autre, gisant à terre, paraissait être le corps d'un homme. M. de Boursonne frissonna en pensant qu'il devenait involontairement témoin des suites d'un assassinat. Si cela était, son fils serait sans doute sauvé; car il forcerait bien le meurtrier à se dévouer pour Maurice, en le menaçant d'une dénonciation.

Le comte s'élança vers la femme, qui paraissait épuisée, et la saisit par le bras. Celle-ci jeta un cri d'effroi, ne tenta aucune résistance, et tomba à genoux en pleurant et suppliant.

En ce moment, la lune sortant d'un nuage, vint éclairer le visage de la femme. M. de Boursonne jeta un regard rapide sur elle, et s'écria :

— Ciel ! madame de Trumilly !

A cette exclamation, la femme releva la tête, ses yeux fixé-

rent, avec effroi, le comte, aux pieds duquel elle retomba épouvantée.

La surprise de M. de Boursonne se comprendra, quand on saura qu'il était l'ami intime du père de madame de Trumilly, ancien préfet, en retraite, et que les respects du monde environnaient sa fille. Comment pouvait-il se faire que cette femme jeune, belle, honorée de tous, pût être rencontrée, à onze heures de la nuit, seule sur les bords de la Seine, et transportant le cadavre d'un homme? C'est ce que nous allons dire.

Madame de Trumilly, ou, avant son mariage, mademoiselle Hortense de Rosay, avait été élevée, jusqu'à l'âge de quinze ans, dans la plus grande intimité avec le fils d'un ami de son père, plus âgé qu'elle de cinq ans, Léon d'Acy. A l'âge où le cœur parle, les deux enfants se prirent, l'un pour l'autre, de la plus violente passion.

Par malheur, histoire vulgaire, histoire d'hier, histoire d'aujourd'hui et de demain, Hortense étant riche et Léon pauvre, les deux familles se brouillèrent le jour où M. de Rosay annonça le mariage de sa fille avec M. de Trumilly, jeune référendaire de deuxième classe à la cour des Comptes et possesseur d'une fortune considérable. Le soir même de cette union, Léon d'Acy partait pour l'Allemagne; il espérait oublier.

Hortense avait longtemps pleuré avant d'accepter, ou plutôt de subir le mari que son père lui imposait; par bonheur pour elle, au lieu de rencontrer un homme qui s'inquiétât de ses larmes, qui cherchât à se faire aimer, elle trouva, dans M. de Trumilly un ambitieux vulgaire, dont le suprême bonheur consistait dans l'espérance d'un centimètre de ruban rouge à sa boutonnière, et le fauteuil de conseiller maître. C'était au demeurant, le plus honnête homme du monde.

Pendant deux ans, la jeune femme fut attelée à la plus monotone existence : au déjeuner, son mari lui parlait de ses espérances d'avancement; au dîner, de ses chances de promotion Alors, involontairement, sa pensée se reportait vers le passé, aux jours plus heureux où, se promenant sous les charmilles

du parc, à côté de Léon, les deux amants épelaient ensemble la préface de ce doux livre d'amour, qui ne devrait pas avoir de fin.

Il advint à M. de Trumilly ce qui arrive souvent, il mourut la veille du jour où ses rêves d'ambition allaient être réalisés, où la croix et la place de référendaire de première classe allaient lui venir. A la rentrée, un de ses collègues se chargea de son oraison funèbre, et tout fut terminé pour M. de Trumilly.

Hortense restait veuve; elle avait vingt ans.

Une nouvelle douleur attendait la jeune femme; Léon venait de se marier.

Blessé dans son amitié pour M. de Rosay qui lui avait préféré un rival plus riche; blessé dans son amour pour Hortense qui n'avait pas eu l'énergie de désobéir à la volonté de son père, le jeune d'Acy avait d'abord voyagé, puis était revenu auprès de son père. Celui-ci l'avait supplié de se marier; Léon avait longtemps résisté, sentant bien qu'il ne pouvait aimer qu'Hortense. Enfin il avait cédé, mais à une condition, c'est que la femme qu'on lui présenterait serait riche, puisque l'argent exerçait tant d'empire ici-bas, et qu'elle serait beaucoup plus âgée que lui, ne voulant plus d'amour en ce monde.

Deux mois plus tard, Léon épousait madame Noël, veuve d'un négociant en laines, trois fois millionnaire, et comptant un demi-siècle.

Les railleries des salons accueillirent cette nouvelle; il y eut foule à la Madeleine pour contempler les vingt-cinq ans du marié et la cinquantaine de l'épousée. D'Acy ne voulait rien voir, rien entendre; que lui importaient les épigrammes? sa désillusion, lors du mariage d'Hortense, avait été bien autrement douloureuse.

Un jour pourtant, toute cette indifférence tomba; il venait de recevoir le billet encadré de noir qui lui annonçait la mort de M. de Trumilly. Il pâlit, et faillit perdre connaissance; par sa faute, il manquait la seule occasion qu'il pût trouver d'épouser la femme qu'il adorait.

Quelques années se passèrent pendant lesquelles Hortense et Léon se rencontrèrent rarement. Qui les eût vus, quand le hasard les mettait en présence l'un de l'autre, n'eût jamais deviné leur amour mutuel, tant il y avait de respect dans le salut de l'homme, de calme apparent dans le maintien de la femme.

Le ménage de Léon était excellent. La veuve Noël était une digne femme. Dès la veille de son mariage, elle avait parfaitement compris que ce jeune époux ne pouvait être qu'un ami, et qu'elle devait se contenter de prévenances et d'égards. Jamais elle ne lui demanda autre chose, et elle se montra pour lui la sœur la plus affectueuse et la plus dévouée.

Un singulier hasard remit les deux amants en face l'un de l'autre.

Après la mort de M. de Trumilly, sa veuve s'était retirée auprès de ses parents. Protégée par son amour, elle avait écarté les hommages que quelques hommes, désireux de la consoler, lui avaient adressés, et elle avait également éconduit toute proposition d'une seconde union. Elle vivait très-retirée, sortant rarement, toujours accompagnée de sa mère, et ne recevant que peu d'amis, ceux de sa famille qui était venue habiter une charmante propriété à Charenton.

Par une étrange fatalité, une parente de la femme de Léon étant morte, madame d'Acy se trouva hériter d'une jolie maison de campagne, voisine du château de M. de Rosay.

Léon voyageait alors en Italie. A son retour, il trouva sa femme installée dans une villa de Charenton, et mieux encore, faisant chaque soir le whist de M. et madame de Rosay. Nul ne se doutait de l'amour de Léon et d'Hortense. Celle-ci avait d'abord accueilli froidement madame d'Acy ; mais sa bienveillance naturelle avait bientôt pris le dessus, et elle n'avait pu s'empêcher de concevoir quelque sympathie pour cette bonne femme.

Ce fut donc en dépit de leur volonté que les deux anciens amants se virent chaque jour, chaque soir. Ni l'un ni l'autre n'aimant les cartes, leurs soirées se passèrent dans de longues et douces conversations, où tous les sujets furent effleurés,

hors un seul, l'amour. Cependant aucun d'eux n'était la dupe de cette réserve. Sans s'être rien avoué, tous deux avaient compris que leur ancienne affection s'était accrue de tous les obstacles qui l'avaient traversée. Il ne fallait qu'une occasion pour la développer, le hasard se chargea de la faire naître.

Hortense s'était toujours efforcée d'avoir sa mère continuellement auprès d'elle ; la jeune veuve avait senti que la présence de cette mère pouvait seule la protéger contre la passion de Léon et la sienne même. Un jour, cet appui lui manqua : madame de Rosay mourut. Ce coup fut cruel pour Hortense, jamais elle n'avait quitté sa mère; celle-ci s'était montrée d'une bonté angélique, et l'isolement devint plus grand encore autour de madame de Trumilly, car son père était l'égoïsme incarné dans un homme.

Ce fut naturellement vers Léon que la pensée de la jeune femme se reporta, ce fut à celui qu'elle aimait qu'elle demanda des consolations, des conseils, que son père lui refusait. De son côté, Léon d'Acy était loin d'être heureux. Il avait besoin d'épanchement, d'amour, et il ne pouvait rencontrer dans son intérieur que les soins d'une sœur et la banale tendresse d'une amie. Un soir que les deux amants, se promenant seuls dans les sombres allées du parc, se racontaient leurs mutuelles souffrances, leur découragement, qu'ils se rappelaient involontairement, leurs beaux rêves d'autrefois, Léon reprocha à Hortense, avec quelqu'amertume, sa trahison passée.

Alors celle-ci, entraînée par la vérité, par ses regrets, par ses aspirations vers une existence regrettée, se crut assez forte pour avouer à ce jeune homme plein de passion, son amour étouffé par la volonté paternelle et son amour vivant encore à cette heure; elle lui confia les combats que sa raison livrait chaque jour à son cœur, et son désespoir de ne pouvoir être jamais à lui.

C'est chose éminemment dangereuse qu'un pareil aveu. Il est bien rare qu'il n'amène pas un trouble des sens, quelques serrements de main, des lèvres égarées sur d'autre lèvres; ce fut ce qui arriva, et madame de Trumilly, un instant entraînée, s'enfuit épouvantée devant cette minute d'ivresse.

Pendant un mois, elle évita Léon ; mais une femme est perdue qui a éprouvé de pareilles sensations. L'amant s'attache à ses pas comme l'ombre au corps, et elle n'a plus le droit de le repousser... Il la poursuit de ses regards, de ses paroles, et le cœur même de la femme se fait le complice de l'homme. Ce fut en vain qu'Hortense, agenouillée devant son prie-Dieu, supplia le ciel d'avoir pitié d'elle, de chasser de son souvenir ces enivrements funestes, de lui donner le calme ; une heure vint, heure marquée d'avance, où la jeune veuve dut succomber.

Une année s'écoula ainsi, année de mystères, de trouble, de larmes et de bonheur, de protestations d'amours et de remords. Cent fois, Hortense voulut briser cette chaîne qu'elle aimait ; cent fois, elle pria son amant de l'oublier, de l'abandonner ; mais elle-même, moins forte que sa passion, comprit que le jour où finirait cet amour, sa vie cesserait, et elle s'y livra tout entière.

Léon, nous l'avons dit, était complétement libre. Il avait son appartement à part, et il obtint de sa maîtresse qu'il pourrait s'introduire la nuit dans le pavillon qu'elle occupait.

— Cette nuit, dit madame de Trumilly au comte de Boursonne, Léon arriva vers dix heures, comme d'habitude. Heureux de nous trouver réunis, nous causions ; quand tout à coup M. d'Acy porta la main à sa poitrine ; il essaya de parler, de respirer, il retomba lourdement sur le lit sans connaissance. J'essayai de le ranimer, mais inutilement.

Nul ne saura jamais toutes les angoisses qui m'assaillirent alors. Un homme était là, que j'aimais, que j'idolâtrais, il se mourait ; les soins d'un médecin pouvaient peut-être le sauver, et j'étais forcée de rester, n'osant appeler ni réveiller personne, car c'eût été le déshonneur, la honte que j'eusse été chercher.

Bientôt le doute ne me fut plus permis, tout était fini, aucune espérance ne m'était possible.

Alors je me trouvai placée en face d'un cadavre, et en face de ma réputation, intacte jusqu'à cette heure. Me confier à un valet, c'était me perdre ; et cependant ce corps, il fallait

le faire disparaître, il fallait que personne ne le vît chez moi quand sonnerait l'heure où les gens viendraient ranger cette chambre.

Je compris, en ce moment, ces crimes monstrueux qui m'avaient parfois révoltée, ces cadavres coupés par morceaux, brisés à coups de hache et de marteau, pour faire disparaître les traces d'un crime, et j'appelai toute mon énergie à mon secours.

Ma résolution fut rapidement prise; je voulus faire croire à un suicide. Vous ne savez pas ce que c'est, monsieur le comte, qu'habiller un cadavre dont le sang se glace peu à peu, de fermer ces yeux qui vous fixaient avec amour quelques minutes auparavant, ces lèvres qui vous criaient : Je t'aime ! enfin, de transporter dans ses bras, sur ses épaules, se heurtant à mille obstacles, trébuchant à chaque marche, ce corps inanimé qui vous a donné le bonheur, et qui va peut être vous livrer aux outrages du monde entier.

Une fois hors du parc et dans la campagne, il me semblait être poursuivie, arrêtée à chaque pas. Epuisée, haletante, mes bras fatigués ne purent retenir leur fardeau, je tombai, entraînant dans ma chûte cette masse inerte dont la tête aimée résonna contre le tronc d'un arbre. Oh! j'avais été trop heureuse; Dieu me devait ce châtiment!

Enfin, je me croyais sauvée, lorsque vous vous êtes dressé, devant moi, comme un spectre; et ma vie, mon honneur, mon sort, tout est entre vos mains, monsieur le comte.

— Madame, répondit M. de Boursonne, en relevant la jeune femme, je n'ai rien vu, je ne sais rien. J'ai trop connu les passions humaines pour ne pas savoir combien elles méritent d'indulgence. Laissons aux hypocrites le triste courage d'être sans pitié. Soyez assurée de mon respect, lorsque je vous retrouverai dans le monde.

Hortense voulut le remercier; le comte l'arrêta d'un geste plein de douceur et de pitié.

— Madame, continua-t-il, occupons-nous seulement du soin de votre réputation. Quand le souffle vital a quitté notre corps, ce n'est plus qu'une matière immonde, de la poussière, comme

disent les religieux; on doit des soins au malade, on ne doit qu'une sépulture au cadavre. La Seine, comme tombeau, vaut assurément le sein de la terre; confions-lui donc ce corps que l'âme a quitté.

Dès que ce lugubre devoir fut rempli, M. de Boursonne proposa à madame de Trumilly de l'accompagner; elle s'y refusa.

— Je vais rentrer chez moi, dit-elle, et demain je me retirerai dans une retraite religieuse. J'avais, oserai-je vous l'avouer. songé au suicide: mais je ne commettrai jamais ce second crime. Je veux vivre pour réparer ma faute.

Si le comte avait pensé à son fils, en écoutant la jeune femme, ces dernières paroles avaient dû détruire toutes ses espérances à ce sujet. Il la laissa donc s'éloigner, et il attendit encore.

Tout à coup, M. de Boursonne aperçut, à ses côtés, une ombre qu'il connaissait trop bien pour douter : c'était celle de sa femme. Il frissonna; car il songea que son fils n'avait plus que peu d'heures à vivre et que les chances de salut s'évanouissaient.

Le comte n'était pas homme à se laisser facilement impressionner, encore moins effrayer. Il croyait aux esprits, c'était sa religion; mais il savait que ces esprits immatériels ne pouvaient rien contre son corps.

Cependant, soit fatigue du cerveau, soit douleur à la pensée de la perte de son enfant, soit que la nuit, le murmure, sinistre à cette heure, des eaux du fleuve, la solitude au milieu de laquelle il se trouvait, soit enfin toute autre cause, toujours est-il que le cœur lui manqua en voyant ce fantôme debout devant lui.

Ne pouvant en tirer aucune réponse, M. de Boursonne détourna la tête, le spectre était toujours sous ses yeux, de quelque côté qu'il les fixât; le comte se leva, le fantôme le précédait Alors un épouvantable vertige s'empara de cet homme. Il s'enfuit terrifié, hurlant d'épouvante, les cheveux dressés sur sa tête; mais l'ombre l'accompagnait sans trêve ni merci. Le comte

se jeta sur ce spectre, le frappa de sa canne à épée, et le fer traversa ce fluide impalpable.

Fou de terreur, M. de Boursonne se laissa tomber à terre, colla sa tête contre le sol, ferma les yeux, et toujours le fantôme se dressa menaçant devant ses regards; l'image était dans son cerveau.

M. de Boursonne se releva haletant, éperdu, insensé; il prit sa course désordonnée à travers les champs, voyant cette apparition le suivre partout, jusqu'à l'instant où le jour paraissant, l'ombre s'évanouit tout à coup.

Le comte rappela ses souvenirs, s'aperçut que le hasard l'avait ramené aux portes de Paris, et il se hâta de regagner son hôtel.

XII

LE CHLOROFORME

En arrivant devant la maison voisine de la sienne, M. de Boursonne fut frappé de voir une foule nombreuse rassemblée devant la porte, bien qu'il fît encore à peine jour. Il interrogea, les uns parlaient d'un assassinat, les autres d'un suicide. Il demanda le nom de la personne morte ou blessée, on lui cita le nom de M. Dormay.

Or, M. Dormay étant un de ses intimes, le comte entra et questionna le concierge. Celui-ci lui aprit que M. Dormay était fort mal, et qu'il l'avait fait demander; le comte se hâta, dès lors, de monter dans les appartements de son ami.

Il apprit que la veille, vers dix heures du soir, M. Dormay avait reçu une lettre, et avait paru singulièrement ému en la lisant; qu'il avait écrit sur-le-champ, et fait porter une réponse. Mais la femme à laquelle la lettre était adressée avait refusé de la recevoir. Le valet, chargé de cette correspondance mystérieuse, avait rendu à son maître sa missive dédaignée; celui-ci avait congédié ses gens, et le lendemain, c'est-à-dire une heure au plus avant l'arrivée du comte, on avait trouvé M. Dormay

évanoui dans son lit et donnant à peine signe de vie quand on était venu, selon l'habitude, ouvrir ses rideaux au point du jour.

Le valet de chambre avait aperçu son maître la tête enveloppée dans une serviette, étreignant, dans ses deux mains crispées, les draps du lit à demi défait. Il avait voulu écarter les linges qui comprimaient la bouche, et il s'était aperçu, avec stupéfaction, que ces linges étaient solidement cousus. Alors il s'était empressé de sonner, et on était allé chercher, en toute hâte le docteur Désouches, et la mère du mourant, pauvre femme septuagénaire.

Avant d'entrer auprès de M. Dormay, M. de Boursonne se hâta de décacheter une lettre que son ami avait laissée pour lui, et qui expliquait les motifs de ce nouveau suicide.

« — Mon cher comte, disait la lettre, avant de mourir, je vous ai choisi pour vous confesser mon crime, et pour vous prier de réparer, autant que faire se pourra, les malheurs que j'ai causés.

» Député depuis dix ans, vous savez quelle réputation de loyauté, d'honneur j'avais su mériter, et que j'aurais conservée jusqu'à ma mort si le malheur n'eût voulu que je rencontrâsse une de ces misérables filles sans cœur, sans pitié, qui se font un jeu de la ruine des familles.

» Cette femme, c'est dans une soirée, passée en votre compagnie, que je la vis pour la première fois au théâtre des Variétés, dont elle était une des plus brillantes étoiles. Elle s'appelait Angèle, elle jouait un de ces rôles qui font ressortir, dans tout leur éclat, les qualités physiques, et présentent l'actrice sous l'aspect le plus séduisant. Dès ce jour, ma vie ne m'appartint plus, elle fut toute à cette malheureuse.

» J'aime peu les actrices comme maîtresses, elle sont trop à tout le monde ; ce que j'appris de celle-ci aurait dû m'ouvrir les yeux, si je n'avais été complétement fou. En effet, mademoiselle Angèle menait la vie à grandes guides, affichant un luxe princier, et le faisant soutenir par les plus beaux noms des quatre parties du monde civilisé.

» Pour arriver à lutter contre tant de rivaux riches et titrés,

il fallait être plus sot qu'eux et plus prodigue; c'est le sort que je me réservai. Je fis les frais de cette table à laquelle tant d'autres venaient s'asseoir gratis, et dont les miettes au plus m'étaient mesurées par la déesse. En un mot, je descendis bientôt au rôle d'entreteneur, rôle stupide, misérable, honteux, où l'homme le plus honorable se voit sacrifié au cabotin qui joue les queues rouges, ou au jeune vaudevilliste qui distribue sa pièce, et au journaliste qui sème la renommée... dans les cafés du boulevart.

» Je savais tout cela, mon cher comte, et tel était mon aveuglement que, pour les faveurs de mademoiselle Angèle, j'oubliai repos, fortune, considération, et ma mère elle-même. Ce n'était pas de l'amour, c'était du délire.

» Je n'ai pas besoin de vous dire à quel prix j'achetai mes grandes et petites entrées. Le mobilier de la veille fut vendu et remplacé par un plus somptueux; il en fut de même de la voiture, des chevaux, des cachemires; la belle fit maison nette et argent de tout. Je me conduisis en prince russe.

» Du reste, c'était un boyard que je chassais. Le malheureux avait vidé ses derniers roubles dans les toiles d'araignée de mademoiselle Angèle. Je savais tout cela, et je ne reculai pas. J'étais fasciné; je le suis encore. Je lui livrerais le monde si le monde m'appartenait, et si elle voulait de moi à ce prix!

» En deux ans, ma fortune, et celle de ma mère, qu'elle me laissait diriger, tout fut à peu près englouti. J'avais dévoré plus d'un demi-million. Cependant il me fallait de l'argent, car mademoiselle Angèle ne se gênait guère pour me dire, avec le plus effronté cynisme, que le jour de ma ruine serait l'aurore de mon successeur. Cet argent, la Bourse seule pouvait me le donner; mais j'étais député, et il ne m'était pas possible de m'aventurer ostensiblement dans ce temple de la spéculation.

» Un ami, un coulissier, puisque l'usage a consacré le terme, se chargea de faire valoir mes fonds, et, grâce à quelques heureuses entreprises, je pus continuer mes folles prodigalités. mais un jour vint où les défaites succédant aux victoires, je fus complétement ruiné. Nul autre que moi ne se doutait de ma position.

» Le mois dernier, j'eus à toucher une somme de cent mille francs, ma dernière ressource, provenant d'un placement hypothécaire; je la livrai à mon associé; peu de jours après, elle disparaissait dans le gouffre.

» Il fallut enfin s'arrêter. Mes cadeaux étant devenus plus rares chez Angèle, je vis apparaître des signes de refroidissement, et enfin la silhouette d'un nouveau Russe, riche comme je ne l'étais plus, et stupidement amoureux comme je l'étais encore. La jalousie me monta au cerveau, et je résolus d'obtenir de l'argent, fût-ce même au prix de mon honneur, afin de tenter encore les hasards de la Bourse.

» Je cherchai longtemps avant de trouver un moyen quelconque de me procurer cet argent. Un moyen honnête, il n'en pouvait pas être; des moyens honteux, le choix était grand. Je m'arrêtai au seul qui me parut ne pouvoir me compromettre; il était réellement infernal.

» Aujourd'hui que j'envisage de sang-froid, au moment de mourir, la position que ma folie m'a faite, je vois, avec une terreur profonde, par quel enchaînement logique, inexorable, une faute entraîne une nouvelle faute, un crime un second crime.

» Les agents de change de Paris ont la funeste habitude, ainsi que les notaires, de ne donner aucun reçu des sommes versées entre leurs mains. C'est tout au plus si, parfois, un avis annonce au client que l'agent de change a acheté ou vendu, pour son compte, à tel ou tel taux. Bien que le public murmure sourdement contre un pareil abus, il ne continue pas moins de se produire. Je résolus de profiter de cette circonstance.

» J'avais souvent acheté ou vendu des valeurs par l'intermédiaire de M. Morin, mon agent de change; j'étais en relation d'amitié avec lui; mon plan fut bientôt combiné.

» Un matin, j'entrai dans ses bureaux, et j'eus soin d'y faire remarquer ma présence en causant avec deux ou trois employés qui m'étaient connus. Je m'attachai à préciser, en demandant une date, le jour où l'on se trouvait; puis je glissai légèrement que je venais acheter de la rente. Je sortis sans donner aucun ordre.

» Six jours après, je revins; il y avait foule. Il me semble encore voir l'intérieur des bureaux. Un vaste salon coupé en deux parties par un grillage à travers lequel on apercoit le caissier et plusieurs commis ; un invalide à la porte pour guider les clients.

» Je me présentai au guichet, et je demandai mon bordereau. L'employé chercha longtemps et, comme je m'y attendais, ne trouva rien.

» — C'est surprenant, dis-je alors, car voilà six jours que j'ai déposé cent mille francs.

» De nouvelles recherches furent faites, toujours inutilement.

» A son tour, le caissier visita ses livres, et n'y rencontrant pas mon nom, me questionna.

» — Quel jour avez-vous déposé, monsieur Dormoy ?

» — Lundi dernier.

» — Quelle somme ?

» — Cent mille francs.

» — Afin d'acheter du trois pour cent?

» — Oui, monsieur.

» Tous les registres interrogés, le caissier s'écria :

» — C'est extraordinaire. Je ne vois aucune trace d'ordres donnés par vous.

» — Comment, aucune trace, m'écriai-je?...

» — Aucune... Vous rappelez-vous auquel de ces messieurs vous avez remis vos fonds ?

» Je parcourus du regard les commis, comme pour mieux préciser mes souvenirs; puis, avisant un tout jeune homme à l'air modeste et timide, je pensai que j'en aurais meilleur marché que d'un autre, et je le désignai du doigt.

» — C'est à monsieur que je les ai donnés.

» — M. Despierres !... Ah ! fit le caissier.

» Celui que l'on venait de nommer ainsi rougit beaucoup, et répondit avec douceur :

» — Je n'ai pas reçu cet ordre ; je me le rappellerais à cause de l'importance de la somme d'abord, puis parce que j'ai l'honneur de connaître monsieur de vue.

» Tout ceci fut dit tranquillement, comme par un homme dont la conscience est pure.

» — Cependant, monsieur, repris-je avec assurance, c'est bien à vous que j'ai donné l'ordre, je vous reconnais parfaitement. Le jeune commis, troublé par les regards de la foule fixés sur lui, balbutia, et n'osa se défendre. Le caissier se leva aussitôt, annonçant qu'il allait prévenir son patron.

» Comme cette scène s'était jouée à haute voix, les personnes présentes l'avaient entendue; les affaires étaient suspendues, l'anxiété paraissait générale, et j'entendais chacun prendre mon parti. Ceci était naturel; tous les clients se croyaient menacés dans ma personne.

» Quant au jeune Despierres, mon accusation semblait l'avoir foudroyé, comme s'il eût été coupable. Interdit devant mon audace, la tête basse, les yeux baissés, rouge, tremblant, il paraissait prêt à confesser un crime qu'il n'avait pas commis. Pour moi, la tête haute, le sourcil froncé, l'air mécontent, j'attendais en manifestant une impatience que tout le monde partageait.

» M. Morin parut. Je vis, à son émotion, que son caissier lui avait raconté l'affaire.

» Il me salua, me pria de passer dans son cabinet, et y fit entrer aussi M. Despierres.

» Un murmure confus s'éleva du milieu de la foule; l'agent de change en calcula la portée et la signification.

» — Messieurs, dit-il, soyez certains qu'il ne peut y avoir qu'une erreur. Si cependant il y avait autre chose, M. Dormoy ne perdrait rien, car je le rembourserais.

» Un nouveau murmure, de satisfaction cette fois, parcourut tous les rangs.

» J'entrai dans le cabinet de l'agent de change, et j'y répétai ma version.

» Le jeune employé ne put que reproduire sa précédente déclaration, que pouvait-il de plus pour sa justification?

» M. Morin m'examinait attentivement.

» — En quelles espèces étaient vos valeurs, me demanda-t-il?

» — En billets de banque, moitié de mille francs, moitié en coupures de cinq cents. Le tout provenait d'un remboursement qui m'avait été fait le 7 de ce mois, chez M. Duhamel, négociant, rue de Cléry, n° 9.

» En présence de ces détails précis, M. Morin pâlit. Alors il supplia le jeune Despierres de chercher dans sa mémoire ; mais celui-ci se contenta de répondre :

» — Je ne nie pas que M. Dormoy ait déposé ses fonds ici, seulement j'affirme ne les avoir pas reçus, sans cela, je les aurais inscrits, comme je fais pour les autres clients.

» M. Morin fit appeler successivement tous ses employés; aucun ne se souvint d'avoir été chargé de mon ordre.

» Après les investigations les plus scrupuleuses, l'agent de change prit un ton plus sévère vis-à-vis du jeune Despierre.

» — Monsieur, lui dit-il, nous n'avons aucun motif de douter de la parole de M. Dormoy, de sa loyauté. Monsieur sait qu'en avançant une pareille accusation, il tue votre avenir, votre honneur ; il n'est pas homme à vous perdre légèrement.

» Ces paroles sensées faillirent amener sur mes lèvres l'aveu de mon crime ; j'avais entièrement perdu contenance.

» — Vous m'avez été adressé par un ami comme un très-honnête jeune homme, reprit M. Morin en s'adressant à son commis ; votre père, caissier chez M. Duchère depuis quarante ans, est un modèle de probité ; cependant, à votre âge, on se laisse quelquefois entraîner par ses passions. Voyons, continua-t-il d'un ton paternel, vous aurez détourné les valeurs pour quelque maîtresse ; vous aurez espéré les restituer à temps. Avouez, et sur mon honneur, non-seulement je vous garderai chez moi, mais encore, monsieur et moi, nous nous tairons sur votre faute. Vous vous acquitterez avec le temps, et votre père ignorera tout.

» Le jeune homme jeta un cri déchirant et tomba à genoux en fondant en larmes, avec un tel désespoir que je me sentis remué jusqu'au fond du cœur. Jusque-là, il n'avait pu croire, lui sûr de son innocence, que personne pourrait en douter, qu'il serait soupçonné, accusé, déshonoré. Enfin, la vérité apparaissait à ses yeux avec son cortége de honte et de dangers.

» En présence de cette douleur profonde, M. Morin hésita encore. Un des deux hommes qu'il avait devant lui était un voleur; était-ce moi, était-ce Despierre? Ma vieille renommée de probité l'emporta, l'agent de change chassa le malheureux commis.

» — Il faut une perversité inouïe pour avoir eu la pensée d'un tel vol, s'écria M. Morin.

» En effet, en admettant la réalité de mon assertion, il eût fallu que le commis infidèle fît semblant de porter sur le registre la somme reçue par lui, qu'il fît disparaître l'ordre écrit de sa main et signé par le client, et glissé dans sa poche les valeurs déposées. Cependant, si le tour était difficile, il n'était pas impossible; les audacieux escrocs du chemin de fer du Nord ont eu à surmonter de bien autres difficultés; il est vrai que le vol étant de six millions, il était nécessaire que leur habileté fût à la hauteur de l'opération.

» Une fois le jeune Despierres chassé, comme je ne bougeais pas, M. Morin finit par comprendre. Il était responsable de ses employés. Il ouvrit sa caisse, y prit dix paquets de billets de mille francs de la Banque, et me les remit.

» — Je suis vraiment désolé, balbutiai-je en les serrant dans mon portefeuille.

» — Vous avez tort, mon cher monsieur; c'est à moi de mieux choisir mon personnel. Ma maison serait ruinée si j'agissais autrement que je ne fais.

» Je sortis. Quelques jours après, j'appris que l'excellent M. Morin s'était efforcé de conserver le pauvre Despierres; mais que les autres employés avaient forcé ce malheureux de s'éloigner, en dépit de ses protestations d'innocence. Qui donc aurait osé soupçonner la vérité?

» Le commis chassé revint, le soir, chez son père. M. Despierres était un ancien officier, devenu caissier dans l'importante usine Duchère et C[e]. C'était un vieillard démesurément grand, et plus maigre encore qu'il n'était long; toujours emprisonné, hiver comme été, dans une de ces redingotes dont la principale mission consiste à nettoyer les talons des bottes, tant leurs vastes pans descendent vers le sol. M. Despierres, sec,

raide comme le soldat au port d'armes, était, selon l'expression populaire, une vieille culotte de peau. Voilà pour le physique.

» Au moral, le brave homme avait un fond de probité antique et de puritanisme qui n'est pas encore mort en France, bien qu'en disent les pessimistes. Il aimait son fils, mais il l'eût sacrifié à sa vieille réputation; c'était l'honnêteté sur la chair et dans les os d'un homme.

» Lorsque son fils entra, M. Despierres achevait de lire une lettre. Elle était de M. Morin, et elle révélait tout ce qui venait de se passer.

» Le père, profondément ému, essuya ses larmes, tendit la lettre à son fils, et lui ouvrit ensuite ses bras. Le jeune homme s'y précipita.

» — Je suis innocent, mon père.

» — Je n'en ai pas douté, répondit le vieillard. Si les autres connaissaient, comme moi, le fond de ton âme, eux non plus ne t'accuseraient pas.

» M. Despierres avait amassé, à force de privations, depuis quarante ans qu'il était chez les frères Duchère, une somme de soixante et dix mille francs, placée dans la maison. Le lendemain, il pria ses patrons de vouloir bien le rembourser.

» C'était une fin de mois, la liquidation se faisait péniblement, elle s'était soldée en perte, l'année avait été désastreuse pour le commerce de Paris, et la maison Duchère avait beaucoup souffert. En ce moment, des bruits malveillants circulaient même sur la solvabilité des frères Duchère; ils pensèrent que leur caissier craignait d'être enveloppé dans leur ruine, et ce trait, que leur mécontentement jugea très-sévèrement, leur parut d'une noire ingratitude.

» Ils n'adressèrent aucune objection à leur employé, se contentèrent de l'accueillir avec un visage glacé, et lui remirent ses fonds. M. Despierres se hâta de courir chez l'agent de change de son fils, lui compta soixante-dix mille francs, et promit de s'acquitter le plus promptement possible sur ses appointements, dût-il vivre de pain sec.

» En rentrant chez lui, il trouva une lettre. Les messieurs Duchère lui donnaient congé; ils avaient déjà pris un autre

caissier. Le malheureux aimait sa place comme on aime une maîtresse ; il tomba sans connaissance. Lorsque son fils revint, il trouva son père mort et serrant dans ses mains crispées la lettre qui le congédiait.

» Le jeune Despierres jura sur la tombe de son père de le remplacer dans son œuvre de réhabilitation. Pour y parvenir, il fallait une place; mais le bruit de son affaire avait pénétré partout, et partout il fut éconduit, plus ou moins poliment.

» Alors, ne trouvant d'occupation ni chez les banquiers, ni chez les autres hommes de la Bourse, du commerce et de l'industrie, repoussé de toutes parts, il ne recula devant aucun sacrifice, et, faisant bon marché de sa vie, de ses habitudes, il demanda du travail dans un atelier de céruse Là, on ne pouvait le refuser : car l'ouvrier fesait sans cesse défaut à l'usine. Il savait que les tempéraments les plus robustes ne résistent pas trois ans à l'action insalubre de la céruse, que l'on respire la mort à pleins poumons, que l'on n'a guère pour compagnons de travail que des repris de justice ou des évadés du bagne, les seuls êtres qui consentent à voir leurs os atteints promptement de nécrose, leurs entrailles déchirées par les atroces *coliques de plomb*, leurs cheveux et leurs dents tomber, et la mort se présenter sous ses formes les plus hideuses.

» Sur les six francs que le jeune Despierres gagnait chaque jour, il en prélevait un pour son entretien, et le reste était porté par lui, chaque mois, chez M. Morin. Celui-ci avait voulu refuser; mais son ancien commis l'avait supplié de lui laisser accomplir son pieux devoir, et l'agent de change, profondément ému, avait dû céder.

» J'ignorais tout ceci, quand le hasard me fit rencontrer, hier au soir, M. Morin au bal de la présidence. A sa vue, un frisson involontaire passa sur tous mes membres. Comme je m'y attendais, la conversation roula sur la perte de mes cent mille francs, et mon agent de change me raconta les suites désastreuses de cette honteuse affaire.

» Le cœur navré, je m'échappai le plus tôt possible, et je rentrai chez moi, comparant, dans ma pensée, ma haute réputation de probité usurpée au deshonneur immérité de ma vic-

time. Mon valet de chambre me remit une lettre ; elle contenait ce peu de mots : « Monsieur, il est inutile que vous preniez » désormais la peine de me venir voir ; je ne pourrais plus vous » recevoir. Agréez..... Angèle. »

» Ainsi cette femme, à laquelle j'avais jeté en pâture ma fortune, celle de ma mère, mon honneur ; cette femme qui avait causé la mort d'un homme et la ruine de deux familles ; cette misérable me chassait, parce qu'elle avait deviné ma ruine. Elle m'écrivait de ce même style qu'elle eût employé vis-à-vis d'un étranger ; je n'avais laissé dans son cœur aucune trace, pas même de pitié ; je m'étais seulement abaissé à jouer le rôle du trésorier de cette tontine en jupons. La tombola venait d'échoir à un nouveau boyard.

» Tel était mon aveuglement, ma lâcheté, mon délire, que tout disparut à mes yeux devant ce dernier malheur. Je ne songeai plus à rien qu'à cette rupture, et j'écrivis sur-le-champ à ma maîtresse que si elle ne se rendait à mon amour, à mes supplications, si elle refusait de me recevoir le lendemain, j'aurais cessé de vivre cette nuit même.

» Une heure après, mon valet de chambre me rapportait mon pli, Angèle n'avait même pas daigné le décacheter. »

Ici, la lettre de M. Dormoy avait changé de physionomie. Elle était devenue une sorte de journal écrit par phrases hachées sous les impressions des événements qui se pressaient. Nous transcrivons ces phrases telles que nous les trouvons.

« Je suis décidé à mourir. Je congédie mes domestiques. Je voudrais embrasser ma mère, lui adresser un suprême adieu, lui demander un pardon que je ne mérite pas ; mais privons-nous de cette consolation ; le réveil ne viendra que trop tôt pour elle. Adieu, ma mère, adieu à tout jamais !

» Dans la triste conviction où j'étais depuis longtemps que l'heure d'une pareille fin sonnerait chez moi, je me suis muni de chloroforme ; c'est à cet agent anesthésique que je vais demander le sommeil éternel.

» Mon cher comte, je vous supplie de m'aider à réparer mes crimes. Consolez ma mère, qui a toute confiance en vous ;

quant au jeune Despierres, je ne vous en parle pas, je connais votre cœur. Pardonnez-moi. »

Cette lecture terminée, M. de Boursonne entra dans la chambre du mourant. Celui-ci avait recouvré sa connaissance; il tendit la main au comte, et, l'attirant à lui, comme pour l'embrasser, il lui dit à voix basse :

— Vous avez lu ?

— Oui.

— Et vous me serrez la main ?

— Sans doute. On ne peut en vouloir à un fou des crimes qu'il commet, et votre passion a été poussée jusqu'à la folie.

Une larme tomba des yeux desséchés du malade.

— Pas trop d'émotions, hasarda sa mère en tremblant.

— Ne craignez plus rien, dit alors le docteur Désouches, je réponds maintenant de sa vie.

Dormoy demanda la permission de rester quelques instants seul avec le comte, et le pria d'avoir soin de sa mère quand il ne serait plus.

— Mais, répondit M. de Boursonne surpris, vous venez d'entendre l'arrêt de la faculté. Vous êtes sauvé.

— Je vais mourir, fit le malade avec fermeté, je vais mourir, parce que je le veux.

— Quoi ! attenter une seconde fois à vos jours ?

— Mille fois, s'il le faut. Croyez-vous que je puisse vivre encore ?

Il y avait une telle résolution dans l'accent du député, une nécessité si évidente a remplir ce funeste devoir, après tant de méchantes actions, que le comte se tut. Une autre pensée, d'ailleurs venait de le frapper.

— Vous êtes décidé à mourir, Dormoy ?

— Décidé, oui.

— Alors, écoutez-moi. Si je vous offrais le moyen de réparer en partie vos fautes, de laisser à votre mère sa position de fortune actuelle, de restituer au jeune Despierres les cent mille francs dont il a été dépouillé, et cent autres à titre d'indemnité, me vendriez-vous votre existence à ce prix ?

— Certes ; mais je ne comprends pas...

— Mon fils va mourir...

— Comment!...

— Ne m'interrompez pas, car les minutes de sa vie sont comptées. Mon fils va mourir ; je puis racheter ses jours en les payant des jours d'un autre homme...

— Quoi! vous croyez?...

— A ce que j'ai vu, oui. Deux fois, j'ai fait ce marché, deux fois, mon fils a été sauvé miraculeusement, et deux fois la personne qui a pris sa place a péri misérablement. Voulez-vous m'abandonner le reste de votre existence?

— Soit.

— C'est convenu?

— C'est accepté.

— Alors, ne cherchez plus un refuge dans le suicide, car la mort va venir; ne tremblez plus pour votre mère, je tiendrai ma parole. Votre mémoire ne sera pas déshonorée.

Le malade serra la main du comte et se tut; sa mère et le docteur rentraient.

Une heure après, comme Désouches affirmait encore que tout danger avait disparu, Dormoy jeta un léger cri, se souleva sur son lit comme pour s'élancer au dehors, et retomba mort.

Le docteur le prit dans ses bras, l'examina, et se troubla.

— C'est étrange, se dit-il, voici trois morts présentant toutes trois les mêmes symptômes, les mêmes effets. Et M. de Boursonne... C'est étrange!

XIII

LA COUPE DE LA MORT

Nous avons laissé le baron Frédéric seul avec Christiane, la forçant de subir ce sommeil magnétique pendant lequel il devenait le maître des volontés de la jeune fille.

Au moment où nous avons interrompu notre récit, la du-

chesse était contrainte de vider le flacon de poison dans le verre de Maurice.

Or, le vicomte devait boire, Frédéric en était convaincu ; il était donc perdu.

A l'instant où Christiane versait le poison, Maurice rentrait dans la pièce ; il vit l'action de la jeune fille et resta épouvanté, la croyant coupable.

A demi-caché dans les plis d'un rideau, il examinait, lorsqu'il se sentit toucher légèrement à l'épaule. Il tressaillit, se retourna, et se trouva face à face avec le duc Maximilien, qui posa son doigt sur ses lèvres avec mystère.

A ce moment, Frédéric gagnait la porte du fond, sans perdre des yeux la jeune duchesse, et sortait vivement.

Christiane tomba, épuisée, sur une chaise.

Aussitôt, la porte par laquelle était sorti le baron se rouvrit, et Frédéric reparut reculant devant le chevalier d'Asfeld, l'épée haute et nue à la main.

Le baron, sans parler, voulut gagner l'autre porte, et il se trouva en face de Maximilien, qui venait de tirer les verroux, et présenta le canon d'un pistolet à son ennemi.

Alors, Frédéric s'arrêta, indécis : ses yeux se fixèrent sur Christiane ; mais plus prompt que lui, Maurice courut se placer entre elle et le baron.

— Qu'est-ce à dire, messieurs, fit alors l'intendant de la maison d'Ehrenfeld, prétendez-vous m'assassiner ?

— Monsieur, répondit le duc, j'étais caché là, j'ai tout vu, tout compris. M. Maurice comprend comme moi à cette heure, comme d'Asfeld aussi, le secret de votre mariage, celui des révélations de ma nièce. Elle n'a jamais consenti a vous épouser ; cependant vous avez sa signature... Voilà qui m'embarrasse, je l'avoue... car il faut qu'elle épouse monsieur... et, pour cela, il est nécessaire qu'elle soit veuve. Je sais bien qu'il y a deux moyens d'y arriver. Le premier, c'est de vous tuer, mais nous ne sommes pas des assassins ; le second consiste à vous faire rouer sur la place publique. Ici, j'éprouve encore un scrupule, vous êtes un peu de notre famille... Cependant, je le répète, il faut absolument que Christiane soit veuve. Vous qui avez

tant d'idées, monsieur le baron, ne connaissez-vous pas un troisième moyen ?

— Moi ! fit Frédéric, dont le visage était décomposé.

— Vous pâlissez, ce me semble, continua le duc... Remettez-vous.

Maximilien s'approcha de la table où était le verre dans lequel Christiane avait versé le poison. Il le prit, et le présenta froidement au baron.

Celui-ci frissonna, regarda longtemps le duc, prit le verre, et le vida lentement.

— Voici le contrat de mariage de madame la duchesse, dit-il après avoir remis un papier à Maximilien.

Les portes étaient libres. Frédéric sortit.

Maurice, pendant ce temps, s'efforçait de rappeler Christiane à la vie. Enfin, elle rouvrit les yeux, et l'apercevant à ses genoux :

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle. Le baron Frédéric...

— Était un fourbe et un faussaire, répondit le duc. N'aie plus peur ; nous ne le reverrons jamais. Il est parti.

— Parti !... Pour toujours ?

— Oh ! oui ; pour toujours !

QUATRIÈME PARTIE

LA FILLE NATURELLE

I

MATHILDE

Seize ans se sont écoulés depuis les derniers événements que nous venons de raconter, et nous nous retrouvons encore dans le vieil hôtel de la famille de Boursonne, au faubourg Saint-Germain.

Quatre personnes sont groupées dans un des vastes salons, le comte de Boursonne, Maurice, son fils, et deux jeunes gens Philippe et Mathilde.

Philippe est le fils du capitaine Laumière, tué jadis en duel par son beau-frère, le vicomte de Boursonne; Mathilde est la fille naturelle de Maurice et de Marie de Breteuil. Philippe a vingt-quatre ans, Mathilde en aura bientôt dix-huit. Philippe est un charmant garçon, à la physionomie ouverte et loyale; Mathilde a la beauté de sa mère, c'est assez dire. Les deux jeunes gens ont été élevés ensemble dans l'hôtel de Boursonne, sous les yeux du comte, qui s'est habitué à les considérer comme ses enfants, tant ils le chérissent.

Un an après le duel funeste du capitaine Laumière, sa veuve, la sœur de Maurice, étant venue à mourir, le comte s'était

empressé de recueillir l'orphelin, de même qu'il avait conservé auprès de lui cette petite Mathilde, que son fils lui confiait avant de risquer sa vie contre le père de Philippe. Donc, les deux enfants avaient grandi côte à côte, et un jour était venu où Philippe avait dit à Mathilde : tu seras ma femme, car je t'aime, et où celle-ci lui avait répondu : je n'accepterai que toi pour mari, car mon cœur est à toi.

Ce sont donc ces deux beaux jeunes gens que nous trouvons, l'une assise devant le piano, l'autre jouant du violon sous les yeux du comte et de son fils. L'âge n'a pas épargné ce dernier. Ce n'est plus le jeune homme ardent et aventureux que nous avons connu ; les luttes de la vie ont creusé de larges sillons sur son front pensif. Quant au père, il est resté le plus beau type de vieillard qui se puisse rencontrer.

Ces quatre personnages sont les seuls hôtes de l'antique hôtel, avec le brave Luc qui n'a pas quitté le comte.

Après la mort du baron Frédéric, Maurice avait épousé Christiane ; il avait voulu la présenter à son père, et, un matin, tous deux s'étaient envolés vers la France, laissant, les ingrats, le duc Maximilien, triste et isolé dans Ehrenfeld. Quelques mois plus tard, la jeune vicomtesse de Boursonne périssait, comme tant de femmes, à la suite d'un bal, emportée par une vulgaire fluxion de poitrine.

Le chagrin de Maurice fut sincère. Cette fois, l'âge était venu, les passions s'étaient apaisées, et ce fut auprès de son père, dans les caresses enfantines de sa belle petite Mathilde, que le vicomte chercha des consolations. Il mena la vie la plus retirée, livré à deux seuls amours, celui de son père et celui de sa fille, qu'il aima bientôt comme il aimait toutes choses, avec passion.

Le jour où nous rencontrons ces quatre personnages, ce n'est pas le hasard qui les rassemble, c'est d'abord une habitude de famille, puis ils viennent de fêter l'anniversaire de la soixante-dixième année du vieux comte.

Il est vraisemblable que les deux amoureux ont choisi cette solennité intime pour se faire octroyer quelque grâce ; c'est, du moins, ce que pense M. de Boursonne qui, les voyant embar-

rassés et désireux de parler, sollicite d'eux une explication, et apprend, sans trop de surprise, que Philippe souhaiterait fort d'épouser Mathilde.

Le vieillard embrasse les deux enfants avec un sourire de contentement; au contraire, Maurice fronce le sourcil. Ce que voyant, M. de Boursonne montre son fils à Philippe en lui disant :

— Va la demander à son père, et dis-lui que j'apostille ta pétition.

Philippe prit la jeune fille par la main et ils s'en vinrent tous les deux du côté de Maurice; le jeune homme resta debout, Mathilde s'agenouilla devant son père, et le fils du capitaine de Laumière demanda la main de la fille du vicomte de Boursonne.

Au lieu de répondre, Maurice se tourna vers son père.

— Vous ne lui avez donc jamais parlé du passé, demanda-t-il?

— Jamais, répondit le vieillard.

— Alors, avant de rien engager, il faut qu'il soit instruit de tout. Je ne veux pas m'exposer un jour à des reproches; je ne veux pas jouer le bonheur de ma fille.

Les deux jeunes gens étaient restés immobiles, inquiets, troublés, pressentant un mystère et un malheur, peut-être un obstacle insurmontable à leur union. Ce fut donc avec une affreuse anxiété que Mathilde vit son père emmener Philippe dans son cabinet de travail.

— Mon ami, lui dit-il, je vous dois la révélation d'un grave secret. Je savais qu'un jour viendrait où je serais forcé de me confier à l'honneur de l'homme qui me demanderait la main de Mathilde; mais l'aveu me coûte encore plus, s'adressant à vous. Mathilde n'est pas, comme vous le croyez, ma fille légitime, elle est enfant naturelle.

Philippe réprima un mouvement involontaire.

— Qu'importe, dit-il?

— Beaucoup. Je ne vous parle pas de ma fortune, je la lui laisserai; mais elle n'a pas même le droit de porter mon nom.

— Je lui donnerai le mien.

— Enfin, sa mère existe peut-être encore, je dis peut-être ; car nous avons perdu sa trace depuis longtemps, et cette mère est indigne de vous, Philippe.

— J'aime Mathilde, monsieur, aucune considération ne m'arrêtera.

— Attendez. Votre père a été tué en duel.

— Je le sais.

— Dans un duel contre moi.

— Vous !

— Oui.

— Oh ! mon Dieu !

Après quelques minutes de silence, Philippe reprit tristement :

— Vous êtes un homme d'honneur, monsieur. Ce duel a été loyal, je n'ai pas le droit de vous blâmer, encore moins celui de vous accuser. J'oublierai que vous êtes le meurtrier de mon père, pour me rappeler que vous fûtes son ami ; je ne sais plus que votre épée m'a rendu orphelin, je me souviens seulement que j'ai trouvé chez vous une affection et un dévouement sans limites.

Le vicomte, ému, serra les mains de son neveu dans les siennes, et il continua :

— La cause de ce duel, mon ami, fut une rivalité d'amour ; celle qui l'excita était la mère de Mathilde.

Philippe baissa la tête, en proie à une profonde émotion ; il reprit avec tristesse :

— La fille est innocente des fautes de la mère. Si vous me la donnez pour femme, monsieur, soyez certain que je la rendrai heureuse.

Le vicomte lui tendit la main.

— Vous avez ma parole, lui dit-il.

II

LORD STIVE

Au moment où Maurice venait d'engager sa parole à Philippe, le valet de chambre annonça la visite de lord Stive, et le fiancé de Mathilde s'élança vivement au dehors, par une petite porte dérobée, pour porter la bonne nouvelle à sa promise et au vieux comte.

— Je viens passer une heure avec vous, cher ami, dit lord Stive au vicomte, en entrant.

— Vous me faites grand plaisir, milord. Luc, apporte-nous de cigares.

L'homme qui venait d'entrer n'appartenait pas à ces antiques familles de l'Angleterre, dont les aïeux ont accompagné Guillaume le Conquérant; c'était seulement le petit-fils de sir Stive, riche négociant de la cité, devenu, grâce à sa fortune, alderman d'abord, puis maire de la bonne ville de Londres, ce qui lui avait valu le titre de lord. A sa mort, son fils William lui avait succédé à la chambre haute, et plus orgueilleux que son père, William avait acheté un titre de marquis.

Après lui, son fils Robert, héritier du marquisat et de quinze cent mille livres de rentes, apportait dans ce monde, comme défaut ou qualité dominant, la plus rare tenacité.

Dès son enfance, Robert Stive, celui qui fume en ce moment même le cigare de son ami le vicomte Maurice, Robert a été habitué à voir toutes ses volontés, toutes ses fantaisies satisfaites. Fils unique, gâté à l'excès par sa mère, Robert, grâce à sa colossale fortune, a pu satisfaire ses moindres désirs. Quand, par hasard, un obstacle s'est trouvé sur sa route, aucun sacrifice ne lui a coûté pour l'écarter; si l'obstacle s'est transformé en impossibilité, lord Robert Stive a mis en œuvre, avec la plus incroyable énergie, toutes ses ressources d'or et d'opiniâtreté pour ne pas être vaincu dans cette

lutte. Alors, peu lui importaient ses moyens d'action ; il les prenait, honnêtes ou immoraux, selon les besoins de la cause, sans aucun scrupule. On le voyait employer des années entières à faire réussir une séduction, puis abandonner la femme aussitôt après l'avoir obtenue.

Lord Stive et Maurice étaient à peu près du même âge. Chez tous deux les passions avaient laissé sur leur visage des traces de leur passage ; Robert surtout était ce qu'on peut appeler un homme usé, bien qu'il eût de grandes prétentions à la jeunesse, comme l'annonçait sa mise élégante et soignée.

Les deux amis s'accoudèrent sur le balcon et, tout en admirant sans doute le jardin de l'hôtel, échangèrent leurs bouffées de tabac sans échanger la moindre parole.

J'ai parfois examiné, en riant à part moi, qui ne fume pas, mes amis livrés aux béatitudes du cigare. Je ne sais si le tabac paralyse leur intelligence ou leur langue, peut-être les deux ; mais toujours est-il qu'ils ne se ruinent pas en conversation. Le cigare dissimule la nullité du sot, et empêche l'homme d'esprit d'écouter des niaiseries. J'aime à croire que les gens intelligents ne fument pas pour un autre motif.

Il se passa un demi-*puros* avant que lord Robert rompît le silence.

— Quel âge a votre fille, cher ? demanda-t-il du même ton avec lequel il eût sollicité un second cigarre.

— Dix-huit ans.

— Ah !... Vous la marierez sans doute bientôt ?

— C'est probable.

— Eh bien ! cher ami, je vous demande sa main.

— Pour qui, milord?

— Mais pour moi, répondit Robert.

— Bah ! Vous marchez vers la cinquantaine.

— N'est-ce que cela ? C'est la mode aujourd'hui de voir les jeunes filles épouser des vieillards. J'aime mademoiselle Mathilde, je lui offre le titre de marquise et une fortune de prince.

— Merci, milord ; votre recherche nous honore d'autant plus que vous n'ignorez rien du passé, et que la naissance de ma

fille vous est connue ; mais quand vous êtes arrivé, je venais précisément d'accorder la main de Mathilde à Philippe.

— A Philippe!... vous n'y pensez pas?

— Pourquoi?

— Vous avez tué son père.

— Milord!

— Ne trouvez-vous pas cette cause assez grave?

— Si fait, milord; mais alors il en est une plus grave encore qui m'eût empêché de jamais vous accorder Mathilde.

— Et c'est?...

— Que vous avez été l'amant de sa mère.

— Çà se voit aussi tous les jours.

— Cela ne se verra pas dans ma maison.

— Alors votre résolution est bien prise?

— Irrévocable. Ma parole est donnée à mon neveu.

— Bien. N'en parlons plus, fit le marquis avec insouciance et prenant congé de Maurice.

En montant dans son coupé, Robert cria très-haut à son valet de pied :

— A l'hôtel!

Mais, dès que la voiture eut tourné l'angle de la rue, il fit glisser la glace de devant, et dit tout bas au cocher :

— Barrière d'Enfer, chemin de ronde, vivement.

Arrivé à l'endroit désigné, lord Stive descendit de voiture et parut chercher à s'orienter. Il fit quelques pas à pied, et entra dans une maison d'apparence misérable. Le marquis traversa un sale vestibule assez obscur, aperçut un escalier tortueux, une rampe crasseuse et monta lentement. Par malheur pour lui, dans ces sortes de bouges, le portier est un phénomène inconnu; aussi lord Stive s'arrêta-t-il assez embarrassé, lorsqu'arrivé au plus haut de l'escalier, il se trouva en présence d'un long couloir garni de plusieurs portes, avec les noms des locataires collés sur le mur. Probablement aucun de ces noms ne put satisfaire le marquis, puisqu'au lieu de heurter à l'une de ces portes, il hésita longtemps, attendant que le hasard vînt à son secours.

Ce hasard se présenta sous la forme d'une jolie petite fille de neuf à dix ans, qui sortit de l'une des chambres et fit une révérence très-gentille au beau monsieur.

— Mon enfant, dit ce dernier, ne loge-t-il pas ici une chanteuse des rues ?

— Oui, monsieur, la Gribiche.

— Cette dame n'a-t-elle pas un autre nom ?

— Je ne sais. Je ne lui connais que celui-là.

— Et la personne que vous nommez la Gribiche est-elle accompagnée d'un homme fort gros qui joue du violon ?

— M. Desgrignoux... C'est lui qui nous fait danser le dimanche sur la place avant de se rendre dans les cafés... La Gribiche demeure là, monsieur, ajouta l'enfant qui désigna la dernière chambre du couloir ; mais elle est sortie.

— A quelle heure revient-elle ?

— Après minuit.

— Savez-vous où je pourrais la rencontrer ?

— Non. A cette heure-ci, elle va faire de la musique, avec M. Desgrignoux, dans les cours des maisons des riches ; mais, le soir, vous la trouverez à l'estaminet des Ecoles, rue des Grès.

— Merci, ma belle petite. Voulez-vous me donner la main pour descendre ? ajouta-t-il en lui offrant une pièce d'argent.

L'enfant se mit à rire, plaça la pièce dans sa poche, roula, sans rien dire, sa robe entre ses jambes, enjamba vivement la rampe de bois, et se laissa glisser avec une rapidité qui fit frémir le marquis. Quand il arriva au bas de l'escalier, la petite avait disparu.

III

L'ESTAMINET DES ÉCOLES

Depuis dix ans, la physionomie du quartier latin a complétement changé, comme celle, du reste, de tout ce Paris que nous avons connu, il y a un quart de siècle, et que je ne regrette pas.

A cette époque, il existait, au milieu de la rue des Grès, un café où les mœurs des étudiants venaient se produire avec une telle originalité que nous devons lui consacrer quelques lignes.

La salle de cet estaminet était vaste, située au premier étage, trop basse pour être belle, et assez faiblement éclairée. Au milieu, un billard, tout autour de petites tables de marbre, où les consommateurs s'attroupaient devant une choppe, un pot de tabac, des cartes ou des dominos.

Il y avait là des jeunes gens qui arrivaient vers dix heures du matin et ne sortaient plus qu'à minuit. Le déjeuner et le dîner, pris rapidement sur la table de marbre Sainte-Anne, n'étaient que des entr'actes à la partie de bésigue, de piquet ou de double-six. Sur ces fameuses tables s'écrivaient ces lettres immortelles envoyées par les étudiants de province à leurs parents, pour leur annoncer que leur fils piochait jour et nuit, qu'il ne manquait aucun cours et que, l'heure de l'examen approchant, il ne serait pas intempestif d'adresser au laborieux élève quelques encouragements sous la forme de billets de cent ou deux cents francs. Parfois, hélas! l'étudiant, chassé du garni qu'il n'avait pu payer, trouvait aussi son lit sur ces mêmes tables qui, dans la journée, lui avaient servi de pupitre, de tapis vert et de salle à manger.

De temps à autre apparaissait, au milieu de cette tabagie, quelque frais visage de jeune fille, venant relancer son amant jusque dans les entrailles de cet enfer, avec moins de succès

qu'Orphée redemandant son Eurydice sur un air connu. Hélas! elles aussi, ont changé, nos jolies *étudiantes,* changé comme les cafés, comme le quartier latin ; changé leur mise modeste contre des robes de soie, payées par la vieillesse débauchée, changé leur bonnet coquet contre des chapeaux à panaches, qui leur vont mal, et leurs amours gratuites contre la luxure salariée.

Quand lord Stive pénétra dans l'estaminet des Ecoles, neuf heures venaient de sonner et Auguste, le garçon de billard, préludait à la distribution des billes numérotées qu'il distribuait aux joueurs de *la poule.*

Il n'est pas un seul de nos lecteurs qui n'ait joué *la poule* au billard; plus d'une de nos lectrices même, se trouvant à la campagne, dans un château, aura vu se dérouler, sous ses yeux, toutes les péripéties de ce duel à deux billes. Aussi n'aurions-nous rien dit de cette partie vulgaire, sans une particularité qui la distinguait à cette époque, et que la police a défendue.

Comme on le sait, chaque joueur reçoit une boule de buis, tirée d'un panier *ad hoc,* et portant un numéro, et c'est le garçon de billard qui, distribuant les billes, annonce les numéros.

Or, lord Stive observa, non sans surprise, que des paris assez forts étaient engagés sur la sortie de chaque bille, comme d'autres joueurs les engagent à la bourse, ou sur le turf. On pariait sur la première et la seconde. Quand la boule de buis, sortie première du panier, portait un numéro plus fort que la deuxième, les parieurs de cette dernière perdaient, et réciproquement. Ce jeu avait tous les entraînements, toute la célérité de la roulette, du lansquenet ou du baccarat.

Parmi les individus qui figuraient dans le café, lord Robert avait remarqué un homme aux larges épaules, à la stature élevée, au verbe bref et tranchant; les joueurs l'appelaient capitaine.

Dans ces sortes d'établissement, il se trouve toujours un ancien militaire retraité, un seul, jamais deux, qui se fait dési-

gner sous le nom de major, colonel, capitaine, lieutenant, et qui, rarement, a porté l'épaulette d'argent.

Celui-ci, comme ses congénères, posait en matamore; ses longues moustaches imposaient aux étudiants.

Or, lord Stive n'eut pas de peine à s'apercevoir, qu'en sa qualité d'Anglais, il était devenu le point de mire des quolibets du fameux capitaine.

Bientôt, enhardi par l'insouciance avec laquelle le marquis accueillait ses sarcasmes, l'officier de contrebande n'apporta plus aucune retenue dans ses propos, et la galerie, battant des mains à chaque mauvaise épigramme, Robert se sentit pris du violent désir de casser les reins à l'insolent.

La poule avait commencé, et bientôt il arriva que le capitaine eût à jouer sur lord Stive.

— Goddam, mes enfants, s'écria-t-il, venez voir disparaître la bille de milord Pudding.

Et, en effet, il fit un bloqué superbe au milieu des rires de ses voisins. Le marquis s'approcha, et du ton le plus calme, lui dit :

— Pardon, monsieur, serait-ce, par hasard, à moi que s'appliquerait ce sobriquet ?

— Je n'ai de compte à rendre à personne, répondit impertinemment le capitaine.

— Je vais cependant vous forcer de m'en rendre un, à moi.

— A vous ? Ha ! ha ! ha ! Et le pourfendeur se prit à rire aux éclats.

— Oh ! mon Dieu, oui, à moi, qui n'ai pas pour habitude d'endurer patiemment les insultes d'un drôle qui n'a gagné son titre que sur le champ de bataille des estaminets.

— Monsieur ! hurla le brave furieux, vous me rendrez raison ?

— Je ne demande que cela... sur le champ.

Ce dernier mot apaisa la colère du faux officier.

— A demain, dit-il. Je n'ai pas de carte; mais voici.

Il prit un crayon dans son portefeuille huileux, écrivit et passa le papier à son adversaire.

— Le capitaine Santhonax... lut le marquis. Eh! ajouta-t-il, je me rappelle avoir connu au service du capitaine de Laumière un soldat de ce nom qui lui servait de brosseur.

Le prétendu capitaine pâlit, et fit un pas pour sortir, en criant encore, à demain.

— Non, non, pas à demain, répondit lord Stive d'un ton railleur, je suis trop fier de me mesurer contre un brave de votre trempe, et d'ailleurs ces messieurs, qui ont entendu les outrages, doivent assister à la réparation.

— Mais...

— Je le veux, accentua le marquis Robert, en serrant le poignet de son adversaire si rudement, que celui-ci laissa échapper une grimace de douleur.

— Mais des témoins?

— Ces messieurs nous en serviront.

— Des armes?...

— Un de nos témoins aura l'obligeance de nous aller cherche des fleurets. Quel est l'étudiant qui ne va pas à la salle d'armes?

Cinq minutes après, deux fleurets démouchetés étaient mesurés gravement par quatre jeunes gens, et remis aux combattants.

— Monsieur, dit lord Stive, comme cette salle serait trop étroite pour une pareille lutte, si vous le voulez nous nous battrons sur le billard? De cette façon, la galerie ne perdra rien du spectacle.

Le capitaine avait pris son parti de ce duel. Il se souvenait que jadis il avait été prévôt d'armes dans son régiment, grade qu'il n'avait jamais franchi, et l'amour-propre aidant, il accepta cette condition.

— Messieurs, cria le maître du café, je ne veux pas que l'on se batte chez moi.

— Vous, taisez-vous, répondit lord Stive en lui glissant un billet de banque dans la main.

— Mais, milord, vous allez crever mon tapis.

— Combien le tapis, demanda l'Anglais?

— Je l'ai payé 150 francs.

— En voici deux cents, fit Robert en escaladant les bandes.

Son adversaire voulut le suivre, le propriétaire de l'établissement le retint par une jambe.

— Vous avez des clous à vos bottes, capitaine, vous enfoncerez le parquet de mon billard.

— J'achète le billard, fit l'Anglais en jetant deux billets de mille francs au maître stupéfait.

— Il a du bon, l'insulaire, murmura une étudiante, s'il n'est pas tué, faut que je le lève.

Un frémissement de surprise courut à travers la foule, peu accoutumée à des fantaisies aussi luxueuses, et le capitaine se sentit mal à l'aise en face de ce nabab.

Les deux adversaires tombèrent bientôt en garde.

Lord Stive, sentant qu'il était difficile de rompre sur un pareil terrain, se tenait droit, le corps haut et ferme ; sa main seule agissait, et son épée arrivait à la parade avec une précision qui dérouta promptement le jeu vulgaire de son ennemi.

Bientôt, le capitaine s'apercevant qu'il ne pouvait entamer son adversaire, se tint sur la réserve, se contentant de parer sans oser attaquer. Ce que voyant lord Stive, il fit quelques pas en avant, forçant le pauvre Santhonax à reculer jusqu'à ce qu'ayant senti la bande du billard sous sa botte, il lui fallut forcément s'arrêter ou tomber à la renverse. La crainte du ridicule excita la fureur du capitaine, il essaya, à son tour, de faire rompre le marquis ; mais c'était chose impossible, l'Anglais ressemblait à un roc, en dépit de tous les coups de spadassin que tentait son ennemi.

Tout à coup celui-ci jeta un cri, l'épée de lord Robert venait de lui labourer le visage.

— Imbécile ! s'écria-t-il furieux. Il ne sait pas tenir une épée. Est-ce qu'on frappe à la tête ? Bonsoir, ce goddam-là m'éborgnerait.

Il voulut descendre, le marquis le retint.

— Cher monsieur je tiens à vous montrer que je ne suis pas aussi maladroit que vous le pensez. Pour vous le prouver,

puisque je viens de vous ouvrir une légère boutonnière à la joue droite, je vais donner à ces messieurs le plaisir de vous voir en porter une seconde à la joue gauche. Il faut de l'harmonie dans la figure. Reprenons donc la conversation.

— Bravo! bravo, l'Anglais, crièrent les jeunes gens, enchantés de la leçon que recevait ce matamore détesté.

Le capitaine hésitait

— Aimez-vous mieux m'adresser des excuses, demanda Robert?

— Jamais!

— Alors, en garde.

Au bout de trois ou quatre passes, l'épée du marquis fit jaillir le sang de la joue gauche du malheureux Santhonax.

— Monsieur, fit l'Anglais, j'ai tenu parole. Maintenant, c'est c'est le bout de votre nez, que je vais piquer comme ferait une sangsue.

La galerie, voyant que le combat avait perdu tout caractère sérieux, y prenait un plaisir auquel le capitaine seul ne participait pas. Comme la foule se passionne pour toute supériorité, celle-ci portait l'Anglais au Capitole, et bafouait sa victime.

Ivre de fureur, aveuglé par le sang et la rage, le capitaine n'attendit pas que le duel recommençât régulièrement; il s'élança sur lord Stive, c'était un véritable assassinat. Par bonheur, Robert n'abandonnait jamais son sangfroid; il se baissa si à propos que l'épée du coquin passa pardessus son épaule, puis haussant lui-même son arme, il défigura, comme il l'avait promis, le nez enluminé du soldat.

— Monsieur, dit alors le marquis, je voulais me contenter de cette légère correction; mais vous n'êtes pas seulement un insolent, vous venez encore de tenter d'être un assassin. Pour vous corriger à tout jamais, je vais vous tuer.

Un murmure de terreur accueillit ces paroles. Il fut facile de voir que la menace allait être tenue.

Le capitaine le comprit certainement ainsi; car, abandonnant son épée, il recula si vivement que, cette fois, il fit la plus

belle culbute en arrière que pourrait la tenter le clown le plus agile, au milieu des huées de la galerie et de ses sifflets. Il ne demanda raison à personne, s'enfuit au plus vite, et nous ne l'avons jamais revu à l'estaminet des Écoles.

Lord Stive descendit tranquillement, au milieu d'unanimes applaudissements, salua, remercia l'étudiant qui lui avait prêté ses fleurets, et prit sa demi-tasse comme s'il n'eût fait que terminer une partie de billard. Bientôt la poule continua, et l'on cessa de s'occuper de lord Robert.

Pendant le duel, deux nouveaux personnages étaient entrés, c'étaient deux musiciens ambulants. L'homme pouvait avoir quarante-cinq ans; la femme était plus jeune, et ses traits semblaient fanés moins par l'âge que par la débauche. Sa toilette était un mélange de splendeur et de misère. Elle portait un chapeau, coquet de forme, mais dont les rubans étaient souillés de taches de vin; une robe claire, bien que l'on fût en hiver, et de gros souliers trop longs et trop larges pour ses pieds délicats.

Elle chanta une romance et l'on put juger que sa voix avait dû, jadis, être des plus riches. Les notes du medium étaient usées; mais celles du haut résonnaient encore dans toute leur puissance.

Quand elle eut fini, un des jeunes gens dit à l'homme, en passant.

— Eh bien! vieux, ça ne va donc pas, ce soir, que nous ne demandons pas notre verre d'absinthe?

— Il a les fièvres, répondit la femme, qui n'était autre que la Gribiche, accompagnée de Desgrignoux.

— Fallait pas venir. Il grelotte, le vieux.

— Oui, mais nous devons trois termes, et le propriétaire veut vendre nos meubles demain matin, fit la chanteuse d'un air soucieux.

Lord Stive, assis devant une table, auprès des musiciens, n'avait rien perdu de ce dialogue.

Malgré sa fièvre, Desgrignoux prit son violon, et il exécuta, avec un rare talent, un magnifique solo, à peine

écouté par les joueurs, et pendant ce temps, la Gribiche fit *la corbeille*.

Chacun sait que cette expression signifie faire le tour de l'assemblée, une corbeille à la main, pour quêter. Quand la chanteuse passa devant le marquis, il jeta une pièce d'or, et la femme, surprise, leva les yeux sur lui.

— Combien faut-il rendre à monsieur, demanda-t-elle ?

— Rien, Marie de Breteuil, répondit très-bas l'Anglais.

La Gribiche tressaillit, son visage changea de couleur, à peine put-elle retenir un cri d'étonnement et d'angoisses. Lord Robert reprit :

— Demain matin je serai chez vous à huit heures.

— Je vous attendrai.

Personne n'avait entendu ce colloque rapide ; la courtisane déchue continua sa tournée, et lord Stive quitta l'Estaminet des Écoles.

IV

LES ROSSIGNOLS DU RUISSEAU

C'est un douloureux métier que celui de ces oiseaux chanteurs, troubadours des rues qui s'en vont, hiver comme été, qu'il vente ou qu'il neige, que le soleil les grille ou que le froid gèle leurs mains, par les carrefours et les chemins, la harpe sur le dos, le violon à la main, établir leur concert en plein vent, mendier les cinq centimes que le dilettante leur fait longuement gagner sous sa fenêtre, et trembler devant la brutalité d'un propriétaire rigoureux qui les fait jeter hors de sa cour par son concierge. La vie est dure pour ces lazzaroni du pavé parisien, hôtes obligés de l'hôpital aux jours de maladie, et des dépôts de mendicité lorsqu'arrive la vieillesse. Et dans cette nombreuse catégorie de chanteurs des rues, que d'existences déclassées ! Combien de riches dégradés, combien surtout d'anciens élèves du Conservatoire ! C'est à cette dernière

section des beaux-arts tombée sur le macadam qu'appartenait Desgrignoux.

Comme ce pauvre diable va occuper une large place dans notre récit, nous lui devons de photographier sa joyeuse et pittoresque personnalité dans notre galerie de portraits. D'ailleurs, nous l'avons connu, nous l'avons même aimé malgré ses défauts, nous devons bien ce dernier souvenir à ses qualités.

C'était la meilleure pâte d'homme que ce Desgrignoux. Au physique, il étalait fièrement une vaste poitrine, au-dessus de laquelle s'étageait un triple menton, tandis qu'au-dessous descendait un abdomen protubérant, qui couvrait la moitié des cuisses. La tête était grosse, le corps gros ; le visage rubicond prouvait que son possesseur appartenait à l'école Rabelaisienne, et les rubis de son nez dénotaient qu'il cultivait la dive bouteille autant que les doubles-croches.

Si nous passons au moral, nous pouvons assurer que le bonhomme était paresseux, insouciant de toutes choses, imprévoyant, mais très-honnête.

Desgrignoux devait la vie, un triste cadeau par parenthèse, à une équilibriste... *pères inconnus,* ajoutait-il gaiement.

Quand il était petit, comme on le voyait souvent malade, madame sa mère, une mère avec un maillot à paillettes d'or et un casque d'Achille sur la tête, sa mère disait de lui :

— Ne me parlez pas de ces enfants faits de pièces et de morceaux, ça n'est jamais solide.

La première fois que Desgrignoux, poussé par de malins camarades, pria sa mère de lui nommer son père :

— Imbécile, lui répondit celle-ci, est-ce que j'ai pu savoir, il ne faisait pas clair de lune.

Tant qu'il fut petit, sa maman le força d'exécuter, à ses côtés, le saut du tremplin et la danse des œufs; mais dès qu'il eut atteint dix ans, comme il était devenu lourd, qu'il faisait une omelette avec les œufs, et qu'il renversait le tremplin, on fut oblgé de le reléguer à l'orchestre. La grosse caisse lui donna des leçons de musique avec accompagnement de coups de baguette

sur les doigts, et de coups de savate ailleurs. Le professeur appelait cela marquer la mesure.

Desgrignoux, trouvant qu'il la marquait de plus en plus, et que la mesure était comble, prit un soir la clé des champs avec armes et bagages, c'est-à-dire avec un mauvais violon et des haillons plus pitoyables encore. Il avait alors quatorze ans.

La misère développe l'intelligence des âmes d'élite et abrutit les faibles d'esprit; elle tue les êtres sans énergie, tandis qu'elle force l'homme à trempe vigoureuse de mettre toutes les ressources de son imagination en activité pour trouver ce pain quotidien qu'on gagne moins à prier qu'à travailler.

Ce bambin, d'intelligence précoce, une fois seul, ne désespéra pas de son sort. Il erra de ville en ville, râclant sur son violon, tendant la main sans vergogne, car on lui avait assez bien enseigné ce métier, et jugeant chose toute naturelle de se faire nourrir, lui pauvre, par la main du riche.

Le soir venu, il étudiait son violon, avec opiniâtreté, avec passion, sans livre, il ne savait pas lire, sans musique, il n'eût pu la déchiffrer.

Au retour d'une longue excursion dans le nord, le pauvre enfant tomba malade, et il fallut le transporter à l'Hôtel-Dieu, lui et son violon, son seul meuble. La fièvre l'y retint plusieurs mois, et sa jeunesse, sa bonne humeur, sa figure intéressante touchèrent les internes et les infirmiers. Quand il fut à peu près rétabli, il obtint de pouvoir étudier son violon dans la chambre d'un des gardes-malades, et un jour le directeur, l'ayant entendu, le fit appeler auprès de lui. Le bambin exécuta aussitôt cent airs variés appris pendant ses voyages.

Le directeur de l'Hôtel-Dieu était, à cette époque, un musicien assez distingué; il fut surpris de la précocité du talent de Desgrignoux, et comme il se trouvait, au nombre des pensionnaires de l'hôpital, un vieux professeur de piano, on le pria de donner des leçons au jeune virtuose. Dans le même moment, un ancien maître d'études de pension occupait aussi un lit dans une des salles du vaste hôtel, ce n'est pas chose rare que de rencontrer des hommes de grand mérite dans la

maison de santé du pauvre, et il s'offrit à donner au petit musicien les premières notions de notre langue.

En peu de temps, l'enfant fit de surprenants progrès, et le directeur obtint qu'il fût admis au Conservatoire avec une légère pension. A la fin de la seconde année, le nouvel élève remportait tous les premiers prix.

Quand sa troisième année de Conservatoire fut terminée, Desgrignoux concourut pour une place de premier violon à l'Académie de Musique, et fut reçu. L'Opéra paie peu ; mais le jeune homme vivait de rien. Du reste, les musiciens de notre première scène lyrique, tous gens d'élite, trouvent une large compensation à leur modique traitement. dans leurs leçons de ville.

Desgrignoux roulait donc, comme ses confrères, sur la route de la fortune ; lorsqu'un défaut, défaut terrible, vint accrocher son char. C'était un vice d'enfance ; il brisa sa carrière.

Le jeune artiste avait eu sous ses yeux le spectacle journalier de sa mère et des autres saltimbanques ivres le matin, ivres la nuit ; buvant un canon sur le comptoir de marchand de vin, et vidant un verre de trois-six sans faire la grimace. Encore au berceau, l'eau sucrée avait été remplacée, pour lui, par un peu de vin, puis d'eau-de-vie, on prétendait le fortifier. En tout cas, s'il était plus fort au physique, il avait le moral singulièrement faible devant les liqueurs spiritueuses.

Tant qu'il resta sous la surveillance de l'excellent directeur de l'Hôtel-Dieu, sa triste passion n'osa se montrer ; mais quand celui-ci mourut, toute contrainte disparut.

Après le spectacle, en rentrant, Desgrignoux avait l'habitude de travailler jusque vers une heure assez avancée de la nuit. Pour ne pas dormir, il plaçait, à côté de son pupître, deux bouteilles de bière et d'absinthe qu'il mélangeait, poison terrible !

Bientôt, ce ne fut plus seulement la nuit qu'il prit sa liqueur favorite ; on s'en aperçut chez ses élèves, et les leçons devinrent rares. Un soir qu'il avait paru à l'orchestre de l'Opéra dans un état d'ivresse presque complet, son chef le congédia.

Chassé du premier théâtre de Paris, l'absinthier se réfugia

au Vaudeville; mais loin de se corriger, il chargea, au contraire, l'alcool de lui faire oublier ses mésaventures, et peu à peu il descendit de scène en scène, des Folies dramatiques aux Délassements, et de Beaumarchais aux Funambules. Seulement, plus il dégringolait, plus il buvait... de verres de consolations, comme il disait philosophiquement.

Tombé d'orchestre en orchestre, n'ayant plus de leçons en ville, il fut forcé de prendre un engagement à l'étranger où il n'était pas encore connu, et il partit pour Saint-Pétersbourg. Un singulier événement devait lui faire rencontrer, dans cette ville, Marie de Breteuil, qu'il ne connaissait pas, et devait aussi les attacher à la même chaîne.

Après sa séparation d'avec le vicomte de Boursonne, Marie de Breteuil était passée en Amérique, et avait débuté à New-York dans le rôle de Léonore de la *Favorite*. Sa beauté, sa voix puissante, firent bientôt d'elle l'étoile des États-Unis. Elle afficha le luxe le plus effréné, et sema la ruine parmi ses adorateurs.

Blasée sur les succès et les dollars américains, la belle Française prit son vol vers l'Italie, parut avec éclat tour à tour sur la scène de la Scala, de la Fenice et de San-Carlo, puis accepta un engagement des plus brillants à Saint-Pétersbourg où l'enivrement du triomphe se continua, pour elle, pendant plusieurs années.

Par malheur, comme toute femme adulée, Marie avait ses caprices. Le plus singulier fut de repousser obstinément l'amour et les roubles du jeune prince Kourakin, aide-de-camp de l'empereur. Ce refus blessa d'autant plus le prince qu'il eut un certain retentissement dans la société, et que la malignité publique lui attribua des motifs assez désagréables, surtout pour un aide-de-camp. Celui-ci jura de se venger et tint cruellement parole.

V

LE SERF

Le prince parvint à découvrir que, chaque nuit, après le théâtre, la cantatrice recevait chez elle un jeune homme, un amant, et que cet heureux mortel n'était autre qu'un esclave de Kourakin.

En effet, Marie de Breteuil était vraiment éprise; pour la première fois de sa vie, elle aimait. Elle avait aperçu pendant ses promenades, un homme d'une rare beauté, d'une distinction plus rare encore, et qui était resté muet d'admiration devant elle. Bientôt, elle ne put faire un pas hors de chez elle sans le retrouver; il était sans cesse sur son passage.

La plus honnête femme du monde peut éprouver un sentiment involontaire de satisfaction à la vue d'un homme doué par la nature d'une beauté toute particulière, comme elle en ressentirait devant un admirable tableau, devant une statue, devant tout autre chef-d'œuvre enfin, sorti de la main de l'homme ou du mystère de la création; tout s'arrête-là. Il faut, pour lui plaire, autre chose que les qualités physiques. Mais auprès d'une courtisane, les conditions ne sont plus les mêmes. Les sens émoussés sont pourtant continuellement excités. Un désir les réveille; ils sommeillent, sans être jamais assouvis. Alors, quand naît la convoitise, il faut qu'elle soit satisfaite. La femme du monde accorde, la courtisane provoque.

C'est ce que fit mademoiselle de Breteuil. Elle ne demanda à cet homme, qui lui plaisait, ni son rang ni sa fortune, elle l'aima, voilà tout. S'il lui dit qu'il s'appelait Ivan, c'est qu'elle avait besoin d'un nom pour le désigner; si elle le reçut mystérieusement, c'est qu'il la supplia de cacher leur amour.

Trois mois se passèrent ainsi dans toutes les ivresses de la passion, et Marie dédaigna, pendant ce temps, les offres les plus brillantes et les seigneurs les plus fastueux. Aussi ce fut un cri

général d'indignation lorsque Kourakin apprit à ses amis que la belle cantatrice leur préférait un esclave, et le choix de la vengeance fut facilement arrêté.

Le prince donna une fête à laquelle il engagea toute la jeunesse aristocratique de Pétersbourg. En même temps, il s'entendit avec le directeur du théâtre pour que les premiers artistes pussent chanter pendant la soirée. Marie de Breteuil promit de venir.

Elle tint parole, et en vérité, cette reine de la scène semblait continuer de porter la couronne au milieu de ce splendide salon. Cependant elle était rêveuse et ses regards distraits paraissaient chercher dans la foule l'hommage d'un homme qui ne pouvait s'y trouver.

L'instant où elle devait chanter arriva. Elle se leva, vint se placer devant le piano, à côté de Lobini, et tous deux commencèrent le magnifique duo du quatrième acte de la *Favorite*, ce chef-d'œuvre de passion. Jamais peut-être ne s'étaient-ils tous deux montrés aussi sublimes, et quand ce merveilleux morceau fut terminé, la salle sembla devoir crouler sous une triple salve d'applaudissements. Tous les yeux étaient fixés sur Marie de Breteuil.

Revenue à sa place, et après les compliments, le prince donna l'ordre de faire venir des rafraîchissements, et bientôt parut un valet, un serf, porteur d'un plateau couvert de sorbets et de glaces. Il marchait la tête basse, les yeux fixés à terre. Marie le fixa avec terreur; c'était Ivan, c'était son amant. Elle resta immobile, frappée de stupeur.

L'esclave, après une longue attente, leva ses regards sur Marie; il recula d'un pas, terrifié, anéanti, et le cri le plus douloureux s'échappa de sa poitrine. En même temps, ses mains laissèrent échapper le plateau qui roula sur le parquet,

L'effet était attendu. Au même instant, son maître courut vers lui.

— Misérable esclave! s'écria-t-il. Holà! qu'on jette ce faquin à terre, et qu'il reçoive ici même, à l'instant, dix coups de fouet.

Jamais spectacle aussi lugubre n'avait deshonoré une fête. Un murmure de réprobation accueillit ces paroles parmi ceux qui n'étaient pas dans le secret des jeunes seigneurs.

— Grâce, cria-t-on.

Mais ce n'était pas l'esclave que le prince voulait châtier; c'était la femme qu'il prétendait humilier. Ne pouvant l'atteindre elle-même, il la déshonorait dans son amant. Il lui montrait quel être dégradé elle osait lui préférer.

Marie était restée pâle, muette, épouvantée; Ivan, le front courbé, attendait immobile, le terrible châtiment.

Quatre serfs s'avancèrent munis de fouets.

Ivan les aperçut, jeta les yeux sur sa maîtresse, et dit à mi-voix au prince:

— Pitié!

— Faites votre devoir, s'écria Kourakin.

— Pitié! dit une seconde fois l'esclave suppliant.

— Obéissez!

Le prince avait à peine achevé ce mot qu'Ivan s'était élancé sur lui, et lui avait plongé son couteau dans le cœur.

Le boyard tomba, baigné dans son sang. Un cri d'horreur retentit de toutes parts.

— Arrêtez l'assassin! s'écria l'un des amis du prince.

Mais le serf s'était facilement frayé un passage à travers la foule épouvantée qu'il menaçait de son arme; il courut vers un des flambeaux, et le plaçant sous les draperies d'une fenêtre, il y mit le feu. En un clin d'œil, la flamme avait gagné les autres draperies, courant sur la gaze, dévorant la soie, et menaçant les robes légères des dames. Dès lors, nul ne s'occupa du meurtrier; la déroute devint générale.

Cependant, Marie, glacée par la terreur, par les cris de détresse qui retentissaient de tous côtés, Marie n'avait pu fuir. Les flammes l'environnaient déjà, quand Ivan arriva jusqu'à elle, la prit dans ses bras, franchit une fenêtre avec son précieux fardeau, et la sauva au péril de sa vie.

Le lendemain, la police faisait une descente chez la cantatrice, et après une longue et minutieuse recherche, parvenait à découvrir l'esclave assassin.

Marie n'avait pu le protéger, elle était gravement malade. Le froid est vif à Saint-Pétersbourg, surtout la nuit, et pendant l'hiver; mademoiselle de Breteuil avait excessivement chaud après avoir chanté la *Favorite*, elle avait été emportée très-légèrement vêtue, et une fluxion de poitrine des plus intenses avait mis sa vie en danger.

Six semaines se passèrent pendant lesquelles Marie lutta contre la mort. Elle s'était informée de son sauveur; on lui avait caché son arrestation.

Un jour qu'elle se sentait plus forte et que le soleil resplendissait à la sortie de l'hiver, elle fit atteler son traîneau, et, bien enveloppée dans ses riches fourrures, elle donna l'ordre à son cocher de la promener du côté de la Néva.

Comme elle rentrait en ville, son équipage se trouva subitement arrêté par une foule immense. Elle s'informa; on lui répondit qu'on se disposait à pendre un esclave.

Elle donna l'ordre à son cocher d'avancer, ce fut chose impossible; de reculer, c'était plus difficile encore. Le traineau se trouvait littéralement enveloppé par une foule compacte. Il fallut rester.

Un long cri retentit tout à coup, un de ces cris lugubres qui sortent de cent mille poitrines, et ne forment qu'un son, le cortége du condamné paraissait. Bientôt il fut à proximité du traîneau, dans lequel Marie était à demi-couchée.

Mademoiselle de Breteuil pensa mourir. L'homme qui marchait au supplice, c'était son amant, c'était Ivan. Elle voulut crier, sa voix ne rendit aucun son; elle s'efforça de fuir, ses jambes semblaient paralysées, et elle fut forcée d'assister à cette épouvantable agonie dont ses yeux, malgré sa volonté, ne purent parvenir à se détacher.

Le condamné l'avait reconnue. Il lui fit un signe de tête, le dernier, parut lui envoyer un baiser d'adieu, puis se livra aux bourreaux. Un instant plus tard, son corps se balançait dans l'espace.

Le soir, Marie se rendit chez l'exécuteur des arrêts de la justice; elle obtint de lui, à prix d'or, de revoir le cadavre d'Ivan. Elle entr'ouvrit sa veste, détacha de son cou une petite madone

suspendue à une tresse de cheveux, noirs comme ceux de la courtisane, et l'emporta. Cette madone s'ouvrait et contenait deux portraits, celui d'Ivan et celui de Marie. Mademoiselle de Breteuil ne s'en sépara plus.

Le lendemain de cette funeste journée, le directeur du théâtre, sachant que sa pensionnaire était sortie la veille, vint lui demander quand elle comptait reparaître sur la scène.

— Jamais à Pétersbourg, répondit-elle.

Elle résilia son engagement. Un dédit de cent mille francs avait été stipulé; elle vendit ses bijoux et jusqu'à son argenterie pour le payer; elle vendit même une de ces couronnes d'or que les Américains enthousiastes refusent aux rois et prodiguent aux artistes. Elle était ruinée.

Dans le moment où Marie se disposait à quitter la capitale de la Russie, le violon Desgrignoux se voyait congédié pour s'être trop souvent *absinthé*. Pendant que la cantatrice entassait dans ses nombreux colis la plus splendide garde-robe, l'ancien premier prix du Conservatoire plaçait, dans sa boîte à violon, son unique instrument, quelques chemises, et deux cravates blanches, toute sa lingerie enfin. Marie fuyait Pétersbourg en versant des larmes de désespoir; Desgrignoux fredonnait ce refrain de circonstance :

Bon voyage,
Mon cher Desgrignoux.

Mademoiselle de Breteuil, ayant appris qu'un artiste français quittait comme elle la Russie, et connaissant un peu Desgrignoux, qui l'avait accompagnée au théâtre et dans les concerts, le fit prier de passer chez elle, et lui proposa de la suivre en Italie, où elle espérait trouver un engagement.

Le premier violon en disponibilité accepta. Que lui importait la patrie vers laquelle on l'entraînait? n'était-il pas cosmopolite? Seulement, il avoua sa passion favorite à Marie, ne lui promettant pas d'essayer de se corriger, jurant bien moins encore de ne plus boire, car il savait les vieux dictons populaires : serment d'ivrogne, et qui a bu boira.

Alors, mademoiselle de Breteuil et Desgrignoux entreprirent ce long voyage qui cimenta leur affection commune et dura dix ans, voyage commencé par des succès, et clôturé par la misère. La maladie de poitrine de Marie avait détruit une partie de ses moyens; sa voix n'avait plus assez de force pour soutenir un rôle de cinq actes jusqu'au dénouement, et le coup de sifflet d'un mécontent lui fit jurer de ne jamais reparaître sur les planches. Il y avait longtemps que Desgrignoux n'avait plus sa place à l'orchestre; on ne le rencontrait guère qu'au café du théâtre.

On ne tombe pas de haut sans une profonde humiliation, sans une douleur navrante. Mademoiselle de Breteuil avait caché son désespoir à tout le monde; mais elle n'avait pu le taire à son compagnon inséparable, à Desgrignoux, et cette nature insouciante s'était montrée pleine de dévouement et de sentiments délicats.

Et pourtant Marie ne fut jamais la maîtresse du brave musicien. Son amour pour Ivan persistait. Depuis la mort du malheureux esclave, la courtisane n'avait appartenu à personne; cependant elle était belle encore, et bien des hommes se seraient volontiers ruinés pour son amour. C'était là une compagne telle qu'il la fallait à Desgrignoux, qui n'aimait que son violon et l'absinthe.

Depuis dix-huit mois, ils habitaient Paris, après avoir parcouru successivement tous les degrés de l'échelle en commençant par le faîte, ils arrivaient presque au dernier échelon. Ils avaient loué deux chambres contiguës dans cette affreuse maison où lord Stive nous a conduits; Desgrignoux s'était chargé du ménage, Marie de la bourse commune. Or le ménage était un modèle de désordre, et le budget ressemblait à tous les budgets de l'Europe, l'équilibre lui était refusé.

Voilà pourquoi les deux rossignols du ruisseau parisien devaient deux termes; pourquoi Desgrignoux grelottait la fièvre et se désolait, pour la première fois de sa vie; car il pensait qu'on allait vendre son violon; pourquoi Marie avait caché son nom sous le sobriquet de la Gribiche, que ses habitudes de fierté lui avaient fait donner par des compagnons de misère.

A l'insu de la cantatrice déchue, le hasard s'était plu à lui venir en aide. Un jour que lord Stive, il y avait de cela trois ou quatre mois, se promenait au bois en compagnie d'une maîtresse, celle-ci avait voulu prendre des glaces, et la voiture s'était arrêtée devant le pavillon d'Armenonville.

Desgrignoux et Marie exécutaient précisément un de leurs morceaux en plein air devant les consommateurs, et ce fut avec un véritable serrement de cœur que lord Robert reconnut, dans cette chanteuse dégradée, une femme qu'il avait adorée autrefois, et qui lui avait dévoré dix mille livres sterling en peu de mois.

Le marquis fit porter quinze louis à cette femme par son valet de pied, et lui fit demander son adresse, en taisant son nom. Les deux premiers mois, lord Stive envoya quelques bancknotes aux deux musiciens ambulants, fort intrigués de savoir ce qui leur valait cette bonne fortune anonyme; puis il fit un voyage et les oublia. Leur souvenir ne revint à sa mémoire que le jour où il eut besoin d'eux; on ne se souvient jamais mieux des gens qu'à ces moments-là.

VI

LE MARCHÉ

Le matin du jour où le marquis avait promis de venir, un homme entra dans la chambre de la musicienne des rues. Comme il avait frappé rudement à la porte; Marie le pria de ne pas faire de bruit à cause de la maladie de Desgrignoux, qui sommeillait en cet instant.

— Quelle blague! répondit l'homme avec un ricanement stupide. Je ne coupe pas là dedans, ma petite. Voyons, me payez-vous, oui ou non?

— Je n'ai que vingt-deux francs.

— Donnons-les à papa.

— Avec quoi soignerai-je mon pauvre ami?

— Envoyez-le à l'hôpital.

— Jamais!

— Vous êtes bien fière, la Gribiche, s'écria le propriétaire, car c'était un propriétaire, excellent époux, père de famille irréprochable, ancien ouvrier honnête, citoyen modèle, fervent catholique ; mais intraitable sur le chapitre de ses loyers.

— Tant que je pourrai gagner un morceau de pain, jamais je ne laisserai porter ce pauvre homme à l'hôpital.

— C'est très-délicat; mais je vous l'ai déjà dit, la Gribiche, c'est une affaire qui peut s'arranger, et si vous voulez...

Et tout en parlant, le vertueux propriétaire passait, autour de la taille souple et svelte de la locataire, sa main calleuse et suante. Celle-ci eut un mouvement de dégoût si prononcé que l'ancien maître maçon lâcha prise, et s'écria d'un ton furieux :

— Vous ne payez pas?

— Nous ne le pouvons.

— Je vais chez mon huissier. Attendez-vous à sa visite. Adieu.

Et il descendit son escalier en grommelant comme un dogue en colère.

Marie ferma sa porte, s'assit sur son lit, et se prit à pleurer amèrement.

En ce moment, toute sa vie se déroula devant sa mémoire, comme un panorama. Amants titrés et délicats, luxe princier, argent jeté au vent, succès, enivrements de beauté, de jeunesse, de gloire, satiété de bonheur, toute cette fantasmagorie d'un passé à tout jamais perdu, glissa rapidement sous ses yeux, entrainant à sa suite la misère, l'abjection, les remords, la faim, la maladie, la souffrance, le lit de l'hôpital et la fosse commune sans une croix, sans un ami pour prier et regretter, sans même un chien pour suivre le convoi de cette reine de la vogue. Oh! regrets et désespoir!

Quelqu'un frappa; Marie tressaillit. Était-ce déjà l'huissier. Elle ouvrit, lord Stive entra.

Il salua poliment, s'arrêta devant son ancienne maîtresse, et lui dit :

— Marie, ne me reconnaissez-vous pas?

Après l'avoir quelque temps curieusement examiné, la Gribiche répondit :

— Je ne pense pas vous avoir jamais vu, monsieur.

— Je suis lord Robert Stive.

Ce nom n'éveilla rien dans la mémoire de cette femme. Son cœur n'avait pas plus conservé le souvenir des gens qui avaient payé sa beauté, que les eaux du fleuve ne gardent le portrait des passants qui se mirent dans leur cristal.

— Je suis donc bien changé? reprit le marquis.

— Je ne sais. Où vous ai-je vu ?

— A Londres. J'habitais l'hôtel Stive, près Buckingham-Palace.

— Ah ! fit-elle enfin, je me rappelle... Ah ! milord, ajouta-t-elle avec douleur, que venez-vous faire ici ?

— Vous arracher à la misère.

— Merci, milord. Mais avant tout, un mot. Je n'ai pas vécu pendant vingt ans de la vie la plus désordonnée sans avoir étudié le monde à fond. Or, dans ce monde on ne donne rien, on vend tout, on achète tout. Eh bien ! milord, à cette heure, je l'avoue sans honte, je suis en face de la plus hideuse misère, et cependant, je le dis avec fermeté, j'accepterai la mort, le lit de l'Hôtel-Dieu, le suicide s'il le faut, plutôt que de vendre une fois de plus ce misérable corps. Vous m'avez entendue ; adieu.

— Vous vous trompez, ou à peu près. Je viens, en effet, vous proposer un marché ; mais ce n'est pas vous que je veux acheter.

— Je ne vous comprends pas.

— Avant de m'expliquer, laissez-moi vous interroger. Avez-vous oublié le nom de Maurice de Boursonne comme le mien.

Marie pâlit et baissa les yeux.

— Non, dit-elle, ce nom est celui d'un honnête homme, il est gravé là en lettres ineffaçables. J'ai pu vivre une fois heureuse, honorée ; Dieu s'est montré juste en châtiant la misérable qui a méconnu sa bonté. Mais pourquoi me parlez-vous de Maurice?

— Pour vous faire souvenir que vous avez une fille.

— Mathilde !

— Vous vous rappelez son nom, à elle?

— Est-ce qu'une mère peut oublier le nom de son enfant?

— Vous êtes à Paris, et vous n'avez pas encore revu cette enfant?

— Vous me le reprochez, vous avez tort, milord, car si j'avais revu ma fille une fois, ne fût-ce qu'une minute, ah! je sens que je n'aurais plus eu le courage de me séparer d'elle. Mathilde est heureuse, entourée de respects. Desgrignoux s'est informé, il me l'a dit; ce n'est pas à sa mère de lui apporter la honte et les larmes. Un jour, si le ciel me permet ce bonheur, quand le médecin m'aura dit que je vais mourir, je manderai ma fille au chevet de mon lit, je la presserai une dernière fois sur mon cœur, je la prierai de ne pas maudire ma mémoire, et je mourrai heureuse.

— Et si je vous offrais de voir chaque jour votre enfant sans troubler son repos, sans qu'elle cessât d'être respectée?

— Oh! alors, je ne saurais comment vous témoigner ma reconnaissance. Parlez, que faut-il faire?

— Me laisser épouser votre fille.

— A vous, milord?

— Ne me trouvez-vous pas d'assez bonne maison?

— Oh! ce n'est pas cela que je voulais dire.

— Avez-vous oublié que votre fille n'a ni nom, ni position? Ne savez-vous plus que je suis pair d'Angleterre, que votre Mathilde portera le titre de marquise, et deviendra, par moi, l'une des plus riches des trois royaumes?

— Je sais, milord, que sa misérable mère fut jadis votre maîtresse, et que je ne puis livrer ma fille à mon amant.

— Vous voici bien vertueuse à cette heure, ma chère, s'écria lord Stive avec ironie. Du reste, vous manquez de chance, car si Mathilde ne m'épouse pas, son père va l'unir au fils d'un de vos anciens adorateurs.

— A qui donc? demanda la mère avec anxiété.

— A son neveu Philippe, au fils du capitaine Laumière.

— Ciel!... ce mariage est impossible.

— Il va se faire.

— Je m'y opposerai.

— Vous!... une misérable chanteuse des rues, le vicomte vous fera jeter à la porte de son hôtel par ses valets, et le commissaire de police vous enverra au dépôt.

— Oh! mon Dieu! que faire alors?

— Accepter ce que je vous propose. Je vous offre une pension de cent mille francs par an.

— Quel intérêt vous pousse donc à vouloir épouser ma fille?

— Je l'aime, n'est-ce pas suffisant? Si vous m'acceptez pour gendre, je vous engage ma parole de lui cacher votre passé, et de vous la laisser voir chaque jour; mais si Mathilde devient la femme du jeune Laumière, elle est perdue pour vous; car il y a du sang entre vous et son mari.

— Vous dites vrai, milord; mais il me répugne de vous vendre mon enfant.

— Puisque je l'épouse.

— Oui, mais cette pension que vous m'offrez?...

— Est-ce qu'un pair d'Angleterre peut laisser sa belle-mère dans le besoin?... Je n'ai plus qu'une dernière condition à vous poser.

— Ah! laquelle? demanda Marie avec défiance.

— Vous vous marierez.

— Moi!... Et qui donc voudrait de moi, grand Dieu?

— Ceci m'importe peu. Prenez le mari que vous pourrez; il me convient à l'avance. Tenez, que ne choisissez-vous cet homme, ce musicien qui vous accompagne?

— Desgrignoux!

— Desgrignoux, soit

— Pourquoi me marier?

— Je vous le dirai quand vous aurez accepté. Je signerai même à votre contrat de mariage en qualité de témoin, et je vous constituerai, votre vie durant, une rente de cent mille francs, reversible, par moitié, sur la tête de votre époux.

— Pauvre homme! je le sauverais ainsi de l'hôpital et de la misère.

— Vous acceptez?

— Non. Décidément, je refuse.

— Réfléchissez, Marie, réfléchissez. Je vous donne vingt-quatre heures. Demain, je viendrai savoir votre réponse.

— Demain, je ne serai plus ici. On nous met à la porte; on va vendre nos meubles.

Un coup d'œil, jeté par le marquis à travers la chambre, lui fit se demander où étaient les meubles qu'on pouvait crier aux enchères, puis il ouvrit son portefeuille, en tira trois billets de mille francs qu'il jeta sur le grabat et s'éloigna en disant :

— A demain.

Comme il remontait en voiture, il aperçut une jeune fille très-simplement mise, et suivie d'une femme de chambre, s'arrêter devant la maison d'où il sortait, et il reconnut Mathilde.

Elle paraissait chercher le numéro, et quand elle l'eut trouvé, elle entra, suivie de la domestique.

— Où va-t-elle? se demanda lord Stive. Est-ce chez sa mère? Pourquoi? Qui l'y envoie? Le vicomte a-t-il donc découvert, comme moi, l'adresse de Marie?

Toutes ces questions se présentant à l'esprit du marquis, il résolut d'attendre. Il fit placer sa voiture de façon à ne pouvoir être aperçu, et en même temps à voir ceux qui entreraient ou sortiraient de la maison; puis il attendit, caché dans le fond de son coupé.

VII

MÈRE ET FILLE

Mathilde gravit l'escalier tortueux avec sa légèreté accoutumée, disant à sa femme de chambre :

— Le dernier étage, septième porte, au fond du corridor, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, murmura la soubrette mécontente de

cette corvée. Peut-on demeurer aussi haut? ajouta-t-elle tout essoufflée.

— Dame, quand on est pauvre.

— Raison de plus. Les pauvres ne devraient se loger qu'au rez-de-chaussée. Il faudra bientôt les aller déterrer dans les nuages.

Mathilde ne l'entendait plus, elle venait de frapper doucement à la porte de mademoiselle de Breteuil, qui ouvrit aussitôt.

— N'est-ce pas ici qu'il y a un malade? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle. Vous désirez lui parler.

— Madame la duchesse de Maqueline, trop souffrante en ce moment pour pouvoir sortir, et présidente de notre société de bienfaisance, m'a fait l'honneur de me choisir pour la remplacer, et venir apporter ici quelques secours. C'est une douce mission dont je suis heureuse.

— Je vous remercie, mademoiselle; madame la duchesse s'est souvent montrée fort charitable envers nous. Son valet de chambre nous avait annoncé sa visite; car il savait que tout nous accablait, la maladie de mon pauvre compagnon de travail, et les rigueurs de notre propriétaire.

— Je le sais, madame; et je vous demande en grâce la permission de me laisser joindre mon offrande à celle de madame la duchesse. Cela me portera bonheur pour mon prochain mariage.

— Qui que vous soyez, mademoiselle, puisse le ciel vous rendre heureuse, vous qui n'apportez pas seulement votre aumône, mais qui sollicitez comme une faveur qu'on veuille bien la recevoir.

Mathilde, pendant que mademoiselle de Breteuil parlait, fixait sur elle ses regards les plus étonnés. Sur son petit agenda de visites à faire aux pauvres, la duchesse de Maquelines avait inscrit le sobriquet grossier de la Gribiche, et la jeune fille avait cru rencontrer, dans ce taudis, une de ces créatures sans nom, presque sans sexe, à la voix rauque, avinée, enfin une vieille sorcière de la rue Mouffetard. Au con-

traire, elle se trouvait en présence d'une femme distinguée, s'exprimant avec une rare convenance, avec un tact parfait, et faisant oublier, par son élégance naturelle, ses haillons et la livrée de la misère.

— Mademoiselle, reprit Marie de Breteuil, avant d'accepter ce que m'offre votre douce charité, permettez-moi de vous dire qu'à l'instant même un secours inespéré vient de m'arriver. Voyez, on m'a remis ces trois mille francs. Voici de quoi vivre longtemps. Je volerais la part des pauvres, si je recevais votre offrande et celle de madame la duchesse.

— Oh ! madame.

— Ce n'est pas par une fausse fierté, soyez-en convaincue, mademoiselle, c'est pour que votre charité se répande sur de plus malheureux, que je refuse, et pour vous le prouver, je vous jure que si jamais le malheur revient s'asseoir à mon chevet, et que je sois encore forcée de tendre mes bras suppliants vers la bienfaisance publique, c'est à la vôtre d'abord que je m'adresserai.

— Et ce ne sera pas en vain, madame, je vous le jure, et si j'étais absente de Paris, ne craignez pas d'écrire à mon père, de le venir voir, je lui parlerai de vous, il est si bon...

— Si j'osais alors vous demander le nom de monsieur votre père ?...

— Le vicomte de Boursonne.

— Maurice !

— C'est, en effet, le prénom de mon père... Vous le connaissez, madame ?

Mais Marie ne l'écoutait plus. Pâle, les traits bouleversés, elle fixait, sur cette belle jeune fille, ses yeux qui reflétaient mille sensations.

— Vous êtes la fille du vicomte Maurice de Boursonne, dit-elle enfin à mi-voix, comme si elle eût eu peur d'être entendue.

— Oui, madame.

— Vous vous appelez Mathilde ?

— C'est mon nom.

— Vous avez bientôt dix-huit ans ?

— Oui.

— Oh ! comme vous voici belle et grande.

Et mademoiselle de Breteuil dévora du regard, en silence, cette enfant qui venait faire l'aumône à sa mère.

Mathilde se leva pour sortir.

— Oh ! pas encore, je vous en supplie, restez... je n'aurais qu'à ne plus vous revoir, s'écria Marie les mains jointes ; restez, au nom de votre mère.

— Ma mère !... L'auriez-vous connue, madame ?

— Oh ! oui.

— Vous étiez peut-être une de ses amies ?

— Sa meilleure.

— Sa mort a dû vous affliger beaucoup ?

— Sa mort ? qui donc vous a dit qu'elle était morte ?

— Mon père.

— Ah ! je comprends. Morte ! se dit-elle avec douleur ; j'étais morte pour ma fille !

Un coup frappé à la porte interrompit cette scène. Mademoiselle de Breteuil courut ouvrir et recula avec terreur ; elle avait reconnu Maurice. Il venait chercher Mathilde qu'il savait venue porter des secours dans cette maison.

VIII

DÉCLARATION DE GUERRE

De son côté, le vicomte était resté muet et immobile devant son ancienne maîtresse, et les deux mots : Maurice ! Marie ! se croisèrent vivement.

Après un instant de silence, le vicomte aperçut la femme de chambre restée au fond de la pièce.

— Retournez à l'hôtel, je reconduirai mademoiselle.

Mathilde examinait avec surprise son père et cette femme dont la vue avait produit un si grand effet sur lui.

— Monsieur, dit Marie, rompant la première le silence, il y

à dix-sept ans je vous ai confié ma fille, vous jurant qu'un jour je viendrais vous la redemander. Et quand je retrouve cette enfant, je vois que vous avez essayé d'éteindre mon souvenir dans son cœur en me faisant passer pour morte à ses yeux.

— Marie !

— Ma mère !... Vous !... vous, ma mère !... s'écria Mathilde.

— Oui, moi... Est-ce que ma misère te fait horreur, que tu n'es pas déjà dans mes bras ?

— Oh ! ma mère ! ma mère ! dit la jeune fille en la couvrant de ses baisers et de ses larmes.

— Mon enfant !... Ah ! tenez, Maurice, j'ai cruellement souffert... Eh bien ! voilà qui efface toutes mes douleurs.

— Ma mère ! disait Mathilde, pourquoi donc être ainsi restée loin de moi pendant ces longues années !...

— Pardonne-le moi !

— Oui, si vous me promettez de ne plus me quitter.

— C'est mon plus cher désir à cette heure ; mais... mais il faut le demander à ton père.

— Oh ! mon père y consentira... n'est-ce pas ?

— Vous ne répondez pas, monsieur ? demanda Marie avec anxiété.

— C'est que vous devez comprendre qu'il m'est impossible d'exaucer un pareil désir.

— Impossible !

— Soyez assurée que désormais rien ne vous manquera...

— Eh ! monsieur, ce n'est pas l'aumône que je vous demande, ce sont les caresses de ma fille.

— Mon père, je vous supplie...

— Madame, épargnons à cette enfant la connaissance d'un passé qui lui ferait horreur. Dites-lui vous-même que je ne puis accéder à votre désir, au sien. Certes, si j'étais libre, croyez bien que je ne vous séparerais pas de votre fille ; mais le monde a ses exigences, il n'a rien oublié, rien pardonné, lui ; en vous revoyant, il se rappellerait, et vous ne voudriez pas nuire à Mathilde. C'est pour elle, madame, que je vous prie de vous sacrifier. Faites-lui vos adieux.

— Adieu donc, ma fille, adieu, dit Marie en sanglotant et pressant Mathilde sur son cœur.

Mais lorsque celle-ci fut sur le point de sortir :

— Non, non, s'écria la mère, je n'en aurai jamais la force. Non, je ne puis plus vivre sans elle, je deviendrais folle. Monsieur, ayez pitié de moi ! Ne me refusez pas ses baisers. Tenez, j'irai la voir en cachette ; nul ne saura que je suis sa mère, je me ferai son esclave s'il le faut ; mais permettez-moi de la voir. Ne nous séparez pas à tout jamais.

Malgré lui, le vicomte était ému. Il voyait Mathilde pleurer; les larmes et le désespoir de Marie le touchaient ; il hésita.

Mais il comprit que l'avenir de sa fille était compromis s'il cédait. Il pensa que le monde aurait bientôt découvert la vérité. Alors, les scandales étouffés depuis dix-sept ans seraient réveillés ; son duel avec Laumière, la naissance illégitime de Mathilde, le désordre effréné de mademoiselle de Breteuil après leur séparation, tout cela servirait de pâture aux salons. Était-il possible que Philippe pût accueillir la femme qui avait causé la mort de son père ? Son mariage avec Mathilde ne serait-il pas brisé par le retour de l'ancienne courtisane, devenue chanteuse des rues ?

Maurice entrevit tous ces dangers. Il fit appel à toute son énergie, et s'adressant à sa maîtresse, il lui dit :

— Il est des situations devant lesquelles c'est un devoir de se résigner. Aimez assez votre fille pour vous sacrifier à son repos. Laissez-la s'éloigner, et elle emportera de sa mère le plus tendre et le plus saint souvenir.

Marie eut encore un instant d'hésitation. Elle reprit :

— Non, par pitié !

— Venez, ma fille !

— Mon père !

Mademoiselle de Breteuil se plaça entre eux et la porte.

— Vous êtes implacable, Maurice, lui dit-elle...

— J'accomplis mon devoir.

— Je ferai le mien aussi. Prenez garde ! je ne prie plus ; je veux ma fille, je l'aurai !

— C'est ce que nous verrons, répondit le vicomte. Vos larmes

m'avaient touché ; vos menaces me rendent mon courage. Mathilde, venez, je vous l'ordonne !

Il prit le bras de sa fille, écarta violemment mademoiselle de Breteuil, et sortit rapidement.

Marie était tombée évanouie.

Quand elle revint à elle, lord Stive était à ses côtés.

— Eh bien ? fit-il.

— J'accepte.

— Toutes mes conditions ?

— Toutes ! Rendez-moi ma fille ; vengez-moi !

— Très-bien. Voici l'adresse de votre nouvel appartement ; j'espère que vous serez satisfaite de l'ameublement. Vous y trouverez des toilettes convenables. Demain, vous irez choisir vos équipages chez Ehrler ; Binder se chargera de la sellerie, et je vous enverrai quatre pur-sang de mes écuries. Voici cinquante mille francs pour vos premiers frais. Jetez l'argent par les fenêtres, chère madame, comme doit faire la future belle-mère d'un pair d'Angleterre. Rappelez-vous vos vingt ans ; redevenez arrogante, le monde vous saluera, et moi, moi je vous vengerai.

IX

MA FEMME ET MES QUATRE ENFANTS

Depuis longtemps, nous avons perdu de vue l'une de nos anciennes connaissances, le brave Luc, le frère de lait de Maurice. Pendant ses voyages, ce dernier l'avait laissé auprès du comte de Boursonne ; mais, depuis son retour, il l'avait repris à son service particulier.

Luc n'avait plus entendu parler de sa femme depuis qu'il s'était séparé d'elle après l'avoir trouvée mère de deux jumeaux dont il refusait de reconnaître la paternité.

Un matin, Luc était rentré à l'hôtel tout effaré. Il n'était pas nécessaire qu'un grand événement éclatât pour que la faible

intelligence du pauvre garçon fût troublée, et celui-ci avait une certaine gravité ; aussi le frère de lait du vicomte alla-t-il sur-le-champ consulter son maître.

— Ah ! monsieur, dit-il, quelle drôle d'affaire ! quelle rencontre !

— Qu'est-ce donc? demanda Maurice.

— En rentrant à l'hôtel, tout à l'heure, je me trouve face à face avec une petite femme et quatre grands garçons. La petite femme me fixe... je la fixe... Elle jette un cri... j'en jette deux !... Elle dit aux quatre grands chenapans : c'est votre papa, sautez-lui au cou !

— Comment, c'était ta femme ?

— Et mes enfants.

— Tes enfants ?

— Ma femme me l'a dit... Moi, je ne les reconnaissais pas tout d'abord... les deux derniers, surtout... deux jumeaux superbes... Jugez donc, monsieur, je ne les avais pas vus depuis l'âge de six semaines, et ils vont tirer à la conscription en janvier prochain.

— Après ?

— Après, ils m'ont serré dans leurs bras à m'étouffer. Papa !... papa !... on n'entendait que cela... Il y avait plus de deux cents personnes arrêtées à nous contempler... Les sergents de ville croyaient à une émeute.

— Et ta femme ?... Est-ce que tu lui aurais pardonné ?

— Il paraît que c'est moi qui avais tous les torts... Elle pleurait plus fort qu'une biche ; moi je sanglotais comme un cerf ; mes petits criaient papa ; ça m'a remué... Seulement, c'est drôle, monsieur, pourquoi donc que ces gamins-là sont si variés de couleur ?

— Comment cela ? demanda le vicomte qui ne pouvait s'empêcher de rire de l'air naïf de son frère de lait.

— Oui, l'aîné est brun, le second est blond, le troisième et le quatrième ont les cheveux crêpus comme ceux d'un nègre ; enfin, pas un n'est de mon poil.

— Aussi, pourquoi t'avises-tu d'être roux ?

— C'est vrai, c'est encore de ma faute. Ah! si monsieur voulait?

— Eh bien! qu'est-ce que tu as à me demander?

— Marianne vient de quitter l'hôtel, ma femme la remplacerait comme femme de charge.

— Soit.

— Et elle serait bien contente si monsieur le vicomte s'intéressait à notre aîné.

— Ah! qu'est-ce qu'elle veut en faire?

— Elle dit que, comme il est très-gourmand, il sera excellent cuisinier. Il boit déjà ses deux bouteilles à chaque repas. On pourrait le placer dans les caves des Tuileries.

— J'y songerai.

— Quant au second, sa place est dans un ministère.

— Vraiment?

— Oui, monsieur, huissier ou garçon de bureau. Personne n'a jamais pu lui faire retirer sa casquette.

— En effet, il a la vocation.

— Pour le troisième, il fera son chemin tout seul, c'est le caractère de ma mère. Il chicane sur toutes choses; il servirait de témoin à Satan contre le bon Dieu. On pourrait le faire entrer chez un homme de loi.

— C'est son affaire. Ah! çà, et le quatrième?

— Quand monsieur le vicomte lui aura trouvé une bonne place, il n'en bougera plus... il dort toujours. Il ne demande qu'une position où l'on gagne beaucoup, et où il n'y ait rien à faire. On pourrait l'employer comme chantre de cathédrale; il boit déjà presque aussi fort que son aîné.

— Tu as là une jolie famille; nous y penserons.

Cette scène s'était passée environ un mois avant le jour où Maurice avait retrouvé Marie de Breteuil. Peu de temps après, Luc se rendit encore auprès de son maître; le pauvre garçon avait l'oreille basse.

— Qu'y a-t-il? demanda le vicomte.

— C'est ma femme...

— Toujours?... N'est-elle pas contente?

— C'est moi qui ne suis pas content... Aussi, je plaide en séparation.

— Voilà à peine un mois que tu l'as retrouvée.

— Eh bien ! c'est trop de trente jours. Nous nous sommes querellés le soir même de notre rencontre, et le lendemain elle a osé porter la main sur son mari.

— Diable !...

— Aussi, mon avocat m'a donné le conseil de plaider. Et le conseil doit être bon, monsieur ; je l'ai payé cent francs.

— Ça n'est pas une raison. Quel est ton avocat ?

— C'est toujours mon petit Normand. Il lui manque encore le diplôme ; mais il est tout de même avocat, seulement, il refuse toujours de passer ses examens. Il dit qu'il en sait plus long que les examinateurs. Il paraît qu'il a eu des désagréments avec la justice de notre arrondissement, et je l'ai rencontré dernièrement à Paris, au cabaret ; il m'a promis que je gagnerais mes procès.

— Comment, tes procès ?

— J'en ai deux. Le premier contre mon épouse, une demande en séparation ; le second contre mes enfants, une demande en désaveu. Je suis sans crainte, car mon avocat m'a dit qu'il se pendrait si je perdais... et comme on n'a jamais vu un normand se pendre...

— Oh ! pour cela...

— Non, monsieur, parce qu'on les pend d'ordinaire.

— Ah ! c'est différent.

X

MONSIEUR ET MADAME DESGRIGNOUX

Peu de temps après cette conversation, toute la famille de Boursonne était rassemblée dans le grand salon, et le notaire, un ami de la maison, à qui les secrets les plus intimes avaient

été confiés, préparait avec le comte les bases de contrat de mariage de Mathilde et de Philippe.

Depuis quelques minutes, Maurice sonnait vainement, pas un valet ne se présentait ; enfin, Luc entra plus effaré que jamais.

— Monsieur le comte a sonné ? fit-il.

— Depuis un heure, drôle. D'où viens-tu ?

— Du Palais-de-Justice.

— Et pourquoi cela ?... Pourquoi ne pas rester dans l'antichambre, comme c'est ton devoir ?

— C'est qu'on plaide mes procès, mes deux procès !

— Ah !

— Ah ! monsieur, quelle affaire !... Comme j'étais ému quand l'huissier a crié : Le sieur Luc contre la dame Luc !... Mon avocat... pas le Normand... un petit parisien rageur s'est levé... Il a prouvé que ma femme était une... que moi j'étais un... enfin, que mes fils étaient de faux Luc... Ah ! monsieur, qu'il a été beau, à la fin, quand il s'est écrié : On a introduit, au sein du domicile conjugal de la marchandise de contrebande !... Ah ! le gueux ! quelle platine ! Deux heures de cette force-là... et sans cracher... Il retroussait ses grandes manches... il déchirait son rabat... il écrasait sa toque... il faisait danser les encriers... il tapait sur la table si fort que j'avais toujours peur qu'il ne réveille les juges... Ah ! qu'il parlait bien !

— Alors tu vas gagner ?

— Je ne sais trop ; car l'avocat de ma femme, un grand sec, une vraie carafe d'orgeat... Ah ! si jamais je le retrouve, celui-là, quelle volée de coup de poing... Il a prouvé que ma femme était un ange de vertu, que mes quatre fils étaient de vrais Luc, et que c'était moi qui étais un libertin... Libertin vous-même ! que je me suis écrié, alors... Le président m'impose silence... je me fâche, et l'huissier me met à la porte... Sans cela, je serais encore à la cinquième chambre.

— C'est fort heureux. As-tu recommandé, avant de sortir, de ne laisser entrer personne ?

— Je n'ai pas pu, monsieur, tout le monde est à mon audience.

— Mais le concierge ?

— Il est à la cinquième chambre.

— Sa femme?

— Elle est à la cinquième.

— Son fils alors ?

— Il est à la cinquième.

— Qui garde donc la loge?

— La mère Pascal.

— Elle est sourde et aveugle.

— Oh! sans cela, elle serait à la cinquième.

— Voilà un hôtel bien veillé. Avertis du moins la femme de chambre de ma fille.

— Elle est à la cinquième, monsieur, avec tous les autres.

— Alors va-t-en au diable, s'écria Maurice furieux.

— Merci, monsieur, je vais aller à la cinquième.

Comme il prononçait ces mots, deux personnes entraient, Marie de Breteuil et Desgrignoux.

— Ma mère! dit Mathilde en courant l'embrasser.

— Vous, madame! fit Maurice.

— Oh! mon Dieu, oui, cher monsieur, répondit Marie avec une assurance et une grâce parfaites. Excusez-moi si je ne me suis pas fait annoncer; mais pas un valet dans votre antichambre, et toutes les portes ouvertes.

Comme on le voit, mademoiselle de Breteuil s'était transformée. Elle avait recouvré son ancien aplomb avec ses nouvelles toilettes, qui étaient du goût le plus exquis. Un admirable cachemire des Indes de huit à dix mille francs s'étalait sans prétention sur ses épaules encore belles; le chapeau, fraîchement sortie des mains d'une habile faiseuse, se mariait parfaitement à l'âge de celle qui le portait; le reste était simple, beau et cher.

— Que nous voulez-vous, madame? demanda le vicomte.

— Je viens chercher ma fille.

— Mathilde ne me quittera que pour suivre son mari.

— Vous la mariez donc?

— Oui.

— A?...

— A monsieur.

Marie fixa Philippe assez longtemps, puis elle osa dire avec un sang-froid de hyène.

— Ne trouvez-vous pas, cher vicomte, que monsieur ressemble fort à son père?

Le comte et son fils tremblèrent à ces paroles; ils comprirent que la lutte serait implacable.

— Monsieur n'est-il pas votre notaire? demanda Marie, désignant en effet celui-ci.

— Oui, répondit Maurice.

— Monsieur, reprit alors la cantatrice s'adressant au notaire, vous connaissez vos lois? Pouvez-vous nous dire si le consentement de la mère est nécessaire pour valider le mariage, quand la fille n'est pas majeure?

— Article 148 du code civil, murmura le notaire; mais en cas de dissentiment, le consentement du père suffit.

— Très-bien. Mais quand le père n'existe pas?

— Alors, le consentement de la mère devient indispensable.

— Mais le père existe, s'écria Maurice, j'existe, moi!

— Vous, oui, répliqua son ancienne maîtresse; mais non pas le père de Mathilde. Vous l'avez élevée; mais vous n'êtes qu'un étranger vis-à-vis d'elle, aux yeux de la loi. Oh! je suis très-bien renseignée.

— Un étranger?

— Assurément.... L'avez-vous seulement reconnue? Non. L'avez-vous adoptée? Non, car elle est mineure, et d'ailleurs il vous eût fallu mon consentement. Elle porte votre nom, soit; mais de quel droit?

— C'est impossible, s'écria Maurice.

— Demandez à monsieur.

— Ce que dit madame est légal, balbutia le notaire.

— Mais c'est monstrueux!

— En quoi? continua mademoiselle de Breteuil. Voici un extrait de l'acte de naissance qui constate que Marie-Mathilde de Breteuil est née de Marie de Breteuil... Tenez... lisez, monsieur... Marie, c'est moi... mais vous ne trouverez pas votre nom sur cet acte.

— Eh! que me fait cet acte? que m'importe que mon nom soit ou ne soit pas sur ce papier que je foule aux pieds? Est-ce que tout le monde ne sait pas que Mathilde est ma fille ?

— Allons donc, reprit Marie froidement, Mathilde a son père, c'est vrai ; mais ce n'est pas vous.

— Comment ce n'est pas moi ?

— Non. Tenez, voici un ac e de reconnaissance signé, il y a trois jours, par mon mari, M. Desgrignoux, que je vous présente.

-- Eh quoi ! monsieur, vous avez reconnu cette enfant comme vôtre ?

— Monsieur, répondit l'ancien saltimbanque avec cet aplomb que sa mère lui avait légué, vous savez ce que dit la sagesse des nations : les amis de nos amis sont nos amis, et les enfants de notre femme sont nos enfants?

— Misérable !

Mademoiselle de Breteuil contint le vicomte d'un geste calme.

— Un mot de plus, dit-elle, et nous portons notre plainte chez le commissaire de police. La loi est positive ; elle n'a pas à me demander compte de mon passé, et moi, j'ai à vous demander compte de ma fille.

— Jamais je ne la remettrai entre pareilles mains.

— Qui exige que vous la rendiez?

Maurice la regarda avec surprise. Elle continua.

— Vous avez choisi votre gendre ; moi, le mien. Le vôtre est obscur; le mien est un des grands noms de l'Angleterre. Le vôtre a peu de fortune; le mien est trente fois millionnaire. Le vôtre n'a pas de titres; le mien apportera à sa femme un blason de marquise. Pensez-vous, monsieur, que si un procès s'engageait, vous l'emporteriez sur moi ?

La vérité venait de se faire jour dans l'esprit du vicomte. Il s'écria :

— Je vois d'où le coup part, et lord Stive...

— Est, en effet, mon gendre. Comme vous avez pris soin de l'enfance de ma chère Mathilde, j'ai considéré, à l'égal d'un devoir, de vous avertir de mon choix.

Bien que Maurice fût assez ignorant des lois de son pays, il comprit cependant que mademoiselle de Breteuil lui disait vrai, et que son audace ne venait que de la certitude du succès. Il envisagea rapidement les suites de cette visite, la nécessité de se séparer de sa fille, et il sentit qu'il fallait plier.

— Madame, lui dit-il, notre ressentiment commun nous a, tous deux, emportés au delà de ce qui est juste. Ne nous préoccupons que des intérêts de notre enfant. Chacun de nous offre à Mathilde un époux différent; eh bien! effaçons-nous, et laissons-là libre de son choix.

— Voilà une excellente parole, monsieur; par malheur, je ne puis y accéder. Il se pourrait que monsieur, et elle montra Philippe, fût choisi par ma fille, et vous n'avez pu oublier qu'il y a entre nous deux le sang versé par vous. Monsieur m'enlèverait bientôt l'affection de mon enfant; il me chasserait de sa maison; jamais il ne sera mon gendre.

Philippe fit un mouvement, Maurice l'arrêta et reprit :

— Vous oubliez, de votre côté, madame, que Mathilde sera majeure dans trois ans; qu'elle pourra invoquer, à son tour, ces mêmes lois dont vous vous armez contre nous, et qu'elle vous échappera pour choisir l'époux que vous lui refusez?

— J'ai, au contraire, calculé tout ceci, cher monsieur. J'aurai trois ans devant moi, trois ans pendant lesquels Mathilde vivra pour moi seule, loin de vous, et j'espère qu'il ne me faudra pas un temps aussi long pour me faire aimer de ma fille, et lui faire comprendre les immenses avantages de l'union que je lui propose.

Le vicomte se sentit perdu. Cette femme disait vrai. Pendant trois ans, elle avait le droit d'emmener sa fille à l'étranger, de la séparer complétement de la famille de Boursonne. Ainsi, cette enfant qu'il adorait, sa seule joie, sa suprême consolation, on allait la lui arracher. Et en quelles mains allait-elle tomber? Était-ce bien, en effet, un mariage avec lord Stive que l'on préméditait? Avec une femme comme la Gribiche, ne devait-on pas tout redouter? Qui pouvait savoir si Mathilde ne serait pas vendue, livrée, déshonorée par quelque riche libertin qui l'aurait achetée à cette mère, à cette courtisane qui avait fait si

longtemps marché de ses beautés et de ses caresses? Maurice céda.

— Madame, lui dit-il, vous l'emportez, je m'incline devant votre pouvoir. Dès ce jour, ma maison vous est ouverte; venez-y visiter votre fille.

Mademoiselle de Breteuil eut un éclair d'orgueil.

— Monsieur, répondit-elle, je vaux mieux que vous. Je pourrais, à mon tour, repousser toute concession et vous enlever mon enfant; je ne le ferai pas. Je vous la laisse, et chaque jour je viendrai la voir.

— Un valet de confiance, Luc, vous introduira auprès d'elle en secret.

— En secret?... Oh! non pas. Je rentrerai chez vous, non en me cachant, mais la tête haute et devant tous; non comme la misérable créature qu'autrefois vous avez chassée, mais comme la mère de votre fille.

Il fallait perdre Mathilde ou se résigner. Le vicomte courba la tête sous la nécessité.

XI

RÉVÉLATION

Quelques mois s'écoulèrent, et Marie passa la plus grande partie de ses journées auprès de sa fille. Jamais elle n'aperçut le vicomte ou son père; tous deux évitaient son approche avec soin. Elle s'était efforcée de vaincre la répugnance de Mathilde à l'égard de lord Stive, et elle avait reçu la confidence de l'amour de sa fille pour Philippe.

Quant au marquis, mécontent de voir ses espérances sans cesse ajournées, il vint trouver un matin madame Desgrignoux.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je ne veux pas attendre plus longtemps. Je vous donne huit jours pour décider votre fille à

consentir à notre union. Au bout de ce temps, notre pacte est rompu.

Marie hésitait. Elle ne voulait pas de Philipoe pour gendre; mais elle n'eût pas voulu non plus imposer à son enfant une alliance qui la désolait.

— C'est de l'enfantillage, répondit lord Robert; êtes-vous donc la première mère qui ait contraint sa fille à tel ou tel mariage? N'avez-vous pas un grand intérêt à mettre entre votre enfant et le fils du capitaine Laumière un obstacle insurmontable? Pas de sensiblerie, forcez Mathilde à subir votre volonté, je le veux.

— Je parlerai dès aujourd'hui, milord, je vous le promets.

Pendant que cette scène se passait chez les époux Desgrignoux, une autre, de nature différente, avait lieu à l'hôtel de Boursonne. Le vicomte avait remarqué l'air abattu de Mathilde, sa tristesse augmentant de jour en jour, et il avait découvert que sa fille se désolait à la pensée d'être forcée d'épouser lord Stive.

Maurice s'était dit que si la loi était contre lui, il pouvait faire appel à la force brutale. Il tremblait chaque jour à la pensée qu'un caprice de mademoiselle de Breteuil lui enlevât sa fille, et il résolut de se sacrifier en délivrant Mathilde de sa mère. Il avoua ses projets à son père en lui disant; quand Marie sera morte, ma fille pourra épouser Philippe.

Le comte, inquiet de ces desseins funestes, supplia son fils de suspendre leur exécution. Il s'adressa à Mathilde, et la pria de tenter un suprême effort auprès de sa mère pour qu'elle renonçât à l'alliance du marquis, et qu'elle se décidât à recevoir le jeune Laumière comme gendre. Maurice consentit à cette dernière explication; mais dans son irritation, il déclara que si Marie refusait, il la frapperait d'un coup de pistolet, et se ferait ensuite sauter la cervelle.

Ce fut donc avec une cruelle appréhension que Mathilde attendit sa mère ce jour-là. Contre son habitude, le vieux comte resta auprès d'elle. On annonça madame Desgrignoux; elle venait avec la ferme intention de triompher des résistances de sa fille.

Le comte aborda franchement la question. Il pria, il supplia, Mathilde se jeta aux genoux de sa mère, rien ne put fléchir celle-ci. N'avait-elle pas promis à lord Robert? Au contraire, loin de céder, elle avertit sa fille qu'elle eût à obéir, et lui déclara que si elle opposait encore la moindre résistance, elle était décidée à l'emmener loin de l'hôtel de Boursonne.

C'en était trop. Le comte frémit, et tourna involontairement la tête du côté où il savait que Maurice se trouvait et écoutait, Mathilde fit le même mouvement et se posa anxieusement devant sa mère, et celle-ci, surprise, ayant levé les yeux, aperçut dans une glace placée devant elle la figure pâle du vicomte qui armait un pistolet.

— Je suis perdue ! se dit-elle.

Elle était debout au milieu du salon, sa fille était à ses pieds ; quant à M. de Boursonne, il semblait, lui aussi, avoir condamné cette misérable femme, car il s'était éloigné d'elle. Marie fit appel à son sangfroid pour échapper à ce danger ; elle sourit, elle avait trouvé un infernal moyen de salut.

Elle releva Mathilde, et la pressa sur son sein ; c'était une protection assurée. Puis, s'adressant au vieux comte.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne veux pas que vous m'accusiez plus longtemps de sacrifier ma fille à ma rancune et à mon intérêt ; croyez que le motif le plus grave m'empêche d'accepter M. de Laumière.

— Ce motif, vous nous l'avez donné, madame, il ne concerne que vous.

— Il en est un autre, monsieur le comte. J'aurais voulu le taire au monde entier, à ma fille surtout ; mais à cette heure, je dois le confier à vous, à Mathilde même.

M. de Boursonne trembla. Que pouvait avoir à révéler cette femme?

— Achevez, madame, dit-il.

— Mathilde n'est pas la fille de Maurice, elle est la fille du capitaine Laumière, la sœur de Philippe.

— Sa sœur !... moi !... Ah !

Au cri déchirant jeté par Mathilde, répondit un autre cri

plus poignant encore, puis on entendit la chute d'un corps sur le parquet.

Le comte courut; Maurice était tombé sans connaissance.

— Mathilde, lui dit rapidement sa mère, resteras-tu plus longtemps dans cette maison où tu n'es plus qu'une étrangère, à côté de ce frère que tu aimes?...

— Non, ma mère, non... Vous avez raison... je pars avec vous.

Elle revint vers son père, toujours évanoui, s'agenouilla devant lui, prit une de ses mains qu'elle baisa, jeta ses bras autour du cou du vieux comte, et s'éloigna en sanglotant de cette famille qu'elle vénérait, pour suivre une mère qu'elle redoutait plus qu'elle n'aimait.

XII

UN DROLE DE PÈRE

Nous devons franchir par-dessus plusieurs mois avant de conduire nos lecteurs dans le somptueux hôtel que lord Stive a loué, aux Champs-Élysées, au couple Desgrignoux et à leur fille.

Le mariage de mademoiselle Desgrignoux, comme on appelle Mathilde, avec Robert, est décidé ; la jeune fille a cédé. Elle croit pouvoir étouffer ainsi, dans son cœur, l'amour qu'elle ressent encore pour Philippe, et qui l'épouvante à cette heure.

Si la maison habitée par Marie de Breteuil est brillante, en revanche elle est triste. Mathilde passe toutes ses journées, et l'on peut dire toutes ses nuits, à pleurer, sans que jamais une parole amère sorte de sa bouche. Chaque jour lord Stive vient faire sa cour. Il adresse vingt fois par semaine à sa fiancée les plus beaux bouquets, les plus riches bijoux, les surprises les plus galantes, rien ne peut arracher un sourire à la jeune fille.

Un homme est là qui examine tout ceci en secouant la tête et haussant les épaules, c'est Desgrignoux. Il circule au milieu de ces splendeurs sans plus de joie que s'il était encore dans son taudis de la barrière d'Enfer; seulement, depuis l'arrivée de Mathilde, il chante moins, et même il boit moins. Il oublie, phénomène surprenant, l'absinthe préparée savamment par lui, et il ne touche plus à son violon. Décidément, il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire

Un matin, comme la femme de chambre annonce que le déjeuner est servi, Marie donne l'ordre de prévenir son mari.

— Monsieur est sorti, répond la camériste.

Marie s'étonne. Elle sait Desgrignoux paresseux comme une couleuvre; où peut-il être allé avant midi?

— Nous attendrons un peu, dit-elle.

Dix minutes après, l'ancien violon rentre; il semble radieux.

— Vous êtes sorti de bien bonne heure, mon ami, observe sa femme.

— Oui, je suis allé faire des invitations.

— Vraiment?... C'est superbe. Et quels convives allez-vous nous présenter?

— M. le comte, et M. le vicomte de Boursonne.

— Monsieur !... une pareille plaisanterie...

— Mais c'est, parbleu ! la vérité.

Mathilde écoutait, pâle et tremblante.

— M'expliquerez-vous ce que cela signifie, demanda sa mère?

— Volontiers. Cela signifie que tout ce qui se passe ici me désole. La douleur de cette pauvre enfant si bonne, si douce vis-à-vis même de moi, qui ne le mérite guère, car je suis en partie cause de ses chagrins; sa douleur me donne des remords.

— Ceci ne regarde que moi.

— Pardon, moi aussi. Je ne dors plus, je ne mange plus, je ne bois même plus; si cela continue, je suis un violon enterré. Eh bien ! si notre maison a un crêpe sur la tête, j'en quitte une autre cent fois plus désolée encore. Tenez, Marie, vous n'êtes

pas méchante, et si vous aviez vu comme moi le malheureux vicomte de Boursonne, vous seriez épouvantée de votre œuvre. Il ne survivra pas à cette douleur ; vous l'avez assassiné.

— Monsieur, vous oubliez...

— Tout, pour ne plus songer qu'à ces pauvres gens. Ma foi, ce matin, je n'y ai plus tenu, je suis allé les trouver, et je leur ai donné ma parole, ma parole, entendez-vous, Marie, que vous et moi nous arrangerions cette affaire à leur satisfaction. Ils vont venir.

— S'ils l'osent, je les fais jeter à la porte.

— Ah ! vous ne feriez pas cela.

— C'est ce que vous allez voir.

Elle sonna, la femme de chambre entra.

— Si M. le vicomte de Boursonne se présente, je ne suis pas visible, monsieur non plus. Allez

— Si vous obéissez, je vous chasse, s'écria Desgrignoux. Sortez, et exécutez les ordres que je vous ai donnés.

Marie était stupéfaite. Depuis plus de dix ans qu'elle connaissait son mari, elle n'avait découvert en lui aucune énergie, aucun symptôme de domination, ni de volonté. Que se passait-il donc ?

— Ainsi, vous me bravez, monsieur ? dit-elle enfin.

— Il ne fallait pas m'épouser.

— C'est un tort que je puis réparer.... une séparation amiable....

— Volontiers.... Seulement, je vous préviens que je garde Mathilde avec moi.

— Comment ?...

— Oh ! je vous permettrai de la voir tous les jours ; mais j'accorderai la même joie à M. de Boursonne et à son père.

— Vous êtes fou, monsieur. Vous pensez donc que je vous laisserai ma fille ?...

— Pardon, madame, *notre* fille, la mienne. Puisque vous me l'avez fait reconnaître et légitimer en vous épousant, elle m'appartient.... Vous êtes la mère, c'est vrai ; moi, je suis le père.... un drôle de père, mais enfin, le code à la main, je vous

forcerai de m'abandonner ma fille tout comme vous vouliez contraindre le vicomte de vous la céder.

Marie, terrifiée, tomba éperdue sur un fauteuil.

XIII

LE FIANCÉ DE MATHILDE

Mathilde était rentrée dans sa chambre, toujours triste, toujours en pleurs; sa mère était auprès d'elle essayant de sécher ses larmes, lorsque Desgrignoux entra, précédant les deux messieurs de Boursonne. La jeune fille se jeta, en sanglotant, dans leurs bras.

— Messieurs, dit l'ancien premier prix du Conservatoire en se tournant vers le comte et son fils, je vous ai engagé ma parole, ce matin, que vous sortiriez de ma maison heureux et réconciliés avec moi, je vais tenir ce serment. Je me suis fait le complice involontaire d'une méchante action. J'ai, par bonheur, le pouvoir de réparer le mal que j'ai causé. Je suis, aux yeux de la loi seulement, le père de mademoiselle. Je commence par vous déclarer que jamais je ne donnerai mon consentement à son mariage avec lord Stive, et que je le lui accorde, au contraire, si elle veut épouser M. Philippe de Laumière. Suite du fameux article 148 du code civil, continua-t-il en lançant ce trait à sa femme.

— Nous vous remercions, monsieur, répondit Maurice; mais oubliez-vous que Philippe est le frère de mademoiselle?

— Son frère, allons donc. Tenez, lisez.

Il lui présenta une lettre. C'était le billet par lequel Marie assignait un rendez-vous au capitaine Laumière. Si nos lecteurs se le rappellent, il se terminait ainsi : « Tu as tort d'être » jaloux de Maurice, car je n'aime que toi. Je donnerais dix » ans de ma vie pour que sa fille fût la tienne; je l'aimerais » alors de toute la passion que tu m'as inspirée. »

— Vous le voyez, madame, vous vous étiez calomniée, reprit Desgrignoux, car ceci est la preuve irrécusable, un aveu sorti de votre bouche même, que votre fille était bien celle de M. de Boursonne. D'ailleurs, vous me l'avez raconté cent fois, quand Mathilde est née, vous n'aviez encore jamais vu M. de Laumière; il servait alors en Algérie, et c'est pour me le prouver que vous m'avez autrefois remis cette lettre que M. le comte vous avait jetée au visage.

Mademoiselle de Breteuil courba la tête, tandis que Maurice serrait sa fille dans ses bras.

Mathilde s'approcha de Marie.

— Ma mère, lui dit-elle, j'aime Philippe de toutes les puissances de mon âme, me voici libre de l'épouser; eh bien! je suis prête à sacrifier mon bonheur sur un seul mot de vous. Je ne me marierai que si vous y consentez.

Mademoiselle de Breteuil regarda sa fille, qui s'était agenouillée devant elle, des larmes s'échappèrent de ses yeux; elle la releva et s'écria :

— Tu vaux mieux que moi. Desgrignoux a dit vrai, j'ai menti. Oh! vous pouvez l'embrasser, Maurice, je jure devant Dieu qu'elle est bien votre enfant.

— Vous m'avez fait cruellement souffrir, Marie, dit le vicomte; mais tout est pardonné. Venez chaque jour voir votre fille...

— Merci, monsieur. Mathilde, accompagne ton père; il y a si longtemps qu'il est privé de tes caresses. A demain.

Comme Maurice, Mathilde et le comte de Boursonne arrivaient devant leur hôtel, une foule considérable se pressait aux portes, et la voiture ne pouvant se faire jour, les messieurs de Boursonne, supposant quelqu'accident, mirent pied à terre, et se dirigèrent vers leur maison avec Mathilde.

Ils sonnèrent, la porte s'ouvrit, et ils entrèrent dans la grande cour. Là, deux valets tenaient dans leurs bras et transportaient un homme inanimé.

La voix du docteur Désouches, donnant des ordres, retentit tout à coup, et frappa de surprise le comte et son fils. Un affreux soupçon leur vint; ils coururent vers ce corps que l'on

portait, écartèrent le groupe formé tout au tour, et, avant que personne eût remarqué leur retour, ils eurent reconnu Philippe de Laumière, couvert de sang. Il était mort.

Le vieux comte adorait ce jeune homme; il prit cette tête livide entre ses bras, la couvrit de larmes et de baisers, puis tomba à la renverse sans connaissance.

Mathilde avait voulu s'approcher; mais son père l'avait retenue à temps; la mort de son fiancé lui fut cachée.

Le docteur Désouches s'agenouilla devant M. de Boursonne étendu sur le sol, il l'examina et hocha la tête.

— Allons, dit-il en soupirant profondément, l'un est mort, et l'autre... Mieux vaudrait qu'il ne revînt pas à la vie. Essayons, cependant.

XIV

LE BARON DE BOURGFONTAINE

Depuis le jour où Mathilde avait quitté l'hôtel de Boursonne pour suivre sa mère, Philippe avait secrètement épié tout ce qui se passait chez Marie de Breteuil. L'allusion faite par Maurice à lord Stive, n'avait pas été perdue pour le jeune Laumière; bientôt il sut que le marquis venait chaque jour voir Mathilde, que l'on parlait de son prochain mariage avec celle-ci; enfin que lord Robert était le démon inspirateur de cette funeste affaire.

Or, un jour, Philippe se rendit chez lord Stive. Le valet de chambre le savait très-lié avec son maître, il l'annonça en intime de la maison. Quant à Robert, il eut un mouvement de surprise et de mécontentement à la vue du jeune homme... Il cacha tout cela sous un air empressé, et tendit la main au visiteur; mais celui-ci ne la prit pas, et se contenta d'un salut très-froid, en refusant le siége que le marquis lui indiquait.

— Milord, lui dit Philippe, un bruit court qui me surprend. On prétend que vous comptez épouser Mathilde; est-ce vrai?

— Quand cela serait, cher monsieur? Vous n'avez pas, je suppose, la prétention de prendre votre sœur pour femme?

— C'est précisément ma qualité de frère qui m'amène chez vous. Veuillez donc répondre franchement au frère de Mathilde, et lui dire si vous désirez ce mariage.

— Je le désire.

— Eh bien! milord, je viens vous prier en grâce de renoncer à ce projet.

— Je suis désolé, mon cher monsieur, mais il m'est impossible de vous accorder cette faveur.

— Même si je vous suppliais, milord?

— Ne le faites pas, vous me désoleriez, car rien au monde ne me fera changer.

— Rien au monde... c'est ce que nous allons voir.

— C'est tont vu.

— Peut-être bien, car je vous donne ma parole, milord, que jamais vous n'épouserez Mathilde.

— Oh!

— Je vous donne ma parole que je ne la laisserai pas traîner dans le lit d'un débauché de votre sorte.

— Monsieur!

— Oh! tout à l'heure, je vous répondrai autrement, milord; mais pour l'instant, je vous dis que je ne veux pas qu'une fois votre passion assouvie, vous fassiez lentement mourir ma sœur, à force de tortures morales, comme vous avez fait mourir cette pauvre Jane Pérard, que vous n'osiez abandonner.

— Un mot de plus, monsieur, et je vous fais chasser.

— J'en ai cependant un encore à vous adresser, répondit Philippe : Votre jour? vos armes?

— Un duel avec vous?

— Je suis le fils d'un officier, monsieur le marquis. Si mon père n'avait pas un blason doré, comme le vôtre, dans la boutique de ses ancêtres, il portait une épée que les ennemis de la France ont apprise à respecter. Je m'en servirai pour le salut de ma sœur.

— Soit. J'accepte. Vous savez que j'ai la main malheureuse.

— Elle ne saurait l'être avec moi, milord, car de toutes fa-

çons, que je vous tue ou que l'on me rapporte mort, votre mariage avec ma sœur devient impossible. Mathilde n'épousera jamais mon meurtrier.

Lord Robert devint soucieux à cette parole. En présence de cette certitude, à quoi lui servait-il de risquer sa vie, une vie de plaisirs, de luxe, de jouissances matérielles?

Philippe rompit le silence, et reprit :

— Comme j'avais la certitude que notre entretien se terminerait par un duel, j'ai choisi pour témoin, à l'avance, mon ami M. Paul de Villers-Saint-Genest, sous-lieutenant au 2e hussards, et mon parent, M. le baron de Bourgfontaine.

— Très-bien. Veuillez les adresser à l'ambassade d'Angleterre; avant une heure, j'aurai prévenu mon compatriote et ami sir Stewart, premier secrétaire, et son frère; ils me serviront de témoins. Ces messieurs s'entendront ensemble.

— Milord, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Votre serviteur, cher monsieur.

En quittant lord Robert Stive, Philippe se fit conduire à la caserne de l'École militaire, fit appeler Paul de Villers-Saint-Genest, et le pria de monter dans sa voiture.

— Rue de Verneuil, 48, dit-il ensuite au cocher.

Laumière mit son ami au courant de ce qui venait de se passer.

— L'affaire peut encore s'arranger, répondit le jeune sous-lieutenant sorti récemment de l'École.

— Oui, observa Philippe, si le marquis renonce à Mathilde. Sinon, non.

Le coupé du jeune Laumière s'arrêta devant le n° 48 de la rue de Verneuil, et les deux amis demandèrent si M. de Bourgfontaine était chez lui.

— M. le baron vient de rentrer, répondit le concierge, qui n'était autre que le deuxième fils de Luc, avec sa casquette rivée sur son crâne épais.

Le baron n'habitait pas un hôtel; mais simplement une maison d'humble apparence, et à petite porte.

Il occupait au quatrième un modeste appartement donnant

sur une cour étroite, et végétait assez tristement en compagnie de sa femme et de quatre enfants.

M. de Bourgfontaine était un cousin de la famille de Boursonne. Ce dernier étant riche, et le premier pauvre, il s'en était suivi que le baron se montrait excessivement jaloux de ses parents. Il les détestait, en secret, de toutes les forces de son âme.

Je l'ai beaucoup connu ce hobereau de province, longtemps retiré dans un coin de nos campagnes, et venu se percher enfin dans la capitale, où il pouvait plus facilement cacher sa gêne et ses convoitises impuissantes de luxe. C'était alors un homme de cinquante ans, d'apparence commune, à gros ventre et à jambes grêles, à la face épaisse, aux cheveux touffus, à l'intelligence rusée, comme celle de tous les paysans.

Le baron avait habité son village pendant quarante ans. A l'âge des passions, les brutes en éprouvent encore plus que les gens d'esprit, M. de Bourgfontaine s'était enamouré d'une jeune fille de son pays, ouvrière à la journée, et, bien entendu, trop pauvre pour redorer le blason amaigri du baronnet. Comme tant d'autres, le noble et la petite couturière avaient commencé par semer autour d'eux quelques beaux enfants avant de passer chez M. le maire; mais enfin un jour était venu où M. de Boursonne avait reçu une lettre de faire part, lui annonçant le mariage de son cousin avec mademoiselle Thérèse Ledeau. Le vieux comte, de nature un peu goguenarde, regarda au bas de la page; il espérait, dit-il, y lire : De la part de mesdemoiselles Emmanuelle, Catherine, et de MM. Léopold et Hippolyte, leurs enfants. Depuis longtemps déjà les deux familles se voyaient à peine; dès ce moment elles ne se virent plus du tout, si ce n'est le 1er janvier de chaque année, jour solennel où le baron se permettait d'amener sa jeune famille à son riche parent. Il en sortait humilié de la splendeur étalée dans le somptueux hôtel de Boursonne, bien que le comte y mît toute la délicatesse possible; et les enfants se retiraient joyeux, emportant dans leurs bras les bonbons et les jouets les plus beaux.

Cependant, M. de Bourgfontaine aurait bien voulu rentrer en grâce auprès de son puissant cousin, dont la haute position

flattait sa vanité. N'osant renouveler ses visites, il s'était, depuis deux ans, rapproché du jeune Laumière, l'avait rencontré dans plusieurs salons, mais n'avait pu obtenir une plus grande intimité.

Ce fut donc une bonne fortune pour le baron, quand Philippe vint le prier de lui servir de témoin. Il espéra que cette occasion le mettrait forcément en rapport avec la famille de Boursonne. Un autre motif, moins avouable, lui fit accepter d'être le parrain du jeune Laumière, en dépit de tous les ennuis qu'un duel cause aux témoins. Ce motif, le voici :

Philippe était le seul héritier naturel et légitime des MM. de Boursonne; si Philippe mourait, l'héritier le plus proche du vieux comte et de son fils, devait être le baron de Bourgfontaine. Quant à Mathilde, une enfant naturelle, peut-être pourrait-on, soit faire annuler le testament qui l'appelait à la succession, dans le cas où un testament serait produit, soit l'effrayer par la menace d'un procès, et partager avec elle l'immense héritage de la famille. Ainsi pensait le bon parent.

Alors, le baronnet comparait ses six mille livres de rente aux millions de M. de Boursonne, son quatrième étage à l'hôtel du comte, sa maisonnette des champs au château patrimonial, et la folle du logis lui faisait voir, comme dans un rêve, Philippe tué dans son duel, Maurice périssant pour venger son neveu, et le vieux comte mourant de désespoir après avoir chassé de chez lui la fille naturelle, cause de tant de deuils.

Le baron avait bien caressé un autre projet, c'était son mariage avec Mathilde; mais les cris aigus de son dernier-né lui avaient heureusement rappelé à temps sa femme et ses quatre petits. Le bagage était trop lourd pour pouvoir s'en débarrasser.

Quand Philippe et son ami pénétrèrent auprès du baron, celui-ci demanda où en était l'affaire avec un intérêt que les deux amis eurent tort de mettre sur le compte de l'affection. C'était, au contraire, la crainte que le duel ne s'arrangeât.

Tout lui fut raconté; il respira. Quand l'officier parla d'une tentative de conciliation.

— Certainement, répondit le rusé compère, nous ne les lais-

serons s'égorger qu'après avoir essayé de toutes les transactions possibles, à la condition cependant que l'honneur de mon parent n'en souffrira pas. Soyez tranquille, cher ami, ajouta-t-il à Philippe, j'aurai autant souci de votre réputation que de la mienne.

Laumière rentra chez lui, et les deux témoins se rendirent à l'ambassade d'Angleterre. Le marquis en sortait. Il avait tout expliqué à ses témoins, et leur avait franchement avoué que, voyant toute alliance impossible avec Mathilde, il serait enchanté, s'il pouvait se retirer honorablement de cette affaire. Il avait fait ses preuves depuis longtemps et souvent, et il ne se souciait ni d'être tué, ni de frapper le petit-fils et neveu de ses amis. Une transaction était donc la chose la plus facile du monde; tous la désiraient, hors une seule personne, le baron. Dès le début de l'entretien, il vit le duel se terminer par un déjeuner, et il fut le premier à proclamer la nécessité d'un accommodement; cependant à force de réticences, de perfidie, il parvint à si bien envenimer la conversation, qu'en sortant de l'hôtel de l'ambassade, non-seulement les conditions d'un combat à mort étaient réglées, mais qu'encore les témoins avaient été sur le point de prendre rendez-vous pour eux-mêmes.

Le jeune officier n'avait eu ni l'expérience, ni la consistance nécessaires pour deviner et déjouer l'astuce de M. de Bourgfontaine. Il s'était incliné devant le parent de son ami, plus intéressé que lui à maintenir haut le drapeau de la famille, et il avait cru ne pouvoir se montrer, lui officier, moins susceptible sur le point d'honneur qu'un bon bourgeois de Paris.

Le lendemain, la rencontre eut lieu dans les bois de Saint-Mandé. Chacun des adversaires avait amené son médecin; le docteur Désouches accompagnait Philippe. Sir Stewart fit une nouvelle tentative de conciliation; mais l'air impertinent et railleur du baron lui fesant supposer qu'il doutait de la bravoure du marquis, il n'eut plus qu'à mesurer les épées.

A la première passe, le jeune Laumière tombait, frappé à la même place où son père avait été touché par Maurice. Une heure après, le vieux médecin ramenait à l'hôtel le corps ina-

nimé du malheureux jeune homme, au moment même où Mathilde y rentrait ivre de joie, sachant qu'elle n'était pas la sœur de Philippe et qu'elle devait bientôt devenir sa femme.

Axiome hygiénique : — Ne prenez jamais votre héritier pour vous servir de témoin.

XV

BATARDE ET COLLATÉRAL

Quelques années après ces événements, nous retrouvons la famille de Boursonne encore une fois groupée dans le salon de son antique hôtel. Philippe manque seul à cette réunion ; en revanche, son parent, nous pouvons dire son assassin, le baron de Bourgfontaine le remplace.

Le vieux comte, frappé par une attaque d'apoplexie à la vue du cadavre de son petit-fils, est assis dans un de ces vastes fauteuils de malades qui servent tout à la fois de lit, de table et de divan. Un ressort poussé redresse la tête du pauvre paralytique, ou au contraire l'abaisse pour qu'il puisse goûter un peu de repos ; un autre ressort touché, les pieds de l'impotent se relèvent ou redescendent. Enfin, la science mécanique s'est efforcée de suppléer à l'impuissance de l'homme que la mort dévore lentement, et comme si elle savourait sa longue agonie.

Chez le comte, tout mouvement est anéanti. Le docteur Désouches a sauvé la vie ; mais la paralysie la plus terrible a éteint le jeu des muscles. Les jambes sont inertes, les bras immobiles, la langue muette ; la vie semble s'être réfugiée dans les yeux, qui ont conservé tout leur éclat, de même que l'intelligence rayonne dans toute son énergie.

Chaque matin, deux valets transportent le comte de son lit sur son fauteuil, et Mathilde vient s'asseoir à ses côtés. Elle lui fait la lecture.

Mathilde n'a pas quitté ses vêtements de deuil depuis la mort

de Philippe; son cœur saigne encore, et le rire a disparu de ses lèvres. Ce n'est plus la belle jeune fille qui animait de ses chants l'hôtel de Boursonne; c'est une pauvre veuve, douce et résignée, dont le corps est présent, mais dont la pensée est sans cesse avec son fiancé qu'elle ne doit plus revoir.

Parfois cependant, elle songe aussi à sa mère. Elle se demande si elle existe encore, où elle est, et si jamais elle reviendra. En effet, un jour elle a reçu une lettre que souvent elle relit, et dans laquelle Marie disait à sa fille : — « Je t'aime trop » pour ne pas me sacrifier à ton bonheur. Le monde, qui me » repousse, avec justice, à cause du passé, finirait par t'attein- » dre de ses propos malveillants. Je pars. Ne demande ni où je » vais, ni où je m'arrêterai. Aime-moi de loin, car mon cœur » reste avec toi. Je ne t'apporte pas un baiser d'adieu, parce » que je n'aurais plus le courage de te quitter. »

Et depuis lors on n'avait plus entendu parler ni de mademoiselle de Breteuil, ni de son mari. Maurice avait tenté quelques recherches, en secret, sur la pressante sollicitation de sa fille; mais il n'avait pu rien découvrir. Maurice sort peu. Il quitte le moins possible son père, qu'il ne verra plus longtemps, et Mathilde, dont la tristesse le désole.

A côté d'eux apparaît une silhouette fatale, celle du baron de Bourgfontaine. La mort de Philippe l'a fait rentrer en grâce dans la famille de Boursonne. On l'y a d'abord appelé pour recueillir de sa bouche tous les détails de cette funeste rencontre; il s'est posé en chaleureux ami du malheureux Laumière; il a peint ses efforts afin d'arriver à une conciliation, et il a tant pleuré avec Mathilde, soigné avec tant de zèle le vieux comte, que Maurice est revenu de ses anciennes préventions, et que le baron ne quitte presque plus l'hôtel. Il est de la maison. Il s'est infiltré dans tous les secrets. Il s'est rendu indispensable.

Plusieurs années se sont donc écoulées sans qu'aucun événement extraordinaire se soit passé, tout au plus s'est-on aperçu que, pendant cet espace de temps, Luc avait repris, quitté et repris Bastienne, sa femme, trois fois.

Un jour, quelque chose d'inusité s'est produit; on a remar-

qué un trouble extraordinaire dans la figure expressive du vieux comte.

En effet, la nuit précédente, M. de Boursonne a vu lui apparaître le fantôme de sa femme. Le comte a compris qu'elle venait lui annoncer la fin prochaine de son fils ; il a voulu se dresser sur son lit, sonner, appeler, la paralysie l'a laissé impuissant, en dépit des plus énergiques efforts. Ça été une lutte épouvantable que celle de ce vieillard, sain et vigoureux d'esprit, voulant essayer de sauver son fils, et ne pouvant ni faire un mouvement, ni même communiquer sa pensée.

Le lendemain, dès que les valets l'eurent placé sur son fauteuil, Mathilde remarqua une expression si singulière sur ses traits, qu'elle l'interrogea. Elle s'était habituée à étudier sur sa physionomie chacune de ses impressions, et à deviner ses désirs, qu'il ne pouvait exprimer, même par signes.

Mais ce jour là, Mathilde eut beau questionner, chercher; elle ne put comprendre l'agitation qui s'était emparée du vieillard. Elle fit prier alors son père de venir, et lui raconta ce qui se passait.

Maurice interrogea le comte, et, comme sa fille, il resta persuadé qu'une cause inconnue avait jeté une émotion immense dans l'âme du paralytique; mais cette émotion, quelle était-elle? Leur anxiété était des plus grandes. Ils voyaient le vieillard s'efforcer de parler, et pousser des sons inarticulés sans parvenir à se faire comprendre; la nuit arriva, sans qu'il eût été possible de savoir ce qu'il voulait dire, et les valets le replacèrent, haletant, épuisé, sur son lit.

Le lendemain matin, Mathilde et Maurice se rencontrèrent de bonne heure auprès de leur père: son inquiétude, son agitation avaient augmenté, ses traits étaient décomposés.

C'est que, pendant la nuit, M. de Boursonne avait revu la comtesse trépassée, et qu'il savait que son fils n'avait plus que cette journée à vivre si un homme ne consentait à prendre sa place. Or, qui dévoilerait à Maurice ce secret que son père avait cru prudent de lui cacher, dans la crainte qu'il ne se refusât à vivre par la mort d'un de ses semblables ?

Cette journée s'écoule encore sans que le vieux comte puisse

rien révéler, et dans un trouble effrayant. La nuit, le spectre de la comtesse annonce, par son silence, que Maurice doit mourir le lendemain. Qui le protégera? Comment le sauver maintenant que son père est paralysé?

Depuis deux jours que le vicomte et Mathilde s'efforçaient de deviner la pensée secrète du malade, ils avaient remarqué que les yeux du vieillard revenaient sans cesse, avec une fixité singulière, vers un antique secrétaire placé entre deux fenêtres, meuble qui avait appartenu à la feue comtesse de Boursonne, et que son mari respectait à l'égal d'une sainte relique.

A force de chercher, l'idée vint à Maurice que son père désirait peut-être qu'il ouvrît ce meuble, et qu'il lui remît quelques papiers.

Il s'approcha de lui, et lui dit :

— Mon père, depuis quarante-huit heures, il nous est facile de voir que vous souhaitez quelque chose, et nous sommes malheureux de ne pouvoir vous comprendre. Vos regards s'attachent sur ce secrétaire avec une si constante opiniâtreté, que j'ose vous demander si vous voulez que je l'ouvre. Puisque vous ne pouvez me répondre, si j'ai deviné juste, abaissez deux fois de suite vos paupières en signe d'affirmation.

Aussitôt le vieillard ferma et ouvrit deux fois les yeux.

Maurice s'empressa d'ouvrir le secrétaire.

— Si vous désirez que je vous donne quelques papiers, continua le vicomte, faites le même signe.

Le paralytique obéit.

Aussitôt Mathilde et Maurice apportèrent devant lui les tiroirs pleins de papiers, les firent passer successivement sous ses yeux, et le vicomte lui dit :

— Mon père, si vous voulez que je vous lise une de ces feuilles, répétez de nouveau le signe convenu, quand cette feuille vous sera montrée.

Tout à coup, comme Maurice l'observait attentivement, le malade ferma et ouvrit deux fois les yeux, Mathilde s'arrêta, et son père lui prit des mains une large lettre qu'elle venait de sortir de l'un des tiroirs.

Cette lettre portait comme suscription : — « Pour mon fils, seul, après ma mort. »

— Mon père veut-il que je décachète ce papier ? demanda le vicomte.

— Oui, répondit le vieillard répétant le signe convenu.

Maurice brisa le cachet et lut, avec une surprise toujours croissante, l'histoire mystérieuse de sa vie. La lettre se terminait ainsi :

« Mon fils, quand j'aurai cessé d'exister, un jour vien-
» dra où votre mère vous apparaîtra comme elle m'apparais-
» sait. Faites ce que j'ai fait ; cherchez qui vous sauve. »

— Moi ! s'écria Maurice, moi, prendre la vie d'un de mes semblables pour vivre quelques jours de plus, oh ! jamais !

Alors Maurice se rappela tout son passé, Suzanne, Giulia, Christiane, et il frémit à la pensée que ces douces victimes avaient péri pour prolonger ses jours. Semblable au vampire, ne pouvait-il donc exister qu'à la condition de semer la mort autour de lui ?

Tout à coup une idée le frappa.

Pourquoi son père, qui s'était tû depuis si longtemps, lui fesait-il cette confession ? Que s'était-il donc passé de nouveau ? L'esprit de la comtesse lui avait-il prédit la fin prochaine de leur enfant ?

Il interrogea son père, et le regard du malade répondit affirmativement.

— Et quand dois-je mourir ? demanda Maurice. Demain, aujourd'hui ?...

— Aujourd'hui, dit le père avec le même signe.

Mathilde devint pâle et tremblante. Le baron de Bourgfontaine se rapprocha pâle aussi, mais d'espérance.

— Puis-je me sauver ? demanda le vicomte.

— Oui.

— Sans qu'un homme périsse à ma place ?

— Non.

— Alors, je mourrai.

— Non, mon père, s'écria Mathilde, laissez-moi vous donner ma vie ; laissez-moi rejoindre Philippe.

Maurice l'embrassa, et lui répondit :

— Merci ; mais ne me parle jamais ainsi ; je ne suis pas un infâme. Mon père a pu racheter ma vie, même à un pareil prix, il m'aimait tant. A cette heure, je l'avoue, je sacrifierais, sans pitié, l'existence de cent étrangers si je pouvais rendre à mon père, la jeunesse, la santé, la force. Mais je ne suis pas un lâche, je n'ai pas peur de la mort, et s'il me fallait, pour vivre cent ans, prendre seulement une heure de l'existence d'un autre, je n'aurais plus pour moi que mépris et pitié. Mathilde, tu resteras auprès de mon père ; tu veilleras sur lui quand je vais être mort ; tu le soigneras avec cette piété filiale et ce dévouement que tu lui as toujours montrés. Embrasse-moi, mon enfant ; ne pleure plus, chère fille, ton sort est assuré, tu n'as rien à craindre, et...

Tout en parlant, le vicomte regardait son père. Au moment où il prononçait cette dernière phrase, le visage du mourant se décomposa de telle sorte que Maurice s'arrêta interdit.

Par un retour instantané sur sa propre pensée, il se rappela la phrase qu'il venait de prononcer, et s'écria :

— Mon Dieu !... mon père !... Est-ce là ce que vous voulez dire ?... Mathilde !... notre chère fille... Non... son sort n'est pas assuré... J'ai oublié... j'ai négligé... Elle n'est pas ma fille légitime... elle n'est pas notre enfant... Aucun testament ne lui assure ma fortune, la vôtre... Malheureux que je suis !... Mon père, répondez, est-ce là ce que vous voulez dire ?

— Oui, firent les yeux du comte.

— Je vais réparer cette faute... Mon Dieu ! accordez-moi seulement dix minutes ; dix minutes d'existence, mon Dieu !

Si le vicomte eût été moins préoccupé, le visage de son cousin de Bourgfontaine l'eût épouvanté ; il se fût demandé pourquoi cet homme était aussi livide, pourquoi il tremblait, pourquoi enfin il s'appuyait demi-mort contre un fauteuil.

Comme Maurice se hâtait de chercher, avec une ardeur fiévreuse, ce qui lui était nécessaire pour écrire, Mathilde s'efforçait de calmer son père, et le baron hasarda ces mots entrecoupés :

— Soyez sûr, cousin, que votre chère fille n'a pas besoin

d'un testament pour lui assurer votre fortune. Elle lui appartient, je le sais, cela suffit. Soyez tranquille, elle l'aura. Je n'aurais qu'un morceau de pain que je le partagerais avec cette chère enfant.

— Merci, répondit le vicomte en lui serrant la main.

Maurice se plaça devant la table, et il écrivit : — « Ceci est » mon testament. Je nomme ma légataire universelle made- » moiselle Marie-Mathilde... » Il s'arrêta. Il semblait chercher un nom... Enfin, il continua : — « Mathilde Desgrignoux. » Il fallait, de toute nécessité, parler légalement, sous peine de nullité.

Le vicomte reprit : — « Mathilde Desgrignoux, fille légiti- » mée de M. Degrignoux, et de sa femme, mademoiselle Ma- » rie de Breteuil, et élevée par moi comme une fille] bien- » aimée. »

Tout à coup Maurice porta la main à son front et s'écria :

— Qu'est-ce que j'éprouve ?

Chacun le regarda avec anxiété ; mais avec des sentiments bien différents.

Le comte savait que la mort allait le frapper ; son fils aurait-il le temps de sauver Mathilde ? Le baron se doutait que le vicomte ne pouvait tarder à succomber, et si la force lui manquait avant d'avoir signé, il changeait sa demi-misère contre l'opulence la plus grande.

Mathilde supplia son père de cesser un travail qui lui faisait mal.

Mais Maurice reprit la plume qu'il avait laissée tomber ; il écrivit le legs, puis commença sa signature : — « Maurice... »

— Mon Dieu ! murmura-t-il avec angoisse, mon Dieu ! donnez-moi la force d'achever !

Cette supplication s'éleva si douloureuse, que personne n'osa rompre le silence.

Une sueur froide perlait sur le front décoloré du vicomte ; la plume s'échappa de nouveau de sa main. Il défit sa cravate avec peine, et la jeta loin de lui, il étouffait; il écarta sa chemise de sa poitrine, l'air lui faisait défaut.

Quelques instants se passèrent ainsi. Enfin il fit un effort surhumain. Il ressaisit la plume.

— Je le veux ! s'écria-t-il, je le veux ! Mort ! une minute encore, une seule minute, et je suis à toi.

Et. d'une main ferme, il signa :

« Maurice, vicomte de Boursonne. »

Et il data.

Le testament était excellent. Le baron était aussi pâle que le testateur.

Le vicomte avait à peine terminé qu'il voulut tendre le papier à sa fille ; mais il poussa un cri léger, et retomba assis ; il était mort.

Mathilde s'élança vers lui, prit sa tête entre ses mains en l'embrassant et le suppliant de lui répondre ; enfin, la vérité lui apparut dans toute sa funèbre réalité, elle quitta ce corps inanimé, et tout en larmes, vint se réfugier sous la protection du vieux comte.

Il était étendu sur son fauteuil ; lui aussi n'était plus. Il s'était éteint en voyant disparaître le dernier de sa race.

La jeune fille ne put résister à ce spectacle terrible ; elle perdit connaissance.

Un homme avait suivi toute cette scène avec l'anxiété la plus ardente ; c'était le baron.

Quand Maurice avait paru renoncer à continuer son testament, M. de Bourgfontaine avait tressailli de joie ; quand ce testament était devenu parfait et inattaquable, le baron avait failli se trouver mal. Mais quand le misérable se vit en face de deux cadavres et d'une femme évanouie, il eut un de ces sourires de bête féroce qui découvre une proie assurée.

Il regarda autour de lui ; il était bien seul. Il s'approcha du bureau sur lequel on voyait le testament, le prit, promena une seconde fois ses regards dans le salon, puis relut le papier.

— Excellent, murmura-t-il.

En achevant ce mot, il prit le testament, tout en sifflotant, et le fourra dans sa poche.

Comme il était penché sur le bureau, il se sentit tout à coup

saisi par deux bras s'entrelaçant autour de son cou, et le poids d'un corps pesa sur lui; il jeta un cri, et tomba à genoux :

— Grâce! s'écria-t-il, grâce! Je suis un misérable! Pitié!

Comme personne ne répondait, il tourna la tête, et il se trouva face à face avec le vieux comte, les yeux ouverts, hagards, effrayants.

Une seconde fois, le baron cria : grâce! Mais ayant vu le corps du vieillard rouler à terre, il se mit à rire de sa frayeur.

— Sot que je suis, balbutia-t-il en tremblant encore, il est bien mort.

En effet, le comte n'était plus; mais son corps, mal assujéti sur le fauteuil, que l'on avait haussé autant qu'il avait été possible, et obéissant à ces mouvement automatiques, convulsifs, si fréquents après la mort, surtout chez les paralytiques, dont les appareils musculaires se sont trouvés longtemps endormis, le corps avait glissé sur le baron, et lui avait causé cette abominable terreur dont il se moquait maintenant.

Il repoussa du pied, comme il eût fait du corps d'un animal, le cadavre du *vieux*, ainsi qu'il appelait M. de Boursonne.

— Chien, dit-il, tu m'as fait peur toute la vie, et même après ta mort. Maintenant, à moi ta fortune, à moi tes millions, tes terres, tes hôtels, tes châteaux.

Puis, se tournant vers Mathilde, toujours évanouie, il murmura entre ses dents :

— Quant à toi, la bâtarde, demain à la porte!

FIN

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.

